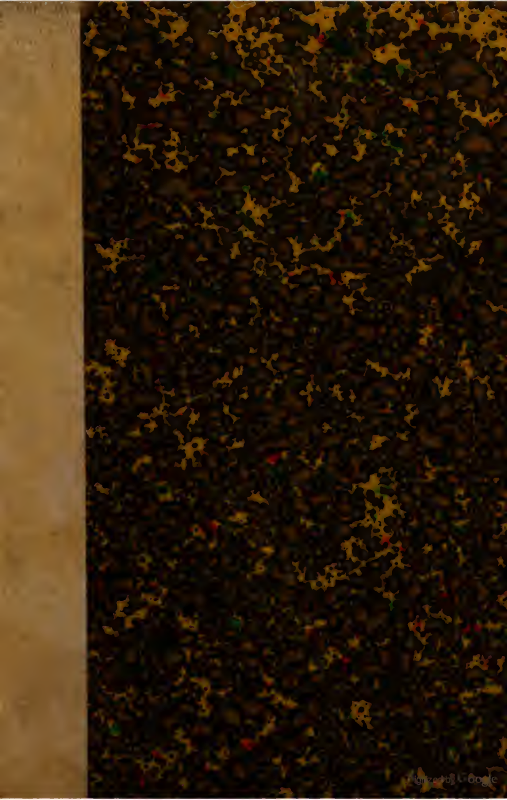


LE FOND DU SAC:

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

AUTEUR DE SEPT ANS DE RÈGNE, DES FABLES NOUVELLES, DES PERLES D'ORIENT, ETC., ETC.



LONDRES:
ROLANDI, No. 20, BERNERS STREET. W.
1864.

LE FOND DU SAC:

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

AUTEUR DE SEPT ANS DE RÈGNE, DES FABLES NOUVELLES, DES PERLES D'ORIENT, ETC., ETC.



LONDRES:
ROLANDI, No. 20, BERNERS STREET. W.
1864.

LONDRES:
IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, 137, LONG ACRE.

DÉDICACE

A MON FRÈRE ÈS-LETTRES

D. F. MAC-CARTHY, M.R.I.A.

A vous Ami, qui dans de charmants vers
Avez ressuscité mainte et mainte légende
De votre belle et verte Irlande; (*)
A Vous qui d'un coup d'œil embrassant l'univers,
Des langages les plus divers
Avez su soulever le voile,
Pour montrer à nos yeux
L'éclat de chaque étoile
De chaque Nation, se pavanant aux cieux;
A Vous Maître en l'art du bien dire,
Aussi docte que Cicéron,
Qui nous avez rendu la lyre
De Calderon; (1)
A Vous dont la Muse-Protée,
Esclave obéissante à vos vœux,—tour à tour
A des élans comme Tyrtée,
Ou des chants d'espoir et d'amour;

(*) Ballads, Poems, and Lyrics, 1850; The Bell-founder, 1853; Under Glimpses, 1857, &c., &c.

(1) Dramas of Calderon, tragic, comic, and legendary, 2 vol. 1853. (voir sur cette noble traduction quelques lignes écrites par nous lors de son apparition—Appendice, page 479, Note I, et l'opinion de quelques journaux anglais); Love the Greatest Enchantment; The Sorceries of Sin; The Devotion of the Cross, 1861.

A Vous qui dans votre Ile
D'Apollon vous servant du bac,
Aux Poëtes Français,([1]) en nautonier habile,
Avez fait trouver droit d'asile;
A Vous, je viens offrir, Ami! ... *Le Fond du Sac.*
D'un grand labeur fini, c'est la dernière page,
Voici le livre ... *Ecce!*
Si vous en accueillez l'hommage,
Et si j'obtiens votre suffrage,
Sublimi feriam sidera vertice!
Comme en semblable place
A Mécène autrefois le proclamait Horace,
Horace! .. l'Aigle du Parnasse!
Mais il faut s'arrêter, fermer l'écluse enfin,
Sat prata biberunt ... Je vous serre la main.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

([1]) The Sick Youth; The Blind Old Man; The Muses; The Young Captive, translated by D. F. Mac-Carthy from André Chénier; Three Days of Christopher Columbus; Expectation; The Adieu from Casimir Delavigne; Evening, from Madame Desbordes-Valmore; Truth, from Millevoye, &c., &c.

LE FOND DU SAC.

INTRODUCTION.

Vieillir .... c'est croître !
VICTOR HUGO

LA vie est courte et passe avec la rapidité de l'éclair. Quelques uns la maudissent, d'autres la bénissent et l'admirent; nous sommes du nombre de ces derniers, à quoi bon le cacher? Généralement plus on vit, plus on a l'appétit de vivre, et la raison, c'est que la vie est une curiosité qui n'est jamais entièrement assouvie. Au matin de la vie, on vit sans vivre, on vit à la vapeur; la Folle du Logis vous empoigne, et vous conduit, *nolens, volens*, presque sans que vous en ayez conscience, courir le guilledou avec tant d'insouciance et de désinvolture, qu'elle vous fait ressembler parfaitement à la fusée volante qui va frapper à la porte du firmament, sans attendre qu'on lui ouvre, s'éblonit de sa propre lumière, et s'évanouit dans le bronillard qn'un instant elle a paru dissiper, et que même elle a paru vaincre. Ponr la première jennesse la moitié des merveilles de la création est perdne,—ce qu'on appelle l'âge mûr est dépensé en ambition, on veut être le *primus inter pares*, et pour arriver à ce but, si ardemment convoité, on gaspille la vie. Le lever du soleil, le midi radieux, le coucher de l'astre éblouissant,—tout ce grandiose est

lettre morte pour l'homme qui s'agite au juste milieu de l'existence, et y frétille dans la seule pensée de satisfaire aux instincts pressants de son ambition.

Ce n'est qu'après cinquante ans qu'on commence à s'écouter vivre, qu'on commence à savoir vivre; c'est à cet âge *seulement* que l'on distille la vie, qu'on jouit de ses allées et venues, et qu'on respire la quintessence de ses parfums.

L'aube du jour on la suit avec un œil curieux et charmé; toutes ces magnificences de l'éclosion de la nature, on les savoure, on s'en grise;—c'est que le premier silence qui s'éveille à la note timide de l'oiseau, au bruyant coricoco du coq, au doux murmure du clapotement de l'eau, au bruïssement de la feuille est réellement chose sublime!.. Voilà que le jour est né, à peine sorti de ses langes, voilà qu'il grandit, qu'il grandit, qu'il grandit—gigantesque!.. et puis insensiblement qu'il s'évanouit pour faire place au crépuscule, et puis à la nuit—La nuit! . . . la plus grande merveille de la création!

Pour l'homme qui examine les œuvres de Dieu placé qu'il soit sous la voussure d'un bois mystérieux, ou perché sur la cime d'un mont, ou dominant cette immensité qui a nom—la mer,—la nature est une longue admiration qui crée dans l'âme un hosanna perpétuel!

Alors, et dès cet âge de cinquante ans où le penseur se révèle, la vie de l'homme se complète par la contemplation, et s'épure au contact des grandes choses de l'Infini que Dieu sème sur sa voie.

Alors aussi en étudiant chaque jour, chaque heure, chaque minute les innombrables métamorphoses de la nature, l'homme s'apperçoit, sans frayeur aucune, que sur cette terre, véritable chemin de fer qui nous conduit à toute vapeur vers l'Eternité, tout change, tout passe, tout se transforme, et en présence d'une mutation pro-



chaine, inévitable, en présence du dernier de tous les déménagements, il met ordre à ses affaires, et s'il est auteur, après avoir détruit et jeté au feu nombre d'œuvres restées inédites, il livre à chacun et à tous . . . . . *Le Fond du Sac !* (1)

Voilà le pourquoi de ce livre qui n'est autre chose que la suite, et, rassurez-vous, lecteur, que la fin des "Beautés de la Poësie Anglaise," et des "Rayons et Reflets," ouvrages par nous précédemment publiés; ces quatre volumes formant, nous aimons à le penser, l'histoire la plus complète qui ait été publiée dans ce siècle de la Poësie Anglaise depuis, et même avant Chaucer, jusqu'à nos jours.

Nous avons la conscience d'avoir fait connaître nombre de poètes bien à tort restés dans l'oubli, ou passés sous silence; nombre de poèmes publiés sans nom d'auteurs, poèmes dont quelques uns sont *supérieurs*, quoique publiés anonymement, *à tout ce qui a été écrit dans aucune langue*, témoin pour en citer un dans la foule, "*The Monks of Kilcrea*"—"Les Moines de Kilcré;" après cela, le lecteur ne doit pas s'étonner de ne rencontrer dans ce dernier volume les grands noms de Chaucer et de Shakespeare; outre que nous avons donné dans les "Beautés" et dans les "Rayons et Reflets" des spécimens de ces deux poètes, nous avons publié, séparément de Chaucer "La Fleur et la Feuille" et les "Contes de Cantorbéry;" de Shakespeare "Macbeth," et récemment "Hamlet." Goldsmith, Shelley, Byron, Gay ont leur place dans nos trois premiers volumes, et nombre de poètes modernes, *Duce* Tennyson, qui brillent par leur absence dans ce dernier volume, sont également représentés et largement dans les volumes précédents.

---

(1) Voir à l'Appendice, "Le Pépin d'Anacréon." page 482, note 2.

Cette observation faite,—maintenant *in ré* " Beautés de la Poësie Anglaise " nous prenons selon toute probabilité, *définitivement*, congé de nos lecteurs, les remerciant d'avoir été pour nous un public indulgent, et leur souhaitant à chacun et à tous la Rosée du Ciel et les Biens de la Terre.

So be it !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

LE FOND DU SAC.

ANONYMES.

Rayons de Soleil.

Chauds rayons de soleil! chauds rayons de soleil!
Vous tombez sur la terre, et la terre est féconde;
Votre splendide éclat à nul autre pareil,
Eclaire, réjouit, et rajeunit le monde:
Vous vous plaisez à folâtrer
Sur le vallon, sur la colline,
Et vous vous faites admirer
Sur l'onde qui fuit argentine.

Beaux rayons de soleil! beaux rayons de soleil!
Du pauvre vous tombez sur la cabane obscure,
Et vous l'environnez d'un éclat si vermeil
Que tout pauvre qu'il soit il bénit la nature!
Son lot il est pourtant piteux,
A peine a-t-il de l'eau pour boire;
Mais du séjour des bienheureux
Vous venez lui narrer l'histoire.

Vous reluisez brillants, vous reluisez brillants
A travers la forêt et ses sombres ombrages,
Dansant aussi légers que sylphes frétillants
Sur les étroits sentiers, sur les plus doux feuillages;
Et les gentils petits marmots
Mirant le plancher mosaïque,
Vous prennent pour esprits falots
Qui veulent leur faire la nique.

Vous reluisez brillants, vous reluisez brillants,
A travers les rideaux drapés de la croisée,
Du jasmin à travers les bouquets scintillants,
Lorsque le jour doré s'éteint douce rosée,
Et qu'un vieillard tout souffreteux
En proie à des douleurs étranges,
Vous prend pour hérauts lumineux
Du beau climat, séjour des anges.

Vous reluisez brillants, vous reluisez brillants
Au cachot du captif, en dépit du gendarme;
Et mille visions de jours plus bienveillants
Retiennent son esprit encore sous le charme;
Bosquets, fontaines, vallons, bois,
Fleuves témoins de son enfance,
Doux accents des temps d'autrefois
Vous visagez sa souvenance!

Chauds rayons de soleil emblèmes éternels
De la lutte sans trève où le sort nous convie;
Tempêtes, ouragans, mais cessant d'être tels
Souvent par les rayons tout dorés de la vie;
Que serait la terre sans vous?
Une nuit sans la moindre étoile!
Que serait la vie? . . . oh! pour tous
Rien, sans la foi, vers Dieu la voile!

Les Cinq Enfants.

BALLADE.

Du remous d'une barque oh! doux est le tangage
Sur les eaux calmes de la mer!
Quand dans l'immense champ de l'air
Flotte blanc comme neige un tout léger nuage;
Que se berce le flot gentiment sans effort,
De la brise sous le murmure,
Et que doucettement il rit à la nature
Comme un petit enfant qui dort.

Cinq beaux petits enfants d'une gaîté folâtre,
De cette barque avait fait leur théâtre,
Les éclats de leur joie en vibrant dans les airs
De l'alouette allaient se mêler aux concerts;

Ils se penchaient pour voir leur espiègle visage
Se refléter sur l'eau,
Et redoublaient leurs cris quand dans leur badinage
Leurs mains avaient détruit l'effet de ce tableau.

Un gamin, un oisif, méchant ou bien ignare,
En passant détacha l'amarre
Qui retenait la barque à la grève, et soudain
La barque impatiente au loin alla son train,
Tandis que les enfants riaient et de plus belle,
En voyant vitement s'éloigner leur nacelle.

Voyez se balancer sur les flots de la mer
Ce bateau si léger,
Tandis qu'à l'horizon précurseur de l'orage,
S'agglomère et se forme un énorme nuage,
Et que de l'eau dans les bas fonds
S'éveillent en sursaut des murmures profonds !

Voilà que tout à coup maint récit de naufrage
Qu'avait entendu leur jeune âge,
Des cinq pauvres petiots se pose devant l'œil,
Et leur gaîté fait place au deuil,
Et chaque enfant à l'un à l'autre se cramponne,
Car la peur se faufile en leur âme mignonne,
Mais elle éveille en eux aussi l'affection,
Leur foi dans le bon Dieu là haut en faction.

Cependant et toujours, et toujours le rivage
Se rapetisse davantage,
De plus sombre en plus sombre au loin s'étend la mer,
Et la barque fragile au contact de l'éther
Plie et se tord dans la transe infinie
D'une suprême et dernière agonie,
Tandis que des enfants les pénibles sanglots
Vont se mêler au bruit et des vents et des flots.
Pendant deux jours bien longs gémit la pauvre mère,
Lui le malheureux père
Interrogeait la nue et l'océan
Le cœur navré d'une douleur amère,
En voyant les débris de l'affreux ouragan.

Du troisième matin, c'était la première heure,
Sur la ligne blafarde où l'horizon demeure,

Qui sépare le ciel, et la mer et la nuit,
Il voit un ne sais quoi par le hasard conduit,
Qui se meut, et qui n'est écume ni rivage,
Et qui n'est non plus un nuage;
Son cœur ému ne bat plus prestement
Que sa rame ne va laborieusement.
Plus près, plus près une chose encor vague
Paraît jouer avec la vague.
Jésus Christ plaignez-le! . . . son visage pâlit,
Haletant il frémit!
C'est que comme sortant tout à coup de la nue,
Une barque s'offre à sa vue,
Où dorment cinq enfants ainsi que dans leur lit.

Chacun d'eux en ouvrant un œil plein de surprise,
Sur lui jette un regard pensif:
"O Père! emmène-nous, de ce vilain esquif
Où nous avons été ballotés par la bise,
Rien que le ciel, rien que la mer,
Que la mer et le ciel, oh! souvenir amer!
Nous sommes fatigués et transis, mon bon père!
Vite retire-nous de ce lieu solitaire:
Moi, comme étant l'aîné, car papa j'ai huit ans,
J'ai pris sur mes genoux ma gentille sœurette,
Lui chantant, tout chagrin, 'fais dodo mignonette,'
Et calmé les hélas! des autres trois enfants,
Mais souvent j'avais soin de cacher ma figure,
Car je pleurais, papa, la chose est sûre,
Et je priais tout bas, oh! je t'en fais l'aveu
Pour mes frères et moi, pour ma sœur, le bon Dieu.

"L'étoile en clignotant du plus haut de la nue,
Jeta sur nous la vue,
Et le nuage aussi passa bien près de nous,
Pendant que l'océan grommelait son courroux.
Nous aurions bien voulu près du doux clair de lune
Aller nous abriter quand il vint sur la dune,
Mais près de notre barque, et l'emportant toujours,
Furieuses les eaux avec grognements sourds
Nous repoussaient au loin. Un liseré de flamme
Parut à l'horizon, et nous vîmes vermeil
Soudain se lever le soleil;
Cette vue apporta de l'espoir à mon âme,

Et nous nous tînmes tous debout,
Regardant, regardant partout.
Les vagues scintillaient d'éclatante lumière,
Mais nulle part n'apperçumes la terre.

" Je ne sais plus après ce qu'advint.—Vers le soir
Tomba sur nous un morne désespoir.
Nous n'avions plus, si grande était notre misère,
De voix pour la prière;
Lors un sommeil de plomb appesantit nos yeux,
Nous pensions bien papa nous réveiller aux cieux,
Mais le bon Dieu là haut de sa brillante sphère
Veillait sur nous, il nous rend à toi, Père!"

Le bon père en pleurant, et tout rempli d'émoi:
" Homme!" dit-il, " si se gèle ta foi,
Soudain pour la rendre vivace
Dieu te fasse la grâce
De regarder, de voir autour de toi:
L'amour de Dieu si bien nous environne
Que d'en douter n'est possible à personne!"

INDOLENCE.

INDOLENT! indolent! oui, je suis indolent:
Comme l'herbe des champs qui doucement verdoie,
Comme la violette au parfum opulent
Qui boit dans son calice et la paix et la joie;
Comme l'oiseau des bois se balance et déploie
Les trésors de sa voix en flots harmonieux,
Pour chanter ses amours et l'art de vivre heureux!

Indolent! indolent! oui je suis indolent!
Comme il est indolent le superbe nuage
Qui s'arrête en sa course, et passe nonchalant.
Comme le ruisselet qui sur le cailloutage
Murmure un *Te Deum* en son doux babillage.
Sensation! Idée ont besoin de sommeil
Comme les fleurs le soir . . . pour un nouveau réveil!

Indolent! indolent! oui, je suis indolent,
Si c'est être indolent que de trouver ses fêtes
Dans les trésors épars de ce monde parlant,
Et le jour et la nuit . . . d'en faire mes conquêtes;
De monter au sublime en face des tempêtes,

De ressentir le deuil de la nature en deuil,
Et sa joie à l'aspect du printemps son orgueil!

Indolent! indolent! vous l'êtes indolents
Vous esclaves du monde et de ses platitudes,
Qui dépensez vos jours, qui noyez vos talents
N'osant vous affranchir de vieilles habitudes,
Dans les futilités de lâches servitudes;
De vos bons sentiments écrasant la fraîcheur,
Pour les rapetisser au bon ton de rigueur.

Indolent! indolent! . . . N'es-tu pas indolent
Toi qui vis sans aimer tout confit d'égoïsme,
Pitoyable fantôme au teint pâle et dolent,
Drapé dans un manteau de faux philosophisme;
Et vivant tous tes jours d'un affreux fatalisme?
Indolent! . . . Oui tu l'es; les anges en émoi
Dans leur douce pitié versent des pleurs sur toi!

L'Habitant de la Chaumière à l'Etoile du Soir.

"The star that bids the shepherd fold."—*Comus.*

Belle Etoile du soir, gentille avant-courrière
Et de la joie et du repos,
Soleil de ma famille, à ta blanche lumière,
A ta clarté bénie ont fini mes travaux.

Belle Etoile du soir si des milliers de mondes
Valsent chaque nuit à ta cour,
Ils nous cachent sans doute en leurs grottes profondes
Le vrai bonheur, car toi tu nous chantes l'amour.

Tu scintilles, soudain pour l'ardente jeunesse
A sonné l'heure du berger,
Cependant qu'à pas lents l'énergique vieillesse
Le hoyau sous le bras, s'en revient du verger.

Lorsque l'éclat du ciel pâlit et se module
En teintes à la fin du jour,
Mon œil qui te perçoit parmi le crépuscule
Monte à toi dans l'espace, et t'imbibe d'amour.

Tu souris, et déjà meurt le bruit de la ville,
Et l'alouette éteint son chant;
L'écho l'a répété, mais le vallon tranquille
L'assoupit dans son ombre, et l'étouffe en dormant.

Amante du mystère, et du profond sileuce,
Tout se tait;—tout hormis le cœur,
Il déborde à ta vue en muette éloquence
Qui de l'âme s'élève et monte an Créateur.

Comme sur le palais de l'habitaut des villes,
Sur le chaume du laboureur,
Belle Etoile du soir, brillaute tu scintilles
Afin de mieux encore éclairer le bonheur.

Car le bonhenr s'attache à notre toit modeste
Quand uous aimous le coin du feu,
Car les plaisirs dn cœur sont la manne céleste
Que pour nous, pauvres gens, nous fournit le bon Dieu.

Quand ma Jenny gaiement m'a dit: "Bonsoir notr'homme!"
Et mes marmots: "Bonsoir papa!"
Que chacnn est joyeux, je le demande, en somme
Le riche avec son or a-t-il mieux que cela?

Luis toujours sur mon toit, ma belle Solitaire
Ma douce Etoile, Ange dn soir,
Et puisse-tu jamais u'éclairer snr la terre
Que des gens, comme nous, heurenx de se revoir!

Le Vent.

Le Vent a des parlers que je voudrais apprendre!
Quelquefois c'est sévère, et quelquefois c'est tendre;
Quelquefois cela vient comme un chant dit tout bas,
Et lors tout devieut calme, et l'on n'entendrait pas
La forêt assoupie au milieu d'un donx rêve,
Ni l'océan frôlant paisiblement la grève,
Qui, ses bras de cristal croisés dans le repos
Sur son sein haletant berce les lourds vaisseaux.

Qnelquefois, quand devient jaune et flétri l'automne,
Que sur l'an qui s'en va le nuage sillonne
Un déluge de plenrs, il vient comme uu sorcier
Marmotter je ne sais quel glas particulier.
Aux feuilles il fait signe, et dans un beau désordre
Les voilà bondissant, voltigeant à son ordre,
Puis les piés tournoyant, suivant sondain ses pas,
Pour aller voyager bien loin là bas! là bas!

Quelquefois daus l'hiver il sonne ses crécelles,
Et j'entends le flic flac de ses puissantes ailes,
Je vois le fauve éclair qni de son œil de feu
Vibre, quand de là haut du séjour où vit Dieu,
Il s'élance en courroux, fougueux, terrible, étrange,
Puis élève la voix de la mort comme l'ange.
Et la vague bondit soudain à cet appel,
Et le vaisseau porté du noir abîme au ciel,
Craque, crie et se troue, et les monstres difformes
Au fond de l'océan qui pullulent énormes,
S'éveillent en sursaut de leur sommeil flottant,
Et sur les flots rageurs se montrent à l'instant,
A travers l'ouragan fournissant leur carrière,
Heureux de s'énivrer de ces cris de colère;
Et quand de son reflet la lune argente l'eau,
Sur le vaste océan il n'est plus le vaisseau,
Disparu pour jamais sous la vague profonde
A peine légue-t-il un souvenir au monde;
Et l'horrible ouragan qui lui joua ce tour
Il a fui . . . . comme un songe à l'approche du jour!

A Jessie.

Quand la première étoile a paru dans les cieux,
Oh! pense à moi Jessie, ô mon idole,
Et dis-toi bien ainsi qu'un doux symbole,
Que moi je la regarde en pensant à tes yeux.
Car dans le jour, vois-tu, ton image obscurcie
Peut m'échapper au milieu du labeur,
Mais que vienne le soir, et ma douce Jessie
Revient à ma pensée, aussi bien qu'à mon cœur!

Le soir c'est le bonheur! . . . De la beauté c'est l'heure,
Bonheur, beauté tous deux fuient le grand jour,
Le soir venu, règne à nouveau l'amour,
Et près de sa Thétis le blond Phœbus demeure.
Et bien que dans le jour des cœurs tels que nos cœurs
Laissent dormir l'amour et son ivresse,
Avec l'heure du soir renaît notre tendresse,
Et d'un bonheur futur nous rêvons les douceurs!

Une Comparaison.

Nous sourions au doux sourire
Sur le visage humain se jouant empressé,
Et de la paix du cœur symbolisant l'empire . . .
Quoique le cœur trop plein de chagrin soit froissé.

Et quand nous voyons ce sourire
Soudain brillanter l'œil, nous croyons au bonheur,
Bien qu'il nous cache à peine un soupir qui déchire,
Bien qu'il nous voile à peine un pleur révélateur.

Ainsi de l'insecte au phosphore,
Lorsque nous admirons les rayons lumineux,
Nous ne nous disons pas : "Ce brillant météore
Ronge la pauvre feuille asile de ses feux!"

Au Temps.

Vieux Sire à la barbe grisâtre
Avec certain plaisir j'envisage souvent
Les rides crevassant ton front boueux, jaunâtre,
Et tes rares cheveux qui contrefont l'argent.
Elle rit, vive Dieu! ta mâchoire ébréchée,
Quelle gaieté funèbre est sur ton nez perchée?
O toi le plus grand des farceurs
Comme Polichinelle est le Roi des rieurs!

Dans les beaux jours de mon enfance,
Tu riais à mes jeux, m'apportais des joujoux,
Pour égrener mes ans passés dans l'ignorance,
Et d'être paresseux me renvoyais absous.
Ta bonne volonté de plus en plus facile,
Plus tard satisfaisait mon vœu le plus futile!
Merci gaillard de belle humeur,
De mes nombreux péchés tu fus le promoteur!

Lorsque les feux de la jeunesse
M'appelaient en champ clos au tournoi des désirs,
Tu m'octroyas le don d'inspirer la tendresse,
Et je bus à longs traits la coupe des plaisirs.
Puis de faire l'amour, quand me quitta l'envie,
Tu fis de la raison le flambeau de ma vie,
Merci sage modérateur,
Merci, car je t'ai dû deux fois le vrai bonheur!

Bientôt pour seconde maîtresse
A mon cœur dépourvu tu donnas l'amitié,
J'eus des amis nombreux, mon cœur et ma richesse
Je mis tout en commun avec eux de moitié.
C'est toi, c'est encor toi, qui lorsque la fortune
Eut déserté mon toit, ne me tint pas rancune,
Et me fit trouver le bonheur
Dans les rares amis restés à mon malheur!

Quand la passion vagabonde
Menait tambour battant mon cœur et mes désirs,
Et qu'un caprice ardent m'eut jusqu'au bout du monde
Poussé—pour y cueillir la fleur des vifs plaisirs,
Tu me donnas toujours et vigueur et prestesse . . . .
Depuis tu m'as donné la tranquille sagesse.
Merci, doux vieux moraliseur,
Merci, toujours pour moi tu fus un protecteur!

Et maintenant que les années
Ont laissé sur mon front l'empreinte de leurs pas,
Que mes beaux jours ont fini, que mes fleurs sont fanées,
Brave et digne garçon tu ne me trahis pas.
Je vois encor parfois doux minois me sourire,
Et parfois soupirer alors que je soupire.
Merci divin législateur,
Merci, toujours pour moi tu fus un bienfaiteur!

Merci, j'ai fini ma journée,
J'ai bu riante coupe, ai palpé maint plaisir,
Je ne regrette rien; j'ai fait ma destinée,
Arrière les soucis, je n'ai plus qu'un désir:
C'est de voir près de moi se jouer la jeunesse
De l'entendre avec moi célébrer ta vieillesse,
O toi le premier des farceurs,
Comme Polichinelle est le Roi des rieurs!

Près l'Eglise d'Annie.

Un doux oiseau chantait près l'église d'Annie
Quand verts étaient les bois, clairs étaient les ruisseaux,
Et de ce doux oiseau la gente litanie
Emerveillait les cœurs, égayait les côteaux.
Mais sur le verdoyant versant de la montagne
Un perfide oiseleur un jour tendit ses lacs.

Et dans une prison triste comme le bagne
Le doux oiseau languit, et plus ne chanta, las !

Près de l'Esk serpentant, près l'église d'Annie
Tout doucement vivait une gentille fleur,
Le soleil de ses feux lui versait l'harmonie,
Et le léger zéphir la berçait de fraîcheur.
Mais par de rudes mains à son sol arrachée,
Sous des baisers impurs passèrent ses appas,
Et la feuille flétrie, et la tête penchée,
La pauvre fleur languit, et plus ne charma, las !

Chantez, vous le pouvez, près l'église d'Annie
Oiseaux, mais vos doux chants ils sont tristes pour moi ;
Des vallons de Craigo peuplez la colonie,
Gentilles fleurs,—mes yeux pour vous n'ont plus d'émoi.
Annie ! Ah ! je te plains et t'épargne le blâme,
Tu m'as fait tort pourtant, toi qui de l'oiseleur
N'as pas su te garer ;—pauvre oiseau de mon âme ! . . .
Toi sitôt arrachée au sol . . . . ma douce fleur !

La Perce-Neige.

" Perce-neige ! oh ! précoce enfant de la Nature,
Candide fleur, à l'âme aussi blanche que pure,
Lève ta tête, au sol penchée en abat-jour,
Et parles-nous du Dieu qui te donna le jour ! "

—" Petits enfants !—je suis une humble créature,
Au vêtement modeste, à la simple parure,
Je n'ai puissante voix pour chanter l'Eternel,
Et mon œil trop peu vif ne peut fixer le ciel.

" Il est Dieu !—Son enfant, je ne suis qu'éphémère,
Mes regards sont bornés et je vis terre à terre,
Je ne suis qu'un atome, un murmure parfois
De la Création, de sa sublime voix.

" Mais alors que mes sœurs, et les plus orgueilleuses,
Se cachent sous le sol craintives et peureuses,
On m'entend moi parmi les tourbillons de l'air
Quand hurle la tempête au plus fort de l'hiver.

Grêle, pâle, abattue et timide et tremblante,
Bien rudement bercée, et maintefois souffrante,

Par Dieu je fus choisie entre toutes les fleurs
Pour proclamer sa gloirc, annoncer ses splendeurs.

Ainsi petits enfants, voudrais vous faire entendre
A la faveur du ciel si vous voulcz prétendre,
Que le Dieu de bonté qui nous a créé tous
Sait exhausser le plus les cœurs humbles et doux !"

Voyez-vous le Soleil.

Voyez-vous le soleil qui brille à son aurore
Si pur, si radieux, si beau ?
L'oiseau qui salua le brillant météore
A son lever,—le soir salucra son tombeau.

Voyez-vous ccs solcils que l'on appellc Etoiles
Flambeaux argentés de la nuit ?
Le crépuscule vient, ils s'entourent de voiles,
Puis pointille le jour . . . et tout s'évanouit.

Voyez-vous de l'été l'éblouissante rose
Sourire à ses boutons naissants ?
Voici venir l'hiver et grondeur et morose
Qui jette sa famille au souffle des autans.

Non, d'une lèvre aimée il n'est pas un sourire,
D'un œil pas un regard d'amour,
Qui ne s'envole un jour et perde son empire,
Et pour être suivi d'un soupir en retour.

Du plus doux sentiment l'étincelle électrique
Nous saisit,—nous quitte aussitôt ;
Quand la joie à nos sens parfois se communique
C'est pour un temps bien court, le chagrin vient bientôt.

Non, il n'est pas un arbre, une fleur, une feuille
Un reflet de lune sur l'eau,
Qui ne dise chacun à la natnre : "Accueille
D'un soupir de pitié mon précoce tombeau !"

Le plus brillant rayon que le plaisir nous donne
De la fleur n'a que l'incarnat ;
De la Beauté le temps effcuille la couronne,
"Tout ce qui brille, hélas ! perd dans peu son éclat !"

Sur le Portrait de la Comtesse d'Essex.

Ecoutez pendant que je chante
J'ai pour mon thème une beauté—
Pour elle un autre Orphée eut fait autre descente
Aux enfers.—Ecouter est une volupté!

Car de mon chant l'Inspiratrice
Possède lèvres de corail,
Ses yeux sont aussi beaux que les yeux d'Eurydice,
Ses splendides cheveux lui servent d'éventail.

Son sein est blanc comme la neige,
Et de la rose l'incarnat
Pâlit près de son teint;—et son front est le siège
De la tranquille paix, de l'émoi délicat.

Assez,—tandis que je raconte
Et ses charmes et sa beauté,
Le magique pinceau d'Hayter vient pour ma honte
La montrer dans sa gloire et dans sa majesté!

Le Passage.

Mainte année a roulé sur elle son tombeau
Depuis que traversai cette onde fugitive,
Et du soleil couchant le magique flambeau
Illumine le roc, la ruine et la rive.
Dans ce même bateau, jadis auprès de moi
S'assirent deux amis, deux vieux amis d'enfance,
D'un père l'un ayant le saint je ne sais quoi,
L'autre de la jeunesse ayant la pétulance.

L'un passa parmi nous grave et silencieux,
Et ne chercha jamais qu'un tombeau solitaire,
Plus jeune, plus brillant ou plus présomptueux
L'autre passa son temps aux combats, à la guerre.
Ainsi toutes les fois que porte mon regard
Vers les jours d'un passé qui jà sur moi surplombe
Il me vient des pensers tristes pour la plupart
D'amis qui m'ont hélas! devancé dans la tombe.

Mais des amis entr'eux quel est le doux lien?
Communion de cœurs, communion d'idées:

Ces heures d'autrefois étaient à nous . . . . Si bien !
Que nos âmes encor courent mêmes bordées.
Tiens, prends, ô batelier, tiens prends voilà pour toi,
Je suis ton débiteur, prends ce triple péage,
Invisibles pour toi, deux amis avec moi,
Ont fait la traversée, et te dois leur passage !

A Eléonore.

Quand à travers le ciel tout empourpré d'aurore
Le soleil matinal jette un regard sur toi
Mon doux amour, ma chère Eléonore
Comme je pense à toi, pense à moi, pense à moi !

Et quand les blancs reflets de la lune folâtre
De ta fenêtre ouverte inonde la paroi,
En ce moment, ô toi que j'idolâtre
Pense à moi mon amour, comme je pense à toi !

Les Pensées d'un Exilé.

La clochette ne peut maintenant me charmer ;
Elle est pour moi sans éclat la bruyère ;
Dans le défilé solitaire,
La violette croît, mais sans rien embaumer.

Mais bien que te regrette ô gentille clochette,
Mieux vaut pour moi que tu sois tout là bas ;
Que de pleurs je verserais, las !
En te voyant briller ici ma joliette !

Hélas ! quand tomberont des rayons de soleil
De cette nue et si froide et si sombre,
Pour chasser un seul instant l'ombre,
Et rendre de ce mur le ton chaud et vermeil ?

Oh ! que mon pauvre cœur fait son deuil par avance
De la saison où renaissent les fleurs ;
N'aurai jamais assez de pleurs
Bien aimé sol natal pour pleurer ton absence !

Souvenir.

De moi garde bon souvenir
Alors qu'aura fini ma vie;
Ne veux ni larme ni soupir,
Mais dans ton cœur droit de survie;
Pardonne les erreurs d'un jour
Qui parfois t'ont fait de la peine;
Pense aux douceurs de cet amour
Qui de fleurs riva notre chaîne.

De moi garde bon souvenir
Alors qu'aura fini ma vie;
Toi qui sais si j'eus à souffrir
Frappé des flèches de l'envie;
Toi qui sais quand la main de Dieu
Versa sur mes maux un dictame,
Quand la douleur de son épieu
Labourait mon cœur et mon âme!

Tu partageas tous mes chagrins,
Tu fus de moitié dans mes joies;
Un même autel unit nos mains,
Nos pas suivaient les mêmes voies;
Ah! quand pour ne plus revenir,
Un jour aura fini ma vie,
De moi garde bon souvenir
Et dans ton cœur droit de survie!

Le Génie.

Le soleil était au zénith, en haute mer,
Tandis que par le vent notre voile surprise
Tremblait, vêtu de blanc un papillon léger
A nos yeux se montra folâtrant sur la brise
En haute mer.

Le petit étranger qui, le fait était clair,
S'était de son foyer bien écarté sans doute,
Sans souci du danger tout frétillant dans l'air
Se posa sur le mât du vaisseau faisant route
En haute mer.

Au dessus scintillait un ciel de pur éther,
Au dessous se creusait le profond de l'abîme,

Au beau milieu dansait le papillon léger
Qui donnait de la vie à ce tableau sublime
En haute mer.

Ne s'arrêtant à rien, de plus en plus léger
Il volète brillant, ou s'éclipse à la vue ;
Mais la pluie et la nuit vinrent voiler l'éther . . .
Il ne dansera plus jamais devant la nue
En haute mer.

Comme Icare tombé de ce haut belvéder
Il meurt comme ses pairs, et pas plutôt peut-être ;
Mais il s'est élevé jusqu'au plus haut de l'air,
Il a senti, connu peut-être le bien-être
En haute mer!

Sur la Mort de Lord Byron.

Le voilà terne l'œil de feu!
Gisante est la tête orgueilleuse,
Le barde est mort,—du demi-Dieu
Se tait la lyre harmonieuse.
Pâle est la lèvre qui chantait
Du cœur les plus profonds mystères,
Froide est l'âme par qui vibrait
Et nos gloires et nos misères!

Le sein qui toujours fut en paix ;
L'œil encor vierge d'une veille ;
Le pouls qui ne s'émut jamais ;
Le cœur où tout encor sommeille :
Même ceux là seront émus
A ce deuil qui couvre le monde ;
De l'œil qui ne pleurera plus
Tombe une larme sans seconde.

De l'amour de l'humanité
En son cœur il sentait la fibre,
Il adorait la liberté,
Harold est mort, Harold est libre.
Mets le glaive hors du fourreau
Grèce, sois digne de sa gloire,
Brise tes fers sur son tombeau
En hécatombe à sa mémoire!

Quels chants nouveaux! quels doux accords!
Qui sut si bien toucher la lyre?
Pour nous, plus de ces vifs transports,
Avec Harold le charme expire.
Oh! si de son chant immortel
Un seul souffle surgit encore,
Sur le tombeau du ménestrel
Puisse-t-il voltiger sonore! . . .

Paix à l'enfant de divins chants,
Que d'autres lui jettent la pierre!
Comprennent-ils, les mécréants,
Un cœur ardent, une âme altière?
Le spectateur peut rarement
A travers l'art porter sa vue,
Peine de cœur le plus souvent
A ses yeux passe inapperçue.

Paix à l'enfant de la douleur!
Paix à l'enfant de la nature!
Un cœur tel que le fut son cœur
Fut toujours exempt de souillure.
Son corps dans la nuit du tombeau
Repose, hélas! froide poussière,
Mais son âme, éternel flambeau
Vit au séjour de la lumière!

Chants de Notre Pays.

Chants de notre pays vous logez dans nous-mêmes:
La puissance et l'éclat des plus grands diadèmes
Dépérissent, mais vous, vous restez frais et beaux
D'un fleuve au lit profond comme les vertes eaux.
Des siècles écoulés vous conservez les pages,
Vous nous rendez l'esprit des poëtes, des sages,
Et vous thésaurisez dans vos refrains exquis
Les plus nobles vertus—chants de notre pays!

Dans la nuit du tombeau le barde peut descendre,
Et le froid de la mort peut pénétrer sa cendre,
Mais au lointain des ans le pouvoir de ses vers
Embrasera les cœurs, de leurs plus doux concerts.
Sa lyre éveillera des échos dans les âmes,
Et de la liberté ravivera les flammes,

Quand même ses accents un instant assoupis,
Sommeilleraient en vous, chants de notre pays !

Chants de notre pays vous tenez les archives
Des cœurs bons et loyaux, des légendes naïves ;
Vous nous montrez la gloire et ses brillants hochets,
De l'amour sans espoir les funestes effets ;
La page peut se perdre, et s'endormir la plume,
Sur un tombeau l'oubli peut étendre sa brume,
Comme de frais ruisseaux, quand tout le reste est pris,
Mais seuls vous nous restez, chants de notre pays !

Chants de notre pays vous êtes un dictame
Au cœur de l'exilé, vous bercez sa grande âme ;
Vous suivez au désert le pauvre voyageur
Créant des oasis aux parois de son cœur ;
De ses monts qu'il aimait, de ses verts pâturages,
Vous lui rendez présents les merveilleux mirages,
Oui vous êtes la vie et l'espoir des bannis,
Chants toujours bien aimés, chants de notre pays !

Lorsque vient le printemps dans sa magnificence
Redire à la forêt : "Renais à l'espérance !"
Le vieux sapin du mont par la brise agité
Donne au loin de la voix avec solennité.
De siècle en siècle ainsi la harpe de l'Irlande ;
Du barde a ceint le front d'une verte guirlande ;
Et ses accords heureux échos du Paradis,
Vous font aimer de tous, chants de notre pays !

A la Terre en Hiver.

SOUS les neiges d'hiver, sous leur brillant manteau,
Calme dans ton repos, comme dans un tombeau
Tu gis, ô belle Terre !
Des rayons du soleil les charmantes enfants
Où sont elles les fleurs ? Où sont-ils les doux chants
Qui saluent la lumière ?

Où sont les doux glouglous de tes joyeux ruisseaux ?
Sur tes monts verdoyants où sont les gais troupeaux ?
On n'en voit plus de trace !
Où donc est-il le chant de l'oiseau dans les bois !
Où le bourdonnement de l'abeille aux abois ?
Pourtant belle est ta face !

Scintillant, relnisant comme des diamants,
Tiges et rejetons brillent de feux dormants,
On dirait des étoiles!
Qui donc a fait ainsi ton gentil édredon?
D'un aussi blanc mantean qui donc t'a fait le don?
Qui t'ôtera tes voiles?

Ce Dieu—ce Dieu si bon dont l'éternel amour
A veillé sur le monde;—et dès le premier jour
Sur nous veille sans cesse!
Dors donc un tantinet; dors Terre! dors en paix!
Car sa protection ne faillira jamais,
Jamais à la faiblesse!

Bientôt tu surgiras sous des cieux plus cléments,
Belle de ton repos, jeune de ton printemps
Dans ta grâce divine!
A nouveau le bon Dieu rachetera tes pleurs,
En faisant sur tes pas germer ses belles fleurs
Joyaux de ta poitrine!

Chant sur la Mort d'un Enfant.

Il est mort et parti:—c'est une fleur
En une heure née et flétrie;
Sur son tout petit front, de la pâleur
La mort a mis la draperie,
Et sur ces yeux si vifs, si frais,
Les scellés sont mis pour jamais.
Désormais pour lui plus de peine,
Pour lui non plus de joie humaine,
Ses regards si brillants jadis
N'auront plus de douce surprise,
La mort habite le logis
Où son âme avait sa remise.

Il est vide aujourd'hui son doux berceau,
Son doux berceau de pleurs humide,
Comme le nid d'un tout petit oiseau
Parti sur son aile timide;
La crécelle du jeune enfant
Elle est muette maintenant, .
Et ces petits mots de tendresse
Balbutiés avec simplesse,

Qui par son père étaient compris,
N'exciteront plus la surprise :
La mort habite le logis
Où son âme avait sa remise !

Une Pensée sur les Hirondelles.

Avez-vous entendu le vol de l'hirondelle
Qui bruït apportant le printemps sur son aile ?
Au ciel l'avez-vous vu se frayant nn chemin
Sur elle tournoyer dans des cercles sans fin ?
Avez-vous remarqué ses jenx remplis de grâce
Quand l'été près des eaux elle passe et repasse ?
On son regard jeté sur le blé déjà mûr
Qui paraît annoncer un changement futnr ?
Lorsqne les quelques fleurs qne la fin d'été donne
Auront courbé la tête au souffle de l'automne,
Qu'une douce tristesse envahira le lieu
Où tant de jours joyeux ont trouvé leur milien :
Le soupir exhalé par le triste feuillage,
La teinte déjà froide où meurt le paysage,
Le rideau morne et gris dont se couvre le ciel,
L'approche de l'hiver, son abord solennel,
Et l'ombre qui descend du sommet des montagnes
Et noircit tout à coup et vallons et campagnes,
Et l'air qni se fait froid, tout enfin dit "Adien !"
Pour l'oiseau chaque signe est la voix du bon Dien
Qui vient lui dire : il faut la quitter ta patrie,
Pour ne plus y venir qu'à la pâque fleurie.
Cependant chaque oisean de lanterner d'abord,
Jusqu'à ce qn'à la fin chacnn d'eux soit d'accord.
Il s'assemblent alors dans la verte prairie
Et sans s'abandonner à douce rêverie,
Ils partent en silence, et tous d'un vol pareil
S'en vont vers des climats bien plus près du soleil,
Après s'être armés tous d'une force stoïque
Pour porter cet exil de façon héroïque,
N'osant pas cependant à l'heure du départ
Sur un passé bien cher jeter dernier regard,
Drapés dans l'avenir ils prennent leur volée,
Et vers la chaude Afrique ils s'envolent d'emblée.
Et leur séjour ici j'en aurai fait profit
Si, moi j'apprends par enx, pourquoi le ciel me fit ;

A vivre du présent, puisqn'à présent j'existe,
Mais à me disposer—et même à l'improviste
A prendre mon essor selon la loi de Dieu
Quand tont se fane, hélas ! saus regret, vers ce lieu
Où l'homme peut enfin visager face à face
Pendant l'éternité l'Auteur de toute grâce !

La Violette.

Pourquoi bien mieux que dame Rose
T'aimé-je, ô ma petite fleur?
Simplement en voici la cause
C'est qu'enfant j'aimais ton odeur.

Plns d'une fleur a mon suffrage,
La Violette a mes amonrs,
C'est que, ne passai mon jeune âge
Dans jardins ou bosqnets toujours.

Mon jardin, c'était ma fenêtre,
J'avais placé sur son auvent
Un joli vase, où mon bien-être
Ma fleur, point ne craignait le vent.

C'était mon orgueil et ma joie,
La voir mon unique plaisir;
Du noir chagrin j'étais la proie
Si ne l'apercevait grandir.

Pour développer sa croissance,
Je la plaçais au beau soleil,
Pour moi c'était une espérance
Je n'eus jamais plaisir pareil.

La feuille large se déploie,
Le bouton brise sa paroi,
La fleur paraît . . . Dieu! quelle joie !
C'était le monde entier pour moi !

Enfin, on le croira sans peine,
De sa touffe quand du milieu
Surgit la fleur à douce haleine
Oh ! que j'admirai son œil bleu !

Je cueillis deux des violettes,
Ah ! pour moi quel don précieux ?
Je croyais que fleurs si parfaites
De moi rendraient jaloux les cieux.

Qui ne voudrait vivre en arrière
Redevenir encore enfant,
Pour retrouver dans sa carrière
Un plaisir aussi réchauffant !

Mon cœur, certe il est mort au monde,
Mes yeux ont bien souvent des pleurs,
Mes fleurs ont passé comme l'onde,
Mais je me plais à leurs odeurs.

Que nature de sa main jette
Ses plus beaux trésors tous les jours,
Je préfère la Violette,
Elle fut mes premiers amours !

Matin, Midi et Soir.

Fraîche et belle, elle vint, comme vient le matin,
Avec ce front si pur qu'ignore le chagrin;
Tendre, douce, angélique on eut dit qu'à la terre
Elle n'appartenait cette enfant de lumière.

Jamais encor soupir n'avait ému son cœur,
Elle ignorait encor le chagrin, la douleur;
Point ne savait non plus que sous un doux sourire
Se cache d'un amant souvent le faux délire.

Ainsi je la connus à son premier matin,
Mais son midi ce fut un long jour de chagrin;
Cette taille si svelte, et ce si beau visage
Furent soudain usés et flétris avant l'âge.

Cet œil naguère encor pétillant de gaîté,
Conservait sa douceur, mais n'avait plus d'été;
Autrefois d'une fée elle avait le sourire,
Et maintenant c'était celui d'une martyre.

Je la revis plus tard, lors tout était fini,
Le terme de ses maux approchait,—l'infini !
Son regard résigné disait la paix de l'âme,
Et sa beauté première avait encor sa flamme.

On eut dit : elle dort ! que pourtant, ô douleur !
Son âme était partie . . . et bien loin pauvre fleur !
Calme au matin, midi rudoya sa constance,
Mais le soir ressemblait au sommeil de l'enfance !

Au Rouge-Gorge.

Doux chantre inentendu dans l'éclat de l'été,
Verse tes notes sur l'automne,
Courtise sa tranquillité
Et dis-lui de ne pas abdiquer sa couronne
Dont l'homme est fier
Trop tôt devant le front sourcilleux de l'hiver.

Le chant délicieux du merle vers le soir,
Et le doux chant de l'alouette,
Sont bien faits pour nous émouvoir,
Mais aucun de ces chants ne vaut la voix discrète
De ton doux chant
Qui de la paix divine est l'emblème touchant.

Le Bon Temps pour Mourir.

La jeunesse est le bon temps pour mourir,
Avant que du printemps la lueur virginale
N'ait vu s'évanouir sa pourpre orientale;
Pendant que notre cœur rêve un doux avenir,
Pendant que la force intrépide
Bouillonne dans un sang rapide.

Oui celui-là qui la jeunesse au front
De l'Euxin verdoyant teint rouge le rivage,
Et va chercher la gloire au milieu du carnage,
Par lui bien des regards, hélas! se terniront;
Mais bien que triste objet de larmes,
Pour-lui n'existent plus d'alarmes.

Toi jeune fille aux belles tresses d'or
Dont ne chôment jamais, ne jeûnent les pensées,
Dont les douces gaîtés sont vite dépensées;
Peut-être ton bon ange en toi voit un trésor,
Et qu'il te fait jà l'épousée
Du Trépas . . . pour ton Elysée!

Ceux-là que Dieu, selon Mathusalem,
Aiment beaucoup, beaucoup, meurent jeunes d'années,
Avant que le péché n'ait de leurs destinées
Flétri le cours;—car Lui vers sa Jérusalem
Prêt à récompenser leur zèle
Pour l'Eternité les appelle!

Le Passé, le Présent et l'Avenir.

Et je disais : " Passé ! Toi ! rends-moi mes trésors,
Car ils sont miens ;—miens par droit de conquête,
Rends-moi tous ces plaisirs perdus, ces jours de fête
Qui voltigeaient autour de mon enfance alors."
Le Passé, lui, me dit d'une voix qui succombe :
" Toi ! ne m'invoque pas !—Ma joie est dans la tombe !"

Et je dis au Présent : " Ne me railles pas Toi !
Vis avec moi compagnon et compère,
Sur nous, tout sera pur et brillant de lumière,
Nous ferons de la vie un admirable emploi."
Le Présent soupira : " Très courtes sont nos joies,
Elles vont du Passé se perdre dans les voies."

Je fus vers l'avenir ! si splendide lueur
A son beau front faisait une auréole
Qu'involontairement je perdis la parole,
Mais tombant à genoux je dis du fond du cœur :
" Puissé-je à toi, mon Dieu, source de la lumière
A ton culte adoré consacrer ma carrière !"

Un Amour Vrai.

Des rides plissent ton front, Femme,
Et tes rares cheveux sont gris,
L'éclair qui jaillissait jadis
De tes yeux, les soucis l'ont pris ;
Tu n'es plus belle aujourd'hui, Femme,
Ton teint n'a plus son incarnat,
Ta voix son timbre délicat,
Et ton port n'a plus son éclat.

Mais ton cœur est aussi chaud, Femme,
Que lorsque devînmes époux !
Que lorsque, soit dit entre nous,
Ton œil brillait d'un feu si doux.
De longs jours ont fui depuis, Femme,
Lors ne songions à la douleur,
Gais dépensiers de ce bonheur
Dont reste à peine une lueur !

Qu'y faire ? . . . Te souviens-tu Femme
De ce charmant gentil petit,

Enfant si pur, de tant d'esprit
A trois ans que la mort nons prit?
Notre vie avait perdn, Femme,
Disions-nous, toute sa saveur,
D'avoir pris l'enfant dans la fleur,
Béni, sois-tn, Dieu Créateur!

Nons avions Jean, ton orgueil, Femme,
Le Benjamin de tes enfants,
Qui vécut quelques conrts printemps,
Et mourut bien avant son temps!
Nous avons Jeanne encore, Femme,
Une autre Toi! . . . je l'espérais . . . .
Mais avilie à tout jamais,
L'infâme est notre honte . . . . Paix!

Et pourtant c'est notre enfant, Femme,
L'ai sauté sur mes genoux . . . qnoi!
Et le mal qu'elle a fait, ma foi,
Ne lui fut enseigné par toi!
Nous étions fiers, n'est-ce pas, Femme,
De sa beauté, de sa candeur,
Et n'ai lavé son déshonneur
Dans le sang de son séducteur!

J'avais de ces noirs pensers, Femme,
A sa face je l'ai maudit!
Moi pauvre, ce riche bandit
Le punir eut été délit,
Et l'échafaud m'attendait, Femme;
J'en avais fait mon deuil, bonsoir!
Mais il dnt la vie—au savoir
Que j'avais de ton désespoir.

Dans ta figure vois-tu, Femme,
Il est certain je ne sais quoi
Qui, toujours, prend ponvoir sur moi
Pour calmer mon cœur en émoi:
Tes lèvres sans sourire, Femme,
Ton front sillonné de donleur,
Ton œil résigné, ta pâleur,
Ton port pliant sous le malheur;

Ces signes en disent tant, Femme,
Que de pleurs se mouillent mes yeux;

Car depuis trente ans tous les deux
Avons tant souffert, que je veux
Tont résigné, supporter, Femme,
Ce que Dieu nous impose ici,
Sans augmenter d'un seul souci
Ta coupe qui déborde aussi.

Que le parjure vive, Femme ;
Prions Dieu qne le repentir
Amène à lui par un soupir
L'enfant qui nous fait tant gémir :
Maintenant à moi ta main, Femme !
Là haut au céleste séjour,
Ton saint nom, Dieu, soit béni pour
Nous avoir ici bas consolé par l'amour !

Au Vent du Midi.

Du midi toi qui viens, ô brise parfumée,
Effleurer en passant ma lèvre consumée,
Rafraîchissant mon front de ton souffle enchanteur,
Et venant m'apporter douce et suave odeur,
Sous le pli de ton aile et légère et jolie,
Des berceaux tout en fleurs de la belle Italie,
Oh ! ma brise embaumée, oh ! je ne te vois pas,
Mais tu dois être belle,—autant que frais lilas !

Arrête—dis,—veux-tu t'arrêter douce brise ? . . .
Elle a fui de mon front ; elle me subtilise ;
La voilà dans la plaine,—elle passe, et les fleurs
Lui jettent à l'envi l'encens de leurs odeurs ;
La voilà dans le bois ô ma charmante brise,
La feuille retentit de sa musique exquise ;
Et maintenaut voyez, elle passe à vau-l'eau
Timidement le fleuve, et lui gerce la peau.

Non ; je ne te vois pas, mais ô brise embaumée
Tu dois être bien belle,—oh ! sois donc mon aimée !
Viens effleurer mon front de ton souffle enchanteur,
Viens donner à ma lèvre un baiser doux au cœur ;
Et puis emmène-moi vers ta chère patrie,
Séjour du vrai bonhenr, séjour de la féerie,
Puis, invisible brise, arrête là tes pas,
Car tu dois être belle autant que frais lilas !

La Marche des Croisés.

ENTONNEZ le chant de Sion,
De Juda faites-en retentir les collines.
Qui d'entr'eux osera visager le lion
Près du Jourdain, de ses sources divines?
Vite, entonnez le chant—fort, bien plus fort encor,
Faites-en résonner les échos solitaires,
Que l'Infidèle entende au-delà du Thabor:
Battez tambours, sonnez, vous trompettes guerrières;
Dites au Musulman, nous prenons notre essor,
Avec la dague au poing, la croix, et nos bannières!

Eh! pourrions-nous donc lanterner
Lorsque le Saint Sépulcre est du Turc la risée?
Près de dormantes eaux pourrions-nous séjourner?
Non! . . . que plutôt la prochaine rosée
Nous trouve tous portés près du saint corridor.
Chevauchez, chevauchez—sus à ces janissaires,
Infidèles gardiens d'un sublime trésor!
Battez tambours, sonnez, vous trompettes guerrières;
Dites au Musulman, nous prenons notre essor,
Avec la dague au poing, la croix, et nos bannières!

Les martyrs au-dessus de nous,
Eux les soldats du Christ, eux les braves des braves,
Nous disent: Avancez, la victoire est à vous!
Nous sommes morts plutôt que d'être esclaves
En avant! en avant! au Thabor! au Thabor!
Robes de pélerin sont par trop débonnaires
Pour se frôler au fer, pour se frôler à l'or:
Battez tambours, sonnez, vous trompettes guerrières;
Dites au Musulman, nous prenons notre essor,
Avec la dague au poing, la croix, et nos bannières!

Mais déjà les ombres du soir
Descendent des hauteurs, et la nuit se complète:
Protége-nous, ô Dieu tout-puissant, notre espoir,
Tu l'as promis à ton divin prophète!
Halte-là! halte-là! sous ce *palmus major;*
Et puis l'hymne du soir, et nos saintes prières,
Chantons haut, chantons fort, et répétons encor:
Battez tambours, sonnez, vous trompettes guerrières;
Dites au Musulman, nous prenons notre essor,
Avec la dague au poing, la croix, et nos bannières!

Les étoiles brillent au ciel !
Telles qu'elles brillaient en ce jonr d'allégresse
Où les naïfs bergers s'écrièrent : Noël !
Le Christ est né ! Noël ! Noël ! liesse ! !
En prière, à genonx ! Un nouveau jour encor
A donner anx combats, aux combats sanguinaires,
Aux armes ! redisons à l'écho du Thabor :
Battez tambonrs, sonnez, vons trompettes guerrières ;
Dites an Musulman, nous prenons notre essor,
Avec la dague au poing, la croix, et nos bannières !

Changements.

Sur la pelouse un enfant joue,
Doux est son air, rose est sa joue ;
Mais surgit nn petit chagrin,
Voilà que pleure le bambin ;
Mais bientôt se sèchent ses larmes,
Son visage reprend ses charmes,
Telle la nuit succède au jour,
Tels chagrin et joie à leur tour
Se succèdent sur sa figure,
Il dormira . . . la chose est sûre :
Ainsi j'étais !

Au regard brûlant un jeune homme
Est assis . . . . Tenez, voyez comme
Ses yeux et pensifs et distraits
Dans les cieux vont chercher la paix !
Qui fait donc que son sang bouillonne ?
C'est que sa pensée emprisonne
La lutte qu'il veut soutenir
Pour mieux maîtriser l'avenir . . . .
Il vit dans l'ardente espérance,
L'immortalité le devance . . . .
Ainsi j'étais !

Ces yeux creusés, et ce sillage
Plissant ce front bien plus que l'âge,
Ne disent-ils pas : " Désormais
Pour lui la vie est sans attraits !"
Il vit, vivra, pourra sourire,
Encor guidera son navire,

Le devoir lui dira : " Ne fuis
Aucuns de tes liens . . . poursuis " . . .
Du malheurenx dans ta clémence,
O ciel ! abrège la souffrance,
Ainsi je suis !

La Paquerette de la St. Michel.

De l'an qui va finir tendre et dernier sourire
Gente fleur de la Saint Michel,
Tes sœurs au doux parfum ont perdu leur empire,
Tn leur survis pour annoncer Noël.

Ton incarnat pen vif et ta simple charpente
Ponvaient passer incognito,
Mais tu combles pour nous les désirs de l'attente,
Et tu fleuris comme nn doux *memento.*

Car en toi nous voyons du printemps l'espérance,
Et tu nous parles dn passé ;
Entre hier et demain tn formes l'alliance,
En nous aidant à franchir le fossé.

Hymne du Soir de l'Abeille au Soleil.

Parti, parti ponr ton chez toi féerique,
Ton beau palais à conpole magiqne,
Parti bien loin des flenrs,
Des berceaux enchanteurs,
Pour enfanter le jour et ses riches splendenrs !

De nos vallons sons leurs humides voiles
Les gentes fleurs regardent les étoiles
Cachant sous le velonrs
De leur sein, leurs amours,
Et leurs si doux parfums délices des beaux jours.

Brillant Seigneur des moissons, des vendanges,
Ne reste pas longtemps avec les anges,
Que court soit ton sommeil,
Viens vite, ô doux soleil
De la nature en pleurs consoler le réveil.

Tout est muet, l'oiseau, la fleur, la branche,
Le fleuve dort, le ruisseau fait la planche,

Tout se tait à la fois
Et la plaine et les bois,
La nature assoupie est en deuil de sa voix.

Dieu créateur des fleurs, Dieu des Abeilles,
Nous bourdonnons vers toi Dieu des merveilles,
Te chantant le bonsoir,
Tandis que sans te voir
Notre Reine demeure en son riche manoir.

O Roi du ciel, ô Seigneur des délices,
Inonde-nous de tes regards propices,
Que court soit ton sommeil
Dans l'océan vermeil,
Et de l'Abeille enfin viens hâter le réveil!

Le Grand Livre.

Que livres imprimés ne soient la nourriture
De ton jeune esprit seulement;
Lis au Livre de la Nature,
C'est là le meilleur rudiment.
Il est toujours ouvert, de Dieu c'est l'écriture
Qu'en ses lettres de feu montre le firmament.

Vois paraître au matin l'éblouissante aurore,
Vois ses pleurs sur feuilles et fleurs,
D'orage vois le météore,
L'arc-en-ciel aux mille couleurs,
Du vent et de la mer entends le bruit sonore,
C'est par toutes ces voix que Dieu parle à nos cœurs.

Vois les pics recouverts d'une neige éternelle
A d'immesurables hauteurs,
Dominant la terre rebelle
De Dieu raconter les grandeurs;
Le volcan les secoue et souvent les harcèle,
Mais eux restent debout, immuables vainqueurs.

Vois des gentils ruisseaux glisser les eaux badines
Fertilisant partout le sol;
Vois les troupeaux sur les collines;
Entends le soir le rossignol,
Ou bien au point du jour l'oiseau chanter matines,
Et par delà les cieux les porter dans son vol:

Vois enfin Dieu partout, en toutes choses,
Dans la nature entière, en ses métamorphoses,
Dans le tonnerre, ou bien dans le si doux bémol
Qu'exhale le souffle des roses.

Les Vieilles Cloches de l'Eglise.

Vieilles cloches du haut de l'antique tourelle,
Sonnez joyeusement,
D'un ton strident, allégrement :
Avec espérance nouvelle,
Et de la crainte et de la joie au cœur,
Quelquefois même avec un pleur,
Toute pensive, en quittant sa chambrette,
S'en vient la mariée en sa blanche toilette :
Et qui la voit ainsi dans ce simple appareil
Dit : " Le bonheur est là sur qui luit le soleil !"

Vieilles cloches du haut du vieux clocher grisâtre,
Tristes tintez hélas !
Lugubrement le sombre glas.
Un de nous a quitté son âtre,
Et gravement les prêtres sur son corps
Murmurent l'office des morts.
Quand du portail sort lentement la bière
La pluie à torrents fond sur le drap mortuaire,
Lors disent consolés les bonnes gens du lieu :
" Heureux les morts sur qui tombe l'eau du bon Dieu !"

Vieilles cloches tintez, c'est l'heure de matines,
Et puis carillonnez
Vêpres, puis le salut. Sonnez,
Roulez vos vagues argentines
Sur les tombeaux gisant en bas nombreux,
Ou portez vos hymnes aux cieux.
Du pic de l'air où s'assied votre trône,
De vos langues de fer bien sévère est le prône,
De vos sons saluant l'homme dès son berceau,
Du bouton à la fleur,—de la vie au tombeau.

Vieilles cloches sonnez, faites chaque dimanche
Vos carillons exquis,
Comme vous le fîtes jadis,
Et d'une manière aussi franche.

En plein soleil lancez-nous vos galas,
Ou la nuit tintez-nous vos glas,
Hymens et deuils sont sur votre tangage:
Dites-nous que la vie est à peine un passage,
Que c'est un long travail semé de grands soucis;
Heureux sont les vivants, mais les morts sont bénis!

L'Été Indien.

De par la brume purpurine
Se dessinant au loin sur le pic rocailleux,
De par le bleu foncé des cieux,
De par l'ambre riant, couleur aventurine
Qui filtre à travers la forêt
Où trône en rêvant la nature,
Où le soleil toujours discret
A pénétrer ne s'aventure,
De par le doux zéphir voletant sur l'éther,
Nous sourit la saison qui précède l'hiver.

Une chaleur bien pénétrante
Nourrit et remplit l'air;—sans éveiller d'écho
La douce brise fait dodo,
Etouffant son haleine, et rendant l'eau dormante;
Sans chiffonner même jamais
L'arbre qui, près de la rivière
Se mire en y prenant le frais,
Regardant son ombre en arrière;
Dans son repos laissant sur les cailloux dormir
La vague, hier encor le jouet du zéphir.

De robes aux plus riches teintes
Brun et or, cramoisi, vert tendre et vert foncé
La forêt, nouvelle Circé
Se pare, et laisse aux eaux réfléchir ces empreintes.
Et soudain dans leurs profondeurs
D'une forêt toute nouvelle
Nous voyons surgir les splendeurs
Ainsi qu'une beauté jumelle.
Et l'arbre y voit son frère, et la feuille sa sœur,
Et dans ce doux miroir chacun boit la fraîcheur.

Que de la forêt bonne est l'ombre!
Le chasseur Indien, voyez bande son arc,

Pour lui la nature est un parc
Où sont chevreuils et cerfs, biches et daims sans nombre.
Là, dans son canot de bouleau,
Voyez sous ses cellules vagues
Il poursuit l'habitant de l'eau
Qui se croit caché sous les vagues,
Et qu'il découvre, lui, dans ses trous de corail,
Grâce au falot de pin qui pend au gouvernail.

Ce jour de si riche lumière,
Cet adieu do l'été, ce n'est qu'un jour rêveur
Qui mélancolise le cœur,
Que nous aimons pourtant, mais qui de peine amère
Nous donne un avant-goût parfois.
Son soleil n'est pas une joie,
Mais bien une gloire aux abois,
Qui meurt dans un linceul de soie.
Comme le cygne, las! qui dans un chant de mort,
Se pleure en doux accents, puis clôt l'œil et s'endort.

Le jour incline au crépuscule,
Sur l'horizon ardent quel luxe de couleurs
Illumine de ses splendeurs
La mer qui reluit d'or et dans le ciel s'accule!
Oh! rien de plus beau qu'un tel soir!
Couché, le soleil brille encore,
Et tout cet immense dortoir
L'éclaire de son météore.
Mais tout est si muet, le sol, la forêt, l'eau,
Qu'on pleure . . . . la beauté trônant sur un tombeau!

L'Angleterre à Kossuth.

"Reddas incolumen, precor,
Et servas animæ dimidium meæ!"
(*Ad Virgilii Navem*).
Hor. Ode III, lib. I.

Pars, et que ton vaisseau touche bientôt au port
Luther des nations qui vivent de souffrances,
De l'Europe Kossuth les grandes espérances
S'embarquent avec toi pour conjurer le sort!
Chef inspiré de Dieu dans cette guerre sainte
Sans trêve ni merci, que font contre le czar

Des milliers d'opprimés écrasés sous l'étreinte
De ce tyran du nord, et broyés sous son char,
Prophète agitateur d'une immense croisade
Dont les fiers adhérents, forts de la vérité,
Préparent un Homère à nouvelle Iliade,
La dernière bataille,—au nom de liberté!

Oui, la dernière! Tout ici bas le proclame,
Et le ciel et la terre, et les destins changeants,
Et le temps qui, fécond, a porté dans ses flancs
Pour une ère nouvelle un tout nouveau programme.
Déjà la nuit s'éclaire, et les cieux sont brillants!
Et bien que le Pouvoir se maintienne encore
Caché dans ses donjons entourés d'assaillants,
D'une force nouvelle on voit poindre l'aurore,
Le bon sens qui bien plus que le fer des guerriers
Sait abaisser le front des rois les plus altiers!

La pensée—elle écrit votre arrêt, ô Despotes!
La pensée envahit les plus modestes toits,
Et la culture aussi d'un vil troupeau d'Ilotes
Fait de bons citoyens des manants d'autrefois.
Sur les chemins de fer, sur les fils électriques
Science et liberté lancent leurs feux puissants,
Tandis que grommelant extases ascétiques
La triste obscurité pleure sur ses enfants.
La Presse, chaque jour, remplace la Doctrine,
Chaque paysan lit;—de l'heure où les soldats
Apprendront à penser, plus de sanglants combats,
Plus d'Empires basés sur la grâce divine!

O Kossuth! notre amour te suit, marche avec toi,
Nous, tes admirateurs, avant que ta présence
Eut soudain parmi nous organisé l'émoi,
Nous t'aimons aujourd'hui comme un ami d'enfance.
Le feu de ta parole a fait naître la foi!
Qu'ils tremblent désormais ces Puissants de la terre,
Qu'ils tremblent! . . Désormais notre Grande Angleterre
Plus ne restera seule insensible aux efforts
Des peuples, se ruant à travers mille morts
Contre leurs vils tyrans! . . Ta parole féconde
A fait vibrer nos cœurs, saurait armer nos bras,
Avec la Nation où tu portes tes pas,
Notre main dans sa main, nous sauverons le monde!

Nous dignes héritiers de cette liberté
Vieille chez nous, et qui savons donner l'exemple
Des civiques vertus, de l'hospitalité,
Nous les fils d'Albion que l'univers contemple,
Lorsque la tyrannie et ses valets-bourreaux
Assassins éhontés, pourvoyeurs des tombeaux,
Mitrés, crossés, repus, misérables sicaires,
Du Pouvoir Absolu malheureux janissaires
Voudront t'ôter la vie, ô sainte liberté!
Foulant aux pieds tes droits . . . notre Vieille Angleterre
Se levant leur dira de sa voix de tonnerre:
"Les peuples sont debout, les tyrans ont été!"

Par ses mâles accents cette voix formidable
Fera trembler soudain les prêtres et les rois,
En vain chercheraient-ils leur appui d'autrefois
La soldatesque est peuple et n'est plus corvéable!
Le son de cette voix en fatiguant l'écho,
Fera des vieux pouvoirs un nouveau Jéricho,
Et voilà que ceux-ci perdant leur équilibre
Et tombant tout à coup,—l'Europe sera libre!

N'avez-vous donc pas vu comme l'écho roulait
Du héros magyar les paroles propices,
Comme si dans sa vie un nouveau sang coulait
De Milan opprimé saigner les cicatrices?
N'avez-vous donc pas vu le parjure Bourbon
Crispé par le remords comme par un charbon
S'élancer en sursaut de son lit de luxure?
N'avez-vous donc pas vu parmi la moisissure
De ces tombeaux vivants où Naple et ses vengeurs
Gisent,—l'éclair de joie aller au fond des cœurs?
Avez-vous remarqué que semblable à la foudre,
A la foudre de Dieu, sur le haut Vatican
Le bruit de ce tonnerre éloigné,—met en poudre
Les brûlots offensifs du fourbe Capelan?
Avez-vous remarqué comme cette éloquence
A de Rome aux abois relevé l'espérance?
Pensez-vous que Venise haletante en ses eaux
N'aura point dit aux monts ce grand bruit de la foule,
Ne le portera point tout vibrant sur la houle,
Pour honnir son César jusques dans ses châteaux?
Et puis au loin, bien loin dans les plaines sauvages
Où le nom de Kossuth vit entouré d'hommages,

Ne les voyez-vous pas tous ces jeunes Hongrois
Au seul son de sa voix raviver ses exploits;
Et ces héros géants qui dorment sous la pierre
Ne les voyez-vous pas agiter leur poussière
Ces demi-Dieux sans nom,—au cri de liberté!
Tandis que sur les bords de l'antique Vistule
Ces deux noms, ce seul nom cher à l'égalité
Kossnth-Kosciusco dans les airs se module!
Mais les peuples seront tous sauvés à leur tour,
Sans qu'on répande encor la funèbre rosée
Du sang humain;—Kossuth tu nous l'as dit un jour,
L'Angleterre applaudit à ta noble pensée!

Pars, poursuis ton destin sur la rive où tu cours,
Apôtre généreux de la liberté sainte,
Va poser de ton pied la magnifique empreinte
Sur un sol libre.—A toi les cœurs et leur concours!
Et puisse le désert de la mer atlantique
S'applanir devant toi d'un souffle sympathique.
Puis, ta tâche accomplie, ah! reviens une fois
Hôte trois fois béni, visiter l'Angleterre,
Jusques au jour prochain où les nobles Hongrois
Libres pourront revoir leur patrie . . . et leur père!

BALLANTINE (JAMES).

Fiez-vous à la Providence.

Fiez-vous à la Providence
Car la Providence est bienfaisante toujours.
Tous les maux de la vie avec grande endurance
Sachez les supporter, ils sont de tous les jours.
Bien que serrés de près, ayez foi, confiance,
Et de la vie alors percevrez dans le cours,
Que le moindre brin d'herbe, en sa coupe irisée
Reçoit sa goutte de rosée.

Que si, privé de vos amis
Ou bien dans vos amours ayant peines amères,
Le chagrin en votre âme a glissé ses soucis,
Ou que de nombreux pleurs inondent vos paupières,
Croyez qu'il adviendra solace à vos misères,
Et qu'au bonheur encor serez un jour admis;

Car le moindre brin d'herbe en sa coupe irisée
Reçoit sa goutte de rosée.

Dans les longs jours du bel été,
Quand le ciel bleu d'azur et sans aucuns nuages
Refuse un peu de pluie au sol déchiqueté,
De son souffle embaumé, la Nuit, dans les bocages,
Fait surgir de nouveau tous ces secrets breuvages
Où l'arbre prend sa force et sa virilité;
Car le moindre brin d'herbe, en sa coupe irisée
Reçoit sa goutte de rosée.

Ainsi de crainte que sur nous
Lorsque tombent d'aplomb les dons de la fortune
Nous ne soyons trop fiers, et quelquefois trop fous,
Et que nous oublions trop souvent l'infortune,
Quelque vent froid nous vient piquer, nous importune,
Pour nous remémorer à chacun comme à tous:
Que le moindre brin d'herbe en sa coupe irisée
Reçoit sa goutte de rosée!

BANKS (G. LINNÆUS)

Nous Verrons de Meilleures Choses.

Nous verrons de meilleures choses
Quand nous verrons cesser le règne de l'orgueil,
Quand les vices n'auront plus des apothéoses,
Quand Dame Vérité de son puits, son cercueil,
Sortant, nous fera voir les vertus grandioses;
Alors, comme en un beau miroir,
L'homme voyant les effets et les causes,
Pourra se dire: "Ayons espoir,
Nous verrons de meilleures choses!"

Nous verrons de meilleures choses!
Quand l'homme comme un frère aimera son prochain,
Quand le sublime amour exaltera notre âme,
Quand un sage pouvoir seul sera souverain,
Quand l'esprit vers le ciel élevera sa flamme:
Alors, comme en un beau miroir,
L'homme voyant les effets et les causes,
Pourra se dire: "Ayons espoir,
Nous verrons de meilleures choses!"

Nous verrons de meilleures choses,
Lorsque l'amour du vrai nous rendra tous d'accord,
Lorsque les jeunes gens envieront la sagesse
De leurs prédécesseurs ;—que dans un beau transport
Ennemis oublieront leur fureur vengeresse :
Alors, comme en un beau miroir,
L'homme voyant les effets et les causes,
Pourra se dire : "Ayons espoir,
Nous verrons de meilleures choses !"

Nous verrons de meilleures choses !
Quand le bonheur de tous—de la communauté
Sera le seul penser des heureux de la terre,
Quand pour le pauvre obscur vivra la charité,
Quand le vice en prison n'aura plus une chaire :
Alors, comme en un beau miroir,
L'homme voyant les effets et les causes,
Pourra se dire : "Ayons espoir,
Nous verrons de meilleures choses !"

Nous verrons de meilleures choses !
Quand une loi d'amour prévaudra parmi nous,
Quand partout la justice aura l'omnipotence,
Quand les hommes enfin, de tous leurs droits jaloux
Rempliront noblement le but de l'existence :
Alors, comme en un beau miroir,
L'homme voyant les effets et les causes,
Pourra se dire : "Ayons espoir,
Nous verrons de meilleures choses !"

BARRICK (J. R.)*

L'AUTOMNE.

L'ÉTÉ vient d'achever son cours,
Voici déjà les sombres jours,
Et les longs soirs d'automne ;
Nos bosquets n'ont plus de chanteurs,
Nos beaux jardins n'ont plus de fleurs,
Tout devient monotone.

* Les noms marqués ainsi d'un astérisque indiquent les poètes qui nous ont précédé dans la vie.—*Note du Traducteur.*

Le vent a bien vite emporté
Les chaudes brises de l'été,
Et sa si douce haleine;
Aux jours brillants de mille feux
Succèdent des jours nébuleux,
Comme au plaisir la peine.

Mon cœur de chagrin obscurci,
Du ciel voudrait qu'un éclairci
Tamisât sa tristesse;
Car je sens qu'un penser profond
De mon cœur remonte à mon front
Y posant la vieillesse.

Septembre, ô je t'aime, pourtant,
Oui, je t'aime, car jeune enfant
Je me le remémore,
Combien tes jours étaient pour moi
Pleins de doux loisirs, pleins d'émoi
Et d'espérance encore!

C'est qu'il vivait dans ton doux mois
Une créature de choix
Qui mourut en automne;
Et je vis, et souventefois,
Tes brises courir aux abois
Sur sa bouche mignonne.

Comme une feuille elle tomba,
Et comme une fleur succomba,
Courte fut sa carrière;
Et pour la pleurer pas un cœur
Hormis le mien, n'eut de douleur,
N'eut de douleur amère.

Et quand l'été finit son cours
Amenant de plus sombres jours,
Et les soirs sans lumière,
Elle, ce doux ange de paix,
Quitta pour le ciel, à jamais,
Cette terre éphémère!

BARTON (BERNARD).*

A L'Alouette.

Oiseau divin à l'aile libre,
Monte, monte, monte au soleil,
Puis assis sur ton équilibre,
Jette-nous le chant du réveil:
J'aime à l'entendre ton cantique,
Ton cantique si matinal,
C'est une gamme chromatique
Qui pleut des perles de cristal.

Chantre du ciel et des nuages.
Il te fit sort joyeux le ciel;
Et quand on entend tes ramages
On dit: "Son bonheur est réel!"
Le premier laissant en arrière
Cette terre au retour du jour,
Vers la source de la lumière
Tu vas chercher nouveau séjour.

Oiseau de l'heure à peine éclose
Qui nous annonces le matin,
Et plus matinal que la rose
Que cherche l'abeille en chemin,
Quoique vierge soit la nature,
Pour toi, ton instinct tout divin
Te fait t'élever d'aventure
Là haut vers cet autel sans fin.

Oiseau du matin, de toi l'homme
De la création Seigneur,
Devrait bien prendre leçon comme
Il faut honorer son auteur:
Toi tu commandes aux louanges
De s'élever à l'Eternel,
L'esprit de l'homme auprès des anges
Devrait s'élever immortel!

Chantre inspiré! si le Poëte
Pouvait un jour devenir Toi,
Il serait bientôt l'interprète
D'un charmant et suave émoi,

Il enchanterait les oreilles
Par ses accents mélodieux,
Et ferait naître des merveilles
Avec la musique des cieux !

L'Automne.

Quand est-il plus riant l'aspect de la nature ?
Est-ce en ces jours nouveaux que nous fait le printemps ?
Quand de fleurs le pommier saupoudre sa coiffure,
Que les oiseaux joyeux recommencent leurs chants ?
Ou bien est-ce en été, quand, pas même un nuage
N'existe au ciel brûlant, que le sombre feuillage
Vers midi nous invite à goûter son ombrage
Pour nous rassasier de doux gazouillements.

Ah ! dans ces deux saisons la nature est charmante,
Mais en Automne elle est bien plus charmante encor,
Alors que balayé par la brise fringante
L'arbre égrène à regret sa chevelure d'or :
Quand le soleil répand une lueur aqueuse
Sur la feuille changeante et déjà radieuse,
Comme ce doux reflet d'une pensée heureuse
Quand chagrins et soucis ailleurs ont pris essor.

Et telle est maintenant, telle est la douce vue,
Qui charme mon regard dans ces lieux enchanteurs,
Tandis que rayons d'or folâtrent dans la nue,
Et qu'à l'escarpolette on voit jouer les fleurs :
Le Deben tour à tour ou lumineux ou sombre,
Selon que le soleil lui jette sa pénombre,
Reproduit dans ses eaux le nuage et son ombre,
Sans nul souci des vents ces orageux causeurs.

De l'été, du printemps il reste peu de chose,
L'un et l'autre ont perdu leur éclat, leur fraîcheur,
Près de ce mur pourtant est encore une rose
Souriant au soleil, à sa douce chaleur ;
Mais que le chaud rayon un instant se retire,
Que la brise près d'elle un peu trop fort respire,
La pauvre rose hélas ! s'évanouit, expire,
Sous le souffle du vent, de ce fier agresseur !

A peine quelques mois que Toi pauvre trembleuse
Doucement éventée au souffle du zéphir,

Tu portais haut alors ta Superbe, orgueilleuse,
Et l'abeille en ton sein butinait à loisir;
Mais bientôt de l'hiver aura fui la froidure,
Et quand le doux printemps viendra de la nature
Rajeunir la beauté, réveiller la verdure,
Et tes boutons et toi saurez vous entr'ouvrir.

C'est un tel sentiment qui charme dans l'Automne,
Et donne un doux penser à tout esprit rêveur,
Ses splendeurs qui s'en vont, et sa voix monotone
N'excitent pas d'effroi, mais glissent sur le cœur:
C'est que l'hiver pour nous n'est qu'ombre passagère,
Qui précède d'un jour la saison printannière,
Qui nous rendra l'éclat tant admiré naguère,
L'éclat de la nature, et son prisme enchanteur.

La rosée au matin, les coups de vent d'Automne
Emportant dans leurs plis la feuille ... Dieu sait où? . . .
Le rayon de soleil qui glisse et folichonne
Sur le gazon jauni, scintille et fait joujou;
Chaque bruit qu'on entend de l'écho, de la brise,
De la plaine qui dort, du vent qui la courtise,
Tout donne à notre cœur sensation exquise,
Tout, jusqu'au gai ruisseau qui chante son glouglou,

BAYLEY (J. H. B.)*

L'Espérance.

Dans "l'Enfance" elle vient des champs de l'Elysée
Avec roses et fleurs humides de rosée,—
Réjonissant le cœur, éblouissant les yeux,
Comme elle épand partout son éclat radieux.
Nous, nous suivons sa trace et vivons de sa vie,
Allant en tous les lieux où sa voix nous convie;
Mais quand nous approchons de son plus pur rayon,
L'ombre du désespoir détruit la vision.

Dans "la Jeunesse" aussi nous la voyons bien pure,
Comme brille d'Iris la charmante ceinture;
La passion s'enflamme à l'éclat de ses yeux,
Et le sol qu'elle effleure est pour nous lumineux;
Mais las! comme d'Iris le brillant entourage
Assombrit l'atmosphère en quittant le nuage,

Elle s'évanouit, et son éclat d'emprunt
Rend plns sombre le cœur quand l'éclat est défunt.

Dans "l'Age mûr" étant sur son aile installée
Puissante, aventureuse elle prend sa volée ;
Nous montons avec elle, et n'importe en quels lieux
Enfiévrés et frappés de ses rayons fougueux ;
Mais quand de nos désirs nous atteignons la flamme,
Une ombre s'interpose à travers elle et l'âme,
Et perdant tout à coup équilibre et pouvoir,
Nous tombons épuisés comme la fleur le soir.

Dans "la Vieillesse" à nons elle se montre encore
Avec riches atours comme un beau météore ;
De la main nons fait signe, et nous convie an ciel,
Et nous avec bonheur volons à son appel ;
Dans la chaleur d'été, dans le froid de la neige,
Son aile nous soutient, son aile nous protège,
Elle sait le chemin qui conduit au bercail
Et jnsqnes au ciel même est notre gouvernail !

BAYLY (THOMAS HAYNES.)*

L'ENFANT NÉGLIGÉ.

NE fus jamais l'enfant gâté,—
Jamais de ma mère un sourire
Ne vint attester mon empire,
En m'énivrant de volupté ;
Ma mère mangeait de caresses
Ma sœur, toujours sur ses genoux ;
Moi j'allais cacher mes tristesses . . .
Ni baisers pour moi, ni mots doux.

Cependant je cherchais à plaire
Avec mon tout petit esprit ;
Et l'enfance, à ce qne l'on dit,
Rarement offense une mère ;
Mais qnand malgré tous mes labeurs,
Je vis repousser mes avances,
Je n'osai me jeter en pleurs
A son cou, de crainte d'offenses !

Que les beaux enfants sont heureux !
Dès le berceau l'amonr les veille ;

La Beauté, c'est une merveille
Qui les auréole en tous lieux !
Ah ! tout enfant, dans ma chambrette,
Beauté, je connus ta valeur,
Quand abandonnée et seulettee
Je ne vivais que de douleur.

Vrai, j'étais bien affectueuse,—
Mais de ma sœur dans le regard
Il y avait un charme à part,
La voir . . . vous rendait l'âme heureuse ;
Aussi combien d'embrassements ! . . .
Mais quand désirais cette étreinte,
Froids paraissaient mes sentiments,
Car mes yeux réflétaient la crainte.

Mais, oh ! mon cœur de l'abandon
Sentait trop vivement la peine ;
Roses, bijonx et par centaine
A ma sœur on en faisait don ;
Cela n'excitait mon envie,
Mais me disais-je, en mon émoi,
Quand on tarabustait ma vie :
"Que ne suis-je aimée aussi moi !"

Enfin bientôt advint funeste
Le jour de rétribution,
Jour de bien vive affliction,
Où la maladie, où la peste
Vint fondre sur ma pauvre sœur,
Et sa mort paraissait certaine,
Et ses amis tremblants de peur
S'enfuyaient devant son haleine . . .

Ce fut lors, que les nuits, les jours,
Je veillai cette sœur chérie,
Sans crainte, avec idolâtrie,
Sur mon sein la berçant toujours :
Je la sauvai . . . Que vous dirai-je ?
Elle m'aime aujourd'hui ma sœur,
Et le chagrin plus ne m'assiège
Car un cœur répond à mon cœur !

LE NAIN DE LA FOIRE.

MALHEUREUX enfant nain, à nul ne pouvant plaire,
Je gisais sur le seuil du chaume de mon père,
Je n'osais soulever le loquet du logis,
Où j'entendais la joie et son gai gazouillis;
Je savais trop le deuil qu'apportait ma présence,
Mon père en me voyant, rentrait dans le silence,
Et ma mère, effrayée à mon aspect, soudain
Se reculait d'horreur devant le pauvre naiu.

Un Etranger me vit, il corrompit mon père
Avec de l'or;—j'étais détesté par ma mère!
Et le marché fut fait,—et le nain fut vendu,—
Un peu plus bas encore, et je fus descendu!
Mes parents ne m'aimaient, jamais de ma tendresse
Ils n'eussent accueilli la plus simple caresse,
Et cependant ce fut les yeux mouillés de pleurs
Que je quittai leur toit,—ce toit de mes douleurs! . . .

L'Etranger me parut rempli de bienveillance,
Il fit luire à mes yeux des jours beaux d'espérance!
A la glu de son art mes talents endormis
S'éveillèrent bientôt, et j'en fus tout surpris:
Moi, pauvre petit nain, par un caprice étrange
Il me choyait dans tout, il m'appelait son ange,
Tous les jours m'instruisant, civilisant mon Moi
Et toujours et toujours! . . . je sus trop tôt pourquoi.

A la fin j'arrivai dans les lieux où mon Maître
Avait l'intention de me faire paraître,
Et le secret pour moi fut expliqué;—j'étais
Un esclave de corps et d'esprit à jamais!
Condamné chaque jour, affreuse certitude!
A braver les dédains, l'œil de la multitude,
Me recroquevillant, témoin de lenr gaîté,
Ou rougissant de honte à leur causticité!

Chaque jour, à chaqne heure il faut, dans mon angoisse,
Et bien courtoisement me soumettre à la toise,
Répondre avec douceur à la frivolité,
Souffrir un examen inhumain, sans pitié;
Entendre à mon sujet de gens se disant nobles
Des propos sans pudeur, des mots souvent ignobles,

Et chanter ma chauson, et pnis me retirer
Non pour me reposer, oh ! non, mais pour pleurer !

Je sais qne je snis nain, et je l'admets, difforme,
Mais, cœurs de bronze . . . allez ! il bat sons cette forme
Un cœur humain malgré,—qui scnt plus vivemeut
Que tont autre pent-être, nn noble sentimeut :
Sous la cendre parfois se cache vive flamme,
Sons un vilain dehors se cache une belle âme ;
Moi, je ue ferais pas, ne suis ponrtant qu'uu nain,
Par malice ou mépris dn mal à mon prochaiu !

Il est-nombre de gens que mon aspect effraie,
Ils fuieut en me voyant comme an cri de l'orfraie,
Mais bieutôt reveuus de ce premier trausport,
Avec bonté parfois, ils déplorent mon sort :
Oh ! pour mon cœnr, c'est là la plus cruelle épreuve !
Une blessure affreuse, et qni toujours est neuve !
Oh ! je voudrais alors prosterné devant eux
Lenr dire : "Ayez pitié ! Sauvez un malheureux !"

BEDDOES (T. L.)*

Chanson.

Combien de fois je t'aime chère ?
Combien vibrent de pensers, dis,
Dans l'atmosphère
D'un an dont le dernier sonris
Vient de s'éteindre sur la terre,
Et de l'Eternité passer le point-levis :
Autant de fois je t'aime, chère !

Combien je t'aimerai de fois ?
Dis, combieu y a-t-il de larmes
Eu tapinois
Glissant de la pluie en alarmes
Et sur la mer et sur les bois,
Et guignant en santant et l'étoile et ses charmes :
T'aimerai tout autant de fois !

BELLAMY (THOMAS.)*

DAMON À DÉLIA:

En voyant le premier gage de leur tendresse mutuelle, occupé à bâtir un château de cartes.

Vois mon amour, comme notre chère ange,
De ses cartes fait un château,
Comme elle preud plaisir étrange
A ce labeur nouveau!

Bientôt selon notre Marie, en foule
Ses vœux vont être satisfaits,
Mais hélas! le bâtiment croule
Sous ses yeux stupéfaits.

Ainsi pourtant se berçant de chimères
L'homme aussi construit ses châteaux,
Que soucis, mêmes éphémères,
Broyent dans leurs étaux.

De l'air léger, plus légers que les bulles
Sont tous nos transports ici bas,
Et mêlés de fiel leurs globules
Surgissent sous nos pas!

BENNETT (W. C.)

LE CHANT DES OUVRIERS EN GRÈVE.

DÉCHARNÉE et féroce,—ayant faim,—sans ouvrage,
Etait la foule d'où surgit ce chant sauvage:

Oui, manufacturiers, oui, nous avons nos droits,
Nous autres du travail esclaves!
Le droit pour vous servir d'escrimer nos dix doigts,
Pour vous de rendre nos teints hâves;
D'avoir âtre sans feu,—d'avoir grabat glacé,
Et des douleurs aigues,
Nos muscles et nos os à l'état concassé,
Et broyés comme des ciguës!

Des droits! nous en avons! oui, nous avons des droits!
De brutes ignoble héritage,
Des esprits rabougris, obtus, chétifs, étroits,
Et des pensers vieux avant l'âge!

La ruelle fétide, aussi le galetas,
Et de la faim le chancre
Nous mangeant, nous rongeant, amoindrissant nos bras . .
Mais point n'avons du salut l'ancre !

Sots ! bien sots !triples sots ! Nous . . . douter de vos lois !
Douter de la vérité vraie,
Qui pieds et poings liés à vous riches bourgeois
Nous livrent comme de l'ivraie !
En esclaves traités par vous tous hommes d'or . . .
Mais je mens, je suis ivre . . .
Esclaves du travail, quand il n'a plus d'essor,
Nous déniez le droit de vivre !

Mais pardon ! j'oubliais vos saintes UNIONS,[1]
Où votre charité sublime
Allone en rechignant de minces portions
Que n'oseriez offrir au Crime !
Ai-je dit par hasard que n'avions pas de droits,
Nous autres prolétaires ?
Ah ! j'oubliais les soins, le mépris et les lois
Des officiers de ces galères.

Qu'ils travaillent ou non vous soignez bien parbleu
Vos chevaux et vos chiens de chasse,
Mais quand aux travailleurs, ces images de Dieu
Que la faim vous en débarasse !
Eh ! vos logiciens n'ont-ils pas découvert
Que Dieu n'a fait ce monde
Que de tous les richards pour orner le dessert
Des fruits de la terre . . . et de l'onde !

Vos lois ? Oui, parlons-en.—Et que nous font vos lois ?
N'avons d'argent, ni de naissance ;
La Justice à haut prix, sur le Gibier vos Droits,
Nous en disent assez l'essence :

---

[1] Maisons de refuge pour les pauvres,—ouvertes à graud' peine au malheureux affamé malgré les taxes excessives prélevées pour les pauvres sur la Nation ;—Taxes, que la Reine *ou le Roi* (seuls) sont dispensés de payer :—La Reine ou le Roi et la famille Royale vivant *sur*—et *de* la Charité publique. La *Loyalty*, en Angleterre, étant poussée jusqu'à la démence !

La diète des " Unions " est mille fois pire que celles des nombreuses prisons où grouillent les criminels de tout calibre.—*Note du Traducteur.*

Votre armée où le pauvre est à peine un pion !
Le pouvoir de vos Riches !
Nous en reconnaissons la domination
Par les taxes . . . ils n'en sont chiches !

Oui sans doute, c'est vrai, nous encombrons le sol !
Car que faisons-nous Prolétaires ?
Sinon vous engraisser, sinon fournir au vol
Que vous faites sur nos misères ?
Vous tirez de nos jours tissés de pauvreté
Votre luxe de prince,
Mais vous fichez pas mal de notre adversité,
C'est un souci pour vous bien mince !

Comment? Le travail libre? . . Eh ! pourquoi rien changer
Dites-vous à notre équilibre ?
Ah ! cette liberté dont craignez le danger,
Nous savons comme elle est peu libre !
Nous gorgeons vos marchés pour des prix désormais
Insuffisants pour vivre,
Et vous nous exploitez, qui plus est, au rabais,
Jusqu'à ce que mort nous délivre.

Nous ne deversons pas la malédiction
Sur ce surcroît de bras, de force
Que dans nos ateliers jette l'invention,
Les machines ! . . cela renforce
Nos pauvres corps usés par un trop dur labeur ;
Vivons de l'espérance
Qu'un jour nos maux présents guéris par la vapeur,
Nous aurons moins triste existence.

Pouvons-nous donc bénir votre état social
Qui de nos fils font des recrues
Pour vos vastes prisons ; et par excès de mal
Jette nos filles dans vos rues ?
Nous avons vos pontons ; pourquoi n'aurions-nous pas
Aussi bien vos écoles ?
Quand on sème le vice on ne récolte hélas !
Que des passions malévoles.

De notre humanité certes le labarum
N'est dans votre mot : Opulence !
Du petit nombre seul c'est le *vade mecum*
Et n'avons, nous, notre pitance !

Or l'état social qui ne donue à chacnn
Les choses nécessaires,
Se trouve *ipso facto* jugé comme étant un
Etat toujours des plus précaires !

N'allez pas m'opposer l'argot sacerdotal:
" Dieu donne assez pour tous !" . . chimère !
Que les mauvais blagueurs qui disent au total
Que même UN doit pâtir sur terre,
Soient sifflés mordicùs ! Il serait bean ma foi
Voir river uos misères
Par le fiat de Dieu ! . . lorsqu'elles sout l'octroi
De lois coutre les Prolétaires !

Mais direz-vous bien haut : " Faut qne la Pauvreté
Existe eufin de par le monde !"
Pour moi, vrai, je u'en vois pas la uécessité,
Et dans votre sens point n'abonde ;
Changeons de lots, voyons, tâtez-moi du besoin
Pendant nne semaine,
Pour sûr, avant la fin, je serai le témoin
Que vons aurez changé d'antienne.

Dieu merci nous pouvons rêver le jour prochain
Où le besoin sur cette terre
Ne trouvera d'asile, et crévera de faim
Dans uue iutrouvable misère ;
Où tous les dous du ciel, tous les dons du bon Dieu
Rayons de sa lumière,
Egalement sur tous et chacun, et tout lieu,
Répandront leur donx luminaire.

Bah ! c'est uue utopie ! . . oh ! trève à vos brocards,
Nons savons bien ce qu'en vant l'aune !
—Songes creux tout cela ?—S'offrent à nos regards
Choses que maiutenant on prôue,
Qni parurent un jour rêves de songes creux :
Anjourd'hui l'ou s'incline
Devant la Croix du Christ, de l'envoyé des Cieux . . .
Qu'était autrefois sa Doctrine?

Remarquez ! Le Savoir uous enseignaut uos Droits
Eteint notre vieille ignorauce,
La Justice, la Vraie ! enfantera les lois
Quand les penples de leur puissance

Seront bien convaincus.—Le règne de l'Amour
Des âmes nostalgie,
Il approche, il est près . . . voici venir son jour
De Dieu l'annonce la vigie!

BERTRAND (CHARLES).*

L'Homme le seul Avare de la Création.

L'Alouette en chantant s'élève dans les airs,
Et le matin, au ciel va porter ses concerts;
Aux veilleurs de la nuit la douce Philomèle
Raconte son amour, en sa plainte éternelle;
Les fleurs ne cachent pas à notre œil leur beauté,
Non plus qu'à l'odorat leur fraîche volupté,
Mais à plus d'un insecte offrent logis et table,
Et donnent à la brise un parfum délectable.

Le soleil généreux verse ses rayons d'or
Sur la ville et le fleuve et la vallée encor;
Et donne son trop plein à la royale lune
Qui sur la terre épand sa lumière opportune;
L'étoile aussi sourit du haut de son manoir
Pour empêcher la nuit de trop broyer du noir;
Au pays des Lapons l'aurore boréale,
En dépit du soleil fait le jour . . . ô scandale!

L'étincelle électrique illuminant les cieux
Sur la terre importée, au moyen de ses feux
De la mer en courroux bravant la traversée
A des pays lointains va porter la pensée;
En de nombreux anneaux le fleuve serpentant
Fertilise le sol qu'il caresse en flottant,
Les nuages du ciel nous versent l'abondance
En donnant à nos champs la pluie et l'espérance.

L'homme dit: "Je le veux!"—Et les pics nébuleux
Et la terre et les mers, et les rocs caverneux,
Lui livrent leurs secrets, et l'or de leurs richesses,
Feu, fer, argent, bijoux, en un mot leurs largesses:
Les arbres qui des vents laissent passer le cri,
Aux timides oiseaux offrent leur sûr abri,
Et se prélassant fiers de leurs fruits admirables
De leurs tributs divers embellissent nos tables.

L'homme seul est avare, il mijote son or,
Le caresse de l'œil et l'enfonit le butor !
Comme si le bon Dieu de sa main protectrice
L'eût doté, seulement, pour couver l'avarice.
Tous dons reçus devraient germer dans l'avenir,
Et non rester cachés d'un seul pour le plaisir ;
Opulence et talents ne sont rien sur la terre
S'ils n'aident au progrès, flambeau de notre sphère !

BODDINGTON (MRS.)*

En Voyant une Fleur fleurir sur la Fenêtre d'un Prisonnier.

O pâle prisonnier qui contre les barreaux
Nous laissez voir votre détresse,
Cette petite fleur comment donc de vos maux
Peut-elle adoucir la tristesse ?

Serait-ce qu'en sa feuille il vous est donné voir
Jusqu'au germe de l'espérance ?
Un chaînon qui vous lie, invisible, à l'espoir ?
Un reste de vieille croyance ?

Une ombre de ces jours—bien beaux jours d'autrefois
Où les fleurs bijoux de l'enfance,
Scintillaient à vos yeux, une petite voix
Sympathique à votre souffrance.

Peut-être que vos yeux voyent dans son contour
De paix du ciel un doux présage ;
Un quelque chose inné qui déteint de l'amour,
D'un sentiment sans alliage.

Oh ! qu'il en soit ainsi ! Vous, qui que vous soyez
Quelque puisse être votre faute,
Cette petite fleur vous le dit : Espérez
Car la main de Dieu,—c'est son hôte !

Et de ce pur amour que portez à la fleur,
Il surgira, je vous l'atteste,
Cet amour plus divin qui fait monter le cœur
Jusqu'aux cieux . . . . à l'amour céleste !

BOWRING (SIR JOHN).

Stances.

Va, va ! tiens .... devant toi c'est la plaine infinie,
C'est la mer magnifique en sa monotonie ;
Va, regarde là haut l'admirable beauté
De ce ciel diapré d'étoiles,
Va des monts élevés interroger les voiles !
Ils datent de l'Eternité !

Demande-leur à tous où se tient l'Architecte
Qui les créa ? . . Chacun d'eux dans son dialecte
De te répondre: "Ici !" . . veux-tu plus en savoir ?
De l'océan le long murmure
Et les monts escarpés, et du ciel la voussure,
Ont dit: "Sagesse ! Amour ! Pouvoir !"

BRINE (MRS.)

Le Matin sur le Darran.

Du Darran escarpé je la vois de la cime
La belle vision du matin si sublime,
Quand les nuages blancs en bataillons nombreux
S'avancent lentement sur l'échiquier des cieux.

Et toujours et toujours profondément émue,
Je sens que le chagrin s'éloigne de ma vue,
L'air si pur du Darran rend subtil mon esprit,
Et comme l'aigle il monte, et s'élance au zénith.

Noble ouvrage de Dieu, magnifique Nature !
Tout est joie et bonheur sur ta jeune figure,
Comme je suis debout sur le sol rocailleux
De mon âme s'élève une prière aux cieux.

Des arbres élevés dominant la montagne,
Des vallons au dessous, de toute la campagne,
Montent vers le Très Haut le doux parfum des fleurs,
Le feu d'un saint amour, le saint élan des cœurs.

Les monts et les rochers, la mer éblouissante,
Tous les bruits d'alentour d'une voix imposante
Célèbrent ta grandeur ô Seigneur des Seigneurs !
L'univers est ton temple, et ton encens nos cœurs.

Moi j'ai toujours aimé dès ma première enfance
Mon Dieu, pour t'adorer le séjour du silence,
Le désert, la montagne ; au sommet du Darran
Mon esprit mieux encor vers Toi prend son élan.

Dans les siècles passés ces collines si vieilles
Ont été les témoins d'héroïques merveilles,
Leurs échos ont redit des Bretons les exploits,
Et du Druide aussi les inflexibles lois.

Mon hymne du matin, mon tribut de louanges,
Accepte-le, Seigneur, je l'envoie à tes anges
Du haut pic du Darran, de ce sublime autel
Qui dominant le monde est si voisin du ciel !

BROWN (MISS FRANCES).

Les Derniers Amis.

Je reviens au pays, mais n'ai plus l'Espérance
Qui, brillant arc-en-ciel, illuminait mes cieux ;
Plus cette vigueur d'âme, énergique puissance,
Qui bravait la fortune, et le temps et les lieux ;
Plus l'amour—du voyage agréable recrue,
Qui n'a su me laisser que regret et douleur ;—
Mais vous, vous me direz encor la bienvenue
Collines du pays, montagnes de mon cœur !

Votre verdure encor souriait à ma vue
Lorsque seul je suivais les bords du Thanaïs,
J'admirais vos splendeurs se perdant dans la nue
Dans ces plaines là même, où bruït le maïs ;
Pour moi vous surgissiez à travers les ombrages
De l'occident ;—pour moi, par delà les déserts
Vous souffliez,—échos de mes tant doux bocages . . .
Chez moi tout était mort—tout . . . hormis vos concerts !

Cendres des miens au loin vous êtes dispersées,
Au désert, dans les mers, sous quelque ciel nouveau,
Vous serviez l'étranger, en vos tristes pensées
Pouviez-vous en notre île, espérer un tombeau ?
Quant à moi je reviens, et tout chargé d'années
Avec le souvenir de mes premiers beaux jours,
Espérances du cœur vous êtes surannées,
Mais me les rappelez, montagnes, mes amours !

Où sont les braves cœurs, où sont les doux visages
Que sentais palpiter, que voyais autrefois?
De beaux fronts sont ridés sous le coup des orages,
Et bien des nobles cœurs las! sont devenus froids.
Mais nos ruisseaux encor gazouillent sous l'ombrage,
Nos monts sont aussi verts que lorsqu'au temps jadis
Nous leur faisions porter la gaîté de notre âge . . . .
Eux n'ont point de douleurs . . . ils restent nos amis.

Ainsi que l'océan laisse à nu le rivage,
Les brouillards du matin nous laissent voir les monts,
Et l'éclat du soleil ceint de son fascinage
La libre Majesté de leurs glorieux fronts:
Oh! qu'il en soit ainsi pour les cœurs de notre île,
A bas l'oppression qui détruit tout essor!
Rendez à notre sol sa gloire indélébile.. . . .
Les monts de mon pays s'en souviennent encor!

Le Ciel.

Comme tes profondeurs brillent voûte azurée,
Dans la pompe des jours d'été,—
C'est une châsse à jamais adorée
Symbole de l'Eternité!
Les nations passent ainsi qu'une ombre,
Mais toi dans ton éclat si pur,
La tempête, le vent, ou le nuage sombre
Rien ne déteint sur ta robe d'azur.

Nous avons, et bien loin cherché les reliquaires
Qu'on construisait au temps jadis;
Qu'avons-nous vu?—rien que choses vulgaires,
Que cendre, poussière et débris.
Sables de Thèbe, et vous monts de la Thrace
Qu'êtes-vous donc? Rien que d'obscur:
Mais vous astres brillants épandus dans l'espace
Vous êtes Rois—oui, seuls Rois de l'azur!

Nous avons, délaissant nos brillantes années,
Délaissant ainsi le bonheur,
Au loin cherché superbes destinées,
La gloire, l'amour, et l'honneur.
Mais las! la gloire a passé comme une ombre,
Et l'amour, ce flambeau si pur

A lui comme un éclair au milieu d'un jour sombre,
Lorsque du ciel brillait tonjonrs l'azur.

Tu te penches sur nous comme dans notre enfance
Comme un charmant et bon ami,
Tu nous souris ainsi que l'espérance,
Tu rends notre cœur affermi.
Si d'aventure il nous vient la misère,
Si l'avenir se fait obscur,
Toi tu jettes sur nous ce doux regard d'un père,
Ce doux regard tont imbibé d'azur.

Souventefois le Sage en un profond silence
T'interroge . . . aussi le Marin
Quand sur la mer, un doux souffle balance
Le vaisseau qui fait son chemin.
Et le sauvage au milieu du bois sombre
De pins, il cherche ton azur,
Il voit en toi son Dieu dont il adore l'ombre,
Dans tes splendeurs, dans ton éclat si pur!

Tu sais parler aux cœurs, et parler aux oreilles
Soit par la foudre et les éclairs,
Soit par la brise et ses douces merveilles
Si gentiment frôlant les airs:—
Et nous, des fleurs nous détonrnons la vne,
Quand leur éclat devient obscur,
Nous fuyons les tombeaux—mais par delà la nue
Notre œil t'admire en ta robe d'azur!

Les Arbres.

Comme derniers faisceaux de lances de bataille
Dans leur première force ils se tiennent debout,
Et nous parlent des temps où jamais une entaille
N'avait touché leur front qui s'élevait partout.
Avant qu'aucun chasseur n'eut pu suivre une trace,
Avant qu'aucun marin n'eut sillonné les mers,
Les îles cependant s'étendaient dans l'espace,
Vierges, se pavanant de lenrs arbres divers.

Aucuns ont pu survivre à la foi du Druide,
Aucuns ont pu survivre à l'aigle de César,

Au clairon du castel du noble amant d'Armide,
An bruit retentissant que produisait son char;
Cependant le soleil luit tonjours, les ondées
Tombent, tombent toujours, et l'oiseau fait son nid
Où ces anciens géants élancent leurs coudées,
Et montent vers le ciel leur tige à l'infini.

Nous vîmes nos hivers qni viennent de bonne heure
Snr chaqne arbre noirci suspendre leurs bijonx,
Aux bourgeons du printemps que le zéphir effleure,
Puis nous dîmes soyez les bien-venus chez nous.
La vie a ses hivers et ses blanches gelées,
Mais lenr frimas hélas! point ne font de bijoux,
Le donx printemps toujours souffle sur les vallées,
Lorsqne depuis longtemps il a fini pour nous!

Ils ondoient an dessus de nos toits solitaires,
Ils s'inclinent pensifs sur le front de nos morts,
An cœur de l'exilé leurs odeurs salutaires
Rappellent la patrie et de bien doux transports;
Tel celui-là qni voit sur les bords de la Seine
Et parmi ses palais nombreux, un bean Palmier,
Aussitôt de rêver la patrie Indienne,
La Pagode et le Gange et le Mancenillier.

Oh! comme ils parlaient tous gentiment à l'oreille
De notre enfance,—alors nous connaissions leurs voix,
Lorsque dans la montagne ils disaient la merveille
De ce doux mois de Mai, le plus joli des mois.
Maintenant sur les vents des soirs si courts d'automne,
Ils nous parlent encor, mais d'un ton différent,
Leur voix est douce encor, mais elle est monotone,
Et tout comme la feuille elle tombe en mourant.

Oh! tels étaient les sons que jadis les Dryades
Faisaient entendre aux Grecs au milieu de leurs bois,
Telle dans l'Inde était la voix des Oréades
Qni présageait le sort dn vainqueur autrefois:
Car ce fut par les sons du vent et du feuillage,
Que plus d'un ménestrel s'inspira dès l'abord,
Et le premier oracle apporté par l'orage,
Fut la plainte d'un arbre en face de la mort!

———

Les Heures riantes de la Mémoire.

Souvenirs chers à la mémoire !
Peut-on vivre derrière soi,
Sans retrouver dans votre histoire
Une douce cause d'émoi?
Une oasis, où la verdure
Sous des pleurs ne jaunit jamais,
Sur laquelle on mettrait voilure,
Pour y retourner tout exprès !

Les points lumineux de la vie,
Vus à travers ses noirs brouillards
Sont peu nombreux. L'âme asservie
N'y voit que des éclairs blafards.
Et cependant il nous en reste
Un je ne sais quoi caressant,
Qui laisse un souvenir céleste
De ce plaisir, pris en passant.

Etait-ce au fort de la jeunesse,
Quand nos travaux étaient heureux ?
Etait-ce lorsque la tendresse
Couronnait nos plans amoureux ?
Où, dans le lointain de l'enfance,
Pour nous devenu brouillardeux,
Etait-ce gente souvenance
De nos naïfs et simples jeux ?

Souvenirs, chers à la mémoire !
Combien venez souventefois,
Nous rendre un charmant auditoire,
Près du vieux foyer d'autrefois !
Vous ressuscitez la présence
D'amis perdus, de morts chéris ;
Et vous rendez à l'existence
Nos jours heureux du temps jadis.

D'un très vif éclat l'Espérance
Brille pour nous dans le lointain ;
Mais un jour vient la Clairvoyance,
Qui nous dit: "Ton rêve était vain !"
Mais les plaisirs de la mémoire
Ne perdent jamais leur essor;
Malheur pour qui c'est un grimoire,
Quand ce devrait être un trésor !

Adieux aux Fleurs.

Beaux enfants du soleil vous qui prîtes naissance
Dès les jours printaniers pour récréer nos yeux,
Guirlandes de l'année, et sa magnificence,
Adieu gentilles fleurs! vous vîntes en tous lieux
Pour tenir du printemps les aimables promesses,
Vous sûtes couronner l'été resplendissant,
Et quand l'automne enfin nous quitte en pâlissant,
Succombant, et pour nous s'épuisant en largesses,
Notre regard vous suit, sourit à vos splendeurs . . .
Adieu douces, bien douces fleurs!

Beaux enfants du soleil vous reviendrez encore,
Sitôt que le Printemps sonnera le réveil,
Auprès de la fontaine, et du ruisseau sonore,
On dn bocage vert qui sort de son sommeil:
Bientôt vous reviendrez peupler les simples gorges
Des monts noirs et ombreux où se plaît l'aquilon,
Emailler la prairie, égayer le vallon,
Vous reviendrez avec les joyeux Rouge-gorges
Nous montrer à nouveau vos riantes couleurs,
Vous reviendrez bien douces fleurs!

Mais quand donc sur nos fronts ces fleurs renaîtront-elles
Qui les ornaient si bien au printemps de nos jours,
Ces fleurs qui nous rendaient séduisantes et belles,
Et qui faisaient valoir nos plus simples atours?
Le beau soleil d'été, son éclat, sa rosée
Ses énivrants parfums, ses rayons les plus chauds,
Peuvent impunément tomber sur des tombeaux,
Mais aux cheveux blanchis, à la fraîcheur passée,
Au cœur précocement flétri par la douleur,
Quel printemps rendra la splendeur!

En vain, en vain!.. les ans se pressent dans leur course,
Le temps change en passant tout, la joie ou les pleurs;
Vieux de cœur et de corps nous traînons sans ressource
Vers la tombe nos maux, nos rêves, nos frayeurs;
Cependant que partout autour de nous la terre
Renouvelle ses fruits, renouvelle ses fleurs,
Mais las! pour nous la vie a perdn ses ardeurs.
Bourgeons, boutons et fleurs percent à la lumière,
Nous, courbés sous le froid de chaque hiver nouveau,
Nous nous rapprochons du tombeau!

Ainsi chanta le Barde. On était en Automne,
L'or des derniers rayons illuminait les bois,
Et déjà s'approchait et triste et monotone
Le vieil et sombre hiver. Mais une douce voix
Semblait sortir des fleurs, de leur mourant calice:
La voix disait: "Bientôt, quand après son sommeil
Renaîtra le Printemps flamboyant de soleil,
Nous reviendrons vers toi;—mais toi de ton cilice
Toi tu devras sortir un jonr si tu veux voir
Les fleurs qui n'ont jamais de soir!"

La Requête de l'Emigré.

Amis, mes chers amis, s'il vons reste un penser
Des jours passés de mon enfance,
Lorsque l'été viendra tout embraser
Et que je serai loin du lieu de ma naissance,
Oh! détournez le frais ruisseau
Des heures de chaleur baume si salutaire,
Détournez de grâce un peu d'eau
Vers mon jardin devenu solitaire.

De mon jardin quitté j'ai tant aimé les fleurs,
Qu'elles vivront dans ma mémoire,
J'admire encor leurs teintes, leurs couleurs,
Bien que leur doux parfum pour moi soit illusoire!
Au loin j'ai fixé mon chez moi,
Dans un plus beau climat où les fleurs sont splendides,
Mais l'été, dans un triste émoi
Mon cœur languit vers vous mes fleurs candides!

Les lieux que mon enfance aimait tant autrefois
Se paraient des fleurs les plus belles,
Lors pour bijoux j'avais leurs sœurs des bois,
Et pour mon seul trésor rien qne deux tourterelles.
Oh! les jeunes myrtes du cœur
Comme vite ils poussaient, comme ils s'en allaient vite,
Changeant en un jour leur couleur
Mais nous laissaut odeur de clématite.

En sou vol vous pouvez amis guetter l'oiseau
Qui se fraye eu l'air un passage,—
Le doux printemps qui verdira l'ormeau
Vous le ramenera repeupler le bocage;—

Mais las il n'est pas de printemps
Qui puisse de ma voix vous porter le mirage,
Oh ! beaux jours de mon jeune temps
Dans mes fleurs revivez au sol du premier âge !

BRYANT (W. C.)

La Biche aux Pieds d'Argent.

Il y a de cela cent aus
Que les cerfs, les chevrenils venaieut en leurs élaus
Dans le sentier des bois et parmi les pervencbes,
Du bouleau grignoter les branches.

Sous le versant fort escarpé
D'un mont, qui surplombait un vallon bien gronpé,
Et protégeait du veut une pauvre chaumière
Venait brouter bicbe légère.

Elle ue venait que le soir
Quand sur les rocs la lune aimait à se mouvoir,
Et nul ne connaissait le recoin solitaire
Où le jour était son repaire.

Ses pieds éclataient de blancheur,
Au milieu de son front tout empreint de candeur
Une tache d'argent scintillait à la vue
Comme l'éclair perçant la nue.

Et lorsque d'automne l'oiseau
Chantait, elle broutait, et broutait à nouveau
La feuille qui pointait parfois de la fougère,
Son pas criait sur la bruyère.

Mais quand le matin dans l'été
e levait magnifique et plein de majesté,
La biche aux pieds d'argent avait broutant près d'elle
Un faon, à la suivre fidèle.

"Ce serait, mon fils, un péché
e blesser cette bicbe, et son faon si léché!"
it à son fils un jour la dame à la chaumine,
"Ici donc point de carabine.

"Depuis dix aus j'habite ici,
Et depuis ces dix ans, enfant retiens ceci :
Quand la lune paraît, la lune et son escorte,
Cette biche broute à ma porte.

"Les hommes rouges, vois-tu, fils,
Ils disent qu'en ces lieux et sous ces verts taillis
Ce gentil animal vit depuis mille lunes,
Et cela sans craintes aucunes.

"Ils vivent en paix avec nous
Sans nous chercher querelle, un tel état est doux ;
Et d'ailleurs rien qu'à voir l'aimable créature
Si près de nous, c'est bon augure !"

Notre jouvencel obéit,
Et chercha le gibier au fin fond de son nid,
Bien loin, bien loin là bas où l'ombre se goberge,
Où la forêt existe vierge.

Mais un beau jour d'automne en vain
Il battit la forêt par voie et par chemin,
Sans que faisan, chevreuil, la moindre créature
Ne se présentât d'aventure.

De la lune le blanc croissant
Au cramoisi du soir se mêlait caressant,
Sur la pelouse il vit paissant la gente biche
Comme une statue en sa niche.

Soudain l'arme en joue, il fait feu ;
Pan-pan dit le rocher à l'écho du haut lieu,
Et l'écho du haut lieu dit ce glas mortuaire
Au loin à l'écho solitaire.

Tout à coup vers le bois voisin
S'enfuit la pauvre biche,—et le long du chemin
Le matin on voyait rougeâtres goutelettes
Pourprer les blanches paquerettes.

Le soir qui suivit cette nuit
La lune décroissante illuminait sans bruit
La scène de la veille, argentant solitaire
Le tertre encor brouté naguère.

Mais bien avant que le croissant
De la lune, ne fut à son tour décroissant,
L'homme rouge le soir vint brûler la chaumière,
Et tuer le fils et la mère.

La prairie est aujourd'hui bois,
L'œil chercherait en vain les rochers d'antrefois,
A midi l'épervier vient y guetter la joie,
Le renard la nuit . . . une proie,

La Voix de l'Automne.

De la colline tout là bas
Il descend une voix légère
Qui plane sur le bois d'où les feuilles hélas !
Tombent en soupirant un glas
Sur la terre.

De l'automne c'est le vent mou
Qui rase des clos la surface,
Embrase la forêt d'un souffle d'amadou,
Pousse la feuille on ne sait où,
Et puis passe.

Son souffle agite les roseaux
Et leur murmure une prière,
Il baisotte la fleur née auprès des ruisseaux,
Il fait rider les vertes eaux,
Et le lierre.

Par dessus des enfants heureux
Jetant à l'air éclats de rire,
En octobre il volète, il leur baise les yeux,
Il se faufile en leurs cheveux,
Puis soupire.

Et puis il fuit, il fuit, il fuit,
Partout se glisse avec mystère,
Auprès du bois feuillu qu'il agite la nuit,
Ou de la source qui surgit
De la terre.

Rien ne peut arrêter son cours,
Ni jeune, fraîche et belle fille,
Ni le gentil bosquet, asile des amours ;
Il quitte en frétillant toujours
La charmille.

Est-ce d'être, fais en l'aveu,
Le juif errant de la nature,
Qui te vexotte, dis, vent, qui dans aucun lieu
Ne peux trouver pour coin du feu
Que la dure.

Tu ne saurais trouver repos
Nulle part où Dieu te convie,

L'orient, l'occident ils sont pour toi forclos,
Le vent qui se tient à huis clos
N'a plus vie.

Ne suis pas surpris si tu cours
Dire aux bois, aux ruisseaux, aux plaines
Tous les secrets chagrins de tes chaudes amours
Avant de quitter pour toujours
Nos domaines !

L'Enterrement de l'Amour.

Deux filles aux yeux noirs, du jour vers le déclin
Auprès d'un fleuve qui roulait ses flots sans fin
Pensives se tenaient ; pâle était l'une d'elles,
Leurs cheveux étaient noirs, toutes deux étaient belles.

" Venez avec des fleurs," chantaient-elles, " Venez
Avec des fleurs des bois sans noms déterminés,
Avec branches en fleurs, fleurs de lieu solitaire,
De l'Amour—mort enfant,—pour attifer la bière.

Fermez lui doucement tout en versant des pleurs
Ses yeux si doux,—hier qui subjuguaient les cœurs,
Qu'il paraisse endormi ! . . . croisez ses mains d'ermine
En signe de repos sur sa blanche poitrine.

Et sans plus de délai préparez son tombeau
Où les beaux oiseaux bleus chantent près du ruisseau,
Où se cachent à l'œil les pâles violettes,
Où le sol au printemps s'émaille de fleurettes.

Auprès de lui placez tout en le couchant bas
Son arc, ses traits rendus oisifs par le trépas,
Et ce bandeau soyeux dont il usait naguère
Pour cacher de ses yeux le trop vif luminaire.

Mais nous le pleurerons longtemps, oh ! bien longtemps,
Il nous feront défaut ses baisers de printemps !
Et le doux frôlement de ses pieds,—son sourire,
Et ses émois prenant sur les cœurs tant d'empire ;

Et ses regards sereins imbibés de bonheur
Faisant rêver du ciel l'indicible splendenr,
Et tous ses attribnts ceinturonnés de charmes,
Nous poursuivront toujours, feront couler nos larmes.

Et l'arc et le bandeau tous deux s'égréneront,
Sous la rouille bientôt les flèches périront,
Et ce qui de l'Amour restera de l'histoire
Ne sera qu'un vain nom, qu'une vaine mémoire.

Toutefois de l'Amour l'essence et le flambeau
Ne séjourneront pas dans la nuit du tombeau,
Celui que nous cachons sous cette froide argile
A nouveau reviendra—parole d'Evangile !

En brisant ses liens, par de là le ciel bleu
Il ira se placer près la droite de Dieu ;
Et plus noble d'aspect sous sa forme nouvelle
A jamais se tiendra dans la gloire éternelle !

Le Nuage qui Passe.

Comme nous voyageons, regarde devant nous
Voyage aussi là haut, en nous surplombant tous,
Une lourde vapeur, l'énigme d'un mystère . . .
Là mène le sentier que nous foulons sur terre.
Jamais œil n'a percé l'infini ténébreux
Que voile ce nuage en nous cachant les cieux,
Car celui qui franchit sa limite dernière,
Jamais, oh ! non jamais n'est revu sur la terre ;
En songe seulement le revoyent nos yeux,
Comme un point dans l'espace, obscur, mystérieux.
Tantôt tout près de nous on dirait qu'il s'avance,
Il s'éloigne tantôt, nous montrant à distance
Des versants radieux empreints de majesté,
Tout brillantés qu'ils sont de belles fleurs d'été.
Cependant il fait tache à travers l'existence,
Jusqu'au jour où pour nous l'éternité commence,
Ou dans ce noir nuage arrivons fatigués,
Quand de la vie enfin avons passé les gués.
Toi qui dans ce sentier raboteux de la vie
Qui mène à l'inconnu pays de la survie,
Et ta main dans ma main marche à l'amble avec moi,
Dis, lequel le premier franchira la paroi
De ce nuage obscur ? . . Ici, dans ce lieu même
Laissant cet autre lui qu'il soutient et qu'il aime ?
A l'austère penser de la noire vapeur
Tu tressailles, ta joue est blanche de terreur,

A moi te cramponnant,—ta voix je crois l'entendre:
" Le sentier est bien rude, ici, mais à tout prendre,"
As-tu dit, "les abris sont verts, sont frais, sont beaux,
Et toujours ravissant est le chant des ruisseaux;
S'exhale des taillis le doux parfum des roses,
Emporté par les vents ces gentils virtuoses;
Des bruns rebords les lis penchent leur noble front,
Epiant la nature en leur regard profond,
Et quand la pluie a fait école buissonnière,
Le soleil plus brillant déverse sa lumière;
Chers! oh! bien chers sont ceux dont les regards, la voix
Egayent ce sentier quoique rude parfois;
Puisse-t-elle ne pas encor résonner l'heure
Où devrai m'éloigner de l'humaine demeure
Pour aller vers cette ombre où tout se perd hélas!
Loin des yeux bien aimés, d'où l'on ne revient pas!"
Ainsi dans ta terreur murmures-tu, craintive,
Sur moi te repliant comme une sensitive:
Mais vois notre chemin devient plus raboteux,
Les rayons de soleil moins chauds et moins nombreux
Ont perdu le pouvoir de raviver la terre,
Tout s'étiole, tout s'annihile en poussière;
Non plus le doux zéphir, mais bien le vent rageur
De l'arbre emporte au loin la feuille en sa fureur,
Ces verdoyants versants encor si beaux naguère,
Nous narguent maintenant de leur morte bruyère,
Et nos aimés d'hier de demain en demain
Nous quittant, vont se perdre au nuage lointain.
Pourtant fixe ton œil sur l'obscur quelque chose,
Vois! . . sous ses sombres pans luit un matin tout rose;
UN,—dont les pieds meurtris par les ronces . . . UN SEUL
Qui n'eut qu'un divin père et qui n'eut pas d'aïeul,
Et qui porta ce nom: Le Verbe—la Parole,
A passé ce sentier laissant une auréole
De gloire sur ses pas,—d'indicible splendeur
Du lugubre sentier éclairant la noirceur;
Entre donc hardiment, et franchis la barrière
Les ténèbres ici sont—là haut la lumière!
Peut-être du sommet de cette région
Les sentiers de la vie à ton attention
D'un livre familier viendront t'offrir la page;
Peut-être que du pic de l'immense nuage

Ici tu pourras tendre au pauvre pélerin
Pour soutenir ses pas une invisible main,
Et te peuchant vers lui dans un divin langage
Glisser à son oreille un céleste message,
Jusqu'au jour glorieux où, là haut, tes chéris
Dans la paix du Seigneur à toi seront unis!

La Mort des Fleurs.

Voici les tristes jours, jours de vents gémissants,
Jours de bois dépouillés, jours de mornes accents,
Mortes dans les recoins sont les feuilles d'automne,
Que la brise émoustille, et le lapin chiffonne,
Les gais oiseaux ont fui; du sommet du côteau
On n'entend plus qu'un cri,—le cri du noir corbeau.

Où sont les jeunes fleurs si pimpantes naguère,
Qui riant au soleil, embaumaient l'atmosphère?
Tout ce peuple de fleurs, hélas est au tombeau
Dans ce lit où repose et le Bon et le Beau:
Sur elles l'eau du ciel, l'eau de novembre tombe,
Qui les enfonce encor plus avant dans la tombe.

Depuis longtemps déjà l'anémone et l'orchis,
Et la rose et l'œillet ne sont plus que débris;
Au mont la verge d'or, aux bois la marguerite
Aux murs de nos maisons encor la clématite,
Se voyaient cependant—lorsque le rude hiver
A tué sans pitié ces beaux enfants de l'air.

Et maintenant alors que tombe la noisette,
Et que l'eau du ruisseau frétille joliette,
Par un jour calme et doux que le vif écureuil
Attiré par la faim de son nid sort du seuil,
Par les rayons brumeux en vain la triste brise
Cherche ses belles fleurs et leur odeur exquise.

Alors je me souviens, non sans un triste émoi
D'une jeune Beauté qui mourut près de moi,
La feuille de nos bois de ses pleurs sur sa tombe,
Laissa s'émietter la touchante hécatombe.
Nous la pleurâmes tous cette gentille fleur,
Existence d'un jour éteinte en sa primeur.

BURNS (REV. J. D)

La Mort d'un Petit Enfant.

J'entendis des accents étranges
S'élever vers le ciel d'un tout modeste lieu;
C'était le doux chant de deux anges
Portant une jeune âme à la maison de Dieu:

" Heureux Toi!" disaient-ils, " créature sans tache,
Innocent et charmant enfant!
Qui si vite là haut obtiens le blanc panache
Récompense du Triomphant!

" Les petits chagrins de l'enfance
Pour toi, maintenant sont finis;
Tu vas chanter la Providence
Dans le langage des Esprits;
Car l'eau de ton divin baptême
A su purifier ton cœur,
Et du mal le germe lui-même
N'a pu nieller ta candeur.

" Nous te mènerons près d'un fleuve
Où fleurissent de belles fleurs,
Nous charmerons ton âme neuve
Par les chants des célestes chœurs.
Vêtu d'une blanche tunique,
Ton petit front ceinturé d'or,
Tu chanteras le saint cantique
Vers le Très Haut qui prend essor.

" Tu verras cette cité pure
Où ne tomba jamais un pleur,
Où n'entra jamais le parjure,
Où l'on vit avec un seul cœur;
Où sur les traits remplis de grâce
Qui reluiront toujours sur toi,
Tu chercherais en vain la trace
D'un penser de mauvais aloi.

" Toi gentil lis de la vallée,
Nous te portons vers un séjour,
A l'abri de toute gelée
Et sous l'œil du divin amour!

Heureux Toi! qui fleur éphémère
En périssant ainsi soudain
Parviens à la céleste sphère
Pour y trouver été sans fin!"

A travers la nuit longue et lente
Auprès d'un lit veillait Rachel,
Pleurant follement, suppliante,
Parfois levant les yeux au ciel,
Les pleurs de la mère si tendre
Sur le linceul du cher enfant
Coulaient, . . . elle ne put entendre
Des anges le chant triomphant.

BURNS (ROBERT).*

Les Rives de la Doon.

De la Doon ô charmantes rives
Comment fleurissez-vous avec tant de fraîcheur?
Vous les chantez encor vos notes fugitives
Petits oiseaux, quand moi j'ai la mort dans le cœur:
Tu le brises ce cœur par ton tant doux ramage
Charmant petit oiseau, tu me fais souvenir
De beaux jours envolés, d'un bonheur de passage,
Depuis longtemps parti pour ne plus revenir!

De la Doon ô charmantes rives
Je vis la rose unie au jasmin dans ton cours,
Et chaque oiseau chantait ses ardeurs fugitives,
Et tendrement aussi je chantais mes amours.
Un jour d'un cœur joyeux je cueillis une rose
Au suave parfum sur son bel églantier,
Mon faux amant me prit ma fleur à peine éclose,
Mais las! il me laissa son épine en entier.

Oh! mon Amour ressemble à la Rose nouvelle.

Oh! mon amour ressemble à la rose nouvelle
Qui fleurit au soleil de juin!
Oh! mon amour ressemble à cette villanelle
Que sous tes doigts, d'accord, chante le clavecin!

Autant que ta beauté te rend toute charmante
Autant moi je suis amoureux !
Et moi je veux t'aimer, incomparable amante,
Jusqu'à ce que la mer ait bu ses flancs aqueux.

Jusqu'à ce que la mer ait bu son saoul, ma chère,
Qu'au soleil soient fondus les rocs,
Oui, moi je veux t'aimer et d'un amour sincère
Tant que mon cœur fera des tics tacs, des tic tocs !

Adieu donc mon amour, à Dieu je te confie,
Mais pour un temps bien court, bien court,
Fussé-je au Paraguay, je te le certifie,
A l'appel de ton cœur mon cœur ne sera sourd.

BURRINGTON (E. H.)

Les Poètes en Miniature.

LA PETITE FILLE.

Quand hier je me promenais
Portant ce chapeau de bergère
Qui te fait toujours me dire : "Ouais !
Te voilà bien belle et bien fière !"
Vois ! je cueillis sur mon chemin
Cette naïve paquerette.
Mais mon Dieu ! d'un air de dédain
Ne regarde pas la pauvrette !
Blanc et rouge, vois, ce réseau
Mélange de lis et de rose ;
Tiens, si tu savais une chose . . .
Où poussait ce gentil joyau,
Les fleurs ornant notre croisée,
Seules, n'auraient pas ta pensée ;
Et cette fleur riche d'attraits,
Malgré que sa tête pendille,
Te paraîtrait bien plus gentille
Que fleur que ton œil vit jamais.

LE PETIT GARÇON.

Chut ! dans ton œil, je vois Jessie
Poindre de l'argent scintillant ;—
Hélas ! dans mon impéritie,
Pour sécher ce pleur vacillant,

Ne puis faire arc-en-ciel brillant !
Mais quant à cette paquerette
Sur elle ne verse de pleurs,
Car, soit dit entre nous, sœurette,
Larmes vont mal avec les fleurs.
Je parierais que ta conquête
T'a coûté de gravir la crête
De ce mont que je vois là bas,
Où se tient chèvre à peine, hélas !
Assez donc sur ta paquerette,
N'importe où gisait sa couchette,
Il est facile de prouver
Que notre odorant chèvrefeuille,
Est plus agréable à trouver
Que ta paquerette et sa feuille.

LA PETITE FILLE.

D'une autre fleur, la fleur est sœur,
Sœurs ne sont pas mêmement belles,
Souventefois étant jumelles ;
Mais, frère, je crois que ton cœur
Aimera bien vite ma fleur
Quand t'aurai narré mon histoire.
Je n'ai jamais, tu peux me croire,
Gravi les monts, c'est bien trop haut,
Et puis ce n'est pas comme il faut :
Mais traversant le cimetière,
Sur le tombeau de notre mère
Hier, je pris cette fleur, vois,
Et je l'embrassai tant de fois
Croyant baiser maman vivante,
Que la pauvre fleur est mourante,
Elle si jolie autrefois !

LE PETIT GARÇON.

Hélas ! depuis l'heure fatale
Il y a de cela six mois,
Où dans la tombe sépulcrale
On a porté maman là bas,
Au cher tombeau de notre mère,
Bien malade, il n'a pu ton frère
Rien qu'une fois porter ses pas !

LA PETITE FILLE.

Moi, pas un jour n'a passé, frère,
Où, sans même te dire adieu,
Ne sois allée au cimetière;
Car au tombeau de notre mère
Je me croyais plus près de Dieu.
Juge donc quelle fut ma joie,
Quand vis pour la première fois
Paquerette à gentil minois,
Dans le gazon se frayer voie.
Ce n'était d'abord qu'un bouton
Orné d'un tout petit feston,
Mais cette forme si nouvelle
A mes yeux qu'elle parut belle!
Près d'elle je m'agenouillai,
Et tendrement la contemplai,
Je croyais que c'était un songe;
Mais ce n'était pas un mensonge,
Je vis surgir le cramoisi
Du fin fond de sa châsse verte,
Il surgissait couci-couci
De la gorgerette entr'ouverte;
Et sans me lasser, chaque jour
Je l'épiai, je la vis poindre,
Et puis ensuite se disjoindre,
Tandis qu'au fond de son contour
Reposait blancheur argentine,
Semblable à cette blanche ermine
Qui relève encor la fraîcheur
De jeune fille en sa primeur.
Enfin elle devint parfaite
Comme l'aile d'un roitelet;
Je la trouvai toute complète,
Rien ne manquait à son effet.
Je rêvai d'elle; chose étrange!
Dans mon imagination
Je crus, frère, que d'un bel ange,
C'était un pleur d'affection.
Un ange pleurer notre mère
Dont l'âme est maintenant aux cieux!
C'est consolant, n'est-ce pas, frère?
C'est un penser délicieux!

LE PETIT GARÇON.

Parle sœur, poursuis, je t'écoute,
D'avoir un penser je me doute.

LA PETITE FILLE.

Nos chèvrefeuilles,—que sont-ils?
Au soleil eux qui font leur tête?
N'ont-ils donc, plus noble conquête
Que d'user leurs muscles virils
Du mur à se glisser au faite?

LE PETIT GARÇON.

Ils sont nés près de notre mur,
C'est leur berceau; ce serait dur
Pour eux, d'en quitter la retraite,
Car pour eux elle est si bien faite!
Il leur faut toujours un soutien,
Comme il en faut à la faiblesse;
Comme nous avec tant d'ivresse,
Autour de notre ange gardien,
De maman, nous étions si bien.

LA PETITE FILLE.

Nos violettes,—que sont-elles,
Qui se pavanent au soleil?
Seulettes, elles font les belles,
Et la nuit tombent de sommeil;
Leurs têtes penchent vers la terre
Comme un indice de chagrin,
Eh! pourquoi donc croître au jardin?
Elles ne le devraient pas, frère.

LE PETIT GARÇON.

C'est leur cité, leur monde, sœur,
Ce n'est rien qu'une pauvre fleur,
Seule exposée à la tempête

LA PETITE FILLE.

Nos œillets carnés,—que sont-ils
Au soleil eux qui font leur tête?
Je sais bien que dans leurs pistils
Est le miel si cher à l'abeille;
Que de leur cœur, douce merveille,
S'exhale un parfum savoureux;

Que tous ils ouvriront leurs yeux
Dès demain où gît notre mère;
Mais, frère, n'est-il pas honteux
D'apprendre, et par une étrangère
Sympathique à notre douleur,
Ce qu'eut dû m'enseigner mon cœur?

LE PETIT GARÇON.

Mon cœur est avec toi, Jessie,
Sinon ma main; je t'apprécie.
Que cette tombe où sont nos cœurs
Brille par toi de mille fleurs,
Quand meurt une mère aussi bonne
Au deuil l'univers s'abandonne!

BRADDON (MISS E. M.)

Sur la Plage.

Elle déchiquetait l'algue noire en sa main;
Lui—jetait sur le sable un regard incertain;
Elle ses yeux suivaient la mer en sa carrière:
"Elle est pour moi," dit-il, "plus que la vie entière,
Bien plus que l'océan, que le monde en sa sphère,
Et que le ciel là haut d'où nous vient la lumière."

Sa lèvre gracieuse exhalait le dédain,
Son visage était fier, et d'un aspect hautain,
Ses yeux noirs flamboyaient sur la vague houleuse,
Mais leur lumière était aussi trop orgueilleuse:
"Elle règne sur moi la belle dédaigneuse,
Je vis de sa beauté, pour moi si précieuse.

"Mais je meurs du mépris qui jaillit de ses yeux,
Je meurs aussi du froid dont sont payés mes feux;
Pourtant cette beauté sur moi prend son empire,
Seule en elle pourtant je vis et je respire,
Son froid orgueil est l'ombre où s'éteint mon délire,
Mais sa beauté l'emporte, et malgré moi, j'admire!

"Comme est froid son dédain, il est vain mon amour,
Et mon rêve mourra quand il verra le jour;
Son cœur est aussi dur que dure est cette plage
Battue à chaque instant par la vague en sa rage,

Cependant je lanterne ici sur ce rivage,
Et ne saurais partir devant son fascinage."

—"Pourquoi vous attarder ainsi," dit-elle enfin,
"Le soleil jà descend dans son lit purpurin
Un mélange admirable et d'opale et de rose."
—"Oh! oui le monde entier, excepté moi, repose:
Prenez pitié," dit-il, "je vous aime, je l'ose,
Plus que ciel et que mer, bien plus que toute chose!

"Si dédaignez mes vœux, m'entendre est un devoir,
Ne me laissez mourir d'un muet désespoir;
Ne crains votre mépris, votre dédain suprême,
Mieux que le jour, la nuit, sachez le je vous aime,
Et malgré votre orgueil,—oui votre orgueil extrême,
Je vous aime,—lisez de mon cœur le poème.

"Je vous aime en dépit de moi,—de ma raison,
D'un amour qui jamais n'eut un tel horizon,
Mais je vous laisse ici dans votre orgueil sauvage,
Où triste et désolée au loin s'étend la plage,
Je vous laisse ici seule à rêver l'avantage
D'avoir, mais sans amour, époux de haut parage!"

Sur sa lèvre moqueuse où s'éjouit l'orgueil
N'a-t-elle donc un mot, n'a-t-elle émoi dans l'œil
Pour ne le retenir, lorsque sans l'espérance
Pour la laisser seulette il s'éloigne en silence? . .
—"Oh!" dit-elle, "mon cœur vers ton cœur il s'élance,
Et moi je t'aime aussi, mon amour te distance . . .

"Mais, était-ce, dis moi, mon rôle de parler?
Mieux eut valu mourir que de me dévoiler:
Tout à l'heure en fixant cette mer vaporeuse,
De moi peu se soucie, il me croit dédaigneuse!
Pensai-je dans mon cœur;—"je puis être orgueilleuse,
Si par toi suis aimée . . . Oh! que je suis heureuse!"

CAMPBELL (THOMAS.)*

La Pétition du Hêtre.

Oh! laissez-moi ce lieu solitaire et stérile,
Epargnez, Bûcheron, le Hêtre et son asile!
Bien que jamais buisson, que jamais une fleur
Ne végète au dessous de mon trop sombre ombrage,

Ni que bourgeons d'été d'une belle couleur
Ne viennent quelquefois égayer mon feuillage;
Bien que mes bras puissants ne supportent jamais
Ces magnifiques fruits qu'en sa bonté l'automne
Pour les fleurs du printemps à bien des arbres donne,
Qui pourraient attirer l'abeille sous mon dais.
Oh laissez-moi ce lieu solitaire et stérile,
Epargnez, Bûcheron, le Hêtre et son asile.

J'ai vu pendant trois fois vingt étés, du genêt
Au loin resplendir l'or, et verdir la forêt,
Le redoutable hiver a dans ma solitude
Secoué maintefois mon tronc de sa main rude,
Depuis que sous mon ciel à moi, jeune arbrisseau,
Vers mon ombre l'enfance accourait du préau,
Depuis que les amants, quand a fui le jeune âge,
Se sont réfugiés sous mon discret ombrage,
Sous mes regards muets échangeant leurs aveux,
Et sur mon tronc gravant leurs chiffres amoureux.
Au nom de ces soupirs, échos de la tendresse,
Exhalés sur ce sol si cher à la jeunesse,
Au nom des doux secrets que couvre mon pourtour,
De la beauté qui vint y trouver une idyle,
Honorez-moi, je fus le temple de l'amour,
Epargnez, Bûcheron, le Hêtre et son asile.

CAPERN (EDWARD).

Au Coucou.

Coucou, coucou donnant du cor
Lorsque nos champs sont vêtus d'or,
Coucou, coucou dont la voix neuve
Comme la vague sur un fleuve
S'en va gentiment murmurant
De doux glouglous dans son courant;
Qui nous rappelle d'une mère
L'accent ému, la voix si chère;
Rivalisant dans ton bémol
Le chant d'oiseaux d'un plus grand vol;
Quelque chose comme un mystère
Que le ciel dérobe à la terre;
Tant tu vis de mysticité,
A peine une réalité:

Tantôt un écho solitaire
Ou du bois ou de la bruyère,
Tantôt geignant d'on ne sait d'où
Coucou! coucou! coucou! coucou!
Ou sonnant le glas d'aventure
Du saint temple de la nature.

Coucou, coucou donnant du cor
Lorsque nos champs sont vêtus d'or,
Quand l'été de chaque branchage
Etend la trame davantage,
Imposant ce je ne sais quoi . . .
D'une cathédrale l'émoi,
Lueur obscure, mais divine,
Pour qui sous son dôme chemine,
Lors moi pensif à ton appel
J'erre avec des pensers du ciel,
Pour te rendre un pieux hommage,
A toi l'oiseau du noir bocage,
Puis sous le feuillu ténébreux
Où le jour est mystérieux,
Où la laborieuse abeille
Nous dit son chant . . . . une merveille!
A genoux sur le sol mousseux
Mon âme s'en va vers les cieux;
Avec toi, Coucou, combien j'aime
Adorer Dieu! . . . le beau poème!

Coucou, coucou donnant du cor
Lorsque les champs sont vêtus d'or,
Quand nos matins d'humeur joyeuse,
Rougissent la robe soyeuse
De nos bois fiers de leur velours;
Que des jeunes agneaux toujours
Les brebis, excellentes mères,
Surveillent les jeux téméraires,
Que les fillettes comme mai,
Ce mois si gentil et si gai,
Portent la fleur de leur jeunesse
Avec si pétulante ivresse;
Que d'arbre en arbre les zéphirs
Bercent leurs amoureux plaisirs;
Et lorsque nos vieilles allées
Etalent leurs vertes feuillées

Dont les teintes de l'arc-en-ciel
Font un trompe-l'œil éternel;
Alors autant que le jour dure,
Moi je jouis de la nature;
Bien-venus les jours de soleil
Tout se montre à mes yeux—vermeil!
Avec le coucou je répète:
“ La vie est un long jour de fête!”

Coucou, coucou (souvent encor
N'osant pas prendre ton essor,
Comme au chagrin d'amour en proie,
Une fillette fuit la joie,
Et des épouses le bonheur,
Gaspillant sa vie en langueur),
Avec ta douce litanie,
Et ta morne monotonie,
Tu viens me rappeler parfois
Les jours, les vieux jours d'autrefois,
Les jours riants de mon enfance,
Quand tout était amour et danse;
Et par ta douce note aussi
Des jours où germait le souci,
Lorsque comme toi solitaire,
J'errais aussi dans le mystère,
Et ne sachant que devenir . . . .
Oh! c'est un vilain souvenir:
Lors je chantais triste complainte
De mes chagrins l'unique plainte.

Coucou, coucou donnant du cor
Lorsque les champs sont vêtus d'or,
A la vallée offrant un charme
Par ta voix que mouille une larme,
Enfant d'Avril chante toujours;
Les souvenirs de plus beaux jours
Comme un essaim de légers songes
M'entourent de leurs doux mensonges,
Lorsque près d'un ruisseau bien frais
Ma mère! . . oh! comme je l'aimais!
S'appuyait sur mon bras solide,
A moi qui lui servait de guide,
Pour entendre, on ne savait d'où
Le cantique de son coucou.

Dans ce recoin où l'aubépine
Porte son aigrette argentine,
Je la vois encor badinant
Quoi qu'en sa marche clopinant.
Elle écoutait voulant entendre
De son coucou la voix si tendre,
Et son oreille à l'horizon,
La guettait toujours sa chanson,
Disant : "Fils ! plus je l'étudie,
Et plus j'aime sa mélodie !"

Coucou, coucou donnant du cor
Quand sont jaunes les boutons d'or,
Coucou dont la voix toujours neuve
Comme la vague sur un fleuve
S'en va gentiment murmurant
De doux glouglous dans son courant,
Viens charmer, d'année en année,
De mes étés chaque journée,
Viens où roucoulent les amants
Faire entendre tes doux accents,
Viens me chanter, je t'en supplie,
Ta chanson toujours si jolie !

CAREW (THOMAS).*

La Primevère.

Demandez-moi pourquoi vous recevez de moi
Cette fraîche primeur de l'année en émoi,
Cette primevère arrosée
Des larmes de l'aurore, humide de rosée?
Je vous dirai tout bas : l'amour et ses douceurs
Sont arrosés de pleurs.
Demandez-moi pourquoi cette fleur, la pauvrette !
Se montre si malingre et surtout si jaunette,
Demandez-moi pourquoi sa faible tige hélas !
Se ploie et ne se brise pas?
Je vous dirai tout bas ! tout cela c'est l'image
Des doutes, des tourments d'un cœur qu'amour engage.

CAREY (ALICE).*

Une Légende de Séville.

Trois hommes, par un soir, montés sur mules grises,
Chevauchaient à travers des routes indécises;
La poussière convrait, ils s'en moqnaient pas mal!
Du bas jusques en haut, et l'homme et l'animal!

Celui qui chevauchait en avant, un gars pâle,
"Camarades," dit-il, "à très peu d'intervalle
J'aperçois un hostel, comme neige il est blanc,
La nuit tombe . . . si nous y courrions à tout flanc?"

— "Nenni! . . c'est assez blanc pour une hostellerie,"
Firent les autres, "mais soit dit sans hâblerie,
C'est trop humble, vraiment, pour nous gens de la cour,
Tous les trois d'un bon pas gagnons autre séjour."

Donc nos trois cavaliers montés sur mules grises
Laissèrent l'hostel blanc, et ses blanches assises,
Cependant que la lune encore jeune, au loin
Par sa corne menait une étoile en son coin.

Pour lors derrière lui jetant un œil d'envie
L'homme du milieu dit: "Là bas mort de ma vie!
Je reluque un hostel noirot,—irons-nous voir
Si l'hôte a du bon vin pour tous les trois ce soir?"

"Par ma foi!" dit celui qui chevauchait derrière,
"Votre chevalerie est par trop roturière;
J'ai honte de vous deux;"—si bien que tous les trois
Mules et cavaliers de trotter à la fois.

Tout près d'une rivière à la voix glapissante
S'élevait de pêcheurs une ruche naissante,
Là chacun racontait en séchant ses filets
L'art, le grand art d'occire et de coupe-jarrets.

Du vieux style mauresque une tour assez somb[illegible]
Sur le fleuve et son pont projetait sa grande om[illegible].
De mousse et de lichens était couvert le pont
Sous lui coulait bruyant un abîme sans fond.

Le jeune gars passa sur le pont, sous ses frises
Des deux autres suivi,—suivi des mules grises;
Mais on dit que jamais de ces trois cavaliers
L'ombre ne projeta ni corps ni destriers.

CARPENTER (J. E.)

Le Chant du Rouge-gorge.

Au seuil de la chaumine en quête d'un grain d'orge,
Oh! que chuchète donc le gentil Rouge-gorge?
Lorsque content, dispos, il roucoule son lai,
Voilà ce que nous dit son charmant virelai:
"Aux oiseaux orgueilleux jamais moi je n'envie
L'or de leur esclavage,—elle est libre ma vie,
Et la liberté, c'est bijou trop précieux
Pour le vendre à prix d'or.—Pauvre, je suis heureux,
Pour moi point de prison!"—Ainsi le Rouge-gorge
Chante près la chaumine, en broyant son grain d'orge.

Sous les épais larmiers au printemps l'hirondelle
Chaque an bâtit son nid; mais elle est infidèle,
L'automne la voit fuir: où j'asseois mon foyer
Moi je reste toujours, et sans m'expatrier.
Je ne bâtis mon nid point au sommet de l'arbre,
Non plus d'un beau palais au plus haut fût de marbre,
Plus on s'élève hélas! plus on tombe de haut!
Je suis toujours le même, au temps froid, au temps chaud."
Ami du pauvre, ainsi chante le Rouge-gorge
Au seuil de la chaumine, en broyant son grain d'orge.

Sachons donc estimer cet oiseau populaire
Bien moins pour sa beauté, que pour son caractère;—
Pour ses bons sentiments, son amour du foyer,
Pour sa joyeuse humeur, doux charme du hallier.
Ne méprisons pas l'humble:—il est telle morale
Qu'il peut nous enseigner que nul sermon n'égale.
Comme notre oiseau donc aimons notre logis,
Les scènes du jeune âge, et nos premiers amis.
Puisse vivre long-temps l'aimable Rouge-gorge
Au seuil de la chaumine, ivre de son grain d'orge!

CASSELS (W. R.)

Le Héron étoilé.

Les roseaux endormis sur le vert marécage
Bercent oiseusement leur indécis tangage,
Sur ces marais mortels pourrit l'épais herbage.

Ni mouvement, ni vie en ce coin isolé,
Hormis le vent glissant sur le eiel pommelé,
Nul son, hormis le cri dn Héron étoilé.

Le Héron étoilé trône dans le silence
Sur des fûts mutilés, par leur rare éléganee
Des palais d'autrefois, redisant l'opulence.

Ces débris imposants de glaïeuls tont vaseux
Surgissent, eutourés de verdâtres eheveux,
Comme si d'un tombeau sortait un membre osseux.

Le Héron étoilé se tient là sur la pierre
Par le temps égrénée, et tombant en poussière,
De son accent plaintif effrayant l'atmosphère.

Il trône dans ce lieu sauvage et désolé,
Narguant l'orgueil humain, le Héron étoilé!
Il trône insoueiant sur le fût éboulé.

Les donx chants de la paix, de l'amant la romance,
Les hourra dn guerrier, du tribun l'éloquenee,
Tout est mort, hors son cri qu'il impose au silence.

Le Héron étoilé!—Devez-vous done finir
Ainsi, Gloire et Grandeur espoir de l'avenir?
Et le présent doit-il ainsi s'évanouir?

Ne restera-t-il plus pour éconter la gloire
Si durement aequise, une oreille à l'histoire?
Et de l'histoire même, en aura-t-on mémoire!

Du passé le Héron s'assied sur les marais,
Tandis qne fuit le temps sur ees débris-palais;
A son propre cri rauque, il se retourne, ouais!

Silencieuse ainsi l'heure sueeède à l'heure;
De son aile sans bruit puis bientôt il effleure
Le sol, et va porter au eiel son eri qni pleure.

CHESTER (REV. GREVILLE JOHN).

Une Prière à Dieu.

Jusques à quand Seigneur! Les pauvres gens, mes frères,
Traîneront-ils leurs jonrs ou plutôt leurs misères
Dans ce pays de liberté?
Jusques à quand Seigneur! au rabais et sans trève,

Ces parias de notre avidité,
Travailleront-ils donc sans rien qui les relève?
Sans être secourus, quand sous le poids des maux
Ils tombent, implorant, mais en vain, le repos?

La neige dru tombait sur les bruyères,
Le vent âpre soufflait à travers les marais,
Quand je trouvai sur un froid tas de pierres
L'un de ces parias, l'un des pauvres Anglais.

C'était un homme ayant la barbe grise,
Il pouvait bien avoir au moins sept fois dix ans,
Nul habit chaud de la sévère bise
Ne le garantissait, malgré les fiers autans.

Dès le matin, quand paraissait l'aurore,
Ratatiné, flétri posait là le vieillard,
L'ombre du soir l'y retrouvait encore
Dans un état piteux, et souvent l'œil hagard.

Car lui jadis de si forte charpente,
Il était décharné maintenant, et ses os
Les eussiez vu tressaillir d'épouvante
Tout à travers sa peau, tant vifs étaient ses maux!

Cassant la pierre, et sans prendre de cesse,
Depuis l'aube du jour jusqu'à la froide nuit,
Ayant passé sa vie et sa jeunesse
A ce rude labeur qui ne rapporte fruit.

Quand lui parlai, sur sa joue amaigrie
Je vis des pleurs couler: "Oh!" me dit-il, "Mossieu
Je recevons pour c'te belle industrie,
Cinq shillings par semaine, et vrai! c'est payé peu!

"Oh! nous pourrions être admis à l'hospice,
Par ce temps âpre et dur où le froid pique fort,
Mais pour nous dà ce serait un supplice
De nous quitter l'un l'autre, avant que d'être au port.

"Pour notre vieille et bonne ménagère
Entrer en un tel lieu! ça lui fendrait le cœur!
Elle en mourrait quitter notre chaumière,
De ces rudes cailloux, mieux vaut rester casseur!"

Sur le chemin qui mène à la bruyère
Je laissai le vieillard parmi les froids marais,

Et puis à Dieu je fis cette prière:
"O mon Dieu! viens en aide à nos pauvres Anglais!"

Jusques à quand Seigneur! Les pauvres gens, nos frères,
Traîneront-ils leurs jours ou plutôt leurs misères
Dans ce pays de liberté,
Sans être secourus dans leurs peines amères?
Jusques à quand Seigneur! dans son avidité
Le riche au pauvre, hélas! fermera-t-il sa bourse?
Combien de temps encor l'Insensibilité
Laissera-t-elle sans ressource
Errer par monts, errer par vaux,
Des pauvres les petits, ces tout gentils agneaux,
Sans avoir d'eux aucun soin bénévole,
Sans seulement un jour les conduire à l'école,
Sans leur apprendre un peu
A rendre hommage à Dieu!

Le rude froid soufflait sur la bruyère,
De son manteau la neige entourait le marais,
Quand dans un champ qui n'était en jachère,
Non loin de moi je vis l'un des pauvres Anglais.

C'était de fait un enfant en bas âge,
Très faible et rabougri, de sept ou de huit ans,
Sa main était bleuâtre, et son visage,
Etait d'un rouge feu par le froid des autans.

Sa lèvre bleue était aussi gonflée,
Il était maigrelet, et ses esprits vitaux
Semblaient dormir sous la vive gelée;
Il avait pour état . . . d'effrayer les corbeaux.

Il ne mangeait certe à sa suffisance
Le pauvre cher enfant, mais du matin au soir
Qu'il plût ou non, il lui fallait d'urgence
Pourchasser les corbeaux, c'était là son devoir.

Le pauvre enfant n'avait repos ni trève,
La semaine c'était un long, bien long labeur;
Pour lui la vie était un triste rêve,
Point de délassement, point de jour du Seigneur!

Quand lui parlai, sur sa joue amaigrie
Je vis des pleurs couler: "Oh!" me dit-il, "Mossieu
Je n' gagnons dà qu'une mesquinerie,
Moins de trois sous par jour pour ça,—c'est payé peu!

"C'est embêtant d'être ainsi solitaire,
J'aimerais mieux l'école . . . Oui, d'abord j'avais peur,
Mais ce n'est pas le pire de l'affaire,
Car Mossien certain jour j'eus un bien grand malheur !

"Imaginez mon bon M'sieu que naguère,
Quand j'étais fatigué d'effrayer le corbeau
Je m'amusai pour Benjamin mon frère,
A creuser un navet, oh ! Mossieu qu' c'était beau !

"Mais v'là-t-y pas qu' tout à coup vint not' maître,
En voyant c' que j' faisais il m'appela voleur,
Me battit dà bien fort, comme salpêtre,
Et me prit la moitié de mon gain . . . quel malheur !

"Si bien, Mossieu, que ne sais plus que faire,
Et que le temps est long, oh ! bien long à passer.
Mais de ces bœufs vous regardez la paire,
C'est à Maître, Mossieu, qui les fait engraisser."

Sur un bercail voisin jetai la vue,
Et je vis de brebis un troupeau plantureux,
Chaque brebis était grasse et repue,
Tant l'herbe était épaisse, et les mets savoureux.

Tout près de là, je vis faisant ripaille,
Des lièvres éhoutés brouter le gazon frais,
Et déguster cette chère mangeaille
Sans s'inquièter dà si je les regardais.

Je m'en allai ; car mon cœur était triste,
Voyant des animaux et manger et lamper,
Tandis qu' hélas ! un pauvre enfant gagiste
Sous sa dent n'avait rien à mettre pour souper.

Je m'en allai ; car mon cœur était triste,
Voyant rester sans pain du Christ les doux agneaux,
Tandis que pour être en haut d'une liste,
Des hommes à prix d'or *gonflaient* des animaux.[1]

Et dans ce champ dominant la bruyère
Je laissai ce garçon à l'état si piteux,
Faisant à Dieu tout bas cette prière :
"O mon Dieu ! viens en aide aux Anglais malheureux !

---

[1] Nous prions le lecteur de se rappeler les prix accordés aux animaux *boursoufflés* présentés par feu le Prince Albert aux divers concours agricoles. Le Prince, vu sa qualité de Prince Consort, ne payait pas de taxes pour les fermes qu'il exploitait. Tous ses concurrents, les fermiers, payaient leurs taxes, comme Vous et Moi. —C. DE C.

CLARE (JOHN).*

NOVEMBRE.

LE paysage dort du matin à midi
Sous un manteau pesant et de givre et de brume,
Ce n'est que par hasard qu'un soleil engourdi,
Sans rayons, et tout rond, comme un soleil posthume,
Se fait voir hébété sur le triste horizon,
Pâle contrefaçon d'une blafarde lune.
Pendant des jours entiers, sur l'humide gazon,
Les bergers tout transis errent sur la commune,
Conduisant leurs troupeaux qu'à peine ils peuvent voir
Tant la plaine est obscure et le brouillard est noir.

Sous ce ciel sans azur le lièvre moins timide
Près de son gîte dort, il n'a plus de frayeur;
A peine bouge-t-il quand vers son sol humide,
S'avance du berger le chien rude coureur;
Le sauvage poulain à peine se retourne
Pour toiser le passant, puis relisse sa peau;
Traqué, le vieux corbeau sur la route séjourne,
Et s'abstient de voler pour gagner son créneau;
Ainsi le jour éteint sous ces cieux gris et sombres
Tâche en vain du sommeil de dissiper les ombres.

Vers midi le hibou quitte son noir réduit
Agitant lourdement dans l'air son aile grise,
Le geai qui l'apperçoit en a peur, et s'enfuit,
Et les petits oiseaux chuchètent de surprise;
Et moult il s'en émeut le superstitieux;
C'est pour lui le guignon, et des malheurs sans nombre,
Tandis que les vachers de plus en plus peureux,
En rêvant éveillés que le jour n'est qu'une ombre,
Craignent, comme de nuit, que sortant des tombeaux
Spectres et revenants n'effrayent leurs troupeaux.

Ce n'est pas cependant pour y rester sans cesse
Que le temps endormi met la terre au cachot,
Des vents impétueux le choc et la rudesse
Ont bientôt éveillé la forêt en sursaut,
Et la forêt bientôt chante son chant d'orage,
La chanson d'un long deuil, la chanson de l'hiver,
Et le nuage épais pourchasse le nuage,
Et l'horizon soudain devient d'un gris de fer,

Et sur le ciel uni s'élargit la tempête,
Et des teintes de feu des monts plissent le faîte.

Et la tempête court et s'attaque aux forêts,
Gémissant ses sanglots à travers leurs brauchages,
La corneille croasse, et par flocons épais
Pourchassés par la peur fuient les ramiers sauvages,
Tandis que l'épervier fier plaue au-dessus d'eux;
Le vanneau cherche au loin abri contre l'orage,
Cependant que mouillés dans ce déluge affreux,
Les gardes-forestiers étourdis du tapage
De la pluie et du vent, n'entendent souvent pas
Le coup du braconnier qui sème les trépas.

Le laboureur au bruit qu'éveille la tempête
Pour se mettre à couvert a quitté son travail,
De sa veste grossière alors couvrant sa tête,
Il se courbe et détale eu ce triste attirail;
Pendant que sur son frout toujours souffle la pluie
Que lui jette le veut dont s'accroît la fureur;
Lui, pour reprendre haleine et se tourne et s'essuie,
Et puis poursuit sa course avec nouvelle ardeur,
Vers la plaine aux roseaux où non loin de la butte,
Il sait que du berger il trouvera la hutte.

Le gamin qui naguère effrayait le corbeau
Pour lui faire quitter le froment mis en meule,
Se hâte de tresser en guise de chapeau
Uu bonnet phrygien fait de paille et d'éteule;
Puis il va grelottant sous un arbre voisiu
S'abriter sous les plis façouués par le lierre,
Et là s'amuse à suivre, à voir passer le grain,
Epiant l'ouragan si beau dans sa colère;
Et reluquant souvent bien que hauts, ces vieux nids
Où le dernier printemps il trouva des petits.

Ainsi s'use le mois dans des phases diverses
De calmes, d'ouragaus, et d'ombre et de soleil,
Uue heure retentit de tempêtes, d'averses,
L'heure d'après s'endort, et meurt dans le sommeil;
Une nudité froide envahit la prairie,
Cependant du village, et du matin au soir,
Jaillisseut bien des bruits qu'accueille l'industrie,
De la forge au moulin, de la ferme au manoir;

C'est la ruche au travail où de nobles abeilles
Enrichissent le sol par le fruit de leurs veilles.

Mais au village enfin a cessé tout labeur,
Et l'industrie oublie un moment ses intrigues;
Lorsque revient l'hiver vieillard plein de fraîcheur
Imposer à chacun repos à ses fatigues:
Lorsque fin de novembre il gèle le ruisseau,
Arrête la charrue, enferme sous la neige
La plaine qui n'en peut; et mûrit pour l'oiseau
La prunelle sauvage où se cache le piège.
Alors et forcément finissent les travaux,
Et l'on n'entend plus rien, hors le bruit des fléaux.

CLARK (MRS. S.)

A une Feuille de l'Année dernière.

O feuille du passé! . . va-t-en! va-t-en! va-t-en!
Sur chaque branche naît la fleur du nouvel an,
Pourquoi parlerais-tu du lointain sombre automne
Quand l'année à peine boutonne?

Va-t-en! va-t-en! va-t-en! eh! que te font à toi
Et la brise épicée, et de l'oiseau l'émoi?
Ils passent tous les deux étincelants de joie,
Sans même te voir en leur voie!

La brise guillerette agace les bosquets,
Et l'abeille courtise et lilas et muguets,
Sur la terre tombant des cieux des gouttelettes
Forment des perles joliettes.

L'insecte frais éclos aux superbes couleurs,
Te passe en voletant, et les vents gais causeurs,
En jouant avec toi dans leur ardeur salubre,
Eveillent un soupir lugubre.

Pour moi je l'avouerai dans ton frémissement
Je crois entendre un triste et long gémissement,
Comme si tu parlais d'amis ou d'espérances
Morts—sinon dans nos souvenances;

De teintes et de sons beaux comme le printemps,
De bonheurs enroulés sous les ailes du Temps,
Le tout évanoui, disparu dans la nue,
Non plus accessible à la vue.

Oh ! oui les vents d'antomne en murmurant tout bas
T'ont appris, pauvre feuille, à gémir des hélas !
En te faisant tourner et les suivre à la piste
Ils t'ont appris leur glas si triste !

Et l'hiver t'a laissé, dans son long jour de deuil,
Froide comme un cadavre, inhérent au cercueil,
Pour raconter à tout ce qui gaiment respire
Ta morne histoire de vampire.

Feuille flétrie adonc au loin va-t-en, va-t-en !
Sur chaque branche naît la fleur du nouvel an,
Pourquoi parlerais-tu du lointain sombre automne,
Quand l'année à peine boutonne ?

Nous savons que l'hiver à la fin nous viendra,
Avec son blanc grésil, sa neige, *et cœtera*,
Mais du printemps pourquoi quand nous buvons la vie
De l'hiver rêver la survie ?

COLERIDGE (S T.)*

Réponse à la Question d'un Enfant.

Tu demandes ce que disent tous les oiseaux,
Le Moineau, le Pigeon, la Grive, la Fauvette ;
Chacun dit : 'j'aime, oh ! j'aime, oh ! oui j'aime en cachette.'
Mais lorsque l'hiver vient et par monts et par vaux,
Tout se tient coi. Du vent la rude haleine
Souffle et beugle souvent dans les bois, dans la plaine,
Et que dit-elle ? . . ne le sais :
Mais quand feuilles et fleurs sous un zéphir bien frais
Reviennent de nouveau récréer la nature,
Et les chants et l'amour égayent la verdure,
Lors l'Alouette au ciel monte, monte toujours,
Chantant : "Je suis aimée et j'aime mes amours !"

CONDER (JOSIAH).*

L'Amour vrai.

Ce n'était pas quand les fleurs printannières
Levaient vers le soleil leurs timides paupières—
Quand était vert le blé, quand étaient bleus les cieux,
Et que chantaient les oiseaux amoureux—

Que je t'aimai d'abord, ni que toi, de mon âme,
Tu reconnus la pure et la sincère flamme.

Car un jour vint où jaunirent les bois,
Où les champs émaillés perdirent, à la fois,
Le vert de leur couleur, le frais de leur parure,
Et que les cieux voilèrent la nature;
Et mon amour eut pu, si faible il eut été,
A vau l'eau s'en aller avec les chants d'été.

C'était l'hiver; au lieu de verts ombrages,
Et d'odorantes fleurs, et soucis et nuages
Etaient à mon foyer, quand vint, un certain jour,
Sans s'annoncer, m'y surprendre, l'amour,
Ma passion s'accrut au deuil de la nature;
Les soucis hiverneux ont su la rendre pure.

Bien chères sont les heures de l'été,
Par un soleil de juin quand tout est brillanté;
Quand l'amour prend sa force au feu de la nature,
Et que l'oiseau chante sous la verdure!
Mais de la nuit l'étoile emprunte sa splendeur.
Et les cœurs la constance au contact du malheur!

CONGREVE (WILLIAM).*

Bien que fausse.

Oh! bien qu'elle soit fausse envers l'amour et moi,
Jamais ne chercherai contr'elle une vengeance,
Car si n'ai que mépris pour son manque de foi,
Je l'aime encor toujours, moi, malgré son offense.

Des heures de bonheur nous virent tous les deux,
Ces heures ne pouvaient durer, durer sans cesse,
Et bien que le présent soit pour moi douloureux,
Dans le passé je vis encor de sa tendresse!

COOK (MISS ELIZA).

Les Fleurs Sauvages de l'Hiver.

C'est le sombre et morne hiver,
La neige couvre la terre;
Pas une rose au parterre,
Pas un pavot à l'œil fier.

L'arbre craque et le sol gèle,
L'oiseau transi meurt d'effroi,
Le vent soufflète la grêle,
Le ruisseau s'arrête coi;
Mais cependant à ma vue
S'offre un tertre de gazon,
Où la perce-neige émue
Vient de briser sa cloison.
Pour moi c'est si grande joie
Voir les boutons du printemps
Se frayer précoce voie,
Pour s'ouvrir avant le temps!
On dit que notre vieux monde
Cherche à nous pétrifier,
Et que la vieillesse fronde
Plaisirs pris sous l'églantier;
On dit que lorsque commence
Pour nous la neige des ans,
Nous perdons fleur d'espérance
Sous la brise des autans;
Ne sais ce que me destine
Le ciel pour briser mon cœur,
Mais supporterai l'épine
Si Dieu me laisse la fleur;
Sans souvenir de jeunesse
Qui voudrait de la vieillesse?
Qui voudrait avoir été
Sans un souvenir d'été?

L'Avenir.

C'était bon de ta part, Etre plein de sagesse,
De jeter sur nos ans le voile du destin,
Pour que nous ne puissions craindre un coup qui nous blesse,
Ni d'avance prévoir de nos larmes la fin.

Si nous savions, hélas! que ce gai chuchotage,
Et ces suaves voix si douces aujourd'hui,
Et que la main pressée, éloquent fascinage,
Contre nous, dès demain, se mettraient pour autrui;

Et que l'affection qui déborde notre âme,
Bien souvent finirait par folie ou douleur;

Et que de notre cœur la pure et vive flamme,
Ferait naufrage au port en quête du bonheur;

Ah! si notre œil voyait si près de nous des ombres,
Le monde ne serait qu'une triste prison,
La jeunesse y verrait seulement des jours sombres,
Et l'enfance la tombe au prochain horizon.

Car si dans notre ciel il existe une étoile
L'espérance— parfois qui trompe notre cœur,
Dieu nous en a doté pour nous servir de voile,
Vers un port idéal en quête du bonheur.

Car bien que l'amitié pareille au météore,
D'un éclat merveilleux brille et passe en courant,
Que, bulle de savon, elle dure une aurore,
C'est toujours du bonheur qu'un beau rêve—éuivrant!

Oh! oui, c'est du bonheur qu'à notre courte vue
Se cache l'avenir,—que le plus beau soleil,
Nous en puissions jouir sans songer à la nue,
Que nous puissions dormir sans songer au réveil.

C'était bon de ta part, Etre plein de sagesse,
De jeter sur nos ans le voile du destin,
Pour que nous ne puissions craindre un coup qui nous blesse,
Ni d'avance prévoir de nos larmes la fin.

EN RECEVANT UN BOUQUET DE BRUYÈRE, DE GENÊT ÉPINEUX ET DE FOUGÈRE.

SAUVAGES fleurs des champs, gloire de nos bruyères,
A mon esprit rêveur combien vous êtres chères!
Vous me dites ces jours où jeune enfant encor
J'ignorais les soucis, la renommée et l'or.
Fleurs sauvages des champs du sol propriétaires
Luzerne bien aimée, et vous beaux capillaires,
Vos suaves odeurs m'enseignèrent un Dieu . . . .
Je surpris votre encens s'élevant au saint lieu.

Mes petits pieds légers courant à perdre baleine
Sans frayeur abordaient votre gentil domaine,
Sauvages fleurs des bois; j'ai souvent tiraillé
Vos taillis embaumés comme un lutin ailé;
Mais las! vos fleurs étaient d'ùn abord difficile,
Et pourtant à gagner l'or est bien moins facile:

Aussi le pauvre enfant égratignait ses doigts,
J'égratigne mon cœur aujourd'hui bien des fois.

L'heureux temps que c'était lorsque ma fantaisie
Etait libre d'amour, libre de poësie,
Alors, dans ce doux temps, qui ne peut revenir,
Moi, je pensais tout haut, vierge de souvenir.
Que mon œil était vif et qu'il brillait superbe,
Rien qu'à voir les lapins se trémousser sur l'herbe. . .
Leurs terriers me semblaient de vieux mâchicoulis,
Et vous sauvages fleurs—les fleurs du Paradis.

Et qui m'aimait alors? . . Des cœurs vrais et sincères,
Qui m'embrassaient bien fort pour des larmes légères.
Quels étaient mes aimés? oh! c'étaient des cœurs d'or,
Vivant de mon bonheur qu'ils augmentaient encor.
Et moi que demandai-je?—A flâner incertaine,
Selon mon bon plaisir dans les bois, dans la plaine:
Et que craignais-je alors? . . peine ni désespoir,
Rien . . . Tant il faisait beau du matin jusqu'au soir.

C'était un temps heureux que ces jours de Bohême
Que la jeunesse ornait de son prisme suprême.
Mais avec moi tous ceux qui vécurent ces jours
Ils ont quitté la terre, hélas! et pour toujours!
Aussi fleurs du désert, des bois et de la plaine,
De ce bon temps passé vous renouez la chaîne,
Et je rends grâce au ciel de pouvoir bien souvent
Babiller avec vous,—me croire encore enfant!

CORNWALL (BARRY).

A un Oiseau Chanteur blessé.

Pauvre chanteur! le fusil inhumain
De l'oiseleur, ou de l'hiver l'haleine
T'ont-ils causé du mal? . . Pour soulager ta peine
Au soleil de midi nous t'étendrons demain;
Et la bonté d'un homme envers ton petit être,
Réparera le mal qu'un autre a fait . . . peut-être.

De te soigner nous nous empresserons,
Et te sauvant l'hiver si redoutable,
Jusqu'au prochain été nous te donnons la table
Et le logis chez nous,—et nous te traiterons

Comme un enfant gâté.—Tu nous diras tes peines,
Quand tu pourras parler, quand verdiront les plaines.

Ne tremble pas, ô cher petit oiseau!
Surtout de nous ne crains aucune injure,
Nous te voulons du bien.—Il est dans la nature
Une voix sympathique au moindre vermisseau.
Et toi, petit oiseau, tu nous comprends, je gage,
Car la bonté du cœur n'a partout qu'un langage:

Un seul pour tous,—et pour les animaux,
Pour les oiseaux, et pour l'homme et pour l'ange,
Et mille fois plus doux que la musique étrange
D'un luth touché la nuit,—que le bruit des roseaux;
Universel, divin, admirable langage
Qu'il soit la voix du ciel, ou la voix de l'orage.

Mais chut! voilà qu'un son de son gosier,
Son, faible encor, de sa reconnaissance
Sans doute vient ici nous donner l'assurance,
On dirait une note expirant au clavier . . . .
Un autre son le suit, avec peine il aspire,
Voyez! . . il se raidit, tourne le bec, expire! . . .

Il est donc mort! . . il est mort, tous nos soins
Sont superflus! . . Et maintenant la mère
Redemande aux échos son petit impubère,
Et de cette douleur il faut être témoins!
Tout est vain!—Je te plains, ô pauvre créature,
De n'avoir pu jamais célébrer la nature!

La Vie.

Nous naissons, nous rions, nous pleurons, nous aimons,
Nous dépérissons, nous mourons!
Et pourqnoi donc nos pleurs, et pourquoi donc nos rires?
Qui connaît ce secret pourquoi?
Hélas! pas moi!
Non pas moi—même par ouï-dires!

Pourquoi la violette invisible à notre œil
Surgit-elle de son cercueil?
Et pourquoi les saisons et fraîches et pimpantes
Nous donnent-elles doux penser
Sans y penser?
Décevant nos âmes aimantes.

Nous ! . . nous nous démenons, nous fuyons, combattons,
Et nous aimons, et nous perdons,
Et puis avant long-temps nous retombons poussière,
Et dans le cercueil gisons morts.
De vains efforts
Est-ce donc là ta vie . . . ô Terre !

Le Chant d'une Mère.

Dors ! Les vents ont sonné le glas de mort :
Aucune étoile au ciel—la lune dort ;
Le fleuve est large et creux, le courant fort
Conduit où nous voulons trouver un port.
Nous allons chercher une place
Au loin par delà dans l'espace,
Où des anges divins vit la race.

De ton père, un sans-cœur, je fis mon Dieu,
Car mon cœur se fondant, j'en fais l'aveu,
Sous son regard puissant, son œil de feu,
A tous bons sentiments, je dis adieu :—
Mais nous irons, et tout à l'heure,
Où va le flot qui tout effleure,
Nous nous ferons un lit à demeure.

Le monde est bien cruel ; nos ennemis
Sont nombreux ; impuissants sont nos amis,
Nous n'avons pas d'ouvrage, et c'est bien pis !
Nous n'avons plus de pain—pas de logis :
Que nous reste-t-il donc à faire ?
A mourir pour fuir la misère. . .
A nous cacher honteux sous la terre !

La Destinée du Chêne.

Le hibou peut toujours appeler le hibou,
Et le fleuve chanter sa chanson monotone,
Mais quant au chêne, il doit tomber, et n'importe où
Quand il a vu cent fois une nouvelle automne :
Ecoutez ! écoutez ! un coup, puis un son sourd,
Un second coup, et puis il a ployé sa cime ;
Puis un troisième coup suivi d'un son plus lourd
Le Roi de la forêt est mort,—ou le décime.

Ses bras nerveux hier où se posait l'aiglon
Sont arrachés vivants,—et son tronc de lanières
Enlacé, le voilà mené comme un félon
Vers le chantier voisin au milieu des ornières;
On le scie, on le tourne, on le barde de fer
Pour lui faire former les flancs d'une frégate,
Et pour le rendre mieux apte à tenir la mer
On le brûle au goudron, et puis on le calfate!

Oh! d'un rapide essor voyez-le maintenant
Comme un vampire heureux toucher à maints rivages,
S'élancer sur les mers, y briller rayonnant,
Et redouté partout s'énivrer de ravages;
Tout autour de son flanc se joueront mille éclairs,
Et qui l'entoureront de grandeur flamboyante,
Le canon rugissant tonnera dans les airs,
En sortant coup sur coup de sa bouche béante.

Et puis, quand il aura vaincu dans maints combats,
Qu'il se sera montré de rivage en rivage,
Portant ou le bonheur ou semant les trépas,
Pour lui que voulez-vous désirer davantage?
Nobles, Poètes, Rois ou Guerriers valeureux
N'eurent certes jamais plus utile carrière!
Un hymne en son honneur à ce Chêne—à ce preux
Avant qu'il ne s'égrène et retourne à la terre!

Les Nuits.

Oh! de la nuit d'été
Qu'il est lumineux le sourire,
Un dôme de saphir d'indicible beauté
Sert de contour à son empire;
Et le vent le plus doux vient lui porter l'encens
Qui s'exhale des fleurs en parfums renaissants.

Mais de la nuit d'automne
Oh! que le regard est perçant!
Sa démarche est aisée, et sa voix vous étonne
Comme un indice menaçant;
On dirait qu'on entend le courroux du tonnerre,
Alors qu'il apostrophe et la mer et la terre!

Quant à la nuit d'hiver
Oh! qu'elle est froide! oh! qu'elle est blanche,

Oh ! qu'elle chante un chant lugubre, un bien triste air !
Jusqu'au moment où la pervenche
Sous l'aile du printemps vienne montrer sa fleur,
De pluie et qu'elle meure en un vaste et long pleur.

C'est vraiment un spectacle
Toujours ravissant que la nuit !
Les plus profonds pensers ils montent au pinacle !
Elle est amante de minuit
La douleur ; et l'amant dont la nuit touche l'âme
En vers étincelants fait déborder sa flamme.

Elle épand le sommei
Sur les forêts les plus profondes,
Elle abrite l'oiseau jusqu'au temps du réveil ;
Elle donne la vie aux mondes :
Elle apporte au souci de beaux songes de fleurs,
A l'homme le repos, baume de ses labeurs.

COWLEY (ABRAHAM).*

La Sauterelle.

Heureux insecte ! qui peut être
Semblable à toi—pour le bonheur ?
Comme toi qui peut du bien-être
Posséder la douce saveur ?
De la pelouse la verdure,
De la plaine le vert gazon,
Te sont donnés par la nature
Pour te servir à l'unisson.
Tu bois, tu danses, et tu chantes,
Plus gai, que le plus gai des Rois !
Et de tous les champs que tu vois
Tu possèdes toutes les plantes ;
Tout ce que les heures d'été
Font naître en leur activité ;
L'homme pour toi laboure et sème,
A vrai dire, il est ton fermier,
Tu jouis toi de ce qu'il aime,
Ton luxe ne te rend altier.
Le berger se plaît à t'entendre,
Toi, plus harmonieux que lui !
Au rustre bien mieux que Cassandre
Tu sers de prophète aujourd'hui :

Phœbus lui-même . . . il est tou père,
Il t'aime, il t'inspire, Phœbus;
Et tout se ternit sur la terre,
Lorsque toi tu n'existes plus!
Heureux insecte! qui de l'âge
Ne connais même le nuage,
Mais qui, gai chanteur, gai buveur,
Gai saltimbanque, gai sauteur,
Voluptueux et pourtant sage,
Sais te retirer avaut l'âge,
Epicurien—solennel
Dans un doux repos—éternel!

CRASHAW (RICHARD).*

Une Larme.

Quel est ce je ne sais, douce et brillante chose,
Qui de tes yeux, Marie, a coulé doucement?
Une moite étincelle, une liquide rose,
Une perle au blanc vêtement!
C'est de là, m'est avis, et l'effet et la cause
De l'eau d'un diamant.

Oh! ce je ne sais quoi, ce n'est pas une larme,
C'est une étoile prête à filer de ton œil,
Car ton œil est la sphère où se meut son doux charme;
Et Phœbus qui lui fait accueil,
A l'oreille de sa sœur attache sans alarme
Ce bijou, son orgueil.

Mais c'est bien, je le vois, une larme réelle,
Quelque triste qu'il fût œil ne verra jamais
Une larme à la fois plus sincère et plus belle;
Et chaque goutte désormais,
En délaissant ton œil si beau, pleure sur celle
Où trônaient ses attraits.

Une semblable perle au matin de l'aurore
Du bouton de la rose encercle le contour,
Et la rose elle-même alors que la dévore
Le souffle ardent du Dieu du jour
Emprunte bien souvent cette eau qui s'évapore
Au bouton, son amour.

Telle au printemps nouveau la perle virginale
Que distille l'aurore en sortant du sommeil,
Alors qu'elle s'attache au rosier, douce opale,
Rougit aux regards du soleil,
Telle fleur de ton œil devenue eau lustrale
Rendrait le vin vermeil.

Pourquoi trembler ainsi gentille gouttelette!
De tomber sur le sol craindrais-tu? Dis-le moi?
Oh! comme toi, bijou, quand on est joliette,
Peut-on concevoir tel effroi?
Les ailes d'un bon ange orneront ta couchette
Mieux qu'oreiller de Roi!

Et puis tout doucement à la voûte étoilée
Ainsi tu monteras à ton séjour—le ciel!
Et puis dans le sommeil bientôt annihilée,
Tu noieras ton chagrin sans fiel,
Jusqu'à ce que tu sois conduite, consolée,
Dans le Chœur éternel.

Et puis du firmament dans la vaste prairie,
Tu seras bien un œil, mais pas un œil pleureur,
Je doute pourtant que ta nouvelle patrie
Pour toi soit lieu plus enchanteur
Que lorsque sur la terre à l'œil bleu de Marie
Tu scintillais, doux pleur!

CROKER (T. C.)*

Cormac et Marie.

LÉGENDE FÉERIQUE.

"Certe elle n'est pas morte,—elle n'a pas de tombe;
Du lac Corrib elle vit sous les eaux,
Quand la vague à mes pieds roule, tombe et retombe,
Je happe au vol ses chants toujours nouveaux!"

Ainsi seul chaque soir assis sur le rivage,
Etait Cormac qui délirait tout bas,
Sans cesse murmurant: "Ne vois plus son visage
Mais elle vit . . . où? . . . je ne le sais pas.

"La mort ne la veut pas,—c'est qu'elle est par trop belle
Pour être enfouie en un vilain tombeau;

Quoique banni du ciel l'esprit qui vit en elle
Un jour aura rayonnement nouveau,

“ Alors que des pécheurs se fera l'amnistie ! . . .
Froid est ce roc, le vent est glacial,
Mais plus froide encore est son âme assujettie . . .
Perdre son Dieu . . . son amant ! c'est fatal ! ”

Le lac Corrib était dans une paix profonde,
Et cependant une vague avançait,
Doucettement ridant la surface de l'onde . . .
Quand au rivage enfin elle échouait,

Voilà qu'il en surgit une pimpante foule
De damerets, de nobles chevaliers,
Procession bizarre, et flottant comme houle,
Et laissant voir drapeaux, fringants coursiers,

Caracolant dans l'air, mais sans laisser de trace,
Et s'avançant comme en un carrousel,
Des nuages parmi le long et vaste espace
Tout nuancé de teintes d'arc-en-ciel.

Et quand un souffle d'air effleurait ce mirage,
La draperie entière remuait,
Ainsi que fils de vierge ou que léger plumage,
Et sous ce souffle à l'envi s'agitait.

Il ne manquait non plus un beau chœur de musique,
Au son duquel de la procession
Avec grâce avançait le ruban fantastique
Qui de Cormac formait la vision.

Cette procession tantôt montait joyeuse
Devers le ciel, et tantôt retombait
En blanchâtres vapeurs sur la terre fumeuse,
Puis à nouveau revivait, s'éteignait.

Il cria hardiment : “ Le Christ sauve son âme ! ”
Et quand ce nom béni fut prononcé,
De hurlements, de cris une féroce gamme
Y répondit,—puis tout fut effacé.

Le charme était rompu.—Maintenant à Marie
Par lui rendue à la vie, à l'amour,
Le jeune et beau Cormac, nargue de la féerie !
Redit ses chants et la nuit et le jour !

Le Seigneur de Dunkerron.(¹)

Pourquoi de Dunkerron le Maître et le Seigneur
Le grand O'Sullivan héros au noble cœur,
Cherche-t-il à minuit la grève solitaire
Quand sa barque est au port, quand il n'est pas en guerre?

Quand sa mente aussi dort? . . Pourquoi seul chaque soir
Veille-t-il donc ainsi le Seigneur du manoir?
C'est qu'il voudrait gagner pour occuper sa couche
Une nymphe de mer, belle, mais bien farouche.

Au clair de lune, alors que tout était repos,
La nymphe surgissait suavement des flots,
Ses cheveux pleins d'éclat ondoyant autour d'elle
Voilaient son sein pudique et la rendait plus belle.

Depuis longtemps, longtemps il l'adorait d'amour,
Oh! depuis bien longtemps il lui faisait la cour,
Essayant, mais en vain, ce n'était chose aisée,
De la fille des eaux faire son épousée.

Voyant O'Sullivan, la fille de la mer
Emue à son aspect, malgré son œil si fier,
Sourit, et puis honteuse autant qu'une fillette,
Bien vite sous les eaux fut chercher sa chambrette.

Ce sourire si doux fut pour O'Sullivan
L'aurore de l'amour; et lors de cran en cran
Grimpa sur son esprit la divine espérance,
Comme le flot au flot succède avec fréquence.

Le Chef de Dunkerron fendit soudain les flots,
De la nymphe cherchant le logis sous les eaux,
Les ténèbres régnaient dans ces grottes profondes
Qui s'éclairaient parfois au clapotis des ondes.

Qui peut s'imaginer les trésors précieux
Qui dorment dans la mer, dans son sein merveilleux,
Les coraux, les saphirs, et les rubis superbes
Au fond des eaux faisant étinceler leurs gerbes.

(¹) Les ruines du Château de Dunkerron sont environ à un mille du village de Kenmare, comté de Kerry. Ce château fut bâti en 1596 par Owen O'Sullivan More.

La nymphe s'enfonça bien bas, bien bas, bien bas,
Pour l'atteindre le Chef fit efforts de tous bras,
Et nargue des dangers, glissant comme une anguille,
Il finit par happer au vol la jeune fille.

De l'océan soudain ils surgirent tous deux,
Sur une île enchantée, aux bruits harmonieux;
La brise y folâtrait avec un doux murmure,
Ce n'était que beautés, que fleurs et que verdure!

De ce charmant morceau d'un jeune paradis
S'éleva lentement d'un palais les lambris,
D'un palais de cristal où se reflétait pure
D'un superbe arc-en-ciel la vaste enluminure.

Des grottes variant de forme et de couleur,
Vers elles attiraient par leur douce fraîcheur,
Le ciel était d'un bleu d' azur, et sans nuages,
Si qu'on pouvait se croire à l'abri des orages.

" Du ciel et de la mer ici dans la splendeur
Vivons, restons tous deux et goûtons le bonheur!"
—" Je ne le puis encor, fils aimé de la terre,
Il me faut tout d'abord aller, n'en fais mystère,

" Du Grand Chef de ma race obtenir l'agrément
Avant de recevoir un seul embrassement:
Adonc en un instant pour le trouver je plonge,
Si ne meurs,—reviendrai bientôt, ne fais mensonge."

Ils se disent adieu tous deux avec émoi,
Et puis elle descend sous l'humide paroi,
Lui pourtant, resté seul, est toute inquiètude,
C'est qu'attendre une aimée est un tourment bien rude.

Le moment est passé. Le Chef attend toujours . . .
Las il ne revient pas l'objet de ses amours!
Mais un cri déchirant sort de l'abîme et gronde,
Puis un long jet de sang a soudain rougi l'onde.

A ce long jet de sang qui vient l'épouvanter
De son affreux malheur peut-il encor douter?
Il voit autour de lui de l'océan la brume
S'étendre, et se couvrir d'une rougeâtre écume.

Le palais de cristal n'est plus qu'un triste amas
De brouillards nébuleux qu'on ne distingue pas,

Les grottes ne sont plus que vapeurs, que nuages,
Que ténèbres sans nom précurseurs des orages.

La vision enfin a disparu soudain,
De Dunkerron les serfs cherchent leur Châtelain,
Il les entend, il lutte avec force et courage,
Et bientôt demi-mort il aborde au rivage!

CROSSE (ANDREW).*

Mon Chien.

Amour, affection, resterez dans mon cœur,
Vous thésauriserai pour ailleurs que sur terre;
Ici bas où dans tout domine la froideur,
Qui vaut une caresse en ce monde éphémère?

Oui, je vous cacherai;—mais non, mon pauvre chien,
Il doit avoir sa part de mon fonds de tendresse,
Part que de faux amis, par des amours de rien
Vous escroquent ainsi qu'une vaine maîtresse.

Sans âme, et sans savoir, mais Toi! bon animal
Dont la vie est ton tout, ainsi l'homme le pense,
Bien que tu sois muet, pour nous sauver un mal,
Tu donnerais pour nous ton entière existence.

Après ce, vantons-nous, oui dà, faisons jabot
De ce que nous devons gagner un jour on l'autre!
"D'un bon chien l'existence, ah! par ma foi mieux vaut
Que l'immortalité du pécheur!" . . dit l'apôtre.

Sur un Cerf lancé à Broomfield Hill.*

En avant! en avant! sus! sus! vers les collines
Sur ta trace sont les limiers!
Si tu perds un moment à brouter les racines,
Ton sang rougira les halliers.

En avant! en avant! sus! Chose poursuivie,
A travers monts, marais, taillis,
En avant! ces limiers ont pour enjeu ta vie,
Entends-tu leurs féroces cris?

Pour ta protection compte sur ta vitesse,
Mais non sur l'homme, par ma foi!
L'homme demande à Dieu pitié dans sa détresse,
Mais il n'en aura pas pour toi!

Demande du secours au lac, à la rivière,
Aux torrents, aux rocs caverneux,
Par eux si tu ne peux las! te tirer d'affaire
C'en est fait de toi malheureux!

Sus! fais tous tes efforts pour dérober ta trace,
Réduis les limiers aux abois;
Va dans l'étang là bas pour dérouter la chasse
Chercher solace à tes émois.

Puis à tes ennemis si ne peux te soustraire,
Retourne-toi, fais face au sort;
La brise emportera sur son aile légère
Pauvre Cerf, ton soupir de mort!

CUNNINGHAM (ALLAN).*

OH! MON AMOUR N'EST QU'UNE PAYSANNE!

Oh! mon amour n'est qu'une paysanne,
Et moi ne suis aussi qu'un paysan,
Mais l'amour vrai n'est pas un grand sultan,
Ni la douceur une grande sultane.
Verte fougère est le lit de mon choix,
Ma lampe . . . c'est la lune rondelette,
En la voyant briller à travers bois
Je pense à toi—ma charmante Jeannette.

Le justaucorps qu'elle met le dimanche
Est fait de laine et tissé de sa main;
Est-il vraiment Dame de Châtelain
Mieux habillée et d'allure aussi franche?
Moi, pour tout bien, je n'ai que le savoir
Du ménestrel—mais à riche cassette
D'argent ou d'or, moi je préfère avoir
Ton seul amour, ma charmante Jeannette.

La vîtes-vous à genoux, à l'Eglise,
Le front brillant d'humble dévotion,
Reçutes-vous la douce expression
De son regard aussi frais que la brise?
Eûtes-vous l'heur d'entendre un jour sa voix
Causer, chanter comme fait l'alouette;
Et depuis lors avez-vous eu le choix
De l'oublier—ma charmante Jeannette?

LE CHANT D'HYMEN DU POÈTE.

OH ! mon amour ressemble au soleil opulent,
Aux ruisseaux devenaut plus profonds en coulant ;
Ni cheveux rendus blancs, non plus quarante années,
Ni de sombres instants dans nos deux destinées,
Ni des nuits sans sommeil, ni des jours de chagrin,
Ni des songes de gloire, hélas ! rêvés en vain !
Ni la gaîté bruyante en son essor folâtre,
Ni le calme plus doux qu'on trouve au feu de l'âtre,
Rien, ô mon Epousée, ô ma charmante fleur
Ne peut me détourner de toi, ni de ton cœur !

En rêvant à part moi, te vois encore assise
Dans ta verte primeur, quand tu fus ma promise ;
Plus calme maintenant, tu parais à mes yeux
Aussi belle qu'alors ; et vrai, mon cœur heureux
Pour toi toujours palpite et n'est pas plus de marbre,
Que lorsque d'Arbiglan sous le touffu de l'arbre,
Nous pensâmes tous deux que sur la vaste mer
La lune ce soir là courait d'un train d'enfer
Trop tôt s'ensevelir ; lorsque ton regard tendre
Me disait, sans parler, ce que savais comprendre.

Bien que voie à tes pieds joner cinq beaux garçons,
Et de plus une fille à gentilles façons,
Que le temps, les soucis, et les douleurs de mère
Aient terni de ton œil l'éclatante lumière,
A toi, mon cher amour, à mes pensers sur toi,
Appartient ce doux charme, et ce je ne sais quoi
Qui viennent de trésors dorer mon existence,
En ravivant pour moi ton amour, ta constance,
En me faisant avoir, oh ! oui c'est bien réel,
Ici sur cette terre un avant-goût du ciel.

Quand jadis à tous deux d'amour étaient les rêves,
Quand tant d'autres de l'or cherchent en vain les sèves,
C'était doux d'être assis amants antant qu'époux,
Et de meubler à neuf notre nouveau chez nous ;
C'était doux de cueillir tous deux au clair de lune
En espoir, ce fruit d'or que promet la fortune,
Et bien plus doux encor tresser pour tes cheveux
De fleurs une guirlande,—ou de chants amoureux

Colliger avec soin, choisir une couronne
Pour immortaliser ma Jeanne—ma mignonne!

Mais parfois il nous vient des pensers ténébreux,
Lorsque notre horizon se fait sombre et brumeux,
Alors que la fortune, un vieux fragment de gypse,
De ses rayons brillants pour nous fait une éclipse,
L'espoir en notre cœur lors comme un arc-en-ciel
Doit surgir tout à coup et nous montrer le ciel.
C'est alors que tu vois dans ta gloire de mère
Tout à l'entour de toi projeter ta lumière,
Et je me dis tout bas, ma femme, c'est certain,
Pour moi c'est un trésor, c'est un trésor divin!

CURRER (—).*

La Vie.

La vie, ah! croyez-le, n'est pas le vilain rêve
Que les sages nous font si noir;
Un peu d'eau le matin fait trève
A la chaleur du jour et présage un beau soir.
Par ci, par là la vie a des nuages sombres
Mais ils passent comme des ombres;
Et si l'ondée a fait éclore le bouton,
Devons-nous pas bénir Dieu qui nous en fit don?
Rapidement, gaiement, heureuses,
Les heures de la vie elles filent joyeuses:
D'un cœur reconnaissant prenons-les donc au vol,
Ne savoir en jouir, c'est au temps faire un vol!

Je veux bien que la mort de sa griffe nous happe
Ce qui parfois nous plaît le mieux;
Et que la douleur nous attrappe
Renversant l'Espérance au milieu de nos jeux.
L'Espérance, malgré, rebondit élastique
Dans le moment le plus critique;
Pour nous reconforter voici ses ailes d'or,
Ce vaste parapluie il nous abrite encor!
Donc bravement, surtout sans crainte,
Supportons du malheur et l'épreuve et l'étreinte,
Car le courage peut victorieusement
Dompter le désespoir et toujours noblement!

DALTON (J. STEWART).*

L'Origine de la Rose Mousseuse.

Des vastes champs de l'air où le soleil se joue,
Où la lune le soir doucement fait la roue,
Des bosquets du bonheur au fin fond de l'azur
Descendit sur la terre, et sur le rayon pur
De l'étoile du soir, Mab, la Reine des Fées,
Et ses Dames d'atour gentiment attifées.
La Reine marchottait d'un pied léger, mignon,
Et sur la primevère, et sur le champignon,
Tandis que ses sujets répandaient sur sa route
Le doux parfum des fleurs distillé goutte à goutte,
Ou bien de la rosée amassant les joujoux
D'un noble diadème en formaient les bijoux.
Cependant des ruisseaux jasait le doux murmure,
La bruyère, elle aussi, riait à la nature,
L'abeille intelligente avait tiré des fleurs
Pour le royal banquet les plus fines saveurs,
Et les Dames d'atour auprès de la clairière
Dansaient pour amuser l'écho de la bruyère.
Mais voilà que soudain sur l'aile de la nuit,
Le Sylphe du Sommeil vint annoncer minuit,
Et bientôt d'accourir les plus riants mensonges,
Les yeux de se baisser sous le pavot des songes.
De la mousseuse couche où parfumés d'amour,
La douce violette épand tout à l'entour
Ses soupirs, le Sommeil de la Reine des Fées
Gagna les jolis yeux. Loin de ses Coryphées
La Reine était couchée en toute sa beauté,
Dans un mol abandon, rempli de volupté,
Sous l'ombrage naïf d'une charmante Rose,
D'un pourpre délicat, au jour à peine éclose.
Les visions du ciel, les versa le Sommeil
Sur les yeux de la Fée . . . épiant son réveil.
Mais voilà que ces mots: "Reine, fais ta toilette,
Réveille-toi, debout! c'est moi, c'est l'Alouette
Messagère du ciel, qui te dis: Il est jour!
Il est temps, oh grand temps de quitter ce séjour,
Reine, réveille-toi! Debout! et file, file,
Il est temps de gagner notre céleste asile,

Notre bleu firmament, certe il devient urgent,
D'aller voir de plus près les étoiles d'argent!"
A ce chant bien connu se réveillent les Fées,
Elles battent de l'aile, et secouent par bouffées
Les rêves de la nuit, formant de leurs couleurs
Un brillant arc-en-ciel qui se perd en vapeurs.
Là toutes attendaient dans ce gentil désordre,
De leur Reine, de Mab, le souverain mot d'ordre,
Pour remonter en troupe au plus profond des cieux,
Quand la Reine leur tint ce discours gracieux:
"Avant que de quitter ce pur et doux asile,
Où cette Rose a fait pour nous un péristyle
De ses appas . . . laissant à nos sens indécis
Le pouvoir de nous croire encore au Paradis,
Nous, Mab, voulons doter sa teinte cramoisie
D'un don qui lui vaudra partout suprématie,
Qui lui fera partout élever des autels,
En imposant son culte aux regards des mortels,
Mêlant à sa beauté, trésor de sa jeunesse,
Le signe indicateur de la froide vieillesse,
Comme une âme angélique enfermée à dessein
Dans l'argile grossière où gît l'esprit humain."
Sur le sein de la Rose à la recevoir prête,
Lors elle mit la mousse où reposait sa tête;
Ainsi naquit pour nous cette charmante fleur,
Cette Rose mousseuse à la si douce odeur!

DARWIN (DR)*

A L'ECHO.

Doux écho, dis-le moi, dis ta conque dort-elle
Où surplombe cette arche élevée et si belle?
Pendant que ce beau fleuve où danse le soleil
Diapre tes rochers d'un éclat sans pareil?

Puisse aucun bruit criard ne t'inspirer de crainte,
Ni l'aboiement du chien, ni du clairon la plainte;
Ni nulle bête fauve, à l'heure de minuit,
T'enseigner à rugir en troublant ton déduit!

Mais que ta tâche soit à la nuit étoilée
Dire le chant du soir aux bois, à la vallée,

Cependant que l'oiseau se tient dans le verger
Prêt à répondre au lai de l'amoureux berger.

Et si qnelque bergère un jour de son volage
Comme moi vient hélas ! se plaindre à ton ombrage,
Oh ! consolez son cœur vous rochers d'alentour,
Et montrez sympathie à ses chagrins d'amour !

DAVIS (FRANCIS).

Le Mois de Mars.

Bien par-dessus les monts, de tambours comme un chœur,
Comme mugit la mer vient Mars—le mois rageur.

Il balaye le flot et dans ses jeux harponne
La barque où le marin, qui n'en peut, se cramponne.

Il soulève la vague et lance jusqu'aux cieux
L'épave qu'il fouette avec ses blancs cheveux.

Son chant qui plane en l'air comme un oiseau de proie,
S'il descend sur le chêne, et le tord et le broie.

En sa soif frimatée il lape dans son vol
La mare qui croupit et grouille sur le sol.

Il drape le chemin de rideaux de poussière,
Et d'un tapis menteur il recouvre l'ornière.

D'une jeune malade il vient près l'orciller,
Puis à la peste dit : "Arrive la veiller !"

En passant il regarde en pitié la vieillesse,
Et d'un œil froid, vitreux, sourit à sa faiblesse.

Lui donnant pour cadeau l'incarnat du mourir
Au poitrinaire il dit : "En route, il faut partir !"

Auprès du fossoyeur crânement il fredonne :
"Creuse profond, mon vieux ! la saison sera bonne !"

En passant près du saule il a si doux accents
Que le bouton qui dort rêve jà le printemps.

A son souffle parfois il pleut des paquerettes,
Et sur la mort la vie étend ses collerettes.

Le défilé lui doit ses étoiles de jour
Où la fée à la nuit s'en vient tenir sa cour.

Il souffle sur le lit du laboureur qui sème:
"Couvre légèrement," dit il, "c'est bon système."

Avec un doux sourire et parfois un doux pleur,
Car tout est passager,—passe le mois rageur!

DAY (JULIA).

Le Champ d'Asile.

Tranquille comme un camp à l'heure de minuit
Devant moi pose vaste une cité muette . . .
D'armes en son enceinte on n'entend aucun bruit,
Pas le moindre son de trompette.

Des travailleurs bien las, de tous pays venus,
Sont en foule serrée en dedans de la porte,
Leurs mains jointes sur eux en signe d'*oremus*,
Ne travaillent d'aucune sorte.

Muet est le chemin cependant bien peuplé,
Et la ruelle étroite a pourtant bien du monde!
Mais de roue ou de forge aucun son isolé,
Aucun,—mais une paix profonde.

Aucun pied de passant n'effleure ici le sol;
Le tout petit enfant est venu d'aventure
S'y cacher, ne sachant où le menait son vol,
Aussi la vierge douce et pure.

Le poète a posé non fini, son rouleau
Dans un modeste coin de cette vaste enceinte,
Certes ne se doutant que d'un laurier nouveau
Ici sa tête serait ceinte.

L'ennemi côte à côte avec son ennemi
Est venu déposer là ce qui fut sa haine;
Et le cœur malheureux qui fut sans un ami
Le fardeau de sa longue peine.

Nul rayon ne s'infiltre appelant le réveil
Forcé de l'ouvrier, ou plutôt de l'esclave;
Pas de cloche importune et troublant le sommeil
Des assemblés de ce conclave.

Là règne le repos,—le repos doux et fort!
Chants, prières, ni pleurs, non tout est immobile!
Salut à toi Cité tranquille de la mort!
Salut Champ du dernier asile!

DENNIS (J.)

Les Changements du Temps.

Combien paraît froide et terne la vie
Je foule seul ses vieux sentiers battus;
Mais les voix qui jadis à mon âme ravie
Chantaient—hélas! hélas! elles ne chantent plus!

Planant sur moi j'entends le chant du merle,
Au loin j'entends le doux chant du berger;
Le gai ruisseau bondit roulant perle sur perle,
Et les jeunes moineaux cherchent à voltiger.

L'orme revêt une jeune verdure,
L'orme si vieux que tant j'aimais jadis,
La violette encore embaume la nature,
C'est comme en mon printemps, rien n'est changé depuis.

Mais les amis de ma verte jeunesse,
Ma bien aimée . . . hélas! ils ne sont plus!
Oh! que la vie est terne, et noire de tristesse,
Alors qu'on foule seul ses vieux sentiers battus!

Pensées d'Été.

C'est doux, bien doux de vivre à l'air libre de Dieu,
Sans être ému par le bruit de la ville,
Et par monts et par vaux, par la plaine fertile;
D'errer parmi les bois ou sous un ciel de feu,
Ou bien de s'arrêter sous un toit de verdure
Auprès d'un gai ruisseau qui gentiment murmure.

C'est doux d'entendre encor la brise de l'été,
Et de bercer ses pensers sous les arbres
Cathédrales du Temps, et plus beaux que les marbres
Que l'on voit figurer dans la grande cité.
C'est doux d'y câliner de fraîches espérances,
Et près de soi d'asseoir un monde d'existences.

C'est doux, bien doux de voir sur le bord du ruisseau
Timidement se montrer les fleurettes
Cachant avec pudeur leurs formes joliettes,
Semblant craindre parfois de les trahir dans l'eau.
Un noble orgueil pourtant vous siérait, mes fleurettes,
Vos parfums sont l'encens des amants, des poètes!

C'est doux, c'est toujours doux, c'est quelquefois touchant
Le doux roulis du ramier qni roucoule,
Des plaisirs du printemps nous égrenant la fonle,
Et réveillant eu nous mille émois par son chant.
De l'alouette est doux le chant plein d'énergie,
Doux est du rossignol la plaintive élégie.

Et douce est la tristesse, et douce est la douleur
Des souvenirs, et des désespérances
Qu'évoquent tous ces chants, qu'évoquent ces cadences,
Et ces voix du passé qui s'infiltrent au cœur;
Voix charmantes encore, échos de la sagesse
Empreintes de fraîcheur, d'éternelle jeunesse!

Mais bieu plus doux encore est ce rêve enchanteur :
Auprès de moi, sc penche avec tendresse
Uue jeune beauté, de forme enchanteresse,
Qui vient sans s'en douter m'apporter le bonheur.
Oh! que le souvenir est un pouvoir étrange!
Il rapproche l'espace, et peut créer un ange.

Oh! si ce rêve était une réalité!
Si, près de moi, des cieux sous la coupole
M'apparaissait soudain cet ange, mon idole,
Quel immense bonheur! quelle suavité!
Mais le bel ange est loin, c'est au monde du rêve
Que je puis seulement demander ma douce Eve!

DOANE (—)*

Quel est cela Maman?

Quel est cela mamau?
—Enfant c'est l'alouette
A peine le matin se fait-il à l'entour,
Que du nid de gazon qui lui sert de conchette,
Couverte de rosée, elle s'élance au jour;
Un hymne dans le cœur, elle monte au nnage
Et vers le Créatenr va chanter son hommage.
Ainsi que l'alonette, enfant, vers le bon Dieu
Sache élever ton cœnr le matin. C'est mon vœu.

Quel est cela maman?
—Mon fils, c'est la colombe,
Sou chant doux et plaintif déborde de son cœur,

Comme l'ean d'un ruissean qui dans une urne tombe
Près de ce nid désert où fut tout son bonheur;
De son roucoulement constammeut elle appelle
D'un absent bien chéri le fortuné retour;
Sur la colombe, enfant, prends toujours ton modèle,
Sois un fidèle ami, sois constant en amonr.

Quel est cela mamau?

—Mon cher enfant, c'est l'aigle
Fournissaut sa carrière avec joie et fierté;
Montagnard il est fort, et la force est sa règle,
Braver foudre et tempête est pour lui volupté.
Sou œil vers le soleil, il donne au vent son aile,
Et puis majestueux, il s'avance tout droit;
Puisse le vol de l'aigle être aussi ton modèle,
Dans la route du vrai marche enfant—Ainsi soit!

Qnel est cela maman?

—Mon amour, c'est le cygne,
Il descend l'eau venant de son bosquet natal,
Aucun être chéri près de lui n'est en ligne,
Il descend pour mourir sur son lit de cristal.
La mort couvre son œil de sa pâle lumière,
La plume de son aile est dispersée au vent,
Mais son chant le plus doux, c'est sa chanson dernière . . .
Vis ainsi mou chéri pour mourir en rêvant!

DUFFET (THOMAS).*

(1670).

Puisque.

Puisque j'ai perdu mon amie,
Que Célie est mon ennemie,
Je veux aller dans un désert
Ou quelque fleuve au beau flot vert
Redira mou chagrin à l'écho du rivage:

Les arbres du prochain village,
Ceux là même voûtés par l'âge,
Que Célie auront meilleur cœur;
Chacun d'eux ornera d'un pleur
Le matin les rameaux de sa vaste envergure.

Quand raconterai d'aventure
Tous mes malheurs à la nature,
Le mont, et voire le rocher
Se laisseront tous deux toucher
Par ma voix à jamais désolée et plaintive :

Mais Célie est inattentive
A ma douleur pourtant bien vive,
En son dédain silencieux
Elle rit de mes maux affreux,
Et de mes noirs chagrins se moque la cruelle !

Célie ! à quoi bon d'être belle ?
Ah ! lorsque votre amant fidèle
Aura fui votre doux regard,
Vous découvrirez, mais trop tard,
Que jamais il ne fut un cœur aussi sincère.

Votre berger,—gente bergère,
Fuit vos yeux si bien faits pour plaire,
Et faute de les voir ces yeux,
Il dépérit le malheureux !
Et bientôt ne sera plus que cendre et poussière !

Mais mieux vaut las ! sur cette terre
Courir tout droit au cimetière,
Que de lutter pour obtenir
Un bonheur qui ne doit venir,
Et que ne peut gagner la plus humble prière.

Mais qu'a fait Amyntor, Grands Dieux !
Pour être, le malencontreux !
Traité de si vilaine sorte,
Et voir ainsi mis à la porte
Les plus tendres émois de son cœur amoureux ?

DWEHNO (—).*

Le Chant de la Pluie.

Voyez-la descendre du ciel
Avec un bruit, un éclat solennel,
La pluie ! elle se glisse, effilée et se rue
Sur la ville et le mont, sur le fleuve et la rue
Avec tous ses soldats et tous ses officiers,

Pour gagner quoi ? . . De verts lauriers !
Oh ! la pluie ! oh ! la belle ! oh ! l'admirable pluie !

Les pâturages sont à sec,
Le puits de soif ouvre large son bec,
Mais la pluie on l'entend dans les airs, elle grouille,
Et descend au marais éveiller la grenouille ;
Et puis de chute en chute elle lave à son tour
Et la feuille et le toit, le trottoir et la cour :
Oh ! la pluie ! oh ! la belle ! oh ! l'admirable pluie !

Voyez le pauvre tisseraud
Sa seule vitre il l'ouvre à tout battant,
Car de la pluie il aime entendre la gavotte ;
Sa femme apporte aussi bien vite, la vieillotte !
Ses pots de fleurs à sec, tandis que leur garçon
Perclus à l'hopital répète à l'unisson :
Oh ! la pluie ! oh ! la belle ! oh ! l'admirable pluie !

Et puis au loin là bas ! là bas !
Où sont les monts couronnés de frimas,
De leurs petites mains la mousse et la bruyère
Applaudissent l'ondée ; et comme le tonnerre
Mugissent les torrents ; et les mares des creux
Contrefont la bataille, et font la nique aux cieux.
Oh ! la pluie ! oh ! la belle ! oh ! l'admirable pluie !

Puis au fond du bois de sapins
Oyez la grive, elle chante aux humains,
Comment un beau soleil vient qui bien vite essuie
Tous ces pleurs bienfaisants qu'épand sur nous la pluie !
Ainsi dans nos terreurs quand voyons tout en noir,
Si la moisson surgit, en nous renaît l'espoir :
Oh ! la pluie ! oh ! la belle ! oh ! l'adorable pluie !

EAGLES (REV. J.)*

Le Recoin mousseux.

SONNET.

Ce tout petit recoin mousseux au fond des bois
Fut de charmants lutins la scène miniature.
Ils ont pris leur théâtre à cette fleur des pois
Des livres de féerie, à leur enluminure.

Leur orchestre c'était ce musical murmure
Que nature le soir fait de ses mille voix ;
Et leur public c'était la lune et les étoiles.
Inaudibles pour nous, leurs chants couverts de voiles,
Furent par l'alouette entendus jusqu'au jour,
Et puis portés par elle au bleu séjour des anges;
Et les oiseaux souvent de ces notes étranges
Happent les sons divins pour chanter leur amour.

ELLESMERE (LE COMTE D'.)*

Le Pélérinage.

(FRAGMENT.)

L'approche de Jérusalem.

Un matin! un encor! . . nous sommes près de terre
Si le sextant dit vrai. Depuis Ida deux fois
Notre proue a baigné dans semblable lumière,
Avant que notre vue ait perdu ces beaux bois
Où se plaisaient les Dieux dans les temps d'autrefois.
Sur cet horizon bleu, voyez le beau nuage!
Là bas est notre rêve et de jour et de nuit,
Le fanal de Colomb, de son rude équipage
En lui montrant un monde, éteignant le vain bruit.

Oh! sans doute il avait des pensers bien sublimes,
Celui qui devinant ce sol mystérieux,
Du milieu d'un chaos, appercevait les cimes
De ce monde inconnu miroitant à ses yeux.
Mais le pic le plus fier d'un monde merveilleux,
D'un monde tout nouveau, sans nom, sans origine,
Peut-il donner jamais l'émoi de Bethléem!
De ce pays si beau qu'on nomme Palestine,
Et de ton nom sacré Sainte Jérusalem!

Et plût au ciel alors que ce vertueux sage
De la haute raison qui porta le flambeau,
Parmi des flots houleux où trône en plein l'orage,
Fut là tout près de moi, pour jouir du tableau!
Son esprit grandiose, admirateur du Beau,
Eut tiré du spectacle offert à notre vue
Morale plus profonde, intérêt plus puissant,
Que d'Iona; surtout lorsque la brise émue
Epandait du Sharon le parfum ravissant.

Ce n'est à Marathon qu'à l'homme fut promise
La palme que le ciel destine à ses élus,
Libre du jong persan, malgré sa vaillantise,
L'homme reste toujours insensible aux vertns;
Du péché, de la mort esclave,—et rien de plus.
Ce n'est pas d'nn guerrier que lui vint la lnmière,
C'est un homme de paix qui brisa du captif
Les fers si bien rivés;—c'est dn haut du Calvaire
Que du péché lui vint le puissant réactif.

Et Toi Byron! Génie aux ailes grandioses,
Qni pus jusqu'au soleil élancer tes grandeurs,
Etait-ce assez ponr toi de cneillir quelques roses
Dans les champs de Jndah si fertiles en fleurs,
Pour aller dans le doute expier tes malheurs?
Aux sources de Jndah, si ta lyre admirable
Eut emprunté ses chauts empreints de majesté,
Tes chants eussent été la gloire impérissable
De l'univers chrétien . . . de la Postérité!

Mais du mal et dn bien en toi les denx puissances
Sur le roc de Nébo qui luttèrent jadis,
Ont pn renouveler leurs vives dissidences
Et se livrer nouveaux combats *in extremis.*
Mais à Dien tes destins! car tes jours sont finis!
La Grèce, elle a tremblé devant tes funérailles,
Alors qu'elle rendit les honneurs à tes os,
En fulminant sur enx le canon des batailles!
A ta grande ombre paix! calme soit ton repos.

Le ciel semblait sourire à notre caravane,
Dn portail de Jaffa qnand prîmes le chemin,
Le printemps découpait les fleurs en filigrane,
Et le ciste foulé par nos chameaux, enfin,
Epandait dans les airs son parfum tont divin.
Au-dessus de nos fronts au jour donnant nn voile,
Le large sycomore en tamisa les feux,
Jusqu'à ce que dn soir calme parut l'étoile,
Quand vers la tour Ramla marchions silencienx.

Doux fut notre repos, bien doux furent nos songes,
An couvent de Ramla; mais avec le soleil
Il fallut mettre fin à ces riants mensonges;
Quand Sion est le but, on ne pense au sommeil,

Ils avaient pour foyer la voûte et les parois
Du ciel ; les vers luisants leur donnaient clarté pure ;
Pour arriver plus vite on hâte le réveil.
Quelque chose de triste a la rampe qui mène
A Sion ; les amis vous quittent pas à pas,
Emblème tout vivant de l'existence humaine,
Tout s'assombrit, et seul, le ravin dit son glas.

Le long de ce sentier qu'aujourd'hui garde et bloque
La horde Arménienne épandue en troupeaux,
Quel courant-pélerin, et quel essaim baroque
De gens de tous pays, et de tous oripeaux
Pendant le cours de l'âge ont déversé leurs flots !
Moines, guerriers, bigots, des confins de la terre
Sont venus pour braver, ou fêter Mahomet,
Dans ces lieux d'où monta souvent le cri de guerre,
Ou bien du pélerin à Dieu l'humble placet.

Sur ce sommet, là haut, désert, dénndé, chauve,
Richard Cœur de Lion tint son fougueux coursier,
Et de ce point se mit à gnigner d'un œil fauve
Ce but tant désiré des efforts du guerrier,
Qu'il ne devait jamais atteindre en son entier.
Car bien que nul ne put de ton cheval de guerre
Onc soutenir le choc, noble Plantagenet !
Et la Gaule et l'Autriche, an fonrbe caractère,
Ont su faire échouer ton sublime projet !

Une montée encore ! . . et soudain à la vue
Paraissent quelques tours, puis un mur crénelé :
Au nord une hauteur du ciel touchant la nue,
Où l'olivier fait voir son front immaculé,
Surplombe tristement nn ravin éboulé ;
Voilà ce qui surgit au loin dans la distance,
D'un passé glorieux se tenant sur le seuil . . .
La désolation s'asseoit dans le silence,
Et dans ces lieux jadis bénis de Dieu—le deuil !

Arrêtons-nous ici.—Ce géant de l'espace
L'Aigle, s'arrête avant d'escalader les cieux,
Et la pensée aussi se replie et se masse
Avant de prendre au loin son vol majestueux.
Des siècles écoulés parmi l'amas nombreux,
On ne saurait jeter de suite la poussière
Que sur la terre on prit dans les chemins poudreux.

Un moment, pélerin, arrête ta carrière,
Comme le Mage attend l'aube dn jour aux cieux

Pour prier à genoux. Il est sacré ce site,
Chaque objet se revêt de ces noms d'autrefois
Qu'à nos pensers légua le monde Israëlite.
Ces lieux ont tour à tour vu les Juges, les Rois ;
Que j'aimerais ici le silence sans voix!
Mon escorte en arrêt mets ta lance de guerre!
Frappe le sol brûlant de ton lourd attirail;
En avant ton coursier!—Vite mon janissaire
Chevanche, et guide-moi vers le sacré portail.

En avant! va tonjours, là bas t'attend d'avance
Ce luxe de repos que reclame ton goût,
Le suc du grain arabe est là pour ta pitance,
Et l'herbe parfumée—oui, c'est là, ton vatout,
Voilà tous tes besoins, bien simples après tout!
Et ne sois pas surpris de ce mont sur la cime
Si retiens mon coursier, si je m'arrête un peu;
Que de dangers courus ponr cette heure sublime
Où de Jésusalem j'apperçois le saint lieu!

Amis quittés, dangers courus, oh! tout s'oublie,
Devant tant de grandeurs fraîches dans leur cerceuil,
Cette page est si belle en sa mélancolie!
Il est si beau! si grand! ce magnifiqne deuil!
Que l'on s'arrête émn près d'en franchir le senil! . .
Qu'on ne me parle plns des fastes de l'histoire!
Qu'est Marcus Tullius vis à vis d'Aaron?
Qui peut rivaliser ce théâtre de gloire?
Qu'est le ruisseau dn Tibre, en face du Cédron?

L'Exécution Militaire.

Son sort est décidé; devant le tribunal
Il a dû confesser, hélas! l'acte fatal,
Il doit ici recevoir sa sentence,
Pour lui d'être sauvé n'existe ancune chance;
On a creusé là son tombeau,
Le malheureux, le brave, sans bandeau
S'agenouille à côté,—sans effroi, sans jactance.

Il n'a plus devant lui qu'un bien court avenir,
Et s'est agenouillé, simplement pour mourir;

Elle a cessé du brave la prière,
Elle est morte en son cœur l'espérance dernière,
Et déjà l'ont quitté mon Dieu!
Le camarade et le prêtre . . . en ce lieu
Le malheureux soldat est resté solitaire.

Les siens! bonheur pour lui!—sont heureusement loin;
De ce meurtre légal nul ne sera témoin,
Nul, nul ici, ne répandra des larmes,
Ils jeteraient des cris à l'aspect de ces armes . . .
Oh! certe oui, c'est mieux pour lui
Qu'ils soient au loin; qu'il reste sans appui,
Sans un ami,—sauf un,—au-dessus des alarmes.

Cet ami c'est son chien,—oui, vous pouvez le voir
Son œil triste disant son morne désespoir;
D'un bond, d'un seul, il est près de son maître.
Il est là près de lui, car il fut son bien-être,
A ses genoux il restera,
A ses genoux il se cramponnera
Jusqu'à ce que la mort rende son corps au prêtre!

Quelle ruse pourra le détacher jamais
De son maître, ce chien qui gémit ses regrets,
Et dont les yeux si doux sont pleins de larmes?
Il a rongé sa corde en deux dans ses alarmes
De ne pouvoir venir à lui,
Et, furieux, il occirait celui
Qui pour le repousser se fierait à ses armes!

Qui donc pourrait blâmer l'involontaire pleur
Qui des vieux vétérans ternit l'œil et le cœur,
Et compromet, hélas! leur point de mire?
Qui peut blâmer l'émoi qu'un tel trépas inspire! . .
Fusillez-le, le pauvre chien,
Il a le cœur, le vrai cœur d'un chrétien:
Le brave, le fidèle ont les chants de la lyre!

ELLIOTT (EBENEZER).*

Laissez-moi reposer.

Celui-là fait bien qui fait de son mieux,
S'il est fatigué—qu'il repose heureux;
Frères! moi j'ai fait ma tâche, et je veux,
Je veux un repos bien voluptueux:

Après fort souvent avoir à grand' peine
En vain travaillé toute la semaine,
Pour gagner hélas ! . . espérance vaine,
Et très peu d'argent . . . outre la migraine ;
Enfin laissez-moi goûter le repos,
Mais au beau soleil, dans un champ bien clos,
Où la rose en fleurs sur ses arbrisseaux
De ses doux parfums imbibe mes os ;
Où les vents s'en vont de leur vive haleine
Caresser le mai qui croît dans la plaine,
Où les rustres vont et non pas sans peine
Clopin clopinant récolter la faine ;
Où les peupliers sous l'aile du vent,
Inclinent leur front, leur tête à l'évent ;
Où les plus vieux bois au soleil levant
Jetteñt de leurs sucs l'arome souvent ;
Où le Créateur a de sa palette
Emaillé les champs, où de la grivette
On entend la voix douce et joliette,
Où le jeune oiseau s'essaye et volette ;
Où le gris pluvier qui gémit toujours
Près des sources d'eau dont il suit le cours,
Sur le coudrier balance ses jours,
Ou sur les roseaux endort ses amours ;
Où souventefois de sa voix sauvage,
Dont plus n'entendrai l'infernal tapage,
L'affreuse tempête ira sur la plage
Contre Barnesdale étouffer sa rage ;
Là, sous l'occident, au souffle amoureux
Laissez-moi dormir, car tels sont mes vœux,
Comme un jeune enfant qui s'endort au mieux
Au sein de sa mère en un songe heureux.

L'Oiseau du Soleil.

Dans les plaines de l'air, dans l'azur tu serpentes,
Tu domines la pluie, et lorsque le réveil
Annonce à l'homme un jour triste et morne, tu chantes
Doux oiseau du soleil ! doux oiseau du soleil !

Sans te voir on t'entend, l'homme ainsi que l'abeille,
Tandis que les ruisseaux comme en un lourd sommeil

Traînent leurs mornes flots, toi tu charmes l'oreille
Doux oiseau du soleil ! doux oiseau du soleil !

Et quand tu redescends des champs de la lumière,
Et que l'obscurité de son noir appareil
D'un dais couvre ton nid, tu dors dans la bruyère
Doux oiseau du soleil ! doux oiseau du soleil !

Et près de ton chez toi Jeannot lapin s'abouche,
Et broute sans façon le serpolet vermeil,
Tandis que la rosée argentine ta couche,
Doux oiseau du soleil ! doux oiseau du soleil !

Le Culte dans les Forêts.

Au plus profond des bois que le soleil éclaire,
Où pour nous le ciel forme un toit d'or et d'azur,
Où le ruisseau sourit à la fleur solitaire,
Nos cœurs à l'Eternel offrent un encens pur.
Cependant que frémit notre vieille Angleterre,
Sous le dur froncement des sourcils des méchants ;
Mais vive Dieu ! Les méchants ont beau faire,
Peuvent-ils arrêter les flots de la lumière
Ou priver l'humble fleur de fleurir en nos champs ?

Dédaignant de la terre et les soins et les chaînes
Avide de lumière en un beau jour d'été
Là-haut, bien au-dessus de la cîme des chênes
J'apperçois l'alouette errer en liberté.
Cependant qu'ici-bas le pauvre peuple expire
Et de froid et de faim traqué par les méchants :
Mais vive Dieu ! Les méchants ont beau dire
Pour les petits oiseaux l'air est un libre empire,
L'alouette en volant roucoule encor ses chants.

Le prédicateur dit : " Le Seigneur nous bénisse ! "
" Le Seigneur nous bénisse ! . ." a répété le chœur ;
"*Amen*," et que pour tous ce saint vœu s'accomplisse !"
A murmuré la brise ! . . "*Amen*," dit le malheur !
Le travail incessant des enfants de misère
Est payé de douleurs par le riche orgueilleux ;
Mais en ce bois où ta gloire l'éclaire,
Dieu tout puissant, à toi le cœur fait sa prière
Et ses pensers d'amour s'élèvent vers les cieux !

ELLIOTT (LUCINDA).*

La Boréale de Linnée.

C'est un enfant modeste des vieux bois,
Où la chanson du libre oiseau sauvage,
Le frôlement des branches, leurs émois,
Sont les seuls bruits qui troublent le bocage.

Sous un ciel bleu formant pour elle un dais,
Dans le gazon d'un vallon solitaire
Ayant pour cour de vieux arbres épais,
Voilà quel est son divin sanctuaire.

Dans ces déserts toujours silencieux,
Elle ouvre au jour ses belles feuilles roses,
Et la pelouse est le cercueil moëlleux
Où doucement plus tard elles sont closes.

Mais l'arrachant à son vert piedestal
Si la portez à la cour, à la ville,
Soudainement, loin du doux sol natal,
Elle se penche, et sa tête fragile

Tombe et languit sous le poids du chagrin,
Et cette fleur de la verte clairière
Hier l'orgueil, sous son gentil coussin
S'évanouit, et périt de misère.

Point ne saurait vivre dans un palais
Avec ses sœurs les beautés exotiques
Dont la splendeur, le parfum, les attraits
Font l'ornement de ces riches portiques:

Il ne lui faut le vase de Paros
Pour y briller sur la large terrasse,
Ni les jardins, les bosquets de Paphos,
Ni le versant des côteaux du Parnasse.

Mais elle pleure et ses vallons déserts,
Et cet air vif, et ces suaves brises
Qui la berçaient de ravissants concerts,
Et du soleil les caresses exquises.

Belle Isolée, ô Fleur de la forêt!
Saint est ton lot modeste créature,
Toi qui toujours sais briller sans apprêt
Aux plus secrets confins de la nature!

Brillante fleur des dômes ténébreux!
Dans un abri si frais, si solitaire,
Heureuse, vis, sous la voûte des cieux,
Loin de la main et des pas du vulgaire;

Avec uu lit mousseux pour oreiller,
Et le gai chant des oiseaux sur la tête,
Avec la lune au ciel pour te veiller
Pendant la nuit, charmante anachorète!

ETCHINGTON (S. T.)*

Seigneur! conserve ma Mémoire.

Ces jours d'autrefois, ces jours d'autrefois!
Aucun temps présent, du moins je le pense,
Ne pourra jamais faire contre-poids
Aux jours d'autrefois dans mon existence.
Souvent ma pensée aime à s'envoler
Vers de vieux amis que je fais revivre,
Et j'ai du plaisir à les rassembler—
Mon Dieu rends toujours ma mémoire un livre!

Ces jours d'autrefois, ces jours d'autrefois!
Semblent devant moi ranimer leur face,
Et tout mon passé, soudain je le vois
Vif se refléter comme en une glace.
Mes jours sont comptés, ne sont pas nombreux,
Mais tant qu'ici bas je me verrai vivre,
J'enverrai ce vœu par delà les cieux:
Mon Dieu, rends toujours ma mémoire un livre!

Le petit Enfant à Nelly.

Nelly, me dit-on, est un ange
Qui vit là haut près du bon Dieu,
Où le bonheur est sans mélange . . .
Que je voudrais être en ce lieu!
Tout ce que j'aimais sur la terre
S'est flétri—J'y reste, pourquoi?
Je voudrais changer d'atmosphère
Car le monde est désert pour moi.

Mon unique et bien-aimé frère
Avec qui je flânais toujours
Parmi les bois et la fongère
Durant l'été, dans ses beaux jours,
Il m'a quitté.—Sans lui que faire?
Pleurer! . . ô chagrins surperflus!
Du ciel il est pensionnaire,
On dit qu'il ne reviendra plus!

Oh! quand donc deviendrai-je un ange
Pour vous joindre là haut tous deux?
Car ici, personne n'échange
Avec moi son amour, ses jeux.
Qu'auprès de vous je voudrais être
Dans ce ciel où tout est bonheur,
Je quitterais pour le connaître
Ce monde-ci de bien bon cœur!

F * * * (MRS. L. N.)*

Les Bois de Caillino.

CHANT DE L'ÉMIGRÉ IRLANDAIS DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Oh! j'ai le cœur bien lourd! . . j'ai les yeux pleins de larmes,
Mon souvenir s'en va vers ces ans pleins de charmes,
Il y a bien long-temps de cela,—bien long-temps,
Où je ne songeais mie, alors dans mon printemps,
Aux noirs soucis d'argent, aux chagrins de ce monde;
Et que gai jouvencel, tout le jour à gogo
Le cœur léger j'errais sous la voûte profonde
De tes bois épais . . . Caillino!

Au printemps de ma vie, au printemps de l'année,
Là j'ai guetté souvent, du sol première née
La blanche perce-neige au ciel lancer son lait,
Comme pour dire à tous: de l'hiver c'en est fait!
Et filer le ruisseau frétillant en goguette
Sur le beau caillou d'or presto, presto, presto,
Tandis que près de lui vibrait la violette
Dans tes bois épais . . . Caillino!

C'est là que j'ai gagné pour ma femme, Marie,
Elle qui m'a donné dans notre pénurie

Trois filles, quatre fils de mes vieux ans l'orgueil!
Et bien que la fortune alors d'un mauvais œil
Nons regardât tous deux la vilaine mégère!
Et réduisit sonvent notre avoir à zéro,
Pourtant nos cœurs encor savourent en arrière
Tes bois si jolis . . . Caillino!

De la misère enfin courbés sous la rafale,
Il nous fallut quitter notre plage natale,
Et de vers l'Atlantique en des climats nouveaux
Porter notre avenir. Durs furent nos travaux!
Cependant au besoin vint succéder l'aisance,
L'heureuse paix du cœur chez nous eut un écho,
Et sous notre foyer s'établit l'abondance
Une inconnue . . . au Caillino!

Le ciel nous a donné bien mieux que la richesse,
La santé;—quoique vieux, sur la terre il nous laisse,
Si que de notre abri quand franchissons le seuil,
Sur nos enfans chéris se repose notre œil;
Car nous voyons grandir maintenant par douzaines
Bien des petits enfants de chaque numéro,
Ainsi que nous guettions jadis croître vos chênes
Bois éloignés de Caillino!

Cependant dans nos cœurs s'infiltre la tristesse
En pensant que la mort clora notre vieillesse
Bientôt, et que nos os loin, bien loin du pays
Devront reposer là sans un *de profundis.*
De nos amis d'Erin n'aurons pas le cortége
Vers l'ancienne abbaye allant piano, piano,
Nos os reposeront sous uu manteau do neige
Loin de toi, bien loin . . . Caillino!

Pourtant si les esprits loin du morceau de terre
Qui clôt leur tombe, font école buissonnière,
Oh! oui j'irai te voir mon chez moi de là bas
Belle Ile que j'aimais tant avant le trépas!
Alors je planerai sur tes vertes allées,
Mon Erin bien-aimée en disant: "Memento!"
Et puis je bénirai tes monts et tes vallées,
Surtout toi . . . natal Caillino!

FELLOWS (MRS. F. P.)

La Damoiselle au Cœur loyal.

"Habille-toi bien vite, Damoiselle,
Habille-toi bien vite et viens,
Voici venir pour toi, jouant de la prunelle,
Un beau galant aux airs patriciens,
Il chevauche à travers la ville,
Vêtu de cramoisi . . . n'est-ce pas ta couleur?
Il porte sa barette avec un certain style . . .
Il vient te courtiser, d'honneur!"

"Oh! nenni dà! nenni, bonne nourrice,
Cela ne peut être, tout doux!
Avec Jamie un jour j'échangeai, moi, novice,
Des serments sous l'arbre du rendez-vous.
Quand j'étais seule avec Jamie,
Je lui promis mon cœur, je lui promis ma foi,
Et je resterai fille, entends-tu vieille amie,
Si Jamie il n'est pas à moi!"

"D'un chef de clan ce n'est le fils, Jamie!
Ce n'est qu'un simple jouvencel;
L'autre est Douglas, un Comte à puissance affermie,
Le haut seigneur du pays, c'est réel!
Accorde-moi, noble maîtresse,
Avant que ne descende à jamais au tombeau,
Que je puisse te voir te pavaner Comtesse,
Etre Comtesse, oh! c'est si beau!"

"Trop coûteuse est l'éclatante couronne
Achetée au prix des soucis;
Le bonheur il n'est pas sur les marches d'un trône,
Mais dans deux cœurs bien amants, bien épris.
Je préfère, moi, cette rose
Que Jamie apporta pour orner mes cheveux,
Il la cueillit pour moi, n'ai besoin d'autre chose,
Par elle suis belle à ses yeux.

"Va-t-en, nourrice, oh! va t-en dire vite
Au noble Comte de Douglas,
Que ma main et mon cœur, il ne m'est plus licite
De les donner, qu'il ne les aura pas:

Et puis sus! va trouver Jamie,
Sous ce gentil taillis il m'attend, entre nous,
Et dis-lui de venir auprès de son amie,
Là, sous l'arbre du rendez-vous!"

FLETCHER (H.)

A MA TOUTE PETITE FILLE.

D'UNE sainte là-haut image bienheureuse
Dans les bras de ton père enfant cher à mon cœur
Oh! viens faire ton nid, et la brise hivernense
Du monde, contre toi n'épandra sa rigueur.

Las! point tu ne connais, petite créature
Les soins de cette mère aujourd'hui dans les cieux,
Tu ne verras jamais sa tant douce figure
Alors que sur tes yeux se baissaient ses beaux yeux.

Non: quand elle atteignit au céleste rivage,
Elle n'entendit pas ta plainte, pauvre enfant,
Il me semble pourtant que son esprit t'ombrage,
Qu'il se cramponne à toi, de là-haut te veillant.

De Sion en effet de la sainte colline
Il se peut que ta mère, enfant, veille sur toi;
Que sur tes jours futurs d'une essence divine
Elle souffle à ton cœur le ravissant émoi.

Ton père, douce enfant, dans son deuil pour ta mère
De te laisser à lui rend bien grâce au bon Dieu,
Oh! que ton tendre cœur s'imprègne de lumière
A la source d'en haut, c'est là mon plus cher vœu!

Et voudras-tu, dis-moi, si Dieu te prête vie,
Petite, de ton père être le noble orgueil?
Voudras-tu do ta mère être enfin la survie,
Et l'aider à gravir le sentier du cercueil?

Oh! oui, tu le voudras, et sur ta jeune tête
J'appelle du bon Dieu la bénédiction,
Bien que de deuil mon œil sur toi quand il s'arrête
Rêve encor, tu seras ma consolation.

Va donc, enfant, poursuis ton terrestre voyage,
Bien que t'advienne un jour la peine ou la douleur,
De ta mère le Dieu, c'est là ton héritage,
Porte au ciel tes regards vers un monde meilleur.

FRISWELL (HAIN).

La Mémoire des Trépassés.

Le cristal et l'argent scintillaient devant nous,
Fleurs et fruits nous offraient les parfums les plns doux,
Nous étions attablés pour célébrer la gloire
Du lendemain de la victoire;
Partont les yeux brillaient, les cœurs battaient aux cbamps,
En pensant aux hants faits des béros triomphants.

Alors et jusqu'an bord qu'on emplisse son verre
En l'honneur des béros de la vieille Angleterre,
Qui tons, francs du collier, comme de vrais Bretons,
Narguant le feu de cent canons,
Ont fait fi de la vie, et courant à la gloire
Au pas de charge ont su conquérir la victoire!

Allons que tardez-vous?—Vite un toast aux vainqneurs
Officiers et soldats, à tous les braves cœurs
Champions du bon droit au fort de la tempête!
Lors, dit l'un, inclinant la tête:
"Je ne crains pas de voir mes sonhaits repoussés,
Buvons d'abord, amis, bnvons aux trépassés!

"Ils gisent tout là bas sur la terre étrangère,
Tous ces héros sans nom, honnenr de l'Angleterre,
Leurs visages tonrnés encor vers l'ennemi;
Saluons-les d'un œil ami:
Eux, ils nous ont légué le bonhenr et la gloire . . .
Ensevelissons-les, nous, dans notre mémoire.

"Mais comme il advenait à Rome au temps jadis
Alors que dn combat des enfants bien chéris
Rapportés morts étaient salués par leurs mères
De ces oraisons funéraires:
'Devant lenrs ennemis ils se montrèrent forts!'
Ainsi nous parlerons de nos illustres morts!

"Lorsque du froid hiver reviendront les veillées,
Quand près d'un feu brillant filent les quenonillées,
En automne, au printemps, dans les beaux soirs d'été,
Dans le village ou la cité,
Nous dirons à nos fils et d'Alma la victoire,
Et de Balaclava l'impérissable gloire.

" Du bout du doigt traçant le plan de ces combats,
Et de ces lits sanglants où dorment nos soldats,
Ici, leur dirons-nous, l'ennemi prit la fuite,
Là, les nôtres à sa poursuite
Furent par le canon décimés, renversés,
Foulés aux pieds, hélas ! . . Honneur aux Trépassés !

" Ainsi donc avant tout buvons à la mémoire
De ces morts généreux tombés, mais non sans gloire,
Rendant service à tous,—à ce vaste univers
Que sous un vil joug des pervers
Ont tenté d'asservir.—Honneur soit à leurs cendres
Ils ont plus fait pour nous que cent mille Alexandres !

" A vous donc nous buvons fidèles serviteurs,
C'est par vous, oui par vous que nous restons vainqueurs,
Et nous vous saluons en inclinant la tête ;
Et notre silence les fête
Les sentiments d'honneur sur vos noms amassés . . .
Amis! aux Trépassés ! . . Buvons aux Trépassés ! "

Le dernier Bateau.

Au rivage j'attends pensive,
J'attends que vienne le bateau
Me porter vers cette autre rive
Et ma patrie, et mon berceau.

Grelottante et lasse d'attendre
Mon œil suit le courant toujours
Qui coule sans fin, vrai Méandre,
Depuis l'éternité des jours ;

Qui coule sans fin, tourbillonne,
Fait valser la feuille en son cours,
Trouble la vase, et l'emprisonne
Tout en courant toujours, toujours.

Sa surface est sombre d'orages,
De mon matin le chaud soleil
N'y reflète plus ses mirages,
Ni son éclat, lors si vermeil.

Le jour se meurt,—sur la sellette
J'attends,—le bateau ne vient pas ;

J'attends toujours, j'attends seulette,
Souffreteuse sous les frimas.

Mais les eaux se hâtent sans cesse,
Sombres, tristes, dans leur parcours,
La vague joue—en ma détresse
Moi pour partir, j'attends toujours.

Voudrais être abritée au gîte,
Avant la nuit toucher au port :
Ce mont qu'escaladai si vite,
Le descendis avec effort.

J'ai peur du froid et des ténèbres,
N'ai rien pour me garer du vent
Qui siffle de ses voix funèbres
De tous côtés—arrière—avant !

Mais comme une ombre sur la terre
Glisse à travers plaines et bois,
Voilà que, drapé de mystère,
Le nocher paraît cette fois.

Il me fait signe, et sa nacelle
Me prend—je n'y vois que du feu,—
Si vite, que ma voix rebelle
A peine à dire : "Oh ! monde ! adieu !"

GIDNEY (R. S.)*

Eléonore.

"Aussi douce que belle, elle est Eléonore !"
Des arbres tels sont les accents,
Du zéphir les chuchotements,
"Aussi douce que belle, elle est Eléonore !"
Ainsi le brisant à la mer
Va porter ce refrain sur les ailes de l'air :
"Aussi douce que belle, elle est Eléonore !"

Du coquillage j'ai surpris les songes-creux,
Il bourdonnait : "Eléonore !"
J'ai surveillé les étoiles aux cieux,
L'une à l'autre disait encore :
"Eléonore !"

Jusqu'à ce qu'un rayon, un beau rayon du ciel,
Vint glisser dans mes sens l'avis officiel
Que cette musique sonore
Dont le charme si doux fait palpiter mon cœur
En l'inondant d'indicible bonheur,
C'est ce mot formulé—c'est ce mot qui restaure,
Et qui s'entend du couchant à l'aurore:
"Eléonore!"

J'ai souvent écouté le glouglou du ruisseau,
Il murmurait: "Eléonore!"
J'ai regardé la rose à l'incarnat si beau,
Sa voix disait: "Eléonore!"
Tant enfin que m'advint cette conviction
Que le fond de toutes les choses,
Que les effets et que les causes,
La clé de leur perfection,
Ce qui donnait son parfum à la rose,
Au ruisseau ce glouglou digne d'un virtuose,
C'était que le parfum, c'était que le glouglou
Connaissait, mais je ne sais d'où,
Ce mot qu'en tous lieux on adore:
"Eléonore!"

J'ai souvent entendu le chant du rossignol,
Il ne chantait qu' "Eléonore!"
D'une fée en un bois j'ai surpris le bémol,
Il soupirait: "Eléonore!"
Lorsque nous quitte le soleil,
Que la terre épuisée, avide de sommeil,
S'endort,—toutes les voix de la nature encore
Chantent en attendant le moment du réveil:
"Aussi douce que belle, elle est Eléonore!"

Le Galop de la Mort.

Sus! parmi les canons fougueux
Vomissant des milliers de feux,
A travers le sol rocailleux
Ces nobles fous au galop chevauchèrent!
Sus! sous cette bise d'enfer
Tonnant, soufflant, pleuvant le fer,
Tous ces héros au cœur si fier
A corps perdu l'un l'autre se ruèrent!

Des boulets dédaignant le choc,
Sus! à travers l'escarpé roc
Frappant et de taille et d'estoc,
Nargue des morts qui tombent par centaines,

Ils s'abbattent sur l'ennemi!
Le Rnsse ne sent à demi
Le poids de leurs glaivcs, parmi
Les flots de sang qui coulent de ses veines!

Sus! et sans s'arrêter morblen!
A travers l'averse de feu,
Ils portent la mort au milieu
Des rangs pressés, jusqn'à l'arrière garde.

"C'est bien! Braves Soldats! c'est bien!
Mais comme dernier entretien,
Sus! encor chargeons les—un rien!
Mais crânement . . . Et puis qne Dieu nons garde!

Lors parmi le cercle d'airain
Qui veut leur barrer le chemin,
Ils se ruent, ils se ruent sondain,
Donnant à boire à leurs glaives humides!

Et malgré la grêle de fer
Qni pleut sur enx de cet enfer,
Et de son bruit assourdit l'air,
Ils sont an camp ces guerriers intrépides!

Dans les fastes de l'avenir
Longtemps vivra le souvenir
De ces nobles trépas, visagés sans pâlir,
Par les valeureux fils de la vieille Angleterre!

Ils diront les siècles futurs
D'être tués comme étant sûrs,
Tombèrent ces héros du penple enfants obscnrs,
En conrant à la mort dans lenr fougue guerrière!

GILMAN (MRS.)

LE SOUHAIT DE L'ENFANT AU MOIS DE JUIN.

MÈRE, entends-tu les vents? Ils font jonjon,
Laisse-moi flâner, je te prie;
Sous le ciel bleu la fleur ce beau bijon,
Languit et menrt dans la prairie.

Vois comme est lent, ce tout petit ruisseau,
Commo s'endort la violette ;
Le papillon lui qui fait tant le beau
Sur la rose à peine banquète.

Le pauvre Azor au soleil du midi
Dort, et si bien, que chaque mouche
Vient se jouer sur son dos arrondi ;
Et la chatte sainte-n'y-touche

Ne pense pas à se débarbouiller.
Voilà l'oiseau qui vole à peine,
Vois-tu maman,—il n'ose gazouiller
De crainte d'user son haleine.

Tu dis maman que je dois travailler,
Mais la cigale, vois-tu, mère,
Tout le jour chante,—et loin de babiller
Le vent s'occupe . . . à ne rien faire.

Je voudrais bien—oh ! je voudrais maman,
Etre de là haut un nuage,
Lors je viendrais, moi, te servir d'écran,
Et n'aurais mère, d'autre ouvrage !

GOODRICH (H. N.)

L'Espérance et le Sommeil.

Pour applanir pour nous le sentier de la vie
Court il est vrai, mais souvent raboteux,
Le bon Dieu nous donna deux beaux anges des cieux :
Pour égayer le jour, l'Espérance ravie,
Et le calme Sommeil pour nous dire le soir
Des chants du ciel, qu'il nous fait entrevoir.

Quand un brouillard épais nous obscurcit la vue,
Que les soucis sévissent avec bruit,
De notre jour faisant une profonde nuit,
Quand enfin contre nous le noir chagrin se rue,
L'Espérance nous montre au loin dans le ciel bleu
De chaud soleil un beau rayon de feu.

Et lorsqu' avec le jour s'éclipse l'Espérance,
Et que la nuit revient troubler nos cœurs.

Le tranquille Sommeil vient calmer nos terreurs
Eteindre nos ennuis sous sa douce influence,
Et créant pour nos sens des songes radieux,
Nous fait rêver l'azur et le brillant des cieux !

GRAY (THOMAS).*

Elégie écrite dans un Cimetière de Campagne.

Le couvre-feu du jour qui fuit tinte le glas,
Le troupeau qui mugit dans le clos fait sa ronde,
Et clopin clopinant le laboureur bien las,
Rentre laissant au soir ainsi qu'à moi le monde.

Le paysage au loin devient terne au regard,
Un silence de plomb pèse sur l'atmosphère,
On n'entend que le bruit du bourdon en retard,
Ou d'un grelot bêlant le tintin somnifère;

Ou bien le cri hargneux du hibou rêvasseur,
Qni là bas de la tour au noir manteau de lierre
Sort tout mystérieux, tant il a de frayeur
De l'intrus s'approchant de son nid solitaire.

Sous l'ombre de cet if, sous ces ormes rugueux
Où le gazon se gonfle en mottes de poussière,
Du rustique hameau sont les rudes ayeux
Conchés bien à l'étroit, nn chacun dans sa bière.

L'appel frais dn matin tout imprégné d'encens,
Ni du hangard voisin le chant de l'hiroudelle,
Ni le clairon du coq, n'éveilleront leurs sens,
Ni de leurs yeux fermés n'ouvriront la prunelle.

Ponr eux ne brûlera plus le feu du foyer,
Pour eux plus de ces soins qu'au soir la ménagère
Active, remplissait, quand couraient bégayer
Le doux nom de papa, les enfants à leur père.

Souvent à leur faucille a cédé la moisson,
Leur sillon a souveut brisé le sol rebelle;
Ils labouraient leurs champs de la bouue façon !
Comme ils pliaient les bois sous leur rude tutelle!

Et que l'Ambition ne les prenne en dédain
Ces utiles labeurs, et cette joie obscure,
Que la Grandenr non plus avec un ris hautain
N'accueille ces bonheurs de la simple nature;

Car l'orgueil du blason, les pompes du pouvoir.
La beauté, l'opulence, et tont ce qui surplombe,
Esclaves de la mort, attendent son vouloir :
La gloire et son éclat n'aboutit qu'à la tombe.

N'allez les dédaigner, vous autres Vaniteux
S'ils ne sont écrasés par aucun Mausolée,
Sous l'aile d'une église, où tombera sur eux
De flots élogieux une pluie étoilée.

Le buste de cet homme assis là dans la mort
Peut-il donc rappeler son haleine échappée?
L'éloge peut-il donc charmer celui qui dort,
Ou la voix de l'honneur réveiller cette épée?

Peut-être est-il couché dans ce coin retiré
Quelqne cœur autrefois vibrant d'un beau délire ;
Quelque pnissante main, apte, selon son gré,
A gouverner l'état, à gouverner la lyre ;

Mais l'érudition ne leur montra jamais
Du grand livre dn temps la vaste et noble page ;
La froide pénurie a lavé les engrais
Qui devaient féconder la semence avec l'âge.

De la plus limpide eau le plus pur diamant
Au fond des vastes mers va se perdre et s'éteindre,
Mainte fleur au désert prodigue incessamment
Ses parfums les plus doux, et puis meurt sans se plaindre.

Un Hampden au cœur chaud, au vouloir indompté
Du tyran de ses champs qui nargua la colère,
Quelque muet Milton sans gloire ici jeté,
Aussi quelque Cromwell . . . un peu moins sanguinaire !

D'un sénat attentif commander les bravos,
Des partis déchaînés braver l'injuste haine,
Sur un pays riant épandre le repos,
Et lire leur histoire aux champs et dans la plaine,

Tel ne fut pas leur lot ; leurs naissantes vertus,
Et leurs crimes aussi reçurent des limites ;
Il ne leur fut donné de compter des Brutus,
Non plus des Cavaliers, non plus des Jacobites ;

De cacher les tourments que Dame Vérité
Fait endurer an cœur qui loin d'elle s'égare ;
Ou d'entasser l'encens à perpétuité
Sur les tombeaux des Grands, que la Muse prépare.

Chut ! ce calme sacré qui respire à l'entour
A chaque passion impose son silence,
Eu tranquilles accents semblant redire au jour
De l'éternelle paix, l'éternelle espérance !

Loin du monde et du bruit, de son tumulte vain,
Jamais leurs vœux surpris ils n'ont fait fausse route ;
Retirés de la vie, ils ont du droit chemin
Poursuivi le tracé sans se permettre un doute !

Mais pour les protéger ces débris de la mort,
Quelque signe mesquin en guise d'épitaphe
Implore du passant pour celui-là qui dort
Une larme, un soupir, malgré son orthographe.

Et leur âge, et leur nom souvent estropiés,
C'est là leur *memento*, là leur nécrologie ;
Et maints textes sacrés incrustés à leurs piés
Disent au villageois de la mort l'élégie.

Car lequel d'entre nous se résigne à l'oubli,
Qui voit venir la mort sans arrière pensée,
Et ne regrette enfin au dernier hallali
Son existence, hélas ! trop vite dépensée ?

L'âme qui prend son vol sur quelque cœur aimant
Tient à se reposer ; et la tombe a son charme :
La voix de la nature a toujours un aimant ;
L'œil qui se ferme veut l'aumône d'une larme.

Des morts non honorés, pour toi, qui, soucieux,
Raconte dans ces vers leur toute simple histoire,
Si par hasard conduit par un penser pieux
Quelque frère jumeau par l'esprit, on peut croire,

Demande quelque jour quel il était ton sort ?
Peut-être qu'un berger à la tête blanchie
Dira : " Nous l'avons vu du matin dès l'abord
De la plaine arpenter la route rafraîchie,

" Pour aller sur le mont voir lever le soleil ;
Puis au pied de ce hêtre il aimait à s'étendre
Dans toute sa longueur, éludant le sommeil
Qu'en courant le ruisseau lui conseillait de prendre.

" Près de ce bois là bas tantôt il promenait
Ses fantasques pensers avec un rire étrange ;
Tantôt il paraissait penché, blême et défait
D'un amour sans espoir comme regrettant l'ange.

" Un matin ne le vis ni sur le pic du mont,
Ni reposer rêveur sous l'ombre de son hêtre ;
Vint un autre matin, sur le versant profond,
Près du ruisseau du bois ne le vis point paraître,

" Le jour d'après avec de mornes chants de deuil
Nous le vîmes porter là bas au cimetière :
Si tu sais lire, approche, ici gît son cercueil,
Sous cette épine lis ce lai gravé sur pierre :"

EPITAPHE.

Sous cette argile, ici, repose un Jouvencel
A la gloire inconnu, que n'aima la fortune ;
La Science reçut ses vœux sur son autel,
Et la Mélancolie eut en lui sa tribune.

Sa charité fut grande, et sincère son cœur ;
Mais du ciel il reçut une ample récompense ;
Aux pauvres donnant tout ce qu'il avait,—un pleur,
Il obtiut un ami ;—toute son espérance.

Ne cherchez plus au long les secrets du tombeau,
Mérites ou défauts dorment sous cette pierre,
Laissez le reposer dans cet espoir si beau
De s'éveiller en Dieu, notre sublime Père !

Ode à l'Adversité.

Fille de l'Eternel, implacable puissance,
Qui par l'affliction rapproches tous les rangs ;
Toi dont le fouet de fer, au jour de la souffrance,
Est l'épreuve des bons et l'effroi des méchants ;
Ton inflexible main frappe l'orgueilleux même ;
Sous la pourpre flétri, le front humilié,
Tu montres au tyran tombé du rang suprême
Qu'un cœur tel que le sien cherche en vain la pitié.

Le jour où la vertu, pour être objet d'envie,
Dans les desseins de Dieu descendit ici-bas,
Dans les mêmes desseins il te donna la vie,
Pour former son enfance il te mit sur ses pas ;
Docile à tes leçons, ô nourrice sévère,
Longtemps elle en suivit les sentiers épineux ;
Le sentiment des maux et sa propre misère
La rendirent propice au sort du malheureux.

A ton rigide aspect fuit avec la mollesse
Des volages loisirs l'essaim tumultueux,
La bruyante gaîté, le désordre, l'ivresse,
Et la folie assise au banquet des heureux.
Déconcertés, confus, sur ton aile rapide
S'éloignent les amis de la prospérité,
Et les fourbes adroits dont la langue perfide,
En mentant à l'orgueil, flattait sa vanité.

Sous un habit de deuil, la sublime Sagesse
S'occupe près de toi de pensers consolants,
Plus loin, les yeux baissés, la profonde Tristesse
S'interroge en silence et médite à pas lents;
Dans ton vol solennel la Charité brûlante
Et l'austère Vertu montent vers l'Eternel;
Tandis que par des pleurs la Pitié bienfaisante
Soutient le malheureux en lui montrant le ciel.

Pour l'ennemi de Dieu ta voix est foudroyante,
Esclave frémissant sous tes liens vengeurs,
Il sent le désespoir, ton aspect l'épouvante,
Et dans la mort il tombe, environné d'horreurs.
Avant de me frapper de ta main menaçante,
Ecoute, Adversité, les accents de ma voix,
Je présente à tes coups ma tête suppliante:
Daigne sur ma faiblesse en modérer le poids.

Prends ta forme bénigne, et que ton influence,
De la philosophie empruntant les attraits,
Dans mon cœur ulcéré ramène l'espérance,
Et sans le déchirer corrige ses excès.
Par ta vive étincelle il peut encor renaître
Au plaisir du pardon, à la douceur d'aimer:
Pour les autres, pour moi renouvelle mon être . . .
Homme! . . fais que ce nom je le fasse estimer!

Ode au Printemps.

Voici le char doré des heures
De ces suivantes de Vénus,
Il sort des célestes demeures
Sous la conduite de Phœbus.
C'est le Printemps la fleur nouvelle
Perce la neige, et Philomèle

Répond an langourenx Coucou,
Tandis que le Zéphir timido
Jette ses parfums dans le vide,
Comme un enfant qui fait jonjou.

Partout où les branches de chêne
Vers les cieux s'élancent en dais,
Partout où l'arbre porte-faine
Rend le bois encor plus épais,
Près d'une mare solitaire,
Sur la mousse ou sur la fougère,
Le poète viendra s'asseoir,
Et la méprisera la foule,
Et des vains orgueilleux la houle
Les Grands—si petits de savoir!

A son labeur l'homme a fait trêvo;
Haletant s'endort le troupeau,
Cependant voici qu'il s'élève
Un murmure affairé—nouveau.
La jeunesse insecte volette
Toute empressée à la buvette
Du Printemps imbibé de miel;
L'un touche à peine à la soucoupe,
L'autre plonge au fond de la coupe,
Et puis de se mirer au ciel.

Ponr l'œil contemplatif dn sage
Sur la terre ainsi nous vivons,
Pareils à l'oiseau de passage
Vifs—ou musards nous finirons.
Faire l'école buissonnière,
Ou fonrnir utile carrière,
De chaque homme c'est le destin;
Et tous, broyés par la fortune,
Ou par la vieillesse importune,
Arrivent à semblable fiu.

Mais voilà que Sainte-Nitouche
Empruntant tout l'art d'un rhéteur
Me dit: Qu'es-tu? . . . Rien qu'une mouche
Misérable moraliseur!
Tu n'as ponr partager ta joie
Ni compagne à robe de soie,

Ni des amis—ni des flatteurs;
Tu n'as plus rien de la jeunesse,
Et tu couches dans la vieillesse . . .
Nous—En mai *nous vivons viveurs!*

Sonnet sur la Mort de West.

C'est en vain que pour moi l'aurore brille aux cieux,
C'est en vain qu'elle rend les heures souriantes,
Que nos prés ont repris leurs toilettes charmantes,
Que chantent leurs duos les oiseaux amoureux;
C'est sur un autre objet qu'errent en vain mes yeux,
Dans mon cœur abattu ces voix insuffisantes
Excitent tour à tour des douleurs renaissantes,
En évoquant un temps pour moi jadis heureux.
Cependant le matin sourit à la nature,
Il apporte la joie à chaque créature,
A l'homme aussi le champ apporte ses tributs,
L'oiseau roucoule au nid pour réchauffer la couche
De ses petits amours.—Les plaintes de ma bouche
Sont inutiles las! . . . car il ne m'entend plus!

GREEN (MRS. E. S. CRAVEN).

Hyacinthes.

Tandis que de l'hiver s'effaçaient les frimas,
Sur une fenêtre voisine,
Moi je guettais, (on ne me voyait pas),
Fleurir doucettement l'hyacinthe enfantine.

Surgissant tour à tour du vase transparent
Je vis les feuilles gracieuses
Se dérouler d'un air indifférent
De leur étui d'argent et d'or,—mais filandreuses.

Sur les pétales puis surgit, rouge d'amour,
Une douce et sublime teinte;
Car dans la fleur et dans son doux contour
Existe la douleur,—et se cache la plainte.

Au-dessus de la fleur, gentiment se penchait
Une jeune fille candide,
Avec des yeux d'un admirable effet,
Et des cheveux d'un blond resplendissant, splendide.

Et cette jeune fille,—et cette jenno fleur
Chacune d'elles dans sa sphère,
Elles semblaient dans leur fraîche candeur
Trop belles toutes deux pour vivre snr la terre.

Depuis longtemps hélas ! et la fille et la fleur
Ont disparu de la fenêtre ;
O Temps ! O mort ! oh ! quel songe enchanteur
Et de vie et d'amour vous rendez vain . . . peut-être !

GREENE (ROBERT)*

Le Temps engendre le Changement.

Avec le temps goutte d'eau qui roupille
Sur la pierre se creuse un lit ;
Avec le temps, et malgré sa coquille,
Maître Colimaçon monterait au zénith.

Avec le temps sous les coups de la brise
Choit le pin qui se cache au ciel,
Avec le temps un cœur froid se ravise,
S'affriole à Vénus, et cède à son appel.

Où les frimats là sévissaient naguère,
Là maintenant flamboie un feu ;
Où le dédain engendrait haine amère,
S'éveille le désir cet ardent boute-feu.

Avec le temps l'Espérance a sa chance ;
Elle a l'art de sécher nos yeux,
Avec le temps j'éprouve préférence
Pour ce que dédaignais.—Dans les deux cas heureux !

GREENWELL (DORA).*

L'Enfant nouée.

Quand sont bien longs, bien chauds du bel été les jours,
En dehors de la porte au soleil on m'asseoie ;
Lors nombre de pensers viennent à moi toujours,
Qu'autres enfants n'ont pas, mais qui sont dans ma voie.

Nous sommes frères, sœurs, vraiment pas moins de six,
Tous forts, tous grands, hormis moi qui suis bien chétive,
Ils disent les voisins que du tout ne grandis,
" En bonté," dit papa, " sa croissance est active !"

Entendant dire un jour que je n'étais comme eux,
(Les enfants sont bien fous !)— Moi je crus qu'en nourrice
J'avais été changée ! . . A mes plus petits vœux
Si je n'étais des leurs, serait-on si propice ?

Car nous sommes heureux dans notre intérieur,
Autant que l'on peut l'être ;—et si parfois mon père
A le front soucieux, de sa mauvaise humeur
Onc n'ai le contre-coup, ni non plus de ma mère !

Ils vinrent à mon lit une nuit, m'en souviens,
Croyant que je dormais, disant : "Pauvre petite !
Oh ! pour te redresser nous donnerions nos biens !
Mais c'est l'ordre de Dieu—petite sois bénite !"

Et sentis sur ma joue un long ruisseau de pleurs !
Lors à ces bons parents j'aurais bien voulu dire :
"Ne vous affligez pas, ne sens grandes douleurs !" . .
Mais suffoquant, sur moi, je n'eus assez d'empire !

Ainsi ne soufflai mot ; trop plein était mon cœur ;
Et lorsque maintenant je sens quelque souffrance,
Oh ! vraiment j'ai grand soin de la cacher de peur
D'augmenter leur chagrin et leur désespérance.

Les Dimanches d'été vers les champs tout en fleurs,
Père dans ses bons bras me porte avec ivresse,
Lorsque je suis contente, il verse de doux pleurs,
Et ma mère sourit oubliant sa tristesse.

Mais ce qu'aime le mieux, c'est dans les jours d'hiver
Quand mes frères quittant l'école, ou leur ouvrage,
S'en reviennent le soir.—Leur premier mot si cher ! . .
C'est : "Comment va Bessie ?" . . oh ! le gentil langage !

Oh ! je les aime bien tous les quatre, oui tous,
Mais frère Jean, je crois, je l'aime davantage,
Lorsque j'ai de l'humeur, si sur ses deux genoux
Il me prend, suis heureuse, et dans le bonheur nage !

Oh ! je sais qu'une fois qu'il fut là bas ! là bas !
Pour faire de l'ouvrage, oh ! qu'étais mal à l'aise !
Que je le désirais ! . . Quand j'entendis son pas,
Que j'eusse donc voulu pouvoir quitter ma chaise !

Et puis quand je regarde aussi ma sœur Hannah,
Dieu ! qu'elle me paraît et jolie et proprette,
Bien plus belle vraiment qu'Emilie ou qu' Emma
Quoique chacune soit aimable et gentillette !

Je pense quelque fois que c'est parce que suis
Sans plaisirs, sans chagrins, et tout à fait seulette,
Que l'on me conte à moi soit plaisirs, soit soucis . . .
Car elle me dit tout ma charmante sœurette,

Ce qu'elle ne dirait à nul autre par Dieu !
Hier elle m'a fait voir de Guillaume qu'elle aime
Le si bel anneau d'or, en attisant le feu ;
"Quand serons mariés," m'a-t-elle dit, "toi-même

"Tu viendras avec nous."—Mais ça ne se peut pas,
Ici que ferons-nous après son mariage ?
Oh ! nous serons bien seuls ! . . m'est avis qu'en ce cas
Quitter mes bons parents, ce serait grand dommage !

Et puis le cher docteur aux pronostics si vrais,
Dit que je puis un jour prendre soudain croissance ;
Mais quand même serais nouée à tout jamais
Si le bon Dieu le veut, faut prendre patience !

Avec un tel penser n'aurai plus de chagrin ;
Et puis je prierai Dieu qu'il me rende bien bonne,
En présence du Christ qui pour le genre humain
Expira sur la croix . . . qu'est ma pauvre personne !

GRIFFIN (GERALD).*

La Sœur de Charité.

Autrefois Damoiselle, et d'illustre naissance,
Elle était belle, et rare était son élégance,
Ses riches vêtements tissus de soie et d'or
A chaque mouvement scintillaient plus encor :
Près d'elle folâtrait la joie, et son sourire
Eut su fixer l'amour, eut inspiré la lyre ;
Elle avait, ce qu'il faut pour tout affrioler,
Quand de Vincent de Paule elle entendit parler.

Elle sentit au cœur les trésors de la grâce,
Dès lors des souffreteux elle chercha la trace ;
Abandonnant plaisirs, richesse, falbala :
"Vous m'appelez, Seigneur," dit-elle, "et me voilà !"
Et laissant de l'orgueil la mondaine livrée,
S'en fut de son foyer l'âme toute énivrée,
Ne pleura sur le seuil en allant en avant,
Car pour l'humanité son cœur était fervent.

Cette beauté naguère à nulle autre seconde
Est perdue à jamais aux vanités du monde,
Nous ne la voyons plus à des bals fastueux,
Mais le soir au chevet de quelque malheureux.
Dans les salons dorés son grand nom ou l'oublie,
Car, Sœur de Charité, ce grand nom l'humilie,
Le droit de sa naissance, ah ! c'est un droit mortel !
La terre et ses splendeurs qu'est-ce ? . . contre le ciel !

Ces pieds qui se mouvaient au son de la musique,
La portent vers le pauvre au fin fond d'un attique ;
Ces mains où miroitaient tant de bijoux jadis,
Vont panser le malade en son affreux taudis ;
Cette voix qui jadis chantait chansons mondaines,
Du cœur des malheureux sait adoucir les peines ;
Et ces cheveux jadis bandeaux provocateurs
Imbibés de parfums, sont mouillés . . . mais de pleurs.

Son lit,—c'est un grabat ;—ses bijoux un rosaire,
Son lustre,—est le bougeoir qui végète et l'éclaire ;
Sa sculpture,—est le bois noirci du crucifix,
Ses peintures,—la croix, ou bien le divin fils !
Son coussin,—le pavé ;—son chant la litanie ;
Sa musique,—le psaume, ou le cri d'agonie ;
La bure lui tient lieu de soie et de satin,
Le jeûne a remplacé les splendeurs du festin.

Et du cœur, de l'esprit cette vierge pieuse
N'a pas soin seulement ;—son âme ingénieuse
Sous les pas de Jésus va chercher la douleur,
Lui porter pour dictame un mot consolateur.
Aux faibles, aux souffrants elle donne assistance,
Aux épuisés la force, à chacun l'espérance ;
Où gémit le besoin, où gît l'adversité,
On est sûr de trouver la Sœur de Charité !

Ne reculant jamais même devant la peste,
Elle va, vient partout comme un ange céleste ;
Au fort de la bataille elle arrache au vainqueur
Le blessé, sans sentir un émoi de frayeur.
Comme au pestiféré son doux et saint langage
A redonné soudain confiance et courage !
Un malheureux pour elle est l'image de Dieu,
Appaiser sa douleur est son suprême vœu !

Regardez, ô Mondains! regardez gens frivoles!
Qui traitez les vertus de vaines fariboles,
Qui consacrez au monde et vos nuits et vos jours,
Qui ne priez jamais, qui vivez à rebours;
Philosophes pédants, Vaniteux, Egoïstes,
Sages du coin du feu, gangrénés Moralistes,
Oh! que votre valeur vous servira de peu
Au jour du jugement, quand serez devant Dieu!

Le Bon Vieux Temps.[1]

Le bon vieux temps! le joyeux bon vieux temps!
Quand j'étais jeune et libre,
Que sous l'orme entendais les carillons pimpants
De Pasques,—de mon cœur faisant vibrer la fibre!
Le rameau du dimanche à mes côtés,—ma croix
Sur la main dà! . . mon cœur en paix dans ma poitrine,
Et du soleil la splendeur purpurine! . .
Le bon vieux temps que le temps d'autrefois! . .

Mon bien aimé, mon cher vallon natal
Quand sur toi me lamente,
Ce n'est pas qu'en ce monde à mes yeux tout soit mal,
Que soit pâle ma joue, ou ma démarche lente:
Non, j'ai plus de raison, ou du moins je le crois,
Que lorsque je faisais école buissonnière,
Mais mon savoir est greffé sur misère!
Oh! le bon temps que le temps d'autrefois!

Oh! bien assez pour ma part ai véeu
Pour avoir joie et peine;
Pour savoir que l'amour même, hélas est vaincu,
Que la tendre amitié s'affadissant, est vaine;
De la douleur aussi pour sentir les émois,
Et sourire pourtant, chose assez difficile,
Pour adorer qui plus est ma pauvre île,
Et pour chanter le bon temps d'autrefois!

Assurément le pays n'est changé;
De leurs gammes nouvelles

---

[1] Nous avons déjà donné une version de ce joli poème dans les "Rayons et Reflets."

Les oiseaux font jaillir le concert obligé;
Les fleurs comme jadis poussent fraîches et belles!
Il y a du soleil où se plaît le chamois,
Le saule ondoie encore au dessus de ma tête;
    Mais sur mon front a passé la tempête . . .
    Qu'est devenu le bon temps d'autrefois?

    Oh! reviens donc bon vieux temps d'autrefois,
        Pour que mon cœur s'épanche,
De Pasques fais vibrer en moi les doux émois,
Que je reporte en main mon rameau du dimanche!
Mais las! si je pleurais tous mes pleurs à la fois,
    Si j'égrenais mes soupirs par centaines,
    Oh! bien en vain couleraient ces fontaines! . .
    Ne reviendra le bon temps d'autrefois!

La Veillée des Noces.

Le prêtre était assis des noces près la table,
        Le gâteau de noce était fait,
De noces le bahut était très confortable,
        Et le lit de noce au complet.
    Près du foyer était assis le père,
        A ses côtés était la mère;
La blanche mariée était en beaux atours,
    Mais de son œil morne était la paupière . . .
                " Ululah!
                Ululah!"
Vite tombe la nuit, le soleil en arrière
    Se montre . . . et loin sur l'eau sont ses amours.

Dans l'occident je vis rouge-sang un nuage,
        Sitôt le lever du matin,
Que préserve le ciel l'élu du mariage
        Ce soir, de tout mauvais destin!
    La porte s'ouvre, et la brise stridente
        Rugit, et jette l'épouvante;
C'est . . . oui, c'est la Banshee et ses lugubres cris
    De par le mont annonçant son passage.
                " Ululah!
                Ululah!"
Le jour a cessé d'être, et devant le sillage
    De son bateau les flots font leur roulis.

Les conviés autour du lit des épousailles
De noce entament le gâteau;
Mais sans penser à mal, ce sont les funérailles
Dont ils allument le flambeau,
La mariée en sa chambrette prie,
Car le vent siffle sa furie;
Quand retentit un cri lugubre, caverneux . . .
Les noces sont de tristes funérailles!
" Ululah!
Ulnlah!"
Et le beau jouvencel est pour ses épousailles
De Kilféra conduit aux sombres lieux!

NE CONNAISSEZ-VOUS PAS CE FLEUVE AU DOUX SOURIRE?

NE connaissez-vous pas, fut-ce par un ouï-dire,
Ne connaissez-vous pas ce fleuve au doux sourire,
Qui conle en tapinois
Auprès de rocs et bois,
Et s'en va serpentant avec gentil bruire?
Rempli d'un saint émoi je le revois toujours,
Je revois son conrant des yeux de la mémoire,
Oh! je chéris encor son chaut invitatoire,
Car près de mon berceau ce beau fleuve a son cours:
Ne conuaissez-vous pas, fut-ce par un ouï-dire,
Ne connaissez-vous pas ce fleuve au doux sonrire,
Qui coule en tapinois
A travers rocs et bois,
Et s'en va serpeutant avec gentil bruire?

Il est je ne sais quoi dans le vallon natal,
Qui s'infiltre en notre âmo en charmante musique,
Il est do la beauté, du frais, de l'idéal
Dans la brise qui joue, et dans la fleur pndique.
La mémoire des jeux, des plaisirs d'autrefois
Qui de nouveau nons font visager notre enfauce,
Est plns chère à nos cœurs quo l'or et la puissauco,
Quo les riches hochets que nous donnent les rois.
Ne connaissez-vous pas, fut-ce par un ouï-dire,
Ne connaissez-vous pas ce flenve au doux sourire
Qui coule en tapinois
A travers rocs et bois,
Et s'en va serpentant avec geutil bruire?

Oh ! Sœur ! lorsqu'au milieu de doutes, de chagrins,
Qui de la vie hélas ! eurayent le voyage,
Je me reporte vers ce fleuve aux donx refrains
Aussi vers ces plaisirs, les joyaux dn jeune âge,
L'esprit tout affaissé sous le poids dn malhenr,
Il me faut dans le ciel cette sainte espérancc
Qn'on m'inculqua jadis aux jours de mon enfance, .
Pour empêcher alors de se briser mou cœur :
Ne connaissez-vous pas, fut-ce par un ouï-dire,
Ne connaissez-vous pas ce fleuve au doux sourire
Qni coule en tapinois
A travers rocs et bois,
Et s'en va serpentant avec gentil bruire ?

O'Brazil, l'Ile des Bienheureux [1]

Sur l'Océan qui crense où s'asseoit votre chaume,
Se dessine, dit-on, un beau pays-fantôme,
Les hommes qui l'ont cru morcean tombé des cieux
L'appellent " O'Brazil "—l'île des bienheureux.
La belle vision on la voit du rivage,
Et d'année eu année, étaler son mirage,
Les nuages dorés s'y groupent avec soin,
Si, qu'on croit voir l'Eden, an loin, au loin, au loin !

Enteudant un bean jour conter cette merveille,
Un paysan crédule y brûla sou oreille,
Et dirigea d'Ara la sainte cependant,
Vers la belle O'Brazil sa voile à l'occident.
Il n'écouta les voix le hélant du rivage,
Il n'écouta les vents précurscurs de l'orage,
Mais quitta du foyer le tant cher petit coin
Eu quête d'O'Brazil au loin, au loin, au loin !

Le matin tont pimpant sur le flot vint bruire,
L'île-fantôme au loiu refleta son sourire ;
Midi vint, à ses feux le nouvean Paradis
Dans un charmant lointain brillait, mais indécis :
A la fin vers le soir, tourné vers son sillage
Le voyageur en vain cherche Ara, son rivage ;

---

[1] Ou dit qu'une île fantôme est quelquefois vue des îles d'Arran, sur le bord occidental de l'Atlantique.

'L'île des bienheureux, doit être dans ce coin,'
Se dit-il; 'mais hélas! c'est loin, bien loin, bien loin!'

O rêveur imprudent! sur Ara remets voile,
Voici le crépuscule, et déjà point l'étoile;
Insensé de troquer par une illusion
La paix de ton chez toi contre une vision.
La raison le pria,—vaine fut sa prière,
Et d'Ara plus jamais ne revit la chaumière;
La nuit descendit sombre, et seule fut témoin
De sa mort sur les flots irrités, loin, bien loin!

A vous, mes chers amis, ai-je besoin de dire
Le mythe de ces vers que vous chante ma lyre?
Comme quoi du plaisir le fantôme brillant
Leurre dans la jeunesse un cœur par trop bouillant,
Si, qu'il paraît plus beau que cette île-mirage,
Que son sourire atteint, fascine le plus sage;
Mais hélas! quel malheur! pour le cœur qui sans soin
Laisse le doux foyer du devoir loin, bien loin!

Ah! pauvre aventurier! sur cette mer houleuse
Pour l'île sainte il eut dû laisser l'île heureuse!
Mais le cœur repentant a là haut un gardien,
Qui de l'enfant ingrat est encor le soutien.
Qui voudrait faire fi de l'offre d'assistance,
Quand il suffit pour Dieu d'un peu de repentance;
Et pour suivre un fantôme, homme est-il donc besoin
D'aller sur l'océan mourir au loin, bien loin!

GURNER (W.)

Telle est la Vie.

Batir à chaque instant des châteaux dans les airs,
Passer des jours, des nuits pleins de soucis amers,
Pour aller en avant—où? . . qui sait? . . Aux enfers!
Telle est la vie!

Voir bientôt se faner les roses de l'espoir,
Et les plus doux plaisirs s'éclipser en un soir,
Pour laisser en nos cœurs un vide, un désespoir,
Telle est la vie!

Des ouvrages fort beaux, de sublimes projets,
Tous très bien commencés pour rester incomplets,

Et puis tous effacés pour toujours, à jamais,
Telle est la vie !

Les vœux de l'amitié faits avec tant d'émoi
Bientôt brisés, souvent sans trop savoir pourqnoi,
Nargue des gages saints dont fut si doux l'octroi,
Telle est la vie !

Se cramponner enfin pour conjnrer le sort
Au cœur fidèle et sûr dont l'amour est le port,
Et puis le voir partir emporté par la mort,
Telle est la vie !

Donc puisque nos plaisirs ne sont que vains plaisirs,
Nos espoirs des éclairs suivis de vains soupirs,
Ne devrions-nons pas saluer de désirs
Meilleure vie !

Là, lorsque notre œil terne à peine sera clos,
Là, l'âme à tont jamais trouvera le repos,
Et plus n'anrai besoin de dire à tout propos :
Telle est la vie !

Mais bien en rencontrant sous les sacrés parvis
Vêtus de pureté, ceux qu'elle aimait jadis,
Adorer et chanter Dieu le père et le fils,
Sera la vie !

HABINGDON (W.)*

(1605.)

La Nuit Source de Sapience.

Quand je contemple à l'heure de minuit,
Tout pensif, la céleste sphère
De joyaux émaillée, et que la sombre nuit
Dans son noble appareil apparaît à la terre ;

Au firmament, séjour mystérieux,
Tout à coup prend son vol mon âme,
Pour déchiffrer, pour lire au grand livre des cieux
Du Tout Puissant quel est le sublime programme.

Car c'est un fait, il n'est point d'astre au ciel
Dont si minime soit la flamme,
Qui n'ait écrit sur lui le nom de l'Eternel,
Et qui, silencieux, à tous ne le proclame ;

Aucune étoile aux regards se cachant,
Qni ne contracte sa lumière
De manière à former pour l'esprit chevanchant
Qui s'en va dans son vol interroger la sphère,

Un cercle, un point où dans l'immensité
Comme en un livre il puisse lire,
Que le ciel ne nous montre autant de majesté
Qu'afin de nous servir d'éternel point de mire,

Et de graver au fin fond de nos cœurs
L'inanité de la puissance
De ces heureux d'un jour, rois, on bien empereurs,
Qui sur le sang versé trônent leur existence.

Que pour apprendre à ces buveurs de sang
Que d'une contrée ignorée,
Il peut soudain descendre, et ce, de bnt en blanc
Une armée, elle aussi de carnage altérée,

Ou qnelqu'essaim de qnelqne nation
Vivant dans des climats de glace,
Peut bien être lâché pour la punition
Des brigands couronnés, pour leur donner la chasse,

Jusqu'à ce qne ces conquérants nonveaux
Egalant les vaincus en vice,
Refoulés à leur tour, sneccombent sous leurs maux,
Car chaque trône humain recouvre un précipice.

Ainsi ces feux célestes de la nuit
Bien que muets en apparence,
Démontrent le néant de nos désirs,—vain bruit
Qui, né de l'orgueil, meurt de sa propre indigence.

Car tous ces feux ils ont veillé sur nons
Depnis le premier jour du monde,
Ils ont vu le péché grouiller sous leurs dessous,
Et rien de permanent sur cette terre immonde.

HALE (W. C.)*

L'AMOUR ET LE MYRTE.

" GENTES fleurs de l'été, vivez, vivez pour moi!"
Leur dit le jeune Amour par un beau soir d'automne:
" Que deviendrai-je, hélas! moi qui par vous suis roi? . .
Que vous ne soyez plus, et je perds ma couronne!"

Les fleurs ne dirent mot ; c'est en vain qu'il priait,
Chaque brise au matin l'entourait de décombres,
La feuille sur la feuille à chaque instant tombait,
S'affaissant de la mort dans les nuages sombres.

Lorsque le rude hiver eut enterré l'été,
Sous d'énormes débris de feuilles et d'éteules,
L'Amour errant transi, dans sa verte gaîté
Vit le Myrte agitant ses feuilles restant seules :
" Oh ! " fit-il à l'aspect du charmant arbrisseau :
" Je trouve sous ce toit un logis magnifique,
Et je vais m'y blottir. Dorénavant tout beau !
Au froid sous ce bosquet je puis faire la nique ! "

" Viens t'abriter ici," dit le Myrte à l'Amour,
" Mon printemps éternel, tiens, je t'en fais hommage,
Et quand viendra l'hiver, moi, je cramponne autour
De toi, comme un manteau, mon vert et frais feuillage."
Et c'est depuis ce temps qu'on voit nos amoureux
Auprès de la beauté pour trouver moins d'obstacle,
D'une branche de Myrte accompagner leurs vœux ;
Car de l'Amour le Myrte est le doux habitacle !

HARRIS (JOHN).

A l'Hirondelle.

Près ce recoin mousseux, ô petite Hirondelle
Qui volètes d'un air joyeux,
Te baissant pour baiser, effleurer de ton aile
La simple fleur, ornement de ces lieux,
Sois bien-venue, oh ! oui, sois bien-venue,
Et laisse-moi, m'énivrer de ta vue !
Tu dois rapporter de là bas
Des contes amassés dans les lointains climats,
Que tu vas raconter aux ruisseaux, aux montagnes,
Aux gais vallons, aux riantes campagnes ;
Et maintenant, près mon recoin mousseux,
Tu viens m'effleurant de ton aile,
Eventailler mon front brumeux,
Sois bien-venue, ô petite Hirondelle !

Oh ! sois la bien-venue, ô petite Hirondelle !
Aimes-tu, dis-moi, ce recoin ?

Mes rêves éveillés ils font là sentinelle,
Tout embaumés de l'odeur du sainfoin.
Oiseau ! c'est là le boudoir du poète !
Ne prends pas peur, autour de lui volète!
Ici pour toi point de danger,
Un poète rêveur peut-il te déranger?
Parmi bois et forêts et sous leur bel ombrage,
D'autres oiseaux nous disent leur ramage
Pendant l'été ; mais toi dès le printemps
Doucement m'effleurant de l'aile,
Tu viens m'annoncer le beau temps,
Sois bien-venue, ô gentille Hirondelle !

HAWKES (REV. DR.)

Le petit Aveugle.

C'était par un beau jour d'été,
L'air pur n'avait qu'un doux bruire,
L'oiseau chantait en liberté,
La nature était tout sourire.

Je laissais flâner mon esprit
En parcourant un vert bocage,
Lorsque mon œil soudain surprit
Deux enfants sous le noir feuillage.

Une fille, un petit garçon
Au pied d'un bouleau de vieil âge
S'étendaient—un épais buisson
Leur dérobait mon voisinage.

La jeune fille l'attifant
De sa main brisait la fougère,
Je vis alors que l'autre enfant
Etait privé de la lumière.

Soudain l'aveugle dit : "Vois tu
Cet oiseau qui chante, Marie?
Dis, est-il aussi bien vêtu
Qu'elle est belle sa parlerie ?"

— "Oui, mon Edouard, oui, je le vois,
Je le vois là bas sur un chêne."
— "Oh ! si par bonheur, une fois
Je pouvais voir, sœur, quelle aubaine !

" Tu dis que les arbres sont verts,
Tu dis que les fleurs sont bien belles,
Et que ces donneurs de concerts
Sont beaux—que belles sont leurs ailes,

" Voir ! . . . que cela doit être beau ! . .
Cependant la fleur embaumée
Moi je la sens—j'entends l'oiseau,
Je sens l'ombre sous la ramée !

" Ainsi Dieu m'a donné beaucoup,
Bien qu'il m'ait refusé la vue,
Mais, sœur," reprit-il tout à coup,
" Là haut, au ciel, de par la nue

" Est-il des aveugles, dis-moi ? "
— " Non, mon cher Edouard, la lumière
Est vive et pure . . . mais pourquoi
Cette question singulière ? "

— " C'est que j'aimerais bien voir Dieu,
Il est si bon pour moi, Marie ! "
Bien peu de temps, après ce vœu,
Près de son lit sa mère prie.

Sur sa joue, il sentit un pleur :
" Oh ! ne pleure pas, bonne mère,
Je vais voir Dieu, car dit ma sœur
Là haut chacun voit la lumière !

" Je t'y verrai, Marie, au ciel,
Mais toi quand tu viendras, ma mère,
Appelle Edouard.—A ton appel
Il reconnaîtra ta voix chère.

" Car hélas ! jamais ici bas
Il n'a pu jouir de ta vue,
Maman je ne te connais pas,
Mais ta douce voix m'est connue."

Pauvre enfant, il ne parle plus !
Mais sourit encore à sa mère,
Et Dieu dans le ciel des élus
Ouvrit ses yeux à la lumière !

HAWKSHAWE (MRS.)

Les Choses banales.

Le soleil est chose admirable,
Sur tous il verse sa splendeur;
Du panvre il éclaire l'étable,
Comme le castel du seigneur.

Le clair de lune est douce chose
Qui filtre à travers le châssis
Où le jeune enfant se repose
Sur un dodo blanc comme un lis.

Sur la mer solitaire, an large,
Il laisse tomber sa lueur
Sur le pêcheur et sur sa barge,
Sur les agneaux et le pasteur.

L'été les gouttes de rosée
Miroitent sous le vert gazon;
Des enfants la tronpe amusée
Brosse leur humide toison.

Du plus grand roi le diadème
N'a pas bijoux plus précieux,
Et nous, sans les regarder même,
Les foulons d'un pied dédaigneux.

Le rouge-gorge à tous envoie
De son gosier le chant divin,
Et la fleur épand dans sa joie
Son parfum le long du chemin.

Autant de charme a la nature,
Antant d'accents délicieux,
Pour ceux qui vivent sous la bure,
Que pour tous les trônants heureux.

HEBER (—)*

Dieu pourvoit au Lendemain.

Voyez! des lis de la vallée
Vous instruit la tige feuillée!
Oyez l'avis essentiel
Que donnent les oiseaux du ciel!

Arbre ou buisson tout justifie
Cette douce philosophie :
Mortels fuyez le doute et le chagrin,
Car le bon Dieu pourvoit au lendemain !

En tous lieux les rois n'ont pas certe
Comme nous, oiseaux, table ouverte,
Et leur tunique d'apparat
De la rose n'a pas l'éclat.
Nous n'avons greniers d'abondance,
Mais gais nous chantons l'espérance :
Mortels fuyez le doute et le chagrin,
Car le bon Dieu pourvoit au lendemain.

Celui là qui régit l'année
Guide notre humble destinée,
Et ce Sublime Ordonnateur
Nous fait un duvet protecteur.
Ne craignons donc ni glu, ni piège,
Folâtrons, le plaisir allège !
Et sans soucis narguons le genre humain,
Car le bon Dieu pourvoit au lendemain !

HEDDERWICK (JAMES).

Chagrin et Poësie.

Ne pleurez sur les torts dont se plaint le poète,
Ne pleurez point sur ses douleurs,
Car le chagrin est la source secrète
Où de la Poësie il va chercher les fleurs.

Les ruisseaux sont bercés sur des lits de rocaille
Avant que pures soient leurs eaux ;
Et les cailloux frôlés comme limaille
De par la mer, avant qu'ils ne fassent les beaux !

Fleurs au matin sont bien plus belles dans leurs larmes,
Leur scintillement bien plus beau,
Que vers midi ; la terre a plus de charmes
Alors qu'après l'ondée y vient chanter l'oiseau.

Des profondeurs sans fond sont l'asyle des perles
Les plus brillantes de Ceylon ;
Dans l'épaisseur des buissons sont les merles,
Au fin fond de la mine est le plus beau filon.

A travers le rocher tout crevassé l'eau glisse,
Et puis retombe sur le sol;
Et de la lyre on frappe l'orifice
Si l'on vent obtenir *la, si, re, mi, fa, sol.*

Par des pieds étourdis pauvre fleur écrasée,
Rend l'âme avec tout sou parfum;
L'or doit au feu subir une pesée
Avant qne sa splendeur soit livrée à quelqu'un.

Lorsque le crépuscule en quittant sa caverne
Nous amène ses froids brouillards,
Le ver luisant allume sa lanterne,
Et l'oiseau de la nuit chante ses chants criards.

A la chuto du jonr paraît soudain l'étoile,
Et son éclat surnaturel;
Et le nuage en pleurs . . . voilà la toile
Où, la palette en main, Dieu peint son arc-en-ciel.

Ne pleurez sur les torts dont se plaint le poète,
Ne pleurez donc point ses douleurs,
Car le chagrin est la source secrète
Où de la Poësie il va chercher les fleurs.

LE DIMANCHE À LA CAMPAGNE.

L'EGLISE je la quitte;—il fait bien beau—c'est Mai.
La voix du sermonneur las! qui n'a rien de gai
Et m'agite et m'oppresse . . . et pourtant à cette heure
Radieuse d'effets—de la sainte demeure
Je me détourne pour aller chercher le frais
Du ruisseau qui murmure et chante tout exprès,
Pour fêter, salner le Roi de la Nature,
Pour aller admirer les énivrants attraits
Des fleurs, chastes beautés qui croissent sans cultnre.

L'orage tourbillonne—et voyez! le zéphir
De la terre fleurie étonffe le soupir:
Le volcan chaleureux vit, bondit et trépigne,
Et va se refroidir dans le sein de la vigne:
La douleur n'a qu'un jour—la santé sans effort
Elle! . . a toute la vie; et la face d'un mort
Est veuve de chagrin; le ciel a son dictame
Ponr tout combat mortel. L'étoile onques ne dort,
Et vite de l'éclair s'éteint la fanve flamme.

Qu'est-ce donc que la mort ? Et pourquoi donc toujours
L'homme dans la tristesse amoindrit-il ses jours
D'un pareil univers devant la face heureuse ?
L'ombre du corbillard, du cyprès, de l'yeuse
De ses brillants espoirs efface la lueur.
Oh ! pour lui que n'est il un mot consolateur
Qui vienne du trépas lui préparer la route,
Que n'est-il une main dont la gente douceur
Lui fasse trouver bon le tombeau qu'il redoute !

HEMANS (MRS. FELICIA).*

LE CADRAN DES FLEURS.

C'ÉTAIT un doux penser que de marquer les heures
Qui roulent vers l'Eternité,
Par les fleurs entr'ouvrant ou fermant leurs demeures,
Et qui rient dans les jours d'été.

Ainsi chaque moment avait à lui sa teinte
Corolle et calice divers,
La rosée y pouvait se reposer sans crainte
Comme une perle au sein des mers.

Le temps pût s'écouler avec si doux indices
Dans un torrent toujours doré,
Avant que l'homme eut dû du jardin des délices
Quitter le séjour adoré.

Ainsi les jours ont pu se compter avec charmes,
Jours de rêves, de chants si beaux,
Lorsque dans l'Arcadie, ignorant les alarmes,
Les bergers menaient leurs troupeaux.

Et de même en cette île où le bonheur réside
Au loin dans une mer sans vents,
Et dont maint nautonier de la trouver avide
N'a pu voir que les affluents.

Et cependant la vie en sa course réelle
N'a-t-elle pas toujours aussi
Quand un plaisir s'éteint, espérance nouvelle
Qui vient lui dire : " Me voici ! "

Oh ! vivons donc, ainsi qu'une fleur après l'autre
Se ferme, et puis s'ouvre à son tour,
En laissant cependant un lien bon apôtre
Pour nous dorer la fin du jour.

Le Chant de la Nuit.

A toi je viens Terre !
Avec tous mes dons :—et pour chaque fleur,
Pour renouveler sa vie éphémère,
Avec moi j'apporte éclat et fraîcheur.

Il n'en est pas une,
Parmi bois et monts, qui scintille au loin,
Que ne charme pas mon ombre opportune,
Oui—quelqu'écarté soit son petit coin.

Avec mes doux voiles
Je viens chaque soir mirer dans les eaux
Des lacs, des ruisseaux mes blanches étoiles,
Eux miroirs le jour, des lis, des roseaux.

De la quiétude
Aux vallons, aux bois j'apporte la paix,
Le faon, l'alouette en leur solitude
Trouvent tous par moi leurs vœux satisfaits.

Sur mon cœur je presse
L'enfant fatigué, puis sur ses beaux yeux
Je souffle soudain songes de liesse
Pour bercer son âme, et le rendre heureux.

Suis silencieuse !
Oh ! que nenni dà ! . . j'ai nombre de voix
D'accents variés ;—et mystérieuse
A la terre, aux cieux je parle à la fois.

Je parle sans morgue
Aux petits oiseaux qui jasent entr'eux ;
J'aime aussi parfois, j'aime à toucher l'orgue
A travers les pics des pins résineux.

Mais dans l'âme humaine
De petites voix j'éveille à propos
Des cent, des milliers, chuchotant à peine,
Assez haut pourtant pour des yeux mi-clos.

C'est la sonvenance
De fidèles cœurs, de beaux jours passés,
De tendres émois, de chagrins d'enfance,
Ou bien des vertus de chers trépassés.

Ces voix d'outre tombe
Planent au-dessus du lit de l'amour
Sans bruit cependant ; ainsi la colombe
Roucoule sa peine à la fin du jour.

Je suis solitaire !
Oh ! que nenni dà ! j'ai pour compagnons
Fantômes du cœur—de l'imaginaire,
Le Beau, le Hideux, les Gais, les Grognons !

La lumière éteinte
D'un œil qui n'est plus, c'est ma foudre à moi ;
De vive tendresse ou d'angoisse empreinte
Elle trouble l'âme, ou répand l'effroi.

Moi, dont l'influence
Douce endort la fleur, l'oiseau dans les bois,
Terrible souvent, je suis la vengeance
Et fouillant les cœurs je les rends pantois.

Moi qui le soir berce
La feuille des bois,—j'amène à minuit
Aux coupables cœurs le remords à verse ! . .
Terre souviens-toi ;—car je suis la nuit !

OH ! VOUS NE LAISSEZ PAS UN VIDE BELLES FLEURS.

OH ! vous ne laissez pas un vide belles fleurs
Qui naguère animiez la fontaine et la grotte,
La rosée a toujours ses fériques faveurs,
La feuille son doux bruit, le jeune oiseau sa note.

Un murmure toujours se fait sentir sur l'eau
O lys ! où ta splendeur éclata sans rivale,
L'onde ne pleure pas son enfant le plus beau
Quand se disperse au vent sa couche nuptiale.

Et toi belle hyacinthe aux corolles d'azur
Maintenant loin de toi, bien loin erre l'abeille,
Sans penser la volage à ce parfum si pur
Dont ses sens éblouis aspiraient la merveille.

Enfants de la nature au rayon de soleil
Vous qui donnez la joie, à la brise une grâce,
Notre sort est-il donc à votre sort pareil,
Passons-nous comme vous sans laisser plus de trace?

Un meilleur Monde.

"Tu me parles, souvent, maman d'un meilleur monde
Où de charmants enfants joue une troupe blonde;
Où se trouve maman ce monde radieux,
Que ne le cherchons-nous pour être tous heureux?
Est-ce où s'épanouit la douce fleur d'orange,
Où danse le follet, où chante la mésange?"
— "Ce n'est pas là, non pas là, mon enfant!"

"Serait-ce où le palmier élève son plumage,
Où la datte mûrit sous un ciel sans nuage;
Serait-ce dans cette île où la mer éblouit,
Où des bois, des forêts la senteur réjouit:
Où d'étranges oiseaux brillent sous la ramée,
Où de divins parfums la terre est parfumée?"
— "Ce n'est pas là, non pas là, mon enfant!"

"Est-ce bien loin, bien loin, bien par de là l'espace,
Où sur des sables d'or le fleuve se prélasse;
Où les rubis nombreux reluisent si brillants,
Où la mine s'éclaire au feu des diamants,
Où la perle rayonne au vaste sein de l'onde,
Est-ce donc là, maman, qu'il est ce meilleur monde?"
— "Ce n'est pas là, non pas là, mon enfant!

"L'œil ne l'a jamais vu, ni jamais les oreilles
N'ont de ses chants divins entendu les merveilles;
Des rêves ne sauraient créer monde si beau;
La mort ni la douleur n'ont point là de château;
Le temps ne flétrit pas les fleurs toujours écloses,
Car c'est là haut, au ciel que sont toutes ces choses,
Là haut! au ciel, entends-tu cher enfant!"

HERBERT (MISS).

Les Voix du Passé.

Il y a dans la brise une voix épuisée
Murmurant d'incessants sonpirs,—
Il y a dans la mer et sa blanche rosée
Un rêve plein de souvenirs!
Il y a descendant du pic de nos montagnes
Ne sais quel long chuchotement,
De nos ruisseaux aussi, de nos vastes campagnes
Nous vient comme nn gémissement.

Oh! cette sainte voix qui parle à la nature,
De nos morts c'est la noble voix.
Ces morts dans nos vallons eurent leur sépulture
Dans les grands combats d'autrefois,
Où pour la liberté chacun quittait son gîte
Et courait affronter le fer;
Et cette vieille voix toujours plane et s'agite
Sur la forêt et sur la mer.

Ile de brumes, mais île chère au poète,
Ile de maint lai de héros
Qu'as-tu fait de ta gloire autrefois peu muette?
Tes honneurs sont-ils au repos?
A ce soupir d'émoi que gémit la nature
Irlandais! serez-vous donc sourds?
Les héros, vos ayeux dormant en sépulture
Seront-ils esclaves toujours?

HERRICK (ROBERT).*

Argument à son Poème intitulé: "Hespérides."

Je chante les ruisseanx, les bosquets, les oiseanx,
Avril, Mai, Juin, Juillet, leurs fleurs et leurs joyaux;
Je chante aussi le Mai qu'on élève an village,
L'éponsée et l'époux, et les jenx dn jeune âge.
Je chante les amours, je chante la gaîté,
Les flonflons de Bacchus, la chaste volupté;
Je chante la rosée, et la pluie et l'aurore,
Et l'épice et le baume, et que dirai-je encore?
Je chante aussi comment passe en fuyant le Temps,
Comment rougit la rose en son premier printemps,

Et ce qni fit du lis blanche la campanule;
Je chante les vallons si beaux au crépuscule,
Je chante les lutins, Mab et l'Enfer, enfin
Je chante encor le Ciel—que j'espère à la fin!

Aux Fleurs épanouies.

Doux gages d'un arbre fécond
Pourquoi finir si vite,
Pourquoi nous faire ainsi faux bond
Et tomber en faillite,
Ne pouviez-vous, prenant du temps,
Rester avec nous plus loug-temps?

Bravant un peu moins l'aquilon,
Pourquoi dire petites
Un "Bonsoir monsieur Pantalon!"
En délaissant vos gîtes?
Faut-il que la uature, hélas!
Nous montre à peine vos appas.

Mais vous êtes livres charmants
Qu'avec joie on feuillète,
C'est pourquoi Messieurs les amants
Font de vous la cueillette;
Et comme tout ce qui vit beau,
Vous avez précoce tombeau.

Une Ondée de Fleurs.

L'Amour, ce gentil Asmodée
Descendit un beau jour de fleurs sous une ondée,
Et sous la douce averse au lieu de me choyer
Il faillit presque me uoyer.
Rouges, blauches, ces fleurs étaient de plns fort belles
Et leur parfum si donx,
Que ne saurais dire, entre uons,
Si le regard était plus épris d'elles
Que u'était flatté l'odorat.
Or, taudis que cherchais, pour moi c'était merveille,
A décider l'interrogat,
Le petit Dieu badin vite se fit abeille,
Et puis soudain uotre brouillon
Me piqua de sou aiguillon.

D'un aussi vilain tour je déduis pour morale:
Que souvent sous les fleurs il se cache un serpent;
Que rose ou que baiser ont douceur sans égale,
Mais que de les cueillir parfois on se repent;
Et que la plus belle églantine
Sous un dehors pimpant
Cache toujours hélas! une cruelle épine!

HEYWOOD (THOMAS).*

Nuages filez vite.

Nuages filez vite;—et salut à toi jour!
Avec la nuit disparaît la tristesse;
Brise, doucettement va, porte à ma maîtresse
L'expression de mon amour.
Oiseau fais ta toilette,
Pour plaire à son esprit, moi j'emprunte toujours
Avec l'aile du vent le chant de l'alouette;
Et toi doux rossignol de ta voix de velours
Va dire le bonjour à mes gentils amours,
Va dire le bonjour à mes gentils amours!

Sors de ton lit mousseux mon petit rouge-gorge
Et dis bonjour à mes gentils amours;
Et pour mieux me prêter votre charmant concours
Oiseaux laissez-là le grain d'orge:
Que votre voix toujours
Merle, grive, étourneau, verdelet et fauvette
A vos douces chansons donnent un libre cours,
Que chacun à l'envi chante son ariette,
Pour dire le bonjour à mes gentils amours,
Pour dire le bonjour à mes gentils amours!

HOME (CECIL).

Edith.

Je l'aimais, je l'aimais au-dessus du ciel même,
De mon amour jamais il n'eut su le poème,
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Lui contre cet orgueil il prit de la colère,
Et contre moi devint d'humeur atrabilaire.
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Quand il revint je ris sous ma douleur amère,
Mon sourcil se couvrit d'un voile de colère,
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Je lui dis: "Marguerite est damoiselle fière,
De ce côté là mieux votre cœur est prospère;"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Je lui dis: "Marguerite a fort riche cassette,
C'est bien de lui conter amoureuse fleurette;"
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Et je continuai: "je vous parle en amie,
Cherchez à l'épouser, et vous n'y perdrez mie!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Son visage pâlit;—je fus comme l'éteule
Quand il partit soudain.—Oh! Dieu que j'étais seule!
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Oh! Dieu qu'ils furent longs ces longs mois pleins de neige,
Mais nul, de mes chagrins n'eut soupçon du cortège! . .
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Je n'entendis son nom une fois, non pas certe,
Avant que le printemps n'eut pris sa robe verte,
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Alors s'en vint chez moi la belle Marguerite,
Qui me dit: "Dans un mois serons unis, petite!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Je la félicitai, j'eus pour elle un sourire,
Je souhaitais la mort cependant dans mon ire,
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Ne pouvais conserver un lopin d'espérance,
Du sommeil éternel j'appelais l'assistance . . .
Ah! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Pourtant je priai Dieu de m'accorder la grâce
De le revoir encore une fois face à face,
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Et quand le jour se fit plus grisâtre et plus sombre,
Près du lieu de repos, je rencontrai son ombre . . .
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Dans mon orgueil blessé je puisai du courage,
En sachant qu'il couvait un autre mariage,
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Et je ne craignis plus de lui montrer mon âme,

Et de lui laisser voir à nu pour lui ma flamme,
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Je dis: "Ne veux cacher, cela plus ne m'importe,
L'amour qui de mon cœur a su forcer la porte,"
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
"D'un amour aussi grand vous n'étiez certes digne
Vous qui ne sûtes pas en deviner le signe."
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

"D'un amour aussi grand vous n'étiez certes digne,
Puisque pouvez aimer fillette si bénigne;"
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
"Oh! c'est fort bien d'avoir placé vos soins sur elle,
Sur elle un vrai poupard, un esprit sans cervelle!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

"Mon mépris, eussiez dû, pour vous je le déplore,
Le placer au-dessus d'un amour incolore,"
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
"Puisque de l'épouser vous vous passez l'envie,
Sachez que mon amour pour vous, c'était ma vie!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

Dans son regard je pus lire une peine extrême,
Il était tout angoisse, et prêt à mourir même;
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
Mais alors qu'il parla: "M'avez fait grande injure
Damoiselle!" . . dit-il d'une voix forte et dure.
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

"J'eus à donner un jour un cœur rempli de flamme,
Mais vous l'avez broyé sans nul émoi, Madame;"
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
"Je ne puis plus aimer d'une amour si profonde,
Non . . . pour moi cette amour elle a quitté le monde!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

"L'amour dont vous aimais, un amour tout d'élite,
Ne le pouvais jamais donner à Marguerite;"
Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
"Mais me dis, quand par vous fus traité de la sorte:
La Damoiselle Edith que j'adorais est morte."
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

"Oh! Damoiselle Edith ne pouvez jamais être
Ce que fûtes pour moi naguère . . . mon bien-être;"

Pour une jeune fille, il sied si bien l'orgueil!
"Oh! Damoiselle Edith ne saurais jamais être
Le même que j'étais avant de vous connaître!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

"Mon cœur est tout saignant d'un amour sans limite,
Eteint—mais trouverai repos en Marguerite;"
Pour une jeune, fille il sied si bien l'orgueil!
"Edith n'ai plus en vous d'espoir d'aucune sorte,
Marguerite à présent remplace Edith la morte!"
Oh! ma robe de noce . . . elle est dans le cercueil!

J'entends le carillon des cloches du village
Joyeusement sonner l'heure du mariage;
Pour une jeune fille, oh! qu'il sied bien l'orgueil!
Au bon Dieu moi je fais en mon cœur la prière
Qu'elles tintent bientôt le glas du cimetière! . . .
Ah! ma robe de noce . . . est au fond du cercueil.

HORTON (REV. T. G.)

Chant de Félix.

J'ai vu—chose admirable à voir!
Tout vêtu de printemps se cramponner le lierre
Au chêne au tronc noueux, son ami, son espoir,
Et son protecteur tutélaire:
J'ai vu ce chêne entouré malgré lui,
Lui servir de soutien, de bouclier, d'appui,
Et le préserver, chose sûre,
Des coups de vents cruels et de la moindre injure.

Puis à l'aspect de l'arbre altier
De sa protection enveloppant le lierre,
En lui j'ai cru trouver l'emblème familier
D'un heureux ménage sur terre:
Ainsi devraient vivre de bons époux,
Les cœurs entrelacés des liens les plus doux,
Toujours ouverts à l'espérance,
Et prêts à s'entr'aider lorsque vient la souffrance.

J'ai regardé souventefois
Deux ruisseaux qui s'étant rencontrés, d'aventure,
N'en faisaient plus qu'un seul, glissant à travers bois
Plaine ou vallon leur onde pure;

Réfléchissant les rayons du soleil
Et les faisant danser sur leur cristal vermeil,
Ou bien murmurant à la lune
A l'heure de minuit un doux chant sans lacune.

Et me suis dit : Ainsi deux cœurs
Quand ils sont bien unis ont l'art de battre à l'amble ;
Tout comme ces ruisseaux tous les deux gais causeurs
N'en font qu'un en marchant ensemble.
Et notez bien que dans un saint amour
Deux nobles cœurs épris qui se vouent sans détour
Au bonheur de l'un et de l'autre,
Ne sont plus deux, mais un,—comme le dit l'apôtre.

Vouloir séparer ces ruisseaux
Maintenant, voyez-vous, serait une chimère,
Non plus jeter à bas le chêne et ses rameaux
Sans écraser aussi le lierre :
Et c'est ainsi que dans un saint hymen,
On ne peut séparer sans grande violence
Deux êtres enlacés si bien
Que leurs deux corps unis ne font qu'une existence !

Chant d'Ephtheiron.

(Fragment d'un poème intitulé "Félix.")

A moi mes gais lutins ! A moi mes gentils diables !
Dans cette nuit aux chances favorables,
Notre carnaval
N'aura pas d'égal !
Hourra pour le vent, et pour le tonnerre !
Pour la pluie aussi qui nous désaltère !
Car ces vils humains
Des pieds et des mains
Ne sachant que faire,
Ont tout envahi l'abîme profond
De notre enfer, ce puits sans fond,
Fouettés par le vent, et par le tonnerre,
Aussi par la pluie et son eau légère !

CHŒUR.

Hourra pour la pluie et son eau légère !
Hourra pour le vent et pour le tonnerre !

EPHTHEIRON.

Ecoutez, écontez ce long cri de douleur
Qui se fait jour des parois de son cœur.
Ainsi que les ondes,
Qui, les furibondes,
S'élancent poussant des rugissements,
Envahissant tout dans leurs hurlements,
Dedans sa cervelle
Ce cri de crécelle
Jette le souci :
Voyez comme il gît, muet et tranquille,
Et tout effaré l'imbécile !
Mais dans notre lac de souffre épaissi
Il s'éveillera bientôt tout noirci !

CHŒUR.

Hourra pour la pluie et pour le roussi !
Et pour le tonnerre et le vent aussi !

EPHTHEIRON.

Voilà jà sur son cou tous les poissons avides
Venant tâter de ses veines livides ;
Ce maître brochet
Dans ses doigts se met,
En dépit du vent, aussi de la pluie,
Déjà sur son corps le drôle s'appuie,
Pendant qu'un crapaud
Vous le prend d'assaut,
Et sur lui digère,
Lui faisant le gueux au milieu du front
Ce cruel et sanglant affront,
En dépit du vent, malgré le tonnerre
Et la pluie aussi s'infiltrant légère.

CHŒUR.

Honrra pour la pluie et son eau légère,
Hourra pour le vent et pour le tonnerre !

EPHTHEIRON.

Dans nos chaudrons d'enfer son âme rôtira,
Et du plaisir, c'est le *nec plus ultrà*,
Lutins ! quand j'y pense,
Avant que la danse

Que dansons ici n'ait sa fin encor,
Et que nos ébats n'aient pris leur essor.
Dedans uotre gouffre
Oh! comme il s'engouffre!
Sa tête à l'évent
Se disait pourtant la mort est vétille!
Et puis uoyait sa souquenille,
Pour narguer la pluie et narguer le vent,
Le tonnerre anssi qui gronde souvent!

CHŒUR.

Hourra pour la pluie aussi pour le vent,
Et pour le tonnerre au bruit émouvant.

EPHTHEIRON.

Mes gais lutins, mes bonnes âmes,
Que fîtes-vous ce soir pour passer votre temps?

PREMIER DÉMON.

J'ai de frayenr dans un bon guet-apens
Occis net une vieille . . . .

DEUXIÈME DÉMON.

Et soudain dans les flammes
J'ai couduit sa vieille âme en bas.

TROISIÈME DÉMON.

En feu j'ai mis tout un navire.

QUATRIÈME DÉMON.

J'ai jeté dans la mer comme goujons à frire
Les matelots au milieu du fracas.

CINQUIÈME DÉMON.

Témoin, moi de tous ces trépas,
Je u'ai rien fait du tout, tant je pouffais de rire.

SIXIÈME DÉMON.

Moi j'ai forcé certain Fesse-Mathien
Et le tour est assez bizarre,
Vite à s'empoisonner; ce qu'a fait cet avare
Pour économiser sou feu!

SEPTIÈME DÉMON.

Témoin de ce haut fait, moi, j'ai du domestique
Jusque là pauvre et fidèle bourrique
Eveillé les désirs . . . et courant au trésor,
De feu l'avare . . . il a volé tout l'or!

HUITIÈME DÉMON.

Moi j'ai forcé pour une peccadille
Une excellente mère à tuer son enfant !

NEUVIÈME DÉMON.

Et moi je suis tout triomphant,
Et ce n'est pour une vétille,
J'ai d'un très saint prédicateur
Illuminant la rouge trogne,
Fait tout d'abord un maître ivrogne,
Et puis un fou !

DIXIÈME DÉMON.

Moi j'ai de la pudeur . . .
Ne veux dire comment d'une très jeune fille
J'ai, de fil en aiguille,
Consommé la ruine . . . .

EPHTHEIRON.

Assez ! foi de Voleur !
Je suis content de vous, mes anges,
Vrai, vous méritez mes louanges !
Mais autre part on nous attend,
Séparons-nous, et bon voyage !

CHŒUR.

Oui, sus, séparons-nous, à l'ouvrage ! à l'ouvrage !
Et courons y tous en chantant :
Hourra pour la pluie et pour le tonnerre !
Hourra pour le vent, hourra pour Cerbère !

HOWITT (MARY).

L'Hiver.

La colline est veuve de fleurs,
L'arbre n'a plus aucune feuille,
L'oiseau qui sous le chèvrefeuille
Chantait l'amour et ses douceurs
Par de là les mers fait sa cueille.

Le champ des moissons est désert,
Noir est le pic de la montagne
Hier un pays de cocagne ;
Où naguère tout était vert
Tout est triste dans la campagne.

Le vieil arbre paraît plus vieux,
Plus morne est le lieu solitaire,
Tout semble entouré d'un suaire,
L'air est froid, et les amoureux
N'ont plus les bois pour se distraire.

Les sentiers si pimpants l'été,
Sont humides de moisissure,
Le chardon n'a plus de coiffure,
La bruyère plus de gaîté
Le glaïeul fané plus d'armure.

Dans son nid croupit le hibou,
Et les bestiaux baissent la tête;
Les daims, les chevreuils sont en quête
D'un auvent, l'écureuil d'un trou,
Et d'un noir terrier chaque bête.

Les riches ont, dans leurs châteaux,
Pour se garer de la froidure
Le feu de l'âtre, et la fourrure,
Mais le pauvre dans les hameaux
A peine a-t-il une clôture?

Aussi le pauvre est-il joyeux
Quand finit ce temps de souffrance;
Mais le riche en son opulence
Le regrette.—Pour les heureux
C'est la moisson—c'est la bombance!

Une nuit passe .... Et le matin
Voilà que la terre, ô merveille!
Toute radieuse s'éveille ....
Elle porte robe de lin,
La forêt couronne pareille!

L'hiver est-il donc sans beauté?
Regardez la blanche étendue,
Voyez poindre à travers la nue
Le gai Soleil .... Sa Majesté
Passe la Nature en revue.

Qu'il est éloquent ce tableau!
Qu'il est sublime ce silence!
L'imagination s'élance

Aux Orcades, ce froid bereeau
Où la neige est en permanence.

Nature sauvago du nord
Majestueuse, quoique rude,
Quel contraste ta solitude
Présente à nos yeux tont d'abord?
Point de fleurs sous ta latitude ! . .

Mais ici voyoz la forêt
Hier crispée en son allure,
Anjourd'hui portant sa parure
De mariée—et beau béret
Do diamants pour sa coiffure.

Jardin d'été fut-il jamais
Avec ses oiseaux et ses roses,
Plus riche en ses métamorphoses
Que les voûtes de ce palais
Aux ogives si grandioses !

HUNT (LEIGH.)*

Rondeau.

Jenny m'octroya doux baiser
En sautant do la chaise où lui contais fleurettes:
Voleur de Temps qui te plais à gloser
Inscris cela sur tes tablettes:
Après vois-tu, tu pourras tout oser,
Dire qne je vieillis, dire encore autre chose . . .
Que ma santé s'en va.—Mais ajoute à ta glose
Qu'à mon retour, Jenny, m'octroya doux baiser!

JEWITT (LLEWELLYNN).

Se Rencontrer—Se Séparer.

Venir à toi, c'est lo Printemps!
Quand tout est frais, quand les prés sont charmants!
Quand do son long sommeil s'éveillant, la Nature
Sur ses pieds sauto avec un doux murmure,
Et de tout gentils mouvements;

Que les boutons soudain brisent leur coque,
Que les feuilles aussi laissant là leur défroque,
Saluent nos pas errants.—Ainsi mon cher trésor!
En est-il avec moi! . . Dans mon cœur, dans son for,
Il est Printemps quand suis auprès de toi, ma belle,
Mais Hiver quand je suis loin de ma tourterelle.

Etre avec toi!—Mais c'est l'Eté,
Quand de ses fleurs il est tout brillanté,
Lorsque des vastes cieux la splendide dorure
Eclaire tout, ravive la nature,
En l'empreignant de majesté!
Quand des parfums la plus suave brise
Flotte dans les bosquets, nous énivre, et nous grise.
Ainsi toujours est-il, avec moi, cher trésor!
Renaissent les beaux jours, dans mon cœur, dans son for,
C'est l'Eté quand je suis auprès de toi, ma belle,
Mais c'est l'Hiver quand suis loin de ma tourterelle.

Oh! se reposer avec toi,
Oh! c'est l'Automne avec son riche octroi
De froment mûr, doré, de cieux d'un bleu céleste,
Illuminant la nature et le reste
De ses teintes de doux émoi!
Quand des parfums d'une senteur exquise
S'exhalent du beau fruit entrevu par Moïse . . .
Ainsi toujours est-il, indicible trésor!
Tu trônes sans égal, en mon cœur, en son for,
C'est l'Automne quand suis auprès de toi, ma belle,
Mais c'est l'Hiver quand suis loin de ma tourterelle!

Te quitter! . . c'est l'Hiver pour moi,
L'hiver lugubre et gai comme un convoi;
Quand toutes les beautés sous un manteau de neige
Se cachent las! sont en état de siège,
Que le silence se tient coi!
Lorsque l'amour, le bonheur, et la joie,
Dans la glace captifs ne trouvent plus leur voie . . .
Ainsi toujours est-il, et dans chaque saison,
Etoile de mon cœur, âme de ma maison,
Oui, c'est joie et bonheur quand je te vois ma belle,
Mais c'est l'Hiver quand suis loin de ma tourterelle!

JEWSBURY (MISS).*

La jeune Fille mourante.

" Ne me regarde pas d'un œil si triste, mère !
Contre le sort il faut mieux s'affermir,
Et ne le blâme pas à mon heure dernière,
Le désir que j'ai de mourir.
Je ne puis supporter maintenant davantage
Les maux que supportais jadis,
Car si ma vie est jeune d'âge,
Elle est bien vieille de soucis !

" Ne pleure pas sur moi, non, ne pleure pas, mère,
Vois-tu, mon front est ridé de chagrin,
Et tous les pleurs versés par ta douleur amère
Ne détruiront pas ce burin :
Et si tu pouvais voir dans mon cœur, dans ce gouffre
Trop épuisé pour un soupir,
Mère, à l'aspect de ce que souffre
Tu dirais : " Il faut mieux mourir !"

" Je sais que c'est l'été, je sens la douce haleine
Du mois de Juin ; j'entends le doux glon-glou
Du gai, du frais ruisseau qui s'en va par la plaine
Chanter sa musique au caillou :
Les roses de ma chambre à travers la croisée
Regardent, je les vois rougir ;
Mais mère, mon âme est usée,
Rien ne m'est plus ! mieux vaut mourir !"

" C'est la saison des fleurs, mais rien pour mon oreille
N'a douce voix, ni le chant des oiseaux,
Ni le bourdonnement qu'en courant fait l'abeille,
Ni le frou-frou des arbrisseaux :
Il ne me reste rien, non rien que ta tendresse,
Je l'emporte sans l'affaiblir,
Là-haut est mon cœur, ma liesse . . .
Oh ! mère, laisse-moi mourir !"

Le Ruisseau des Bois.

D'où viens-tu, gai ruisseau des bois,
D'où filtre ton eau garrulente?
De ce mont tu viens tout pantois
Pour rafraîchir l'herbe mourante;
Petit ruisseau dans ton chemin pourtant
Les plus petits que toi tu les prends en trottant.

Enfant trouvé de la nature
Quel est ton nom? je n'en sais rien,
Mais plus gentil est ton murmure
Que le nom le plus éolien:
Car frais ruisseau sur ta couche légère
L'imagination nous fait rêver mystère.

Tu parais jeune, gai ruisseau,
Comme un enfant qui vient de naître,
Et cependant de ce hameau
Toi seul connus le premier maître:
Cet if là bas, de nos arbres le Roi,
Et cette Eglise aussi sont plus jeunes que toi!

Les vieux, les plus vieux du village
Te passent le bâton en main,
Tu vis les jeux de leur bas âge,
Tu vois les maux de leur déclin;
Pourtant malgré leur blanche chevelure
Ils sont jeunes ces vieux . . Toi! . . vieille est ta nature!

Ce chêne qui pour le pêcheur
Forme un abri si favorable,
Et qui chaque jour du Seigneur
Des enfants voit la troupe aimable
Autour de lui, ce colosse si vieux
N'est près de toi, Ruisseau, qu'un blanc bec vaniteux.

La borne, les champs, leur argile,
Les moissons qui dorent ton cours,
Le fier Seigneur, le serf docile,
Et les nuits ainsi que les jours,
Tout a changé; toi seul Ruisseau, ne cesse
De courir ton chemin pimpant de gentillesse.

Ainsi soit cher ruisseau des bois!
Laisse couler ton onde heureuse,

Dis-nous du bon temps d'autrefois
La légende si gracieuse;
File ton nœud jusqu'à ce qu'à la fin
Sur toi tombant les cieux, s'arrête ton refrain.

JONSON (BEN).*

A Célie.

A ma santé bois avec tes seuls yeux,
Avec mes yeux moi je bois à la tienne;
Ou permets qu'un baiser dans ta coupe s'égrène,
Je n'y chercherai pas vin plus délicieux.
La soif qui vient de l'âme
Pour s'assouvir demande un jus divin,
Mais point n'échangerais le nectar de Jupin
Contre ta coupe, Gente Dame.

Je t'envoyai ces jours derniers plusieurs
Roses et lis, en forme de couronne,
Pas tant pour t'honorer, ô ma toute mignonne,
Que pour donner la vie éternelle à ces fleurs:
De ces lys, de ces roses
A peine eus-tu respiré le parfum
Que les reçus de toi.—Depuis ce temps chacun
Peut les croire fraîches écloses!

JONES (ERNEST).

La Cité des Fabriques.

La nuit tombait, tombait sur la cité,
C'était une heure morne où s'épaississait l'ombre;
Les vents chantaient leur chant d'hostilité
A la vieille muraille, à la tourelle sombre.

De larges feux montaient, montaient épais,
D'enfers claquemurés dans d'étroites poitrines;
Même l'Etna reste parfois en paix,
Mais non pas les volcans de l'homme—les usines.

Femmes, enfants, hommes tous enfermés
Dans des cachots noircis, de leur pauvre nature
Usaient le fil, la plupart affamés,
A l'entour d'une roue—instrument de torture!

Les astres même, ils paraissaient noircis
Et troublés du frou frou de la fumée altière ;
Et la cité fronçait ses lourds sourcils
Au poison débordant de l'horrible chaudière.

Car sous ces murs humides de vapeur
Sont attelés ensemble et la mort et la vie,
La chair, le fer sont au même labeur
Côte à côte à lutter, sans espoir de survie.

Là sous ces murs parmi le ronflement
De la roue en travail, glapissant sa misère,
Parmi les cris et parmi l'aboiement
Les plaintes de la force écumant de colère,

Parmi l'air lourd, fiévreux, plus qu'étouffant
Mélangé seulement d'une acide poussière,
Le tournoiement chauffant, toujours chauffant
De la navette active, et brûlant l'atmosphère,

Là, se tenaient des enfants frissonnant,
Nuds qu'ils étaient, parmi la chaleur incessante,
Quand l'âge mûr chevrotait déclinant
Sous les coups redoublés de l'usine aspirante !

Le pauvre cœur de la femme pourtant
Palpitait de douleur en voyant sa famille
Se consumer pour le riche Exploitant
Qui, tous les dons de Dieu, les traitait de vétille !

Et cependant ce Maître, leur Seigneur,
Fait près des étrangers jabot de sa fabrique ;
" Voici mes gens, et voilà ma vapeur !" . . .
Quant à moi je n'y vois qu'une machine unique.

Chut ! à travers ce carnage sans sang,
Du morne désespoir l'horrible cri s'élève :
"Que n'ai-je ici l'eau même d'un étang,
Que n'ai-je un souffle d'air enfin qui me relève !

"Que ne trouvé-je aussi l'herbe des champs
Pour rafraîchir un peu ma main vieille avant l'âge !
Que n'ai-je aussi des oiseaux les doux chants
Pour me parler des bois et de leur frais ombrage !"

Mais non, mais non !—Quoiqu'il fut nuit d'été
Pleine du doux parfum des foins de la prairie,

Quoique la lune en toute sa beauté
Planât sur les sentiers séjour de la féerie;

Que dans les clos dormissent les troupeaux,
Que la fraîcheur berçât la forêt dans son somme,
De par Mammon ils veillaient les fourneaux,
Etincelant d'éclairs où l'homme immole l'homme!

Cependant que notre triste Babel
Voit broyer sans pudeur le pauvre par le riche;
Le riche est-il, lui, l'héritier d'Abel,
Le pauvre de Caïn . . . pour rester seul en friche?

Cependant que l'opulent orgueilleux
Trébuche en revenant nuitamment de l'orgie,
Près de l'église, impalpable à ses yeux,
Où seul dans le désert son Dieu fait la vigie!

Cependant que du trafic le Seigneur
Maître de la fabrique et du métier s'amuse
Sur les chemins à traîner sa grandeur,
Sa volonté de fer émiette l'homme et l'use.

Fatigue et faim le hissent dans son char;
Avec l'or qu'il soutire il a valets à gage,
Vils fainéants qui, de ce lourd richard
Comblent de faux respects le hideux brigandage.

Jeunes beautés—mortes à la douleur,
Jeunes têtes avec des cervelles vieillies,
Jeunes garçons tués sous le labeur,
Jeunes femmes enfin par la faim assaillies,

Ils gisent là ces cadavres flétris
Sans l'ombre d'un regret pour si grande misère,
Foulés aux pieds par la vapeur, occis
Sous l'affreux *Juggernaut* que traîne l'Angleterre!

Et sur le tout l'imposant firmament
Verse les feux du jour; on dirait qu'il proclame
De l'Eternel le mécontentement
Sur ces autels d'enfer . . . le métier et la trame.

N'avez-vous pas entendu le soupir
Secrètement gémi durant la nuit obscure?
C'est tout un peuple . . . il s'apprête à périr
Faute de repos, d'air, et faute de . . . . . *nature!*

Voyez-vous pas des milliers entassés
Dans la ville étouffante, et dans sa pourriture;
Fronts rabrougris et cerveaux affaissés,
Etres dégénérés et d'infime stature.

Plus de verger, de rustique hameau,
De jaunes champs de blé, voyez, voyez la plaine
En jachère, devient un immense fourneau
Qui salit tout de sa hideuse haleine.

Et dans la ville, et dans ses carrefours,
Les exilés des champs succombent par centaine;
Donne-nous, Dieu, pour conserver leurs jours
Plus de froment, et moins de coton et de laine.

Ramène-nons aux champs, aux prés, aux bois,
A Toi ramène-nous Auteur de la Nature,
Rends à l'enfant ses jeux et ses émois,
L'homme à sa dignité—sa plus belle parure!

Voyez la nuit plane sur la cité,
L'heure succède à l'heure et passe maladive;
Les vents aigus hurlent leur aparté . . .
Des Générations s'éteint la voix plaintive!

JONES (WALTER WITHMORE).

La Rapidité du Cours de la Vie.

"And while I was thus musing the fire kindled: and at the last I spake with my tongue."—*Psalm* xxxix.

Assis sur nne tour par les siècles usée
J'étais réfléchissant; le soleil se couchait,
Le vent mourant du soir d'une humide rosée
Mouillait les yeux des champs; la lune se levait:
Ce moment solennel imprégné de tristesse,
Sur le passé, la mort, l'avenir, et sur Dieu
Appela mes pensers lors empreints de sagesse,
Et mon esprit surgit en paroles de feu.

"Qu'est-ce que l'homme? . . hélas! Dans la verte nature
Une gentille fleur surgit, que rougit mai,
Dont juin formule en fruit la belle enluminure,
Qu'août amène à point comme un gai virelai.

La terre lui fournit ravissante couchette,
Oh ! qu'il fut bienfaisant l'ombrage du berceau !
Le zéphir amoureux de sa flamme discrète
Effleura d'un baiser la fleur à vol d'oiseau !

"Le matin accueillit avec des pleurs de joie
Ses pétales déjà rougissant au soleil,
D'un regard bienveillant tout velouté de soie
Le soleil, lui, guetta de ses boutons l'éveil:
Lorsque la fleur hélas ! un soir pencha la tête,
Et tomba tristement au fort de son orgueil;
Et la corruption seule en fit la conquête,
Et son œil en scella le précoce cercueil.

"Quelque méchant frimas, un ver rongeur peut-être,
Ont miné, sous-miné la belle et noble fleur,
Par des moyens obscurs détruisaut son bien-être,
Sans nul donte ils auront mis à bas sa fraîcheur.
Mais de son doux parfum quand déplorez la perte,
Sachez qu'ici bas l'homme a tout semblable sort,
Il surgit à la vie, et sa flenr est ouverte,
A peine un jour, hélas ! quand il tombe, il est mort !

" Une ombre qui s'en va courant sur la pelouse,
Un ruisseau tout chantant courant le guilledou,
Un songe que détruit sonvent l'aube jalouse,
Une étoile toujours qui file on ne sait où;
Une heure de soleil, ou de paix, ou de guerre,
Un sommeil éveillé, de vents un tourbillon,
Un joujou solennel, telle est sans commentaire
De l'homme l'existence à long ou court bouillon.

" Et cependant avant que la voix de la vie
Ait perdu son écho,—que de choses, bon Dieu !
A faire, à supporter où le ciel nous convie ! . .
Entre l'ange et la bête est un juste milieu,
Et ce milieu, c'est l'homme ! . . affaissé dans l'ornière
D'appetits sensuels, et de grossiers plaisirs,
Il convoite souvent les vils biens de la terre
Plutôt qne de porter vers le ciel ses désirs.

"Homme ! qu'un noble but t'épure et t'aiguillonne
Par l'espoir de gagner le séjour des élus,
Et ne soupire pas d'une voix monotone
Que tout est vain sur terre ; et qu'il n'est rien de plus !

Quoiqu'à nos faibles yeux se voilent bien des choses,
Assez nous est donné pour connaître et savoir
Que la vertu nous mène au frais sentier des roses,
Et le vice à l'impasse appelé désespoir."

JONES (SIR WILLIAM.)*

HYMNE À BHAWANÎ.

LORSQUE le temps dormait dans le sommeil sacré,
Qu'un chaos ténébreux, noir, convait désœuvré
Sur le vaste océan;—la puissante Nature
Sur les flots endormis assit sa quadrature,
Jusqu'à ce qu'au-dessus de l'abîme où l'Amour
Jeune se blottissait, comme craignant l'autour
La colombe en son nid; et d'or et de lumière
Un chand rayon du ciel se fit jour sur la terre.

Ce rayon ruissela brillant de plus en plus,
Puis rayonna vainqueur; tandis que le Lotus
Entr'ouvrant tendrement sa coupe enchanteresse
Sur les tranquilles eaux se pâmait d'allégresse,
Laissant monter aux vents jusqu'au ciel le plus pur
Ses parfums énivrants et ses jupes d'azur,
Tandis que sur sa feuille et la perle et l'opale
Ornaient de BHAWANÎ la couche orientale.

Reine de la Nature, ô toi Mère des Dieux,
Ton feu fécond fit naître un déluge de feux
Sur le bouton s'ouvrant, car doucement assise
De tes doigts tricotant d'une façon exquise,
De rayons de soleil ce voile gracieux
Resté mystiquement toujours mystérieux,
Tu donnas à la flamme amoureuse un message,
Et la rougeur au front on goûta ton ouvrage.

Bonne Déesse, autour de ton trône amoureux
En habits pailletés, un monde poissonneux
Vivait, les uns fendant bénignement les vagues,
Les autres s'énivrant de propos parfois vagues,
Mais dès que ton pouvoir en réveilla l'essaim,
Les Caïmans, les Orcas, oui tout ce peuple vain
Fier jusque là du fer ornant sa carapace,
Sentit de par l'Amour un défaut de cuirasse.

Mais voilà que soudain de nouvelles vapeurs
Forment un baldaquin à d'immenses hauteurs,
C'est de la jeune INDRA dans les nouveaux domaines,
D'insectes et d'oiseaux sont couvertes ces plaines,
Voltigeant, courtisant, pourchassant leurs amours,
De rayons diaprés teignant les eaux toujours,
Les femelles laissant déchirer leur tunique,
Mais n'en chantant pas moins au ciel un doux cantique.

Et maintenant orné d'îlots voluptueux,
Comme étoiles au ciel rit le désert aqueux,
De criques tout au tour de forêts ondoyantes
Viennent en folâtrant des troupes abondantes
De tout petits petiots formant de gais troupeaux,
Que guident leurs parents sur le miroir des eaux;
Ou devisant entr'eux quelque couple fidèle . . .
Car aucun animal à l'Amour n'est rebelle.

Et ce n'est seulement parmi les animaux
Qu'existe ton pouvoir; mais parmi ces joyaux
Qui dansent au soleil sur leurs tiges feuilleuses
Et sont les ornements de nos forêts ombreuses;
Depuis ce grand palmier de ses frères le Roi
Qui de son éventail daigne faire l'octroi
A ces chefs empourprés, enfants de la nature,
Qui viennent au printemps saluer sa verdure.

Tout au-dessus du Gange existe un doux zéphir
En respirer la brise est un divin plaisir;
Sous cette brise aimée à chaque instant plus neuve
Voyez se soulever le noble front du Fleuve,
Il regarde la fleur de ce frais Cécata
Qui jette son parfum vierge autant que Vesta,
A sa belle compagne à le suivre empressée,
Et lui prodigue ainsi son souffle et sa pensée.

Ainsi donc la Nature en son vaste parcours
Danse et vibre joyeuse, et pullule toujours;
Ses formes sont tantôt fluides ou compactes,
Mais le feu les féconde, et cela sans entr'actes;
La terre,—elle est vivante en son opacité,
Par sa force en hiver, par sa force en été,
Et tout en se couvrant d'un manteau de verdure
Aux êtres qu'elle abrite offre une nourriture.

Où s'éjouit LACSHMI règne aussi BHAWANÎ,
Filles et jouvenceaux venez à l'infini
Apporter vos trésors floraux là dans ces plaines,
Oui, venez y danser, y danser par centaines,
Près de ces bords sacrés arrivez tous le soir
Dans sa châsse adorer le Suprême Pouvoir:
Et la Divinité rendue affectueuse
A tous accordera mainte race nombreuse!

KENT (W. CHARLES).

ELÉGIE SUR LE VIEIL AN.

PAUVRES feuilles d'automne—en bas! en bas! en bas!
Atteintes de jaunisse elles roulent leur glas,
De leurs débris jonchant la terre,
Pleurant leur éclat de naguère.
Vieux, dolent et blafard, l'An, cet ex fier-à-bras
Jà voit s'égrener sa carrière!

Sont morts boutons et fleurs, morts! oh! bien morts hélas!
Ils ont eu d'une vierge avec les frais appas,
Aussi la durée éphémère.
Le roseau s'émiette en poussière,
Sans sève et sans verdeur, sons le conp des frimas,
Le vieil An voit finir son ère.

L'espoir sur son printemps brilla—l'espoir!.. l'espoir!..
Doré—comme le sont les étoiles le soir
De minuit sous la couverture;
Et du printemps l'haleine pure
Enfanta ce doux rêve où comme en un miroir
On voit tont beau dans la nature.

Perdus parmi les mois passés, perdus! perdus!
Sont des êtres chéris de ceux qu'aimais le plus!
Ainsi pendant que tn prends âge,
Du vent ballotté par la rage,
Sous ton drap mortnaire en pauvre détritus
Pourrit la feuille du bocage.

Où je cherchai la rose, il n'est plus d'arbrisseaux,
Le vallon s'est couvert de nombre de tombeaux;

Où la vigne riait naguère,
S'étend la ronce délétère:
Ainsi pour moi vieil An tu changeas les joyaux
De mon sourire en larme amère.

Elle avait tout pour elle—et jeunesse et beauté,
Ses cheveux d'or avaient les tons chauds de l'été;
Elle était unique entre mille,
De l'amour c'était une idylle,
Vieil An tu n'as pas eu la moindre charité,
Dans la tombe dort son argile.

Froids! depuis ta venue ils se sont raidis froids
Ces cœurs qui près du mien ont battu tant de fois!
La mémoire sans paix ni trêve
Triste me rappelle ce rêve,
Qui sur son aile vient raviver des émois
Qui las! pour jamais sont en grève!

Avec tous tes soucis reste encor près de moi,
Je ne saurais, vieil An me séparer de toi:
Car bien souvent, je suis candide,
Je voulus de ton vol rapide
Arrêter les élans.—Mais voici ton convoi! . . .
Adieu vieil An—que Dieu te gûide!

K—— (C. H.)

La Fleur, la Plume et la Feuille.

(Vers inscrits dans un livre d'heures.)

Une dame ayant un cœur d'or
Me fit don de ce livre d'heures,
Puis elle prit dans son trésor
Parmi ses choses les meilleures,

Pour me tenir lieu de signets,
Et qu'elle mit entre les pages,
Trois petits et mignons objets
D'amitié tous trois gentils gages.

Afin que quand voudrais secours
Auprès du bon Dieu, notre Père,
Au signet trouvasse toujours
A mes maux baume salutaire.

Ces trois gentils petits objets
C'était une fleur, une plume,
Et puis ayant des tons jaunets,
Une feuille . . . à peu près posthume.

Dit la Feuille : "Vois ! ma couleur
N'est plus ce qu'elle était naguère . . .
Un seul instant vit le bonheur,
Et tout sur terre est éphémère !"

"Nenni-dà !" retorqua la Fleur,
"Si vers le ciel te frayes voie,
Plus tu montes, et plus ton cœur
S'imbibe d'indicible joie !"

La Plume dit : "Quand tu seras
Des monts près de toucher les cimes,
Du Dieu du ciel tu percevras
Les hosannas les plus sublimes !"

KING (MISS C. M.)

Le Chant de la Sirène.

Venez ! venez ! venez ! matelots fatigués
Reposer doucement dans notre bien belle île ;
Restez ! restez ! restez ! vos vaisseaux sont-ils gais?
Volez ! volez ! volez ! sur l'écume fragile.
Oyez ! oyez ! oyez ! de nos harpes le son,
De près ! de près ! de près ! oyez comme il s'égrène ;
Au loin ! au loin ! au loin ! se perd leur unisson :
Oyez ! oyez ! oyez le chant de la sirène !

Venez ! venez ! venez ! s'assombrissent les eaux,
Venez vous emparer de nos fraîches guirlandes,
Restez ! restez ! restez ! riches sont nos joyaux,
Volez ! volez ! volez ! nos lèvres sont friandes !
Oyez ! oyez ! oyez ! oyez nos chants du soir
De près ! de près ! de près ! . . jà le vent les entraîne
Au loin ! au loin ! au loin ! où ne sauriez plus voir ! . .
Oyez ! oyez ! oyez le chant de la sirène !

Venez ! venez ! venez ! vous chefs aux blancs cheveux
Reposer parmi nous ;—nous savons toutes choses !

Restez! restez! restez! ô vous guerriers fameux!
Volez! volez! volez! pour vous avons des roses:
Oyez! oyez! oyez le bruit roulant des flots,
De près! de près! de près! voyez notre domaine;
Au loin! au loin! au loin! le jour sort du chaos,
Oyez! oyez! oyez le chant de la sirène!

KNOX (W.)*

Le Temps.[1]

Le temps file, file et s'enfuit
Emportant le jour et la nuit,
L'heure, le mois et puis l'année,
Ainsi qu'une feuille fanée;
Lors comme le sang de nos cœurs
S'évanouissent nos couleurs,
Notre œil devient vitreux et terne
Et perd l'âme de sa lanterne.

Le temps file, file et s'enfuit
Comme le torrent qui bruït,
Il mine la tour imposante,
Brise l'arbre, la fleur charmante,
Arrache à nos cœurs éplorés
Les amis par nous adorés,
Et nous laisse sur le rivage
Pleurer les effets de sa rage.

Le temps file, file et s'enfuit,
Nul ne peut avec moins de bruit
Franchir et traverser l'espace,
Le vent ne peut suivre sa trace.
Comme un coursier fier et fougueux
Il nous emporte jeune et vieux,
Dans l'Eternité puis nous plonge,
De la vie achever le songe.

---

[1] Nous avons déjà donné une version de ce poème dans les "*Rayons et Reflets*," page 223.—*Note du Traducteur.*

LANDON (LETITIA ELIZABETH) [L. E. L.]*

Le Luth.

Oh ! répétez encor cette chanson plaintive,
Cette chanson d'autres temps consommés,
Sa musiqne conduit mon âme sensitive
Vers d'autres climats plus aimés.

J'aime ses tons si bas, ses notes si bizarres,
Cette musique a sur moi le pouvoir
De me dire dn vent les abruptes fanfares
Au-dessus de la mer, le soir.

Il se peut cependant qne pour d'antres oreilles
Elle n'ait pas le charme que j'y vois,
Pour moi de ma jennesse elle dit les merveilles,
Mon chez moi, mes vallons, mes bois.

La maison de mon père où vécut mon enfance
Se reconstruit, me cause nn doux émoi,
Tout comme si des mers ignorant la distance
Mon passé fut encore à moi !

J'entendis de cet air la triste psalmodie
Au lien natal, sur le rivage, un soir,
C'était l'air favori, la douce mélodie
De cenx que ne dois plus revoir.

Par lui qne de soucis, que de peines amères
Se sont fondus—ont pris soudain l'essor !
Il est tont parfumé d'espoir et de prières,
Oh ! chantez moi cet air encor !

LANGFORD (J. A.)

Chant d'Amour.

Laisse-moi m'abriter près de toi, ma chère âme,
Mon cœur appuyé snr ton cœur ;
Alors du doux amour je connaîtrai la flamme,
Je connaîtrai le vrai bonheur.
J'y voudrais, vois-tu bien, m'appuyer en silence
Pour y contempler tes beaux yeux,
Car je lis dans tes yeux la divine espérance,
L'espérance avant-goût des cieux !

Car ils feraient alors rayonner leur lumière
Sur moi,—leur lumière d'amour;
Et connaîtrais alors le bonheur sans misère
Des heureux du divin séjour;
Je voudrais, vois-tu bien, m'appuyer en silence
Sur le doux duvet de ton cœur,
Mon cœur à sa musique, à sa tendre éloquence,
Répondrait certe avec ardeur.

Je ne saurais tracer ton portrait, ma mignonne,
L'éloge n'est pas fait pour toi,
Parler de lèvres, d'yeux, d'un front porte-couronne
C'est facile,—mais après . . . quoi!
Le portrait qu'en ferais serait caricature,
Et non ton portrait, mon amour!
Peut-on peindre le lis. . . bijou de la nature?
La gloire ineffable du jour!

Sur un terrain sacré car tu planes chérie,
Une auréole luit sur toi;
Du plus sincère amour la splendide féerie
T'illumine de son émoi:
Du monde la beauté comparée à la tienne
N'est rien du tout, mon cher amour,
Je le prouve en un mot,—c'est que toi seule est mienne,
Et la lumière de mon jour!

C'ÉTAIT LE BONHEUR.

Des monts se cachant sous les cimes,
Le soleil se couchait sans bruit,
Et froide à ces splendeurs sublimes
Elle attendait . . . Quoi donc? . . la nuit!

Les arbres baisés par la brise
D'été, bruïssaient doucement;
Elle d'une pensée exquise
Berçait son esprit gentiment.

Le rire heureux, la gaîté folle
D'enfants délirant de bonheur
Lui paraissait chose frivole,
Glissait sans émoi sur son cœur.

Du rossignol la voix légère
Charmait les échos d'alentour,

Elle avait apathie entière
Pour ces chants imprégnés d'amour.

Du rendez-vous l'heure tardive
A la fin sonne au vieux clocher
Voyez! . . elle écoute attentive
Elle croit entendre marcher . . .

Oui! c'était lui . . . joyeuse ivresse
C'était lui . . . soudain sur son cœur
Tendrement il l'étreint . . . la presse . . .
C'était lui! . . . c'était le bonheur!

LANGFORD (MRS. MARY ANN).

Rendons Grâce.

Pour ces arbres si beaux que caresse la brise,
Pour ces champs semés d'or que le soleil courtise,
Pour ces petits ruisseaux qui soupirent tout bas,
Pour l'immense océan qui mugit ses hélas;
Pour le doux gazon vert, et pour les paquerettes,
Pour la rose et le lis, et toutes leurs sœurettes,
Pour la vie, et d'aimer pour le don précieux,
Rendons grâce à Celui qui là haut trône aux cieux!

Pour la neige d'hiver, du printemps les promesses,
Pour l'éclat de l'été, d'automne les richesses,
Pour le rayon brillant le matin qui surgit,
Et pour l'aube du soir qui de pourpre rougit,
Pour le sommeil si doux qui nous dote d'un rêve,
Pour le rire joyeux des enfants, plein de sève,
Surtout pour les amis que nous aimons le mieux,
Rendons grâce à Celui qui là haut trône aux cieux!

Pour cette sainte paix sous le chagrin cachée,
Pour le savoir acquis, la science cherchée,
Pour la religion et pour la vérité,
Pour la foi, l'espérance et pour la charité,
De nos beaux jours passés et pour la souvenance,
Des temps futurs aussi pour la douce espérance,
Pour la mort qui les rend nos aimés à nos vœux,
Rendons grâce à Celui qui là haut trône aux cieux!

LEDYARD (—).*

Eloge des Femmes.

A travers maints pays, maints différents climats,
Voyageur j'ai suivi ma route,
Souvent eu proie aux maux, aux ennuis, aux tracas,
Lot d'un étranger qu'on redoute.

Et tandis que j'allais errant en mon chemin,
J'ai rencontré, Dieu me pardonne!
Parfois le cœur de l'homme à la malice enclin,
Mais la Femme elle! . . toujours bonne,

Sympathique au malheur, aux tendres sentiments,
Toujours portée à la clémence,
Guérissant les chagrins avec de doux accents,
Et par sa suave indulgence.

Ni délai plein d'orgueil, ni soupçon malheureux
N'ont pouvoir de fermer leur âme,
Une plainte va droit à leur cœur généreux,
Et leur main en est le dictame.

Obligeante, modeste et douce tour à tour
Dieu fit la femme à son image,
A la ville, au désert elle inspire l'amour,
Elle rend doux le plus sauvage.

Quand épuisé de soif, labouré par la faim
Elle me tendait, la douce Eve,
Les mets les plus grossiers, de sa gentille main,
L'eau même acquerait de la séve.

Son parler caressant, son regard enchanteur,
Sont un baume qui nous console;
La Femme est en un mot l'étoile du bonheur,
Je vous le dis, sur ma parole!

LEO (PRINCE D'ARMÉNIE).

A Mrs. Lucinda Elliot of Goldington.

Ton nom vient bien souvent bruire à mes oreilles,
O Fille d'Albion! Ta bonté, ta candeur,
Ta grâce et ta beauté, j'en savais les merveilles:
On m'avait dit aussi la beauté de ton cœur.

Et pour moi maintenant en cessant d'être un mythe,
Tu deviens tout à conp un poète enchanteur,
De tes vers argentins je goûte le mérite,
C'est nn écho vibrant d'ineffable douceur.

Oh ! puisse un beau laurier ceindre ton front superbe,
Ton front où le génie empreint sa majesté,
Puisse un chagrin jamais par sa douleur acerbe
Au lustre de ton œil n'ôter sa volupté !

Daigne accepter ce lai d'un Prince d'Arménie
En exil aujourd'hui bien loin du sol natal,
Comme un tribut d'hommage à ton charmant génie,
A l'amitié sincère, au bonheur conjugal.

Et puissent de beaux jours illuminer ta vie
Heureuse Enfant du Chant, éclairer ton soleil;
Dans ton pays si calme objet de douce envie,
Puisse ton nom grandir à nul autre pareil !

LEWIS (MISS MARY).

Aux Fleurettes Printanières.

Pour nous sourire encor laissant là vos cachettes,
Vous voilà de retour mes timides fleurettes,
Et du sein de la terre où vous faisiez dodo,
A la voix du Printemps vous accourez presto.

Nous vous aimons bien plus, voyez-vous, douces Choses,
Depuis que vous avez fait vos métamorphoses.
Pour nous que de chagrin quand quittant notre éther,
Nous restâmes sans vous, seuls visageant l'hiver.

Mais sonvent nons pensions à vous, gentes fleurettes,
Pendant le noir hiver et ses heures longuettes;
Et cherchions à saisir les accents des oiseaux
Vous disant de venir au bord de nos ruisseaux.

Car vous nous rappelez aussi la souvenance
De ceux qui ne sont plus, nos aimés de l'enfance;
Mais nnl joyeux accent du plus riant été
Ne pent les rendre, hélas ! à notre anxiété.

Pourtant vous nous parlez clairement d'espérance,
De son divin amour à Lui, notre Croyance.

Puissions-nous, comme vous, c'est là notre cher vœu,
Trouver un sûr abri, sous l'aile du bon Dieu,

Entendre autour de nous sévir en vain l'orage,
Lorsque nous serons cois sous ce céleste ombrage;
N'ayant d'autres soucis que voir bientôt les cieux
Des rayons du soleil s'enflammer radieux.

Et quand notre séjour ici, sur cette terre,
Enfin aura passé comme une ombre légère,
Puissions-nous dans la tombe attendre patients
Comme attendent les fleurs . . Notre Eternel Printemps!

O Fleurs! qui répandez partout sur notre voie
L'encens de vos parfums, Fleurs! de nos yeux la joie!
Nous le savons, bientôt vous allez dépérir;
Mais vos enseignements . . . vivront dans l'avenir!

LOCKYER (STEWART).*

La Cloche de l'Eglise.

Dans le sombre boudoir
De la tour de l'église,
Où le soleil est noir,
Suspendue à la frise
J'ai jeté l'eau bénite à nombre de mortels
Allant s'agenouiller aux pieds des saints autels.

Ermite solitaire
J'existe sans souci,
Ma cellule est de pierre,
Et mon cœur certe aussi,
Du monde sous mes pieds je sais fort peu de chose,
Et de son grouillement ne m'occupe . . . ne glose.

Je règne et trône en roi
Dans mon petit domaine,
Sans courtisans ma foi,
Aussi sans tire-laine;
Ayant pour seuls sujets, et la chauve-souris,
Et le rat, hôte obscur de mes machecoulis.

Je ne suis dérangée
Que lorsque les choucas

Par leur aile allongée
Annoncent un trépas,
Ou que quelque hibou lorgnant au loin sa proie
Me quitte avec des yeux tout éclairés de joie.

De ma puissante voix
Jour et nuit moi je compte
Le temps qui fuit pantois;
Moi dà je ne l'escompte:
Qu'il se hâte,—s'attarde . . . oh! ça m'est bien égal!
Du temps, de son parcours, je me fiche pas mal!

Lorsque de minuit l'heure
Je la sonne tout haut,
Que dans chaque demeure
Tout d'un sommeil lourdaud
Dort, et profondément: oh! qu'il fait bon entendre
De l'écho qui bruït, la voix fidèle et tendre;

Et madame Arachné
Qui du haut de la voûte
De l'Encapuchonné
Nous raconte l'absoute;
Et le bois qui gémit, et cherche vainement
A me rivaliser en craquant fortement.

A mon appel sévère
Au saint jour du Seigneur,
Gai, chaque pauvre hère
Vient prier le Sauveur;
Car de Dieu la maison est un lieu de prière,
L'asile de la paix et du bonheur sur terre.

Comme mon carillon
A travers la bruyère
Va crenser son sillon
Dans la campagne entière,
Pauvres, riches de loin entendant sa chanson
Avec amour et joie en bénissent le son.

Mais par un jour de fête
Lorsque tout au bonheur
Un cœur fait la conquête
D'un cœur selon son cœur,
Ou quand descend des cieux un charmant petit ange,
En branle je me mets d'une façon étrange.

De mon gosier d'airain
Lors je lance ma note,
Avec joyeux tin tin
Je danse la gavotte;
Et je bats mon battant tant, tant, tant, tant, tant, tant
Qu'ivre, ma vieille tour vacille en tremblotant.

Et que la vieille frise
Sous l'effort de mon choc
Tourmentée, agonise
Malgré son cœur de roc;
Et que le lierre aussi pour son salut frissonne,
Sentant trembler le corps auquel il se cramponne.

Que l'horloge de fer
Et que la girouette
Tous deux, malgré leur air,
Tremblent dans leur chambrette;
Et que le mortier tombe, en cet éternuement
Pièce à pièce en poussière égrénaut son ciment.

Puis quand dans sa surprise
L'écho qui n'en peut plus,
Dans les bras de la brise
Frappé, s'éteint confus,
Dans l'océan des sons je bondis, je m'élance
Et de nouveau sur l'air sans balancier je danse.

Avec mes cris joyeux
Et mes chants de victoire,
J'atteins l'azur des cieux
Et trône dans ma gloire:
C'est alors qu'à l'orage en donnant du tintouin
Moi j'appaise sa rage et le renvoie au loin.

Quelquefois j'effarouche
Au plus fort de la nuit
Le mortel sur sa couche,
Lorsque le feu reluit,
Que la flamme s'élance, et que ma voix hardie
Crie à tous, à chacun Incendie! Incendie!

Eveillée en sursaut
La foule alors se lève,
Souvent un long sanglot
Est la fin d'un beau rêve:

Mais que de dévonements font naître tour à tour
Parmi ces malheureux la nature et l'amour !

Pour l'âme qui trépasse
J'aime sonner le glas,
Et pour elle j'amasse
Mes plus plaintifs hélas !
Mais je ris en voyant ces hommes si mobiles,
Durer si pen de temps tant leurs corps sont fragiles.

Sous l'ombrage de l'if
Maints gisent dans leur bière,
Dont, c'est fait positif,
J'ai vu l'heure première :
De leur naissance j'ai raconté le moment,
Je croirais que ce n'est que d'hier seulement !

Nouvelle mariée
Qui rêvait de longs jours,
Est domiciliée
Sous l'if et ponr toujours :
Mon cœnr, tout froid qu'il soit, avait battu pour elle,
Pour elle avant un an, je sonnais la crécelle.

Mais ne crains pas le sort
Lugubre de la tombe,
La terreur de la mort
Sur moi jamais ne tombe,
Je n'ai rien à donner an dépérissement,
Il n'a prise sur moi, le nargue assurément.

Bien qne les saisons passent
Que meurent les humains,
Que les siècles s'entassent
De demains en demains,
Dans le sombre boudoir de la tour de l'église
Moi je reste inchangée, et depuis l'aube grise

Du matin, jusqn'an soir,
Dans l'été, dans la neige,
Esclave du devoir
Je veille et je protège :
A la ville éveillée, endormie, aux faubourgs
Ma voix . . . du temps qui fuit annonce le parcours.

Enfants de l'Ephémère,
Quand par-dessus vos corps

Refleurira la terre
Pour les hommes d'alors,
La même vieille cloche à cette autre poussière
Ira porter sa voix du fond du sanctuaire.

LONGFELLOW (H. W.)

Le Squelette bardé de Fer.

BALLADE.

"Parle! parle! Bardé de fer!
Hôte effrayant! qui viens d'enfer
Pour me narguer d'un rire amer,
Et causer mon angoisse!
Toi qui laissas dans ton cercueil
Les vieux langes d'un trop long deuil,
Et qui n'es drapé que d'orgueil
Pourquoi me chercher noise?"

Alors de ses yeux caverneux
Jaillirent des éclairs vitreux,
Comme du nord lorsque les cieux
Scintillent en décembre;
Et comme en hiver le torrent
Mugit sous la neige en courant,
De son cœur un son déchirant
S'exhala de la chambre:

"Je fus dans les temps d'autrefois
Royal Pirate, et mes exploits
Nombreux, n'ont éveillé la voix
Dn Scalde et du Poëte;
Je te commande dans tes vers
De les narrer à l'univers,
Ou prospéreras à l'envers,
Sur ma foi de squelette!

"Au loin dans le pays du nord
Où la Baltique ou gronde, ou dort,
De ma main j'ai sans nul effort
Dressé l'oiseau de proie;
Et sur le Sund à mi-gelé
Avec mes patins j'ai filé
Où des chiens le plus endiablé
N'eut certes trouvé voie.

" Souvent jnsqu'à son antre noir
L'Ours gris je l'ai traqué le soir,
Quand le Lièvre de son manoir
S'enfuyait comme une ombre;
Souvent jusqu'au premier matin
Je poursuivis à fond de train
Le Loup-garon, démon humain,
Parmi la forêt sombre.

" Mais quand d'être enfant je cessai,
Avec forbans, le fait est vrai,
La vaste mer je l'écumai
Sans pudenr ni vergogne;
Nous torturâmes bien des cœurs,
Nous fîmes verser bien des pleurs,
Et naître aussi bien des donleurs,
Rouge était la besogne!

" De gaîté dans nos tourbillons
Fîmes si crânes réveillons,
Qu'en entendant ces carillons
Les coqs chantaient matines;
Tandis que des immenses sceaux
De chêne, coulait l'*ale* à flots,
Improvisant de longs ruisseaux
Dans nos larges poitrines.

" Comme une fois narrais joyeux
De la mer faits aventureux,
Sur moi tombèrent de doux yeux
Ardents, encor qne tendres;
Et comme sur le pin rêveur
L'étoile répand sa blancheur,
Leurs feux filtrèrent sur mon cœur
Comme des salamandres.

" Cette belle fille aux yeux bleus
Moi, j'en devins donc amoureux,
Et nous échangeâmes nos vœux
Dans le bois solitaire;
Son cœur ahuri palpitait
Sous le drap qui le comprimait,
Comme l'oiseau resté seulet
Quand est an loin sa mère!

" De son père dans le castel,
D'armes tout un matériel
Brillait—tandis qu'un Ménestrel
Du chef chantait la gloire;
Quand au vieux Hildebrand un jour
Je demandai ce bel amour,
Le Ménestrel s'arrêta pour
Entendre mon histoire.

" Pendant qu'il buvait coup sur coup
Et qu'il riait aussi beaucoup
Dans sa barbe, comme un vieux loup,
Ce guerrier, ce rude homme,
Sur sa lèvre moi je surpris
Le rire strident du mépris,
Qui plissait les flots de rubis
Du profond vidrecome.

" C'était l'enfant d'un Prince, quoi!
Royal Pirate j'étais, . . . Moi,
Rien de plus! . . malgré son émoi
Je fus éconduit certe;
A la colombe, m'est avis,
De voler s'il n'était permis,
Pourquoi diable . . . de par Cypris!
Laisser sa cage ouverte?

" Mon navire était à la mer,
Ma colombe avec moi,—c'est clair!
Ma colombe dont j'étais fier
Tant elle avait de grâce!
Quand je vis le vieux Hildebrand
De son vieux castel descendant
Et de vingt-cinq coursiers s'aidant,
Pour nous donner la chasse.

" Il est en mer le Châtelain
Il nous menace de la main,
Mais nous faisons à fond de train
A la mer mainte entaille,
Quand tout à coup un vent du nord
Le Skaw, nous arrête, et nous mord,
Si qu'en nous hélant de son bord,
Cet Hildebrand nous raille.

"'A toi Chien la mort sans quartier'
Dit Hildebrand, 'dans un guêpier
Te tient ce vent hospitalier,
Meurs Royal Gentillâtre!'
Mais, avec ma quille de fer,
Je fonds sur lui, puis en enfer
Je l'envoie achever son air,
Au fond de l'eau noirâtre!

"Tel que le Cormoran heureux
D'avoir un butin précieux
Recherche un autre rocailleux
Pour y cacher sa proie,
Tel bravant le vent et l'éclair,
Je sus, Moi, vers la haute mer
Emportant mon bien le plus cher,
Me frayer une voie.

"Pendant trois semaines et plus
Tînmes la mer, et mordicus!
Fûmes en état de blocus;
Mais quand cessa l'orage,
Nous abordâmes;—pouvez voir
La tour que bâtis pour boudoir
A ma Dame dans le manoir
Trônant sur ce rivage.

"Là nous vécûmes bien des ans,
Le temps sécha ses pleurs cuisants,
Là nous eûmes plusieurs enfants,
C'était une merveille!
La mort ferma ses yeux un jour,
Si qu'elle gît sous cette tour,
Le soleil, le dis sans détour,
Onc n'a vu sa pareille!

"Mon cœur lors devint languissant
Ainsi qu'un marais croupissant,
L'homme pour moi fut agaçant,
Détestai la lumière;
Dans la forêt, sombre toujours,
Vêtu de mes guerriers atours,
Il y a de ça bien des jours
La mort m'occit la chère!

" Si que sortit de sa prison
Mon âme en brisant sa cloison
Pour s'installer dans la maison
A la porte d'ivoire:
C'est là que dans un rouge bord
Boit ferme à la terre du nord
Le guerrier qui nargua la mort!"
Ainsi finit l'histoire.

Santa Filomena.

Quand un noble penser—une noble action
Font surgir l'admiration,
Dans leur élan nos cœurs s'en vont jusqu'au ciel même
Remercier l'Etre Suprême.

Le sublime courant d'un plus sublime cœur
S'infiltre en notre intérieur,
Et soulève notre âme au-dessus des misères,
Au-dessus des soucis vulgaires.

Honneur donc à ceux là dont les faits glorieux
Du front nous font toucher les cieux;
Dont les actes sacrés, ou la douce éloquence
Poëtisent notre existence.

Ainsi pensai-je moi, tout en lisant la nuit
A l'heure morne de minuit,
Des héros de Crimée une assez longue histoire,
Teinte de sang, teinte de gloire.

Se montraient à mes yeux les blessés du combat
Des hôpitaux sur le grabat;
Puis d'affreux corridors où pullulaient la foule,
Des postulants l'énorme houle.

Mais qu'appercevons-nous là dans cet Hôtel-Dieu?
Jeune Dame et de noble lieu,
Glisser, Ange Gardien, dans les salles funèbres,
Etoile parmi les ténèbres.

Et lentement rêvant un rêve de bonheur
Le blessé sent moins sa douleur,
Et sa bouche sans voix bénit qui le fascine . . .
Cette moderne Evangéline.

Tout comme si du ciel une porte s'ouvrait,
Puis tout à coup se refermait,
Ainsi la vision brilla, beau météore,
Puis s'effaça pour vivre encore !

De la noble Albion dans le long avenir,
Cet admirable souvenir
Viendra poëtiser des portails de la gloire
Une belle page d'histoire.

Un doux Ange Gardien surgira lampe en main,
Du ciel indiquant le chemin,
Représentant ainsi le type de la femme
Héroïque, bonne . . . et toute âme !

Et rien n'y manquera la palme ni le lis,
Ni la lance, ni ses débris,
Symboles dès longtemps donnés à Philomène,
Une sainte au ciel—son domaine !

Le Naufrage de l'Hespérus.

L'Hesperus svelte goëlette
Dans tous les temps tenait la mer,
Et le patron avait pris sa fillette
Pour charmer ses ennuis pendant le long hiver.

Sa joue était comme l'aurore,
Ses yeux bleus comme fleurs de lin,
Sa gorgerette était plus blanche encore
Que le bouton de mai, quand il s'ouvre au matin.

Le patron, la pipe à la bouche,
Debout auprès du gouvernail,
Examinait d'un œil de Scaramouche
La fumée à tout vent livrant son blanc poitrail.

Lors au patron tint ce langage
Tout à coup un vieux loup de mer :
" Patron ! je crains l'ouragan et sa rage,
Relâche dans ce port ; nous sommes en hiver.

" La lune hier était brumeuse
Nous ne la voyons pas ce soir ! "
Mais le patron dans son humeur railleuse
Fuma plus fort encor, sans un brin s'émouvoir.

De plus en plus souffla la brise,
En sifflant la neige tombait,
Et puis roulait sur la vague indécise,
Et comme du levain s'enflait, s'enflait, s'enflait.

Voilà que descend la tempête
Dans sa force sur le vaissean;
Lui, s'arrêta comme un coursier s'arrête,
Et pnis bondit d'un cable ainsi qu'un lionceau.

" Viens ici, viens ici fillette,
Et ne va pas trembler ainsi,
Vois-tu! je pnis avec ma goëlette
Braver vents et marée et l'ouragan aussi."

Et de son large habit de laine
Il enveloppa son enfant,
Puis d'un espar brisé prenant la chaîne,
Au mât il l'attacha tout en la réchauffant.

" J'entends les cloches de l'église,
Père, que veut dire cela?"
— " Oh! c'est un son, qui porté sur la brise,
Nous avertit, enfant, qu'il faut virer par là!"

" J'entends un grand bruit et sans cesse
Père, que veut dire cela?"
— " C'est mon enfant le canon de détresse
D'un navire en péril qui naufrage par là!"

" Je vois une vive lumière,
Père, que vent dire cela?"
Mais pas un mot ne répondit le père,
Car c'était un cadavre, . . . il était froid déjà.

Il gîsait frappé par la foudre,
Le regard tourné vers les cieux,
Près du timon presque réduit en poudre,
La lanterne éclairait ses yeux fixes, vitreux.

Lors sous la douleur accablée,
La fille pria le Seigneur,
Se rappelant le lac de Galilée
Où le Christ sut calmer les flots dans leur fureur.

Et par ce minuit triste et sombre
Filait sans interruption,
La goëlette ainsi que file une ombre,
Vers un affreux rescif, . . . la désolation.

Et toujours un son du rivage
Venait entre les coups de vent,
C'était le son du ressac sur la plage
Toujours frappant le roc, toujours se dissolvant.

Le brisant vomit son écume
Jusqu'à l'épaule du vaisseau,
Et puis la vague en son avaloir hume
De son pont l'équipage et lui creuse un tombeau.

Et la goëlette en dérive
Glisse sans force sur les flots,
Le vent l'étreint et la pousse à la rive,
Mais le roc la déchire et l'égrène en lambeaux.

Ses haubans recouverts de glace
Râlent ; et ses mâts sous les eaux
En s'engouffrant entraînent la carcasse . . .
Elle est à fond . . . blou ! blou ! font à l'entour les flots !

Le jour sur la lugubre plage
Se levait, lorsque plein d'effroi
Un bon pêcheur vit, débris du naufrage,
Sur un mât en dérive un bien triste convoi.

C'était notre pauvre fillette ;
L'eau salée étreignait son cœur,
Et ses cheveux comme l'algue brunette,
Traînaient en longs anneaux sur le flot voyageur.

L'Hespérus fit ainsi naufrage
Par un temps de neige à minuit !
Préserve-nous, Seigneur Christ, de l'orage,
Sur cet affreux rescif, et du sort qui le suit !

La Flèche et la Chanson.

Je lançai dans les airs par hasard une flèche,
Elle tomba par terre, ne sais où ;
A la suivre voilà que mon œil se dépêche,
Bast ! il ne peut, c'était l'œuvre d'un fou.

Je lançai dans les airs une chanson nouvelle,
Elle tomba par terre, ne sais où ;
Quel œil peut dans son vol suivre une ritournelle,
Quand elle va courir le guilledou ?

Long-temps, oh! bien long-temps après, dans un vieux chêne
J'ai retrouvé la flèche entière encor;
Et quant à la chanson elle était de semaine
Chez un ami, dans son cœur, . . . mon trésor!

Les Revenants.

Toutes les maisons où des hommes ont vécu
Et sont morts, sont maisons de revenants hantées,
Oui tous ces ex-vivants à tout ont survécu,
Et promènent sans bruit leurs ombres regrettées.

Tous, nous les coudoyons en montant l'escalier,
Ils vont et viennent tous, glissent dans les passages;
Impalpables esprits, le souffle singulier
De ce je ne sais quoi l'essence des nuages.

A table il est bien plus de convives actifs
Que n'en invita l'hôte,—et la salle est foulée
Par de bons revenants autant inoffensifs
Que le sont des portraits la muette assemblée.

L'étranger qui s'asseoit à mon foyer parfois,
Ne peut rien percevoir de ces formes subtiles;
Que voit-il? le présent.—Le passé je le vois
Tel qu'il fut, clair et net, dans ces ombres tranquilles

De nos propriétés n'avons pas les contrats;
De plus vieux possesseurs la nombreuse cohorte
Par delà le tombeau tient ces certificats
Tout couverts de poussière, et par droit de mainmorte.

Sur ce monde des sens, le monde des Esprits
Flotte et s'épanouit, ainsi qu'une atmosphère;
Et partout des vapeurs à travers les conflits
Se glisse plus vital l'éther d'une autre sphère.

Par des attractions, par d'opposés désirs
Notre courte existence obtient son équilibre;
La lutte de l'instinct qui nous pousse aux plaisirs,
Avec l'instinct du ciel dont nous sentons la fibre,

Les perturbations, et l'incessant combat
De nos besoins mondains, de nos désirs mystiques,
Viennent de l'influence, et sont le résultat
Du souffle qu'empruntons aux mondes séraphiques.

Et telle que la lune au-dessus de la mer
Laisse tomber un pont suspendu de lumière,
Entre les ais duquel nos visions en l'air
Montent en foule alors s'énivrer de mystère;

Ainsi pour nous, ainsi du monde des Esprits
Tombe un pont suspendu tout brillant de lumière,
Entre les ais duquel errent nos yeux ravis
Abîmés dans le ciel, détachés de la terre!

Le Sable du Désert dans un Sablier.

Un peu de sable rouge,—à peine plein la main,
Apporté des déserts brûlants de l'Arabie
Mis dans un sablier, du Temps devient soudain
L'espion,—au profit de notre âme ébaubie.

Que de siècles l'ont vu tourner au moindre vent
Dans le brûlant désert de la chaude Arabie,
Que d'étranges récits, d'étranges faits souvent . . .
Si de nous les conter lui prenait la lubie!

Sous le pied des chameaux peut-être il fut broyé
Quand le fils de Jacob, à l'insçu de son père,
Fut par l'Ismaëlite, et sans nulle pitié,
En Egypte emmené sur la terre étrangère.

Peut-être les Hébreux traversant le désert
L'ont foulé sous leurs pas quand les guidait Moïse;
Ou que de Pharaon le char en fut couvert
Quand en les poursuivant il soulevait la brise;

Ou que Marie avec le Christ de Nazareth,
Avec ce fils objet d'une amour sans seconde,
Le fit voler ce sable, en faisant le trajet
Qui devait protéger le doux Sauveur du monde.

Sous le beau parasol des palmiers d'Engaddi
De la Mer Rouge un jour en traversant la plage,
Psalmodiant son chant monotone, engourdi,
L'Arménien peut-être en a fait un nuage;

Ou bien de Bassora partant pour l'occident,
L'ont foulé de leurs pieds d'immenses caravanes,
Ou bien des Pélerins dans leur désir ardent
D'arriver à la Mecque à l'abri des profanes.

Maintenant le voilà foulé dans une tour
De clair et pur cristal, aujourd'hui sa demeure;
Lui ! . . . si libre autrefois, prisonnier à son tour,
Pour charmer ses ennuis s'amuse à compter l'heure.

Et tout étroits qu'ils soient les murs de sa prison
S'agrandissent sans fin devant ma rêverie,
A mes yeux le désert étend son horizon
Et son sable mouvant qui sans cesse varie.

Et par un tourbillon emporté dans les airs
Ce petit filet d'or grandit et se dilate;
Il se forme en colonne au milieu des éclairs,
Et parmi l'épouvante il se rue, il éclate;

Et puis se ralliant, en avant, en avant
Par delà le soleil il a franchi la plaine,
Son ombre gigantesque a devancé le vent,
Plus vite mille fois que la pensée humaine.

La vision a fui!—sous les murs de crystal
Le sable emprisonné retombe en sa demeure,
Le soleil, l'horizon, le tourbillon brutal,
Ont disparu :—le sable a coulé moins d'une heure!

Les Deux Anges (1)

Deux Anges l'un de vie, et l'autre ange de mort
A l'aube du matin à cette heure où tout dort,
Passèrent tous les deux au-dessus du village,
Le village était sombre—et brillant leur visage.

Semblable l'un à l'autre ils avaient même aspect,
Mêmes robes aussi, même air portant respect,
L'un avait sur son front l'amaranthe immortelle,
L'autre avait sur le sien la splendide asphodèle.

Soudain sur leur chemin je les vis s'arrêter;
Lors je me dis, sentant jà mon cœur palpiter:
" Modère-toi mon cœur, tu trahirais peut-être
Le nid où mes aimés dorment dans le bien-être!

---

(1) Vers inspirés à Longfellow par la naissance d'un enfant chez lui, par la mort de la femme du poète Lowell, les deux évènements arrivés le même jour.—*Note du Traducteur.*

Et l'Ange à l'asphodèle à ma porte arrivant
Commença par frapper ; mon cœur se dissolvant
S'affaissa tout à coup, telle l'eau solitaire
Des puits, s'affaisse avant un tremblement de terre.

Je reconnus l'angoisse et le frissonnement
Qui jà m'avait glacé sonvent soudainement,
Et qui me revenaient dans cette circonstance
Avec une donleur, oh ! trois fois plus intense !

J'onvris grande la porte à cet hôte du ciel,
Et j'écoutai croyant entendre l'Eternel,
Sachant que pour le mieux est ce qu'il nous envoie,
N'osant me lamenter, non plus témoigner joie.

Lors avec un sourire étincelant d'amour :
"Je porte non la mort, mais la vie,—en ce jour,"
Dit-il ; et quand sur lui voulus fixer ma vue,
Il avait disparu, bien par delà la nne.

Ce n'était pas chez moi, mais chez toi, mon ami,
Que l'Ange à l'amarante en son vol affermi
Tout à conp descendit, s'arrêtant dans sa voie
Ne proférant qu'un mot, mais un mot qui foudroie.

Alors sur la maison l'obscurité se fit,
Et sur des traits chéris une ombre descendit,
Et puis de cette chambre, un fait des plus étranges,
Où l'Ange était entré seul,—surgirent deux Anges !

Tout est de Dieu ;—s'il fait un signe de sa main,
Les brumes d'arriver, puis de pleuvoir soudain,
Jusqu'à ce qu'il envoie et sur mer et sur terre,
Son divin arc-en-ciel, sourire de lumière !

Et l'Ange de la vie, aussi l'Ange du deuil
Sans sa permission ne passent ancun seuil ;
Qui donc pourrait vouloir oser fermer sa porte,
Aux messages soudain qu'il veut qu'on nons apporte ?

Le Couvre-Feu.

I.

SOLENNELLEMENT, tristement
Du couvre-feu la cloche
Commence son long tintement
Dont le son se rapproche.

De cendres recouvrez le feu,
Eteignez la lumière,
La nuit, c'est la trêve de Dieu,
Plus de travail sur terre.

Les fenêtres ferment leurs yeux,
Sous l'âtre dort la braise,
Le son s'éteint silencieux,
Le bruit sans bruit s'apaise.

Plus de son dans le corridor,
Plus de voix même sombres,
Le sommeil fait ses songes d'or,
C'est le règne des ombres.

II.

Du jour où le livre est complet
Naît sa nuit sur la terre;
L'écrivain de côté le met,
N'en fait plus son affaire.

Voyez se traîner dans l'oubli
Ses vives étincelles,
Et puis comme un fait accompli
Passer les pauvres belles.

Le chant s'endort silencieux,
Elle est dite l'histoire,
Les fenêtres ferment leurs yeux,
La cheminée est noire.

Solennellement, tristement
Tombent toujours plus sombres
Le sommeil, l'oubli lentement . . .
C'est le règne des ombres.

Les Chanteurs.

Un jour de ses chanteurs Dieu fit don à la terre,
Octroyant à chacun ce puissant ministère
D'évoquer par leurs chants un penser solennel
Afin de ramener les hommes vers le ciel.

Le premier, jouvencel à l'âme toute ardente,
La lyre d'or en mains, ainsi que fut le Dante,
Errait dans les bosquets, les grèves, les ruisseaux,
En musique disant nos rêves les plus beaux.

Le second, plus âgé, portant face barbue,
Près du marché se tint au milieu de la rue,
Par ses accents profonds rendant émus les cœurs,
Et sachant subjuguer ses moindres auditeurs.

Le troisième, vieillard à blanche chevelure,
Il chantait dans la nef à sombre architecture,
Tandis que l'orgue ouvrant ses vastes bouches d'or
De la contrition faisait vibrer l'essor.

Et les Iuitiés aux chants des trois poètes
Se demandaient entr'eux, parmi ces trois prophètes
Quel était le plus sûr, quel était le meilleur!
Leur musique n'allant pas toujours à leur cœur!

Mais le Grand Maître parle . . . Ecoutons sa parole:
"Je ne vois," a-t-il dit, "entr'eux de monopole;
A chacun j'ai donné bien différent pouvoir,
Celui d'encourager, d'enseigner, d'émouvoir.

Voilà quels sont les trois grands accords harmoniques;
A toute oreille juste ils seront sympathiques,
Car loin d'être l'objet du plus léger discord
Ce beau trio de voix, c'est le parfait accord.

Le Pont.

J'ÉTAIS sur le pont à minuit,
Comme de tous côtés les clochers sonnaient l'heure,
Comme la lune, amante de la nuit,
Du beffroi caressait la flèche extérieure.

Je vis son languissant reflet
Dans les eaux à mes pieds plonger son étincelle,
Comme ferait d'or un beau gobelet
Qui tombe dans la mer, et du fond se révèle.

Et dans le loin, le lointain bleu
De cette belle nuit, plus rouge que la lune
De la fournaise au ciel montait le feu
Eclairant tour à tour l'eau, la terre et la dune.

Et parmi les piles de bois
Gisaient et clignotaient les ombres vacillantes,
Et le courant de l'océau parfois
Semblait les soulever, les emporter tremblantes.

Quand montant et montant toujours,
S'éleva tout à coup la marée attardée,
En balayant, écrasant dans son cours
L'algue flottant au large éperdue, excédée.

Et comme se ruaient ces eaux
Sur les piles de bois avec un grand vacarme,
De longs pensers s'élevèrent les flots,
Et je sentis mes yeux se mouiller d'une larme.

Oh! que de fois! oh! que de fois!
A minuit sur ce pont, j'en ai la souvenance,
Ne suis-je pas, dans les jours d'autrefois
Venu pour contempler l'eau, le ciel, le silence!

Oh! que de fois! oh! que de fois!
N'ai-je pas souhaité, dans un vœu téméraire,
Qu'en son reflux le flot en tapinois
M'emportât bien au loin et vers une autre terre!

Car il était ardent mon cœur
En ce temps-là, vraiment; et de mon existence
Le poids était de lourde pesanteur,
Si, que de la porter, j'avais presqu' impuissance.

Maintenant cela m'est tombé,
C'est enfoui dans la mer, dans ses cavernes sombres;
Par la douleur d'autrui suis absorbé,
Et ce seul sentiment épand sur moi ses ombres.

Sur ce pont aux piles de bois
Cependant chaque fois que je passe le fleuve,
En moi s'éveille un penser d'autrefois
Dont je croyais vraiment que mon âme était veuve.

Et je pense combien de gens
Surchargés de soucis, de chagrins et de peines,
Et qui plus est souvent surchargés d'ans,
Ont passé depuis lors ce pont, et par centaines.

Je vois cette procession
Passant et repassant et sans fin et sans cesse,
Le jeune cœur plein d'animation,
Le vieux cœur lentement rétréci de vieillesse.

Et pour toujours, et pour toujours
Oui, tant que couleront ainsi les eaux du fleuve,

Tant que le cœur lui-même aura son cours,
Tant que la vie aura ses maux, ses temps d'épreuve;

La lune aux doux reflets brisés
Sous ces piles de bois apparaîtra profonde,
D'amour céleste effets divinisés
Dont l'image ici bas se joue au fond de l'onde.

Le Maréchal ferrant du Village.

Sous un marronnier colossal
Se tient la forge du village,
Vigoureux est le Maréchal,
Au travail il a bon courage,
Et pour broyer le mâchefer
Ses bras ont la force du fer.

Des cheveux longs, noirs et crépus
Encadrent son mâle visage,
Il a le front haut d'un Cacus
Tant il a de cœur à l'ouvrage;
Il gagne peu dans son métier,
Mais est bien vu du monde entier.

Chaque jour, du matin au soir,
Vous entendez rugir sa forge,
Au milieu du feu—Vulcain noir,
Il bat l'enclume et se rengorge,
Car il bat l'enclume en chorus
Par trois fois—comme l'angelus.

Et voilà les joyeux enfants
De l'école—à sa porte ouverte,
D'admirer les soufflets mouvants,
De chercher l'étincelle alerte,
Feu follet qui court en avant
Et s'éteint au souffle du vent.

Le dimanche à l'office il va
Environné de sa famille,
Il entend prêcher . . . ce jour là
Il entend la voix de sa fille
Qui se distingue dans le chœur,
Et cela lui fait joie au cœur.

Et comme cette jeune voix
Rappelle la voix de la mère,
Il pense à celle qu'autrefois
Il aima d'un amour sincère,
Et sa main rude essuie un pleur,
Gage muet de sa douleur.

Gai quelquefois, parfois chagrin,
Il chemine à travers la vie,
Son travail est son gagne pain,
Mais il ne connaît pas l'envie,
Sa forge allumée à propos
Lui gagne sa nuit de repos.

Mon digne ami, merci, merci
De ta leçon—elle est fort bonne,
La vie est une forge aussi
Où chacun de nous se façonne:
C'est sur l'enclume qu'il nous faut
Battre à l'envi chaque défaut.

Un Jour de Pluie.

Le jour est froid, sombre, lugubre, épais,
Il pleut, il pleut, le vent ne se lasse jamais,
La vigne au mur usé pourtant s'agrippe encore,
Mais le vent prend la feuille, et morte la dévore.
Le jour est froid, sombre, lugubre, épais.

Ma vie est froide, elle est sombre et lugubre,
Il pleut, du vent pour moi le souffle est insalubre.
Au passé mes pensers se cramponnent encor,
Mais des jeunes espoirs, s'effeuille le trésor,
Le jour est froid, il est sombre et lugubre.

O triste cœur! cesse de murmurer,
Derrière le nuage on voit se colorer
Bien souvent le soleil;—or dans chaque existence
Il pleut ou plus ou moins, parfois en abondance;
Les jours de pluie, il faut les tolérer!

LE PLONGEON.

POUR chemin j'ai la mer aux flots bleus et brillants,
Et pour lit de repos j'ai ses eaux rocailleuses,
Bien des yeux ont suivi mes cercles sémillants
Quand de la mer j'étreins les vagues écumeuses.

Quand le soleil ardent caresse l'océan,
Mon plumage se teint de couleurs cramoisies,
Quand s'efface le soir son purpurin ruban,
Mon aile sombre fend les brumes épaissies.

Mille pieds au-dessous de l'océan sans fond,
Mon oreille perçoit un murmure quelconque,
J'entends se trémousser dans leur sommeil profond
Des milliers de dormeurs,—et respirer la conque.

Ces milliers de dormeurs dorment au fond des eaux,
La perle et le corail tapissent leurs demeures,
Et la vigne des mers de ses charmants cristaux
Embellit la tonnelle où se passent leurs heures.

Mon aile en équilibre, humide d'ouragan
Ce soir sur un esquif dont soudain fis remarque
A plané,—rafraîchie au souffle de l'autan ;
Quand je voulus poser,—avait sombré la barque.

Et lorsque l'ouragan eut en fini son cours,
Un vaisseau jusque là vainqueur de la tempête,
Sans un coup de canon, un témoin du secours,
A fond coula. Le flot expira sur sa tête.

Je vis s'évanouir ainsi la fin du jour,
Le nuage abdiquer tout l'or de sa couronne,
Lorsque dans l'océan descendit sans retour
Le corps du matelot sous le flot monotone.

La paix soit à tous ceux qui dorment en repos
Sous le dais brillanté de la liquide plaine,
La paix soit à tous ceux dont reposent les os
Sous l'œil de la nature, et sans pompe mondaine.

Un après Midi au Mois de Février.

Le jour n'est plus
La nuit commence ;
Le marais est en état de blocns,
Le fleuve n'a plus existence.

D'un ton blafard
Voyez descendre
Le soleil rouge à travers le brouillard,
Le nuage est couleur de cendre.

En flocons blancs
Descend la neige,
Recouvrant tout, vallons, sentiers, étangs,
Et l'indicateur qui protège.

Pendant ce temps
Tout comme une ombre,
Lentement passe avec tristes accents
Un long convoi dolent et sombre.

Le glas, le glas,
Dans les airs tinte,
Et dans mon cœur chacun de ses hélas !
Vient graver sa sévère empreinte.

L'ombre épaissit
Mon cœur est sombre,
Le glas funèbre en lui se glisse et dit :
" La vie ici bas n'est qu'une ombre ! "

Le Chasseur Indien.

Alors que la moisson par le soleil dorée
Brillait ;—que le glaneur glanait sa picorée,
Que d'éteules repu le soc dans le sillon
Effondré, reposait son terrible aiguillon,
Un chasseur indien, après vaine battue,
Dans la vallée en bas laissait tomber sa vue.

L'étranger qui semblait dans ses pensers perdu
Serrait contre son sein son arc, mais détendu,
Il avait ce jour là suivi plus d'une trace,
Mais rien n'était tombé sous ses coups, ô disgrâce !

Et d'amers souvenirs s'éveillaient en son cœur,
Quand d'une ruche humaine il voyait le labeur.

Comme un soleil blafard paraissait monotone,
Par dessus les forêts soufflaient les vents d'automne ;
Le cep déjà crispé d'où pendait le raisin
Abandonnait l'érable autrefois son grappin,
Et ses jeunes provins se détachaient des branches ;
Sur le tronc de l'érable erraient des mousses blanches.

La faucile à la main, et tout à son labeur,
Lentement se mouvait pourtant le moissonneur,
Tandis que le faucheur au bord de la prairie
A la brume du soir chantait sa rêverie ;
Le clos retentissait de la voix du berger
Et l'on dansait autour des arbres du verger.

Le chasseur détourna les yeux de cette scène,
Son wigwam était là jadis dans cette plaine ;
Et puis sous la cognée au loin il entendit
Tomber le chêne altier qui touchait au zénith,
Et contre l'homme blanc, et sa foi peu sincère
Surgit un long penser de haine et de colère.

Quand de la lune au ciel s'argenta le croissant
On entendit des pas sur le sol frémissant
Où le hêtre ombrageait le lac brumeux et sombre.
Et sur les alentours projetait sa grande ombre,
Et puis un lourd plongeon, un long cri de douleur,
Et plus on ne revit . . . plus jamais le chasseur.

A côté de ce lac, poursuivant sa carrière
Long-temps, long-temps, long-temps passa le temps sévère,
Si qu'un jour un pêcheur apperçut sans linceul
Un squelette gisant dans l'abîme . . . . tout seul,
Et l'on voyait malgré la profondeur immense
Que la main étreignait l'arc à l'accoutumance.

Une Pluie d'Été.

Oh ! que la pluie est belle !
Dans la rue après la chaleur,
Quand elle éteint le vent rageur,
Qu'elle ruisselle en la ruelle,
Oh ! que la pluie est belle !

Elle clapotte sous les toits
Ainsi qn'un coursier aux abois;
Puis elle file vite et grouille
Dans le gosier de la gargonille
Glouglou, glouglon, glouglon, glouglon,
Ainsi courant le guilledon
Mouillant tont, et vaille qne vaille
Et la croisée, et la muraille,
Coulant, coulant, conlant, coulant
Avec un rire ruisselant,
Et débordant toute fangeuse
En une rivière houleuse,
De la rigole en plein ruisseau,
Faisant un torrent tout nouveau,
Et dansant sur le parapluie . . .
La belle, la charmante pluie!

Le malade à ce doux bruit d'eau
Qui tombe, va voir le ruisseau,
Oh! que pour lui douce est l'aubaine!
Il savoure la douce haleine
De la terre qni monte aux cieux,
Et son cerveau n'est plus fiévreux,
La raison lui revient nouvelle:
"Oh!" dit-il, "que la pluie est belle!"

De l'école sorteut joyeux
Les gamins plus tumultneux
Et plus bruyants qu'à l'ordinaire;
Sur le flot convulsionnaire
Ils ont mis leurs flottes—joujou
Qui vont s'engloutir dans le trou
De l'égoût . . . où va toute chose,
La paille et la feuille de rose.

A la campagne où l'horizou
Est chaud jusqu'à la pâmoison,
Où sous la brise torturée
La plaine s'étend diaprée,
L'herbe desséchée et le grain
Pour la pluie ont un chant divin.

Là dans la terre sillonnée
Où la charrue est retournée,

Se tiennent les bœufs patients
Soulevant leurs cous suppliants,
Et les narines dilatées
Humant les brises apportées
De la luzerne, et la vapeur
S'élevant du sol en chaleur.
Pour ce repos que tout en nage
Ils savourent, grâce à l'orage,
Leurs grands et bons yeux lumineux
Paraissent remercier les cieux
D'une expression plus sincère
Que l'homme même en sa prière.
Près de là, sous l'arbre voisin,
Qui vient de l'abriter du grain,
Le fermier voit avec ivresse
De ses champs repus la richesse.
Comme ils ploient ses beaux épis d'or
Leurs têtes sons la pluie encor!
Et notez bien que le cher homme
Ne croit pas pécher quand en somme
Il calcule, foi de Saxon!
Ce que lui vaudra sa moisson!
Mieux que cela voit le poète;
Il peut d'un coup de sa baguette
T'évoquer vieil Aquarius,
Il peut te montrer au-dessus
Des moutagnes et des nuages,
Déversant partout les orages,
Comme dans ses champs le matin
Le fermier, lui, lance son grain.

Parmi mille métamorphoses,
Il peut évoquer maintes choses
Que n'ouït jamais narrateur;
Car son penser révélateur
Suivra la goutte d'eau qui tombe,
Jusqu'au plus profond de la tombe,
Jusque sous le sol, au fin fond,
Où les fleuves et lacs se font;
Puis, lorsqu'aura cessé la pluie,
Et que la goutte d'eau s'essuie,
Il en verra grimper les pleurs
Sur le beau pont des sept couleurs

Vers le ciel, séjour du nuage
Où le soleil a son mouillage.

Ainsi le Poète-Voyant
Perçoit d'un regard clairvoyant
Des choses plus ou moins douteuses
De visions mystérieuses,
De mystérieux changements,
Dans le cercle innommé des temps;
Depuis la première existence,
Et de la mort à la naissance,
Et de la terre jusqu'au ciel;
Jusqu'à ce que le vrai réel
S'offre sans effort à sa vue,
Révélant à son âme émue
L'incommensurable univers,
Roulant sur des cercles divers,
En achevant la dure épreuve
De remonter du temps le fleuve.

Walter Von der Vogelweid.

Vogelweid le gai Ménestrel
Quand il quitta ce monde sublunaire,
Coucha son corps sous l'œil du ciel,
Et des tours de Würtzburg, l'antique monastère.

"Aux Moines, par mon testament,
Je veux," dit-il, "que ma fortune tombe
Pour donner éternellement
A manger aux oiseaux, à midi, sur ma tombe;

"Car ces gais ménestrels jadis
Ils m'ont appris du chant le doux langage;
Je dois leur payer, m'est avis,
Le prix de leurs leçons, de mon apprentissage."

Et mourut le Barde d'Amour:
Et par les soins des riches légataires,
Sur sa tombe on vit chaque jour
Les oiseaux se gorger comme millionnaires.

Qu'il fit mauvais, ou qu'il fit beau,
A ce banquet, des tours et des tourelles,

Accouraient autour du tombeau
Les Poètes de l'Air en foule, avec leurs belles.

Là sur les branches abat-jour
Du vaste chêne à l'ombre séculaire,
Qui protégeait tout à l'entour
Du Poète sculpté l'image tumulaire,

Sur la croisée et son châssis,
Et sur le seuil de la porte entr' ouverte,
Ils renouvelaient par leurs cris
La guerre de Wartburg—une palme encor verte!

Ils chantaient là leurs gais Noëls,
De Vogelweid ils disaient les louanges,
C'était le Roi des Ménestrels
Pour eux, ils le chantaient dans leurs notes étranges.

Jusqu'à ce que le père Abbé
Gros d'embonpoint, assure la chronique,
Dit: "Ce grain peut être gobé
Par nos gens du couvent,—quant aux oiseaux . . . bernique!"

Lors en vain quand sonna midi
Des clochetons, des tours et des tourelles,
Et du nid, bier agrandi,
Vint chaque oiseau rêvant de splendides gamelles;

Lors en vain quand sonna midi
De Vogelweid les oiseaux légendaires
Protestèrent d'un cri hardi
Contre l'Abbé voleur et ses dignes vicaires.

Le temps a raturé depuis
Le nom des morts gravé pourtant sur pierre,
Ce n'est que d'après les on dits
Que du Poète on sait le tertre funéraire.

Mais sur les clochetons, les tours,
Et les tombeaux du vaste monastère,
Les oiseaux répètent toujours,
Le nom de Vogelweid du Barbe populaire!

L'Enterrement du Minnisink.

Sur le versant du mont où s'élève le hêtre
En plein tomba la lumière du soir,
Et sur le brun érable on put appercevoir
S'incliner le soleil, avant de disparaître,
Illuminant de son ardent coucher
Le bois jauni, la feuille et le rocher.

Surgirent tout au loin les collines bleuâtres;
Autour d'un cône élevé dans les airs,
Tout à coup apparut comme frappé d'éclairs
Un énorme monceau de nuages blanchâtres,
Symbolisant ce beau lac argenté
Où l'Indien au réveil est porté.

Bientôt on entendit un hymne funéraire
Vibrer bruyant dans le calme du soir,
Et puis de la forêt on vit l'ombrage noir
S'ouvrir, et donner place au convoi mortuaire;
Bardés de fer des guerriers près de l'eau
Venaient porter le Chef Rouge au tombeau.

Leur chant de mort disait comme il était naguère
Frais et dispos, à la lune des fleurs,
Et comment trente hivers de leurs sombres couleurs
N'avaient pu de son front obscurcir la lumière:
Et cependant comme le fruit d'été,
Il était mort dans sa jeune beauté.

De la peau d'un chevreuil, manteau de couleur sombre,
Couvrit le Chef—et l'on mit sous ses plis
Ses armes de combat et ses armes de prix,
Et pour bien mieux encor consoler sa grande ombre,
On ajouta son large ceinturon,
Et de roseaux son énorme plastron.

Vierges aux noirs cheveux ouvraient l'ordre et la marche,
Chantant le chant funèbre du Guerrier,
Vieillards à cheveux blancs, Chefs au regard altier,
Les yeux mouillés de pleurs, tristes dans leur démarche,
Suivaient, menant en un morne apparat
Du jeune Chef le cheval de combat.

Lui! le noble animal, du Chef l'ami fidèle,
Est sans gourmette, aussi sans cavalier.

Avec son œil de feu, son regard d'épervier
Il marche d'un pas lourd—humide est sa prunelle,
En hennissant il regrette à la fois
Son jeune maître, et son brillant harnois.

Leur vaillant Chef enfin repose dans la tombe:
Et le cheval est mis en liberté,
Zest! une flèche part avec rapidité,
Et le cheval soudain frappé hennit et tombe.
Et voilà que, sur la plaine des morts
Le Chef encor lui fait sentir le mords.

LOVER (SAMUEL).

La Veillée des Anges.

Dans son berceau l'enfant dormait,
La mère à son chevet veillait,
Car son homme, un pêcheur, sur la mer en furie
Là bas! là bas! là bas était,
Et le vent grossissant hurlait.
Elle disait: "Dermot! reviens à moi, t'en prie!"

Elle égrenait son chapelet
En veillant l'enfant qui dormait,
Quand en s'agenouillant elle le vit sourire:
"Oh béni soit ce bon avis!
Du ciel il me vient des parvis
Des Anges près de toi te chuchotent leur dire!

"Tandis qu'ils veillent près de toi
Dis-leur cher enfant, mon émoi,
Fais-leur voir le chagrin, les tourments de ta mère,
Et puis dis-leur: 'J'aimerais mieux
Qu'au lieu de veiller en ces lieux
Vous veillassiez là bas sur les jours de mon père!'"

L'aube du jour qui vint bientôt,
A sa hutte amena Dermot,
Et les yeux pleins de joie en le voyant paraître,
Sa femme en pressant sur son sein
L'enfant,—dit: "Oh! je savais bien
Que les Anges causaient avec ce petit être!"

LYTE (H. F.)

Epargne ma Fleur.

Epargne, cher enfant, ma fleur, ma douce fleur,
D'un jour fragile créature!
Qu'elle puisse fleurir, pavaner sa fraîcheur
Avant sa sépulture.
Trop tôt ses charmes si légers
Dépériront tant ils sont passagers,
Ne hâte pas sa destinée
Si semblable à notre âme ignée!

La brise pleurerait demain cherchant en vain
Sans la retrouver, son aimée;
L'abeille ne pourrait y prendre son butin,
Comme à l'accoutumée;
Epargne-la, mon cher enfant,
Et que du ciel son regard triomphant
Puisse de son humble parterre
S'élever jusqu'à la lumière.

Epargne, cher enfant, ma fleur, ma douce fleur,
Oh! tu ne sais pas d'aventure,
Quel mal, sans le vouloir, tu peux faire à son cœur,
Quelle affreuse blessure!
Ne va pas flétrir ses attraits,
Car Salomon ne fut vêtu jamais
Malgré son royal apanage,
Ainsi que cette fleur sauvage.

Epargne donc ma fleur, cet humble monument
De l'universelle puissance;
Et laisse son parfum porter au firmament
Son admirable essence;
Celui qui ne fit rien en vain
Fit cette fleur,—c'est l'œuvre de sa main,
Laisse-la donc au jour paraître,
De sa vie il est seul le maître!

Le Lit de Mort de Grace Darling.

De la mort sur son front essnyez la rosée,
Et sontenez sa tête où s'éteint la pensée;
Approchez-la plns près, oni, plns près de la mer,
La brise lui fait bien, elle en aspire l'air,
Et des vagues au loin la dolente mnsiqne
Aura pour l'endormir un effet tout magique;
D'ailleurs elle aime à voir dans sou éclat vermeil
Sur l'immense océan se draper le soleil,
Son cœnr depnis longtemps rêve pareilles scènes,
C'est solace à ses maux; c'est solace à ses peines;
Et maintenant ici Grace a voulu venir
Pour revoir sa patrie . . . aussi pour y mourir.

Car le vif incarnat qui colore sa joue,
Qui sur son front si pur et rayonne et se joue,
Et sou œil flamboyant d'uu éclair aussi beau,
Tout nous parle d'un monde au-delà dn tombean;
Ces doigts pâles tenant le livre de prières,
Cette main amaigrie, et ces veines si claires,
Cette taille si frêle et qui fait mal à voir,
Tout dit trop bien hélas! qn'est perdu tout espoir.
Ceux qui pour la soigner sont près de sa couchette
Ont peine à retenir une larme indiscrète
Qui s'échappe malgré de leurs yeux attendris,
La voyant si changée, elle . . . naguère nn lis!

Elle n'était ainsi dans cette nuit terrible,
Lorsqne près de son phare, on entendit horrible
Un long cri de douleur, celui des matelots
Qui pauvres naufragés luttaient contre les flots;
Et ce cri forcené dominait trouble-fête
De plus fort en plus fort la voix de la tempête,
Vibrant, allant trouver de l'écho dans son cœur,
Et pour l'bumanité réveillant son ardeur.
"Vite à la mer mettons notre barque, ô mon Père!
Tâchons de les sauver!"—"Folle elle est ta prière!
Reste tranqnille enfant! vois comme monte l'ean,
Nous ne ferions qu'aller partager leur tombeau!"

Un long cri de douleur se fait entendre encore:
"Notre barque à la mer! oh! père, je t'implore!

Tiens, le Seigneur nous voit du plus profond des cieux,
Il peut dompter la mer, rends-toi, Père, à mes vœux !"
Et l'esquif est sur l'eau bravant jà la rafale,
Et faisant bonds sur bonds comme fière cavale.
Ils ont gagné le roc—spectacle merveilleux !
Pour ceux qui se croyaient perdus les malheureux !
Que voir si jeune fille affronter la tempête,
Sur la vague en furie assurer sa conquête,
Accomplir, en un mot, un dessein généreux
Que n'eut osé tenter le plus audacieux !

De nouveau, de nouveau la barque aventureuse
Bondit sur la marée et roulante et brumeuse,
Elle va de nouveau sous la protection
De Dieu—dont le regard est bénédiction.
Et cette jeune fille au sublime courage
Cœur héroïque va ! ne boude, et sur la plage
Conduit en sûreté cet immense troupeau
De malheureux allant trouver la mort sous l'eau.
La corde trop tendue alors dà se relâche,
Et les pleurs de couler, de couler sans relâche,
Mais ces pleurs s'élevaient jusques au Tout Puissant
Les ayant tous sauvé par la main d'un enfant !

Une action si belle, aussi si méritoire
Ne pouvait échapper aux fastes de la gloire,
Et de Grace Darling le nom, le gentil nom,
Comète errante, fut traînant partout renom ;
Et chacun applaudit, et les Grands de la terre
Les Braves et les Bons voulurent tous lui faire
Hommage de leurs dons ;—mais elle, ce grand cœur
Que le vent, la rafale avaient trouvé sans peur,
Devint soudain timide oyant cette louange
Qu'elle avait mérité si bien l'intrépide ange !
De la foule essayant de se soustraire au bruit,
Elle si courageuse à l'heure de minuit !

Pourquoi l'a-t-on leurré vraiment devers ce monde
Si loin de tous les bruits que font la vague et l'onde ?
Pour montrer sa figure honnête au sot public,
Ou bien pour concentrer son œil de basilic ?
Ce n'est pour les gagner tes suffrages, ô Foule !
Que de la mer un soir elle affronta la houle ;
Son cœur, son cœur lui seul épris d'un saint émoi,
Pour sauver son prochain osa braver ma foi !

Et la mer en fureur, et les vents et la dune,
Qu'a peine laissait voir la maladive lune;
Et le doux sentiment du devoir accompli
Lui paya son labeur par l'éloge affaibli !

Trop tendu son esprit et s'affaisse et se penche,
Oh ! vers son lieu natal portez cette pervenche !
Parmi le faux éclat de ce monde nouveau,
Ne la voyez-vous pas s'incliner au tombeau ?
Ne la voyez-vous pas qui languit et soupire
Pour son foyer lointain, plus que ne saurais dire,
En cherche de repos, du tranquille bonheur
Que l'on goûte au milieu des aimés de son cœur !
Sa vie est, parmi vous une fade élégie,
De respirer son air elle a la nostalgie,
Laissez-lui donc enfin à nouveau conquérir
Le bien modeste toit où vit son souvenir.

Elle est dans son foyer ceinturé de rivage,
Et peut sourire encore à l'aspect de la plage,
Mais son sourire est terne et n'a plus ces émois
Et ces rayonnements qu'il avait autrefois.
Sur son front échauffé souffle encore la bise,
Et la vague murmure et parfois agonise,
Mais tous ces bruits n'ont plus doux échos dans son cœur,
Ses pensers indécis ont perdu leur valeur;
Prête à monter au ciel, en frissonnant son âme
Et s'émeut et s'agite, et vacille sa flamme;
C'est qu'elle a peu besoin des choses d'ici bas,
Partant pour ce pays dont on ne revient pas !

" Un long cri de douleur je l'entends Père, encore !
Notre barque à la mer ! oh ! père je t'implore !"
—" Non ! mon bien cher enfant, il n'existe aucuns cris,
Tu te trompes, enfant, c'est la voix du courlis !"
Pauvre être haletant que tourmente la fièvre
Il s'enfuiera bientôt le souffle de ta lèvre,
Tu passes maintenant sous des vents furieux,
Les vagues de la mer, pour aller droit aux cieux :
Puisse Celui là haut, témoin de ton courage,
Quand tu vainquis la mort le grand soir du naufrage,
Se tenir aujourd'hui près de ton lit de mort,
Te sauver à ton tour, et te conduire au port !

LYTTON (SIR EDWARD BULWER, BART.)

Tout est-il Vanité?

Sur la vie et ses fins mon esprit tout en doute,
S'arrêta sous le poids de nébuleux soucis;
Et le cri de mon trouble alla briser la voûte
Que sur le ciel forme l'air indécis.

Foin de ce dur labeur resté sans récompense,
De ce sentier montant au séjour des frimas;
Oh! que ne puis-je avoir un avant-goût par chance,
De cet Eden entrevu tout là bas!

Oh! pour quel faux clinquant comme des alchimistes
Gaspillons-nous la vie, et sa joie et son or,
Et pour en recueillir? . . fruits et choses bien tristes:
Inanité, cendres et similor!

Si jeunesse savait qu'aussi petit espace
Un jour tous ces espoirs qui défient l'avenir,
Tiendront dans le tombeau de ce monde qui passe,
Que des vieux temps le pâle souvenir! . .

Voyez, si vous jetez un regard en arrière,
L'Idéal, il folâtre en un rêve sommeil;
Mais le Réel se lève . . . A son regard sévère
Fuit l'Idéal comme Fée au soleil.

La Science debout près de mers sans rivages,
L'Amour devenu saint par son dévouement pur,
Et les Sensations qui, comme verts feuillages
Au mois de Mai tremblotent sous l'azur.

Et cette Ambition née au cœur du poète,
Et qui jusqu'au Sublime emporte notre esprit,
Alors qu'à nos regards se détache en vedette
Au pic du Temps la Gloire en son zénith?

Sont-ils donc plus heureux, ou sont-ils donc plus sages,
Ceux-là qui de la vie ignorant l'élément,
Se traînent d'heure en heure à travers ses ombrages
Sur ce chemin nommé: Contentement?

Qui ne frétent jamais pour l'espoir un navire,
Qui ne guettent jamais le mot du lendemain,

Et qui bornent leur tout à ce seul point de mire
Où l'horizon s'échappe à l'œil humain?

Malheur à l'Intellect, las! s'il était plus sage
Prendre la vie au vol, et comme il vient le temps,
Renoncer de la palme à conquérir le gage,
Pour ne priser que la rose au printemps!

"Fi donc! me dit Zénon flanqué là sur son porche.
—"Que nous as-tu laissé, dis-moi stoïcien?
Que douleur et plaisir ne sont qu'un nom? . . Ecorche
Vite ton doigt,—fou! ne sens-tu donc rien?

Jamais, jamais Pallas ni la Muse sévère
Ne charmèrent la vie aussi bien que Vénus;
La volupté nous plaît loin du visage austère
Ou d'un Zénon, ou d'un Héraclitus!

De quel gain précieux dotâtes-vous notre ère
Vous prêtres primitifs de l'Isis-Vérité,
Qui dans Thèbes la jeune avait son sanctuaire,
Et dont l'oracle un jour fut écouté?

Alors qu'au Chaldéen vint parler le prophète,
Quand à la voix d'Hercule on vit s'ouvrir l'enfer,
Quand le Destin rendit la nature interprète
De ses décrets,—l'arbre, la source et l'air?

Lorsque le Grec futé poursuivit la Science
En haut, en bas, partout, dans l'abîme infini?
Comme soleils éteints vos arts en décadence
Ils sont tombés,—sans bruit tout a fini!

Et qu'est donc le savoir, sinon l'anneau magique
Qui d'un cercle de flamme environne un pays?
Le cercle de lumière en son tour symbolique
Cerne celui qui mande les Esprits.

"Que sert tant de labeur?"—Regardez! . . d'Epicure
Pouvons-nous contredire encor l'enfant badin,
Alors que de la rose il glisse en l'ouverture,
Qu'il vit d'amour,—de facile butin.

"Non pas!" répond la vie; et si notre existence
Ici bas doit finir,—de nos sens à nouveau
Faisons nos Dieux;—Vertu, fuis de notre présence
Et toi Savoir vite à bas ton flambeau!

Honnête Amour pourquoi chercher Psyché perdue?
L'Amour n'est que luxure où l'âme n'est qu'un mot;
Et si la mort trônait sur la mer inconnue
Pour la braver qui serait assez sot?

Mais si l'âme au contraire elle cache ces ailes
Dont le tissu divin doit aboutir au ciel,
Et lutte, chaque jour prenant forces nouvelles,
Pour arriver à son but éternel,

Alors et seulement le travail est sagesse;
Et nous avons le mot des immenses désirs
Qui nous font aspirer, et sans cesse et sans cesse
A l'éloigné,—rêve de nos soupirs.

Surgis donc, ô mon âme, et de ta douleur même
Prends consolation; un jour sans lendemain,
Une vie uniforme et sans rêve suprême,
Voilà les dons que Dieu fit de sa main

A la brute; mais Ame, ô toi! . . ta nostalgie
Et ton désir de vivre où tu n'as point été,
Ton ennui du présent, ta brûlante énergie
Vers l'Avenir,—c'est ton Eternité!

McCARTHY (DENIS FLORENCE).

LAMENTATION.

"Ya esta llama se desata,
Ya caduca este edificio,
Ya se desmaya esta flor."—*Calderon.*

LE rêve est fini;
Où brillait pimpante
La rose odorante,
L'automne a jauni
La feuille mourante:
Tel dans ma tourmente,
Tout a fui soudain,
Hormis le chagrin.

Comme un beau parterre
Mon cœur florissait,
La fleur éphémère
Gentille y poussait;

Mais las! la froidure
Vint paralyser
Sa fraîche verdure,
Tout pulvériser!

Le palais-mirage
De notre jeune âge
Tout diamanté,
Las! est culbuté;
Ses frêles tourelles
Sont dans le ravin,
Rien ne reste d'elles . . .
Hormis le chagrin!

Où sont donc ces songes,
Ces riants mensonges
Des jours printaniers,
Ces chers aliziers
Dont j'aimais l'ombrage,
Ces vastes châteaux
Que dans le nuage
Je créais si beaux?

Un temps fut naguère,
Où de cette terre
L'éclat sans pareil
Dorait mon réveil;
Ses nuits étoilées,
Ses fleuves, ses monts,
Ses vertes vallées,
Et ses lacs profonds,

Tout faisait ma joie;
C'étaient là des jours
Et d'or et de soie,
Où brillaient toujours
La foi, l'espérance,
Et la confiance
En cet avenir
Qui ne doit finir.

A ces jolis rêves
Ne donnais de trêves,
Mais comme l'éclair
Qui brille dans l'air,

Qui tout illumine,
Et puis disparaît,
Laissant la colline
Sons nn noir aspect,

Partout des ténèbres
Même en plein matin;
Partout du destin
En échos funèbres,
Le glas de la mort,
Le glas redoutable,
Annonçant au fort
L'arrêt immuable;

Tel est mon émoi,
Depuis qn'Espérance
S'est de mon chez moi
Tenue à distance:
Triste est la science
Qu'enseignent les ans,
Sous les ouragans
Disparaît l'enfance.

Dans l'humide nuit,
Monche phosphorique
Perd de son réduit
Le flambeau magique;
Et dans le marais
Brillant météore,
Laissant son phosphore
S'éclipse à jamais;

Ainsi Charlemagne
Et ses douze pairs,
Les preux de Bretagne
Leurs exploits divers,
De Crusoé l'île,
Ces nobles châteaux
Que plume facile
A créé si beaux,

Et cette vallée
De diamants, d'or,
Qui dans la veillée
Vit, et brille encor,

Et la belle lampe
Du bel Aladin,
Qui soudain nous campe
Dans un beau jardin,

Toutes ces merveilles
Du Gange et du Nil,
D'Haroun le subtil
Les jours et les veilles,
Tout cela doit fuir
Devant la lumière
Qui vient obscurcir
La féerie entière !

Tout est éclipsé,
Et qu'est-ce qui reste
De tout ce passé
Si pimpant, si preste ?
La conviction
Que tout est chimère,
Désillusion,
Et douleur amère ;

La colombe fuit
Un nid en ruines,
De maintes poitrines
L'amour fuit la nuit ;
Il n'est point de baume
Pour calmer le cœur,
Si l'amour vainqueur
N'en fait son Royaume.

Le rêve est fini
Où brillait pimpante
La rose odorante
L'automne a jauni
La feuille mourante :
Tel dans ma tourmente
Tout a fui soudain,
Hormis le chagrin !

Les Pélerins.

" Love took up the glass of Time and turned it in his glowing hands,
Every moment lightly shaken ran itself in golden sands."—*Tennyson.*

Voyez, voyez là bas cette fraîche chaumière
Qu'environnent des champs de foin fauchés hier,
Dont la porte non close et toute hospitalière
Invite à séjourner la brise et le bon air:
Sur son champêtre toit fleurit la giroflée,
A la peau rude et brune, à la suave odeur,
Et le porche est orné de la plante étoilée
Qui trône sur les murs, et du pois de senteur.

Près de là s'étalant est la blanche aubépine
Qui de ses doux parfums répand le baume au loin;
Et des vaches à lait à la robe d'ermine
Qui paissent doucement et l'herbe et le sainfoin;
Du plantureux aubours la riche chevelure
Surplombe hardiment le lilas purpurin,
Tandis que se hâtant avec gentil murmure,
A sa ruche l'abeille arrive à fond de train.

Avec pensers charmants, rêves plus doux encore,
Sous le modeste toit de cet humble séjour,
Vit ce frais sentiment à peine à son aurore
Que l'on nomme ici bas clair de lune d'amour.
Que sert dire d'Owen les soupirs de tendresse,
Ou bien comment Norah ressentit ne sut quoi?—
Suffit que tous les deux dans une sainte ivresse
Et côte à côte assis vivent du même émoi,

Et que comme enchaînés par une même chaîne,
Leurs cœurs heureux captifs, battent à l'unisson.
Deux Pélerins venant d'au-delà de la plaine
Arrivent vivement sans qu'ils en aient soupçon.
L'un, un petit garçon à blonde chevelure,
Qui sur son cou retombe, a le souris joyeux,
L'autre est un Pélerin à sévère figure,
A la barbe de neige, . . . et blancs sont ses cheveux.

Le beau petit garçon tout le long de la route
Folâtre, et va chantant maint gentil lai d'amour,
Son grave compagnon autant que lui, nul doute,
Marche,—mais ne dit mot ni la nuit ni le jour.

Où le pied du vieillard en voyageant se pose,
Le gazon se flétrit,—c'est l'ordre du destin !
Mais où le jouvencel met le pied, c'est la rose
Qui suave surgit parfumant le chemin.

Ainsi le jouvencel en précédant le sage,
Sur le sol diapré forme des pas charmants,
Il porte avec orgueil pour joujou de voyage
Sablier de cristal. Sables de diamants
Sont de ce sablier la poudre magnifique ;
C'est à faire plaisir de voir le jouvencel
Secouer le cristal de façon fréuétique
Pour plus vite égréner le sable, c'est réel.

Du ruisseau maintenant ils ont traversé l'onde,
Un filet d'eau d'argent tout blanc et tout menu ;
De la chaumine ils sont bientôt devant le monde,
Et le petit garçon de son air ingénu :
"Tous et chacun," dit-il, "le bon Dieu vous bénisse !"
Avec grande douceur : "Dieu te bénisse aussi !"
Repart soudain Norah, "jeune et gentil novice !
Assieds-toi, mon enfant, et mange et bois ici !"

"Merci, douce Norah, aussi belle que bonne,
Un tantinet chez toi nous prendrons du repos ;
Mais bien que ce vieillard mange autant que personne,
Il n'y a rien ici pour ses esprits vitaux.
Entre nous, ce vieillard a des goûts fort étranges,
Il dîne toujours seul, sous quelqu'arceau bien noir
D'église ou de castel, Dieu sait de quels mélanges
D'ingrédients, . . . pour moi, je me nourris d'espoir !

"Tiens ! il y a huit jours—avant ton mariage—
C'était le soir du jour bref qui le précéda,—
Je me suis tant gavé de frais et doux breuvage
En passant près le seuil de ta mère, oui dà !
Que depuis lors, vraiment, n'ai pris de nourriture,
N'en ayant pas besoin ; mais tiens, c'était de fait
Quand ton Owen te vit sous ce toit de verdure,
Et qu'il te présenta son suave bouquet."

Norah se colora d'un incarnat pudique,
Owen eut un sourire et calme et radieux,
Un éclair de bonheur inonda le portique
Comme un reflet de lune y glisserait des cieux ;

Le gentil jouvencel vit l'agréable peine
Par lui causée, et zest! il fit soudainement
Aux grains du sablier courir la pretentaine
Au galop, au galop toujours plus vivement.

" Sur un sentier sans fin, sur un sentier sublime
Sommes, chère Norah, Pélerins incessants,
Nous arpentons du monde et la plaine et la cime,
Ici bas notre nom est l'Amour et le Temps;
Lui recherche la foule, et moi le petit nombre,
Je m'accoquine au peuple, il se prodigue aux rois,
Quand nous trouvons tous deux, nargue de son air sombre
Je prends son sablier, lui mon aile en sournois.

" Lors ainsi nous marchons, et faisons route ensemble,
Partout où me conduit l'idée ou le hazard;
Et le Temps dont les pas très lents ne vont qu'à l'amble,
Passe alors au galop comme l'éclair fuyard.
Maintenant il nous faut vous fausser compagnie,
Et diriger nos pas vers d'autres régions;
Mais prends ce sablier . . . des sables la mégnie
Norah! doit occuper tes méditations.

" Le plus ou moins, vois-tu, de lenteur, de vitesse
Que mettent à tomber les grains du sablier,
Aux yeux des vrais amants est caché . . . c'est sagesse! . .
De qui les voit filer éteint est le brasier.
C'est la froideur qui rompt et détruit le prestige,
Et qui fait voir le Temps traîner péniblement:
Que le cœur se réchauffe et soudain . . . ô prodige!
Le Temps passe trop vite . . . on ne sait pas comment!"

Norah prend de l'Amour le sablier magique,
De son étreinte encor conservant la moiteur;
Elle y risque son œil, mais pour y voir . . . bernique!
Bien qu'entendant les grains pleuvoir avec rondeur.
Mais las! un jour advint la gelée inhumaine . . .
Lors elle vit tomber les grains du sablier,
Jusqu'à ce que l'Amour eut de sa chaude haleine
Brouillardé de nouveau le cristal tout entier.

La Reine de la Neige.

La nuit nous amène l'aurore,—
L'éclair, ce brillant météore
Naît d'un nuage obscur; la rose de l'été
D'un terrain noir surgit plus belle;
Du caillou jaillit l'étincelle:
Et d'un ciel de plomb vient, secouant sa dentelle,
La Reine de la Neige au pied tout argenté.

L'air devient muet de surprise
Quand sur les ailes de la bise
Descend son parachute au loin toujours porté;
Et la terre qu'elle emmitoufle,
Légèrement retient son souffle,
Quand sur son sein ému vient poser sa pantoufle
La Reine de la Neige au pied tout argenté.

Quand sur son pic elle s'arrête,
La montagne soudain en fête
Se pare d'un écrin des plus beaux diamants;
Sa joue elle a perdu ses rides,
Y voyez-vous des pleurs humides?
Ce sont pleurs de bonheur que fait couler splendides
La Reine de la Neige aux yeux étincelants.

A son aspect dans la vallée
Les ruisseaux s'arrêtent d'emblée,
Et les champs qui riaient se cachent tout confus;
L'eau ne va plus à la rivière,
Celle-ci d'une muselière
Se sent la bouche prise, et regarde en colère
La Reine de la Neige, et ne peut courir sus.

Mais vraiment elle est peu jalouse
Et du courroux de la pelouse,
Et des flots arrêtés au milieu de leur cours;
Elle, dans sa gaîté folâtre,
Tantôt éteint le feu de l'âtre,
Tantôt soufflète au front vilain ou gentillâtre,
La Reine de la Neige aux changeantes amours.

Tantôt grimpeuse, en son audace
Au haut des arbres prenant place
Elle se berce à l'air au faîte des forêts;

Et les perles de sa litière
Qu'elle laisse tomber sur terre
Bossèlent l'oreiller où dort la nuit entière
La Reine de la Neige au sein de blancs duvets

Tantôt elle monte à la hune
Du navire, sans crainte aucune;
Lorsqne le mousse en bas s'endort dans son hamac
Sous le poids de sa nostalgie,
A sa place elle fait vigie,
Jusqn'à ce qne Phœbus force en son énergie
La Reine de la Neige à quitter le tillac.

Ou bien d'une blanche auréole
Elle couronne la coupole
Comme le front des saints d'un cercle radienx;
Pour enseigner par cet exemple
Que dans l'univers chaqne temple
Révèle au cœur aimant ce Dieu qui nous contemple!
La Reine de la Neige ainsi parle à nos yeux.

Tantôt sur la lourde charrette
Au son d'une pauvre clochette
Elle voyage; ou bien file en chemin de fer
Aussi vite qne le tonnerre;
Tantôt aussi, blanche poussière
Elle s'arrête à l'arbre, y pend la crémaillère,
La Reine de la Neige enfant du froid hiver.

Tantôt d'un tout petit l'haleine
Semble tuer la blanche Reine,
Quand en rosée humide elle se fond, hélas!
Mais se redressant belliqueuse
Contre tronpe victorieuse
Elle lutte, et la force à se cacher hontense,
La Reine de la Neige, en semant les trépas.

Parfois, sans la moindre rudesse
Sur le bosquet avec prestesse
Elle descend cacher la prunette et le houx;
Mais quel malheur! quelle misère!
Quand plus vite qne le tonnerre
Avalanche en sa forme, elle éteint la chaumière
La Reine de la Neige en son soudain courroux.

Flottant sur la plaine,—légère,
Ou tout le long de la rivière,

Aux vaisseaux en dérive elle oppose son front;
Puis zest! au-dessus des cascades
La voilà dans ses incartades
Près du Niagara faisant force glissades
La Reine de la Neige au souffle furibond.

De ses beaux yeux les blanches larmes
Sout une suspension d'armes,
Elle arrête la guerre, elle impose la paix:
Si bien que, dans sou profond gouffre
Le canon, ce mangeur de souffre,
Comme un ogre affamé, soudainement engouffre
La Reine de la Neige et ses flocons épais.

Elle se sert, selou l'urgence
Du coursier qui vole et s'élance,
De la renne rapide ou du pesant chameau;
Ou bien dans son humeur légère,
Pure du contact de la terre
Sur les ailes de l'aigle au séjour du tonuerre
La Reine de la Neige elle moute à uouveau.

Souvent à figure de gnome
De la lune le blauc fantôme
De son ombre de spectre eutoure un froid tombeau;
Alors gémit capricieuse
Lamentation ténébreuse . . .
Jusqu'à ce qu'au matin se cache sous l'yeuse
La Reine de la Neige ainsi qu'un vermisseau.

Dans son manteau de blanche ermine
Elle vieut poser sa bottine
En Italie, au seuil d'un palais enchanté;
Et la Princesse prisonuière,
Triste oiseau dans belle volière,
N'ose en franchir le seuil, jusqu'à ce qu'eu arrière
La Reine de la Neige ait fui devant l'été.

Dans sa cornette virginale
Du cloître elle brave la dalle
Alors qu'en faux bourdou se dit *de profundis;*
Lorsque de quelque sœur la bière
Est descendue au cimetière,
Pour se mêler bientôt à ce grain de poussière,
La Reine de la Neige aussi se fait débris.

Mais parfois folâtre en sa joie,
Des enfants devenant la proie,
Elle, en gelant leurs doigts, les incite anx combats;
Et pour les besoins de la cause,
En boulets se métamorphose,
Cependant qu'elle rit des dégats qu'elle cause
La Reine de la Neige en ces joyeux ébats.

Ou bien dans sa bonté divine
Elle échauffe sur sa poitrine
L'embryon du bouton qui va naître au printemps;
Et lui fait un si doux asile
Que, lorsqu'au jour il se faufile,
Elle devient marraine; et finit en idylle
La Reine de la Neige aux soins compatissants.

Ah! plût au ciel qu'en ce bas monde
Toute aussi pure, aussi féconde
Puissions trouver uue âme en nos temps hivernenx;
Pour que, lorsque notre poussière
S'éveillera, pure lumière,
Nous puissions égaler en sa splendeur première
La Reine de la Neige, enfant tombé des cieux!

LE BRANLE DES RUISSEAUX.

VERS l'océan là bas
Murmurant des hélas!
Précipitant leurs pas
Voyez couler les fleuves—
Dans le beau temps doré,
Tous d'un air assuré,
D'un rire immodéré
Fredonnant chausons neuves.

Voyez-les en avant
Jeter leur flot monvant,
Leurs longs cheveux au vent
Comme une jouvencelle;
Ecoutez leur babil,
Leur parlage gentil,
Lenr combat puéril
Avec la mer rebelle.

Voyez! le vent les suit,
La vague les séduit,
Le lac de son réduit
Les lorgne avec envie;
Eux, activant leur cours,
Avec fracas toujours
Roulent fringants leurs jours . . .
Frétiller est leur vie!

Souhaitant d'arriver
En hâte vers la mer
Pour, à son flot amer,
Mêlant leur onde pure,
Y noyer les regrets
De ces jolis bosquets
Tout remplis de muguets
Qu'ils voyaient d'aventure.

Contents, de par leur choc,
D'avoir fendu le roc
Pour eux de plomb un bloc
Leur barrant le passage,
Et d'avoir d'un seul bond
Crânement furibond
Brisé, broyé le gond
Les tenant en servage.

Ces rapides ruisseaux
Glissent, glissent leurs eaux
Et par monts et par vaux
Dans leur marche joyeuse;
Bouchant les recoins verts,
Et charmant les déserts
Par les gentils concerts
De leur voix gracieuse.

Tantôt courant gaiement,
S'arrêtant brusquement,
Ou bien plus vivement
S'élançant en cascades;
Ou parmi les roseaux
Cachant leurs oripeaux,
Leurs bijoux, leurs joyaux
Ainsi que des naïades.

Ou par les vallons frais
Les plaines, les guérets
Jouant leurs jeux discrets
Et pourchassant leurs ombres;
Dans leurs bonds toujours vifs,
Sautant sur les récifs,
Et riant, peu craintifs,
Même sur des décombres.

Grands, petits, se mêlant,
Tous ensemble coulant,
Et chacun pétulant
En quête pour son gîte
De sables argentins;
Comme frères, cousins,
Tous se tenant les mains
Pour arriver plus vite.

Tantôt le front vermeil
Ruisselant de soleil,
Ils vont dans leur éveil
Danser parmi les vagues;
Ou bien timidement
Ils cherchent doucement
Le vaste isolement
Où dorment les bruits vagues.

Dans les heures d'été
Encaissant leur beauté
Sous berceaux sans clarté,
Sous ténébreux ombrage;
Ou bien faisant joujou
Avec le dur caillou,
Et portant un glouglou
A l'écho de la plage.

Près ce recoin mousseux
Au-dessus des flots bleus
Eblouissant les yeux
Voyez la belle épaule! . .
Mais la naïade entend,
Et très pudiquement
Dans l'eau, son élément,
Plonge non loin du saule.

Des naïades encor
La vague en son essor
Etreint les tresses d'or ;
Tantôt sur la surface
Leurs robes vert de mer,
Vêtement bien léger,
Les soutiennent dans l'air,
Enchanté de leur grâce.

Qnelques unes pourtant
De par le flot montant
Vers l'océan distant
Sont prises de la plage ;
Lors le Triton joyeux
Corne ce fait aux Dieux
Qui peuplent les bas lieux :
" Encore un.mariage ! "

Aux lèvres la pâleur
A ses flots la blancheur,
De doux émois au cœur,
Voyez d'abord le flenve !
Quel immense désir !
Quel prolongé sonpir !
Il veut . . . pour avenir
Que l'océan l'abreuve !

Tel est aussi l'espoir
Qui du matin an soir
Porte notre vonloir
Vers un but grandiose ;
Nous aspirons à Dieu,
Et devers le ciel bleu
En hissant notre vœu,
Rêvons l'apothéose !

MACKAY (CHARLES).

La Nature et son Adorateur.

Je me souviens dn temps ou calme ou mugissante,
Mer, ta sublime voix, ta voix toute puissante,
A mes sens à la fois proclamait l'infini
Et de l'Omnipotent le nom tonjours béni !

Je me souviens du temps, Fleurs du mois de Marie
Où vos belles couleurs diaprant la prairie,
Et vos tant doux parfums s'infiltraient dans mon cœur
Ainsi que l'eau du ciel glisse au sein de la fleur.

Je me souviens du temps où lorsque ton haleine
Agitait mollement les épis de la plaine,
Ou la feuille des bois, mélodieux Zéphir,
Je croyais de la terre entendre le soupir.

Je me souviens du temps, Soleil et vous Etoiles
Où de sa nuit obscure illuminant les voiles,
Vous emportiez mon âme encor, encor, encor
Jusqu'au plus haut des cieux sur vos brillants chars d'or!

Ont-ils fui sans retour ces temps du premier âge
Où la Nature en toi parlait si haut langage?
Sont-ils muets pour toi les Astres lumineux,
Et les Mers, et les Vents au souffle harmonieux?

Non, non. Lorsque le monde et ses peines amères
Oppriment mes esprits, le monde des chimères
A mes yeux vient s'offrir; c'est ma suprême loi
Par lui je vis, par lui je règne . . . je suis Roi!

J'éprouve une profonde et pure jouissance
Au doux plaisir de voir dans sa magnificence
Le jour à son lever, le jour à son déclin,
Et la nuit qui vient clore une aurore sans fin.

Je les entends encor les voix de la jeunesse
Dire à mon cœur ému la primitive ivresse
Que j'éprouvai jadis au parcours des côteaux,
Ou bien en écoutant le rire des ruisseaux.

Pour moi dans chaque fleur je retrouve une amante,
Au langage divin, à l'haleine énivrante;
Chaque astre est pour mon cœur un ami précieux,
Pour moi l'une fleurit, et l'autre brille aux cieux.

Pour mes menus plaisirs la mer roule ses ondes
A travers les rochers et les grottes profondes,
Elle chante pour moi, me conte ses désirs,
Et quelquefois aussi me gémit ses soupirs.

L'homme ne pourrait pas, le voulut-il lui-même,
Faire courber mon front sous un chagrin suprême,

Tant j'ai su conquérir pour les heures d'ennui
Au ciel et sur la terre, en tous lieux—un appui.

Contre les coups du sort je suis invulnérable,
La Nature est pour moi plaisir inaltérable!
Plus je vis, plus je l'aime, et son admirateur,
J'adore en m'inclinant, l'œuvre du Créateur!

O Fleurs brillez pour moi sur les vertes collines,
Cieux étalez pour moi vos splendeurs purpurines,
Profondeurs de l'abîme, oh! pour moi racontez
Vos mystères sans nom,—et vous Oiseaux, chantez!

Pour moi faites entendre, ô Vents, vos doux murmures,
Secouez, ô Forêts, pour moi vos chevelures,
Et toi Terre, pour moi sois éternel bonheur . . .
Vous êtes tous à moi dans la paix du Seigneur!

Les Compagnes de la Vie.

Quand sur un frêle esquif sans crainte du naufrage,
De mon toit délaissant le seuil,
De la vie à mon tour, j'entrepris le voyage
C'était sur une mer où gisait maint écueil.
Mais pour égayer mes campagnes
Pendant la nuit, pendant le jour,
Sur mon esquif j'embarquai trois compagnes
En guise de dames d'atour.
L'une était "La Santé," robuste camarade
Au frais visage, aux membres vigoureux,
Et bien qu'à mes repas, je ne busse rasade
Qu'avec de l'eau, j'étais heureux!
C'est que, pour guider notre barque,
Et pour rire au nez de la parque,
Malgré les vents, non . . . rien de mieux
Que mon trio, quand on s'embarque.

L'autre portait pour nom, ce doux nom: "Paix de l'Ame."
Quand l'orage grondait aux cieux,
Elle laissait sur moi tomber comme un dictame
Alors que je veillais, l'azur de ses beaux yeux.
Et quand se ruait la tempête,
Pendant que je dormais la nuit,
D'un songe heureux elle occupait ma tête
Et me berçait de tout ce bruit.

La moins jeune des trois avait nom "l'Espérance,"
Toujours présente en mes jours nébuleux,
Elle me rappelait des jours de mon enfance
Les souvenirs, les ris, les jeux.
Et bien qne, dans ce long voyage,
Rang, fortune et leur entourage
Fussent absents, mon cœur heureux
Point n'enviait leur voisinage!

Hélas! c'est un malheur, mais poursuivi sans cesse
Par le hideux démon de l'or,
A la soif d'entasser j'ai perdu ma jeunesse,
La chaleur de mon sang, mes bons yeux, plus encor
"La Santé" ma verte compagne.
Après le renom pour courir
Et me hisser à son mat de cocagne,
J'ai dû laisser, sans l'avertir,
Aux ronces du chemin ma douce "Paix de l'Ame,"
Et plus ne vois ce sourire enchanteur
Qui réchauffait mon cœur en ravivant sa flamme.
Ah! j'aurais perdu le bonheur
Sans toi, source de confiance,
Sans toi ma bien chère "Espérance:"
Reste mon ange protecteur
Je me rattache à l'existence!

RÊVERIES AU MILIEU DES MONTAGNES.

Tantôt errant et par monts et par vaux,
Tantôt assis seul au bord des ruisseaux,
Et méditant sur l'humaine misère,
Sur le bonheur, si rare sur la terre,
Sombres pensers, rêves aventureux
Non évoqnés, posent devant mes yeux;
Ce sont souvent de nébnlenx mensonges,
Souvent aussi ce sont de divins songes,
Divins produits de l'âme, en son sommeil
Qui voit au loin,—mais ne peut au réveil
Se retracer le séduisant mirage
Qui sur les sens réflétait son image.

Je me complais quand ce *far niente*
Me vient au cœur, à m'asseoir en été,

Sous le massif des plus touffus ombrages,
On sur le sol des plus gras pâturages,
Et là, cansant avec chaque étranger
Qui vient passant, montagnard ou berger,
J'aime à savoir son espoir ou sa crainte,
Et de son sort la teinte et demi-teinte,
S'il est en joie, ou bien en perte, cn gain,
Le mal dn jour—le bien du lendemain.
Si d'aventnre ancun berger ne flâne
De mon côté—de dessous mon platane
J'aime à guetter les nuages aux cieux,
Comme Protée imitant dans lcur jeux
Tous les effets;—tantôt l'architccture
Des vieux castels à la noble structure,
Aux portes d'or,—tantôt des lacs d'argent
Où tout reluit sous un prisme changeant;
On bien encor simulant l'apparence
D'énormes monts—dominant le silence . . .
Et quelquefois je me surprends rêveur
A demander aux arbres, à la fleur,
Au gazon même—à l'herbe qui verdoie
Si dans leur vie est la peine ou la joie. . .
Et la réponse arrive dans ce cas
De l'arbre en hant, de la pclonse en bas.
Et l'arbre dit: "J'ai bien des jouissances,
" Du ciel je vis dans les magnificences,
" Au doux printemps, dans les longs jours d'été;
" Si la chaleur affecte ma santé,
" Quand vient le soir, de la nuit la rosée
" Rend la fraîcheur à ma feuille épuisée,
" On dort si bien à l'air libre des cieux!
" De bon matin le chant mélodieux
" De quelqu'oiseau m'éveille d'habitude,
" Et quand l'hiver sévit sec et trop rude,
" Ma vie à moi se blottit sous le sol,
" Et pour surgir attend le rossignol,
" Tant qu'à la fin comme au sortir d'un rêve
" Dans mes rameaux elle évoque la sève:
" Oh! comme vous sentant l'air embaumé,
" J'éprouve à vivre un plaisir innommé!"

Et le gazon, les roseaux, la fougère,
L'herbe sans nom, et la fleur éphémère

Disent aussi de leur plus douce voix,
En agitant leur si gentil minois:
" Tous nous vivons—bénissant l'existence
" Qu'en sa bonté l'Eternel nous dispense,
" Et nous trouvons la joie et le bonheur
Dans l'air, le jour, le frais et la chaleur."

Ne me croyez oisif si je m'éloigne
Un peu de vous—surtout si je témoigne
Beaucoup d'amour pour les monts, pour les bois,
Si des salons je m'exile parfois
Pour mieux donner vacance à mes pensées,
Et m'égarer dans fraîches Odyssées . . .
Point ne savez l'ouvrage que je fais,
Lorsque je suis sous un ombrage frais,
Point ne savez que caprices étranges
Peuvent charmer comme le chant des anges,
Et que ce chant—jeté dans l'univers
Pourra valoir—beaucoup mieux que mes vers.

La Confidence d'une Sœur.

A moins que ce soit lui qui chante la romance,
Elle ne peut toucher mon cœur;—
A moins que ce soit lui qui me lise la stance,
Pour moi les vers sont sans valeur.

A moins qu'il ne partage au soir ma promenade
Sa main fidèle dans ma main,
La campagne pour moi devient triste et maussade,
Le ciel même n'est plus serein.

Mais quand il lit, qu'il parle, encor mieux quand il chante,
Le monde est brillant, radieux,
Les arbres, le gazon, la plus modeste plante
Tout devient riant à mes yeux.

J'aime . . . ma chère sœur, et je ne suis pas triste,
A moi l'espoir, non la terreur;
Mais je suis trop heureuse, et dans mon âme existe
La joie—et dans mes yeux un pleur!

L'Enquête.

Dites-moi, Vents ailés, qui mugissez sans cesse
Autour de mon chemin, dont j'aime la caresse,
Connaîtriez-vous par hazard
Quelque recoin bien à l'écart,
Où l'on ne pleure plus; quelque fraîche vallée
Où libre de soins, de soucis,
L'âme puisse trouver, pour calmer ses ennuis,
Un solitaire abri sous la voûte étoilée?"
Le Vent interrogé se crispa, puis tout bas
Plein d'émoi soupira: "Nou! je n'en connais pas!"

Dis moi, vaste Océan dont les vagues puissantes
Lancent autour de moi leurs voix retentissantes,
Connaîtrais-tu pas par hazard
Quelqu'île lointaine, à l'écart,
Où l'homme fatigué des longueurs de la route
Puisse rencontrer le bonheur,
Où jamais ne séjourne un instant la douleur,
Où l'amitié jamais ne soit l'objet d'un doute?"
Les vagues en roulis chuchotèrent tout bas,
Dans un soupir plaintif: "Nou, je n'en connais pas!"

Et toi blanche Beauté, toi, Lune si sereine,
De ce monde endormi, toi qui trônes la Reine,
Dis-moi, dans ton vaste parcours
Sur l'univers et ses faubourgs,
N'as-tu pas apperçu quelque gentille place
Où l'homme pauvre, malheureux,
Puisse avoir chance un jour de trouver sort heureux,
A ses maux un solace, un remède efficace? . .
La Lune se cacha, puis poussant un hélas!
Répondit tristement: "Nou! je n'en connais pas!"

O mon Ame, réponds à mon inquiétude,
N'est-il donc pas un lieu de douce quiétude,
Où loin de la mort, du péché,
Des humains plaisirs détaché,
Un cœur puisse trouver, loin des vains bruits du monde,
Soulagement à ses douleurs,
Le repos désirable après tant de labeurs,
Et d'un calme enchanteur la paix . . . la paix profonde?"
L'Espérance et la Foi s'écrièrent: "Mortel!
Cet Oasis divin le trouveras . . . au Ciel!"

La Montagne et l'Homme.

LA MONTAGNE.

Quel es-tu myrmidon, toi qui jusqu'à ma cime
Imprudemment veux t'élever?
Avorton rabongri dont la taille minime
De l'arbre nain qui croît au fond de mon abîme
Pas même à la moitié ne saurait arriver?
Quel es-tu? Que veux-tu? Dis, que prétends-tu faire
Entre mon pic, et la voûte des cieux?
Quel désir insensé prétends-tu satisfaire?
Parmi les plis de mon front orageux
Ne vois-tu pas l'indécise avalanche
Qui vers toi lentement se penche
Prête à t'anéantir?
Avance un pas de plus, et gare au repentir! . .
Va, crois-moi reste dans la plaine
Pygmée à face humaine,
De mes torrents neigeux redoute la fureur,
Sois docile à ma voix, il en est temps, arrête . . .
Arrête . . . et garde-toi de gravir la hauteur
D'où moi seule ai le droit de lancer la tempête! . .

L'HOMME.

Qui s'oublie à ce point de me porter défi?
Ah! c'est toi Montagne orgueilleuse,
Superbe Matamore, au visage bouffi,
A la voix caverneuse!
Croirais-tu par hasard arrêter mes pas? . . fi!
Tout petit que je sois, tiens, entre nous, ma mie,
Je ne crains ni ta dent, ni ton front colossal,
Et si sur ton sommet je me campe à cheval,
C'est pour te subjuguer ainsi qu'une ennemie,
Depuis ta large base où croissent tes forêts,
Jusqu'au pic élevé qui déchire la nue;
Depuis tes flancs ridés asile des genêts,
Jusques aux froids glaçons de ta tête pelue
Où l'étoile polaire aime à fixer sa vue.
A quoi serviraient-ils tes nébuleux sommets,
Tes immenses glaciers, tes cavernes profondes,
Si dans leur solitude, éducateurs des mondes,
Ils n'enseignaient ce que, Moi, ton Maître et Seigneur

Je brûle de connaître, et je languis d'apprendre?
A quoi servirait-il de voir parfois descendre
Dans nos vallons le torrent destructeur,
Si par notre génie, et pour notre bonheur,
Posant à tes méfaits d'invincibles barrières,
Nous ne trouvions moyen d'utiliser tes eaux,
En les emprisonnant dans de vastes canaux,
Afin d'en former nos rivières! . .
Toute imposante que tu sois,
Tu m'en imposes peu, Grandelette, ma chère,
Et sans peine je m'apperçois
Que ta grandeur imaginaire
Est l'œuvre de mes sens.—Il est vrai, cependant,
Que je suis plus petit que l'arbre que voit naître
Ton abîme. . . Et pourtant
Orgueilleuse, je suis ton Maître;
Je puis te mesurer suivant mon bon plaisir,
De la base au sommet,—mesurer ta couronne . . .
Comme un vil plomb ma petite personne
Peut te peser si tel est son désir.
Je puis, si je le veux, aux regards des profanes
Mettre à nu tes arcanes,
Leur indiquer le fer que cachent tes plateaux,
Ou l'or qui coule en tes ruisseaux
Je puis bien plus, je puis mesurer les étoiles
Et dresser la carte des cieux;
Pour moi la Nature est sans voiles,
Et je puis pondérer le soleil radieux.
Moi si petit, je puis les suivre en leur carrière
Les brillants flambeaux de la nuit,
Je puis leur traçant leur circuit
Les guetter dans leur course au delà de la sphère . . .
Je puis bien plus encor,—je puis m'assujettir
Les astres inconnus; ma science importune
Par leurs faits dans l'espace apte à les pressentir
Jusqu'au fin fond des cieux va dénicher Neptune! . .
Et je ne pourrais pas, Montagne de malheur!
Gravir tes pics aigus, escalader ta cime . . .
Moi des Etres le plus Sublime
Il me faudrait respecter ta hauteur?
Présomptueuse péronnelle
Il t'appartient vraiment de me dicter la loi,

A toi qui n'est qu'un grain, un atome ma foi!
Sur le vaste Océan de mon hnmble cervelle! . .
Tourne, si tn le veux, tes regards vers les cieux,
Colline ambitiense! . .
Fais descendre sur nous les torrents écnmenx
De ta bave neigeuse,
Détruis nos forêts, nos hameaux,
Lâche ton avalanche . . . éternise nos maux,
Mais apprends à te mienx connaître,
Tu n'es que mon esclave, et Moi je snis ton Maître! . .

MAHONY (REV. FRANCIS).

Les Cloches de Shandon.

Avec tendre émoi
Shandon! clocher-Roi!
Souvent à part moi,
Je pense à tes cloches,
Dont les sons si fins
Egayaient lutins
Mes jeux enfantins
De par leurs bamboches.
Partout où je suis,
Oui j'y réfléchis,
T'aimant d'avantage,
Cork! . . mon grand village!
Avec ton Shandon
Et ses cloches faisant si gentil rigodon
Sur l'eau si jolie
Du fleuve Lee!

Souvent j'entendis
Dans d'autres pays
L'immense roulis
De cloches sublimes;
Leurs langues d'airain
S'en allaient soudain
Porter leur refrain
Des arbres aux cimes.
Mais tout leur fracas
Ne m'émouvait pas;

Ponr toi, j'en fais gloire,
Gardais ma mémoire,
Car pour moi Shandon
Tes cloches font tonjours plus joyenx rigodon
Sur l'eau si jolie
Dn flenve Lee!

Là bas! tout là bas!
J'entendis le glas
Tinter des trépas
Dans Rome l'ancienne!
Aussi dans Paris
Sonvent j'entendis
Du *de profundis*
Résonner l'antienne:
Mais qne le bourdon
Tu vaux mieux Shandon!
Mieux que Notre Dame
Tn touches mon âme,
Car pour moi Shandon
Tes cloches ont tonjonrs si touchant rigodon
Sur l'eau si jolie
Dn fleuve Leo!

On voit à Moscou
Allongeant le cou,
Et faisant joujou
Une cloche mère;
Du haut des sommets
Des fiers minarets
Le Turc aux aguets
Crie à la prière:
Tout ce bataclan
C'est de la Saint Jean!
Mieux vaut ton antienne
Car ton âme est mienne,
Mon aimé Shandon!
Tes cloches font toujonrs si joyeux rigodon
Sur l'eau si jolie
Du fleuve Lee!

MALLET (DAVID).*

Hymne Funèbre.

Sur la nature entière épandez le silence,
Lugubres ombres de minuit,
En honneur du mort qui s'avance
Epandez à l'entour les terreurs de la nuit.
A travers ces ténèbres,
Et ces splendeurs funèbres,
Epandez sur ce sol les pleurs et les regrets,
Par des pensers profonds, par un souvenir tendre,
Honorez, honorez la cendre
De celui là que plus ne reverrez jamais!

En surplis le clergé près du cercueil s'avance,
Vers le dernier séjour des morts,
Et du glas la triste cadence
Inspire à nos esprits de précoces remords.
L'aspect du cimetière,
Des cierges la lumière,
Ne jetant autour d'eux qu'un jaunâtre reflet,
Chaque ossement épars qui n'est plus que poussière,
Chaque monument, chaque pierre,
Est ici pour le cœur enseignement muet.

Et maintenant de l'orgue écoutez le cantique,
Qu'après de longs repos il donne la replique;
Maintenant que la voix soupire ses douleurs
Unie à l'orgue—à l'orgue qui console,
Et que sublimement l'âme s'élève et vole
Jusques aux saints parvis, jusqu'aux célestes chœurs!

Qu'elle s'élève au Dieu qui nous donna la vie,
Qui mit le souffle dans nos corps,
Qui, dans sa bonté nous convie
A l'immortalité,—les faibles et les forts!
Quelques jours de détresse,
De peine et de tristesse,
Dans un monde meilleur nous mènent par la mort,
La mort n'est pas un mal, non c'est un bien fort rare,
Car son ombre est pour nous le phare
Qui par delà les cieux nous guide vers le port.

Donc lorsqne nous rendons à la terre la terre,
Mortels disons grâce an Seigneur;
C'est notre Dieu, c'est notre père,
S'il nous rappelle à lui, c'est pour notre bonheur.
Après triste hivernage,
Un printemps sans nuage
Pour l'homme se prépare en son saint Paradis,
Où la rose fleurit, et n'est plus éphémère;
Car dans ce sacré sanctuaire
Et douleur et péché, sont des mots incompris.

MANICHEISM (THE AUTHOR OF MODERN).

Le Chant des Sirènes.

"What song the syrens sang, or what name Achilles assumed when he hid himself among women, though puzzling questions, are not beyond all conjectures."—*Sir Thomas Browne's "Urn Burial."*

Salut!
Car maintenant à ton oreille
De notre chœur chantant s'élève la merveille,
De bienvenue il te porte nn tribnt;
Seul parmi les mortels ne peux être insensible
An flot de mélodie émergeant invisible
D'nn invisible lutb,
Qui près de toi se jone,
Tandis qne le zéphir aiguillonne ta prone.
Salut!
Oui cède au souffle de la brise
Qui, de ce côté plie, et qui te favorise:
Salut! trois fois salut au transport qui t'attend!
Car ton bonheur de toi seul il dépend;
C'est la Volupté même
La Volupté qui t'aime,
Qui t'appelle à sa cour
Plus belle que le jour,
Vers son alcove où sur le duvet et la rose
Elle repose,
Prête à lever son bean voile pour toi,
Pour toi dont elle rêve et dans un donx émoi:
Pendant que le Désir s'acoquinant près d'elle
De son flambeau ravive l'étincelle

Pour éclairer l'Extase et l'Admiration
Quand viendra le Plaisir à son expansion.
Les heures en cercle autour d'elle
Pour lui montrer comme elle est belle
Dans de gentils miroirs répercutent ses traits
Si frais,
Improvisant des jeux pour amuser leur Reine
Des Plaisirs Souveraine,
Et l'engager à se lever.
Mais leur art n'aboutit qu'à la faire rêver.
Elle étend son beau corps sur le duvet, la rose,
Et nonchalamment se repose,
Jusqu'à ce que vers toi s'élève notre chœur,
D'Eros chantant les gracieux cantiques,
Et qu'enfin nos accents magiques
S'infiltrant par dégrés jusqu'au fond de ton cœur,
Vers son beau lit de fleurs doucettement te leurre
Tout à l'heure.
Viens donc tandis que tu le peux,
La Volupté te brame, admire ses beaux yeux !
Ne laisse pas gaspiller la jeunesse,
Tandis que restes froid, le temps avec vitesse
Emporte le cours de tes ans,
Et tes inutiles printemps,
Viens l'embrasser ; . . . sur le duvet, la rose,
En t'attendant elle repose !

Car triste et long fut ton chemin,
Et tes jours ont été labourés de chagrin ;
Objet de plus d'une rancune,
Tu fus poursuivi par Neptune ;
Sur la terre et sur l'océan
Tu fus souffleté par l'autan,
Et puis ballotté par l'orage
De rivage en rivage,
Et d'ouragan en ouragan
Jeté sur la déserte plage
De la Lybie où rôdent pleins de rage
Et la soif et la faim, deux spectres décharnés
Sur tout être vivant tombant les forcenés !
Puis échappé de là, par un nouveau naufrage
Porté près de l'affreux écueil
D'où te guignait du coin de son seul œil
Polyphème l'antropophage !

Sage aujourd'hui par intuition,
Complète est ton instruction :
Minerve t'a doné de grande intelligence,
Et tes faits accomplis sont des faits d'importance ;
Ta sagesse a cherché partout à découvrir
Les leçons du passé, le mot de l'avenir,
Les effets et les causes
De toutes choses.
A quoi t'a servi ce labeur ?
A quoi t'a servi ta recherche ?
Cherche ! . .
Car bien que le labeur de tout soit le moteur,
Il est vain, et n'est pas le chemin du bonheur.
Vois le soleil ! . . l'aurore aux doigts de rose
Ouvre à son char les portiques des cieux
Chaque matin ; lui d'un regard piteux
Promène ses ennuis tout le jour, c'est morose,
Jusqu'à ce que le malheureux
Aille dans le sein d'Amphytrite
Noyer son spleen et retrouver son gîte
Toujours, toujours,
C'est son métier de tous les jours.
Lorsque du nord a bien soufflé Borée,
Il revient du midi faire une échauffourée
Toujours, toujours,
C'est son métier de tous les jours.
Vois ! la mer engloutit dans ses vastes cratères
Les fleuves, les torrents, les ruisseaux, les rivières,
Tout se déverse en son bassin,
Ce large égoût du genre humain,
Eh bien ! la mer n'en est pas plus remplie,
Car le soleil la boit, parfois jusqu'à la lie,
Et le nuage en gouttes d'eau,
Ou bien en blancs flocons de neige,
La reverse à nouveau
Sur la plaine et sur le côteau
Afin d'aider à l'éternel manège
Toujours, toujours,
C'est son métier de tous les jours.
Sous le soleil et son couvercle,
Sous la quadrature du cercle,
Rien n'est nouveau ; ce qui sera

Est depuis longtemps de l'histoire;
Oui, ce qui fut fait se fera,
C'est tonjours le même grimoire.
Et maintenant tout franchement, dis-moi,
N'est-ce pas de même avec toi?
Dans le train-train écœurant de la vie
Qu'as-tu trouvé? . . La vauité! l'envie!
Ou la vexation dn cœur
T'ouvrant à denx battauts les portes du malheur.
De tes mains regarde l'ouvrage,
Pour toi d'uu tel labeur fut-il un avantage?
Pas un. Tu puisas le chagrin
Chaque jour pour le lendemain,
Et quand la nnit sur toi déverse
Le repos . . . c'est à la renverse!

Ici donc Sage Voyageur
Arrête-toi, c'est l'aucre du bonheur;
Oh! ne fuis pas l'abri de ces berceaux féeriques,
Ne fuis pas la douceur de nos accents magiques,
Après tes immenses travaux
Ici tu trouveras le plus charmant repos;
De ce riant chez nous ue détourne ta proue,
Micux vaut pris sur le sein d'Eros
Le vin, le donx vin de Naxos,
Qu'un avenir qui fait la moue.
Ici tu trouveras un refuge certain
Contre les maux du genre humain,
Contre les souvenirs funèbres,
De l'avenir aussi contre les noirs ténèbres.
Ici vois-tu, d'argent sous uos lambris,
Vivent de charmantes houris
Dont le gentil devoir, dont la gentille essence
Est toujours à uouveau d'émoustiller les sens,
De donuer du piquant par leur aimable danse,
Par leurs délicieux accents,
De la Volupté mêmc aux plaisirs énivrants.
Comme une fièvre ardente ici glisse la vie,
On n'y connaît le trouble ni l'envie,
C'est un gala perpétuel,
On n'imagine rien de tel,
Où des nymphes joyeuses,
Jamais capricieuses,

Apportent à la Volupté
Tous les trésors d'un éternel été,
Et dans leurs chants mystiques,
Par gammes chromatiques,
Carillonnent tous les bonheurs,
Tous les pensers d'amour, tous les propos flatteurs;
Musique
Unique!
Qui chatouille l'oreille, et va griser le cœur,
Et lui faire oublier qu'existe la douleur.
Ici c'est du nectar, non pas de l'eau rougie
Qu'on boit; ici sont les ris et les jeux,
Des mets fins et délicieux,
Et plus divine encor de l'amour est l'orgie.
Oui tout ce que le cœur
Peut rêver de bonheur,
Tout ce que le désir peut créer d'espérance
Qu'il étreint avec complaisance,
Est ici dans ces lieux;
Viens sur son lit de duvet et de rose
En t'attendant la Volupté repose
Dans son alcove aux jours mystérieux.
Comment déjà n'a-t-il pas son message
Eveillé dans tes sens les flammes du jeune âge?
Viens ici, viens ici, viens sur son lit de fleurs
T'attendent des amours les souris enchanteurs!

Ici tes jours seront filés d'or et de soie;
Sur son lit de duvet avec la Volupté
Tu peux folâtrer avec joie,
Et boire l'immortalité!
Pourquoi d'un tel banquet fuirais-tu les délices,
Et pourquoi refuser des destins si propices?
Pour t'élancer, pervers,
De par cet univers,
Où tout ce qui respire
Subit le froid empire
De la vexation,
Et de la désillusion?
Pourquoi par un excès de vanité stupide,
Te détruire toi-même en courtisant le vide
De la mondaine ambition?
Pourquoi voulant être archi-sage

Dédaigner un bonheur pur de tout alliage?
Pourquoi donc être désireux
Vivre où ce que tu vois ne satisfait tes yeux,
Où tout ce qn'entend ton oreille
A nos suaves chants n'offre douceur pareille?
Là ta soif de savoir point ne s'étanchera,
Et ton vain désir échouera.
Ne le sais-tu donc pas, las! qu'avec la croissance
De la sagesse, vient en plus grande abondance
Et le chagrin et la douleur?
Que quand nous quitte l'ignorance,
En arrière elle laisse en plein dans notre cœur
Parfois quelque souci rongeur.
Ne le sais-tu donc pas, hélas! que tontes choses
Et les épines et les roses,
La malédiction, le bonheur, le succès,
Aux bons aussi bien qu'aux mauvais,
Tombent selon que le hasard l'ordonne
Sans nul égard à la personne?
Car la course n'est pas anx plus légers conreurs,
Pas plus qu'aux forts n'est la victoire;
La folie a son siège où trônent les grandeurs,
Et, le fait est notoire,
Souvent c'est aux plus innocents
Que la Fortune offre ses plus beaux gants.
Le sort, sans plus de commentaire,
Jette à tous, les biens de la terre
Au méchant comme au bon, au sot comme au savant,
Au croyant comme à l'incroyant.
Le hasard à chacun appliqne
Dans le senl but de lui faire la nique,
Dans la vie anssi dans la mort,
Un droit égal; c'est là son fort.
Quelqne chose que fasse l'homme,
Qu'il soit sage ou soit fou, manant ou gentilhomme,
Qu'il soit fidèle ou bien sans foi,
Qu'il soit sujet ou roi,
Dans le fleuve d'oubli bientôt se perd en somme;
Le pécheur et le saint, c'est la commune loi
Pourrissent dans la terre, y font leur dernier somme.

Nos chants sont impuissants.—Il poursuit son chemin
Un Dieu jaloux nous a dérobé notre proie!

Pour toi, vil Grec qne cesse toute joie!
A toi qne s'acoquine à jamais le chagrin:
D'un climat plns heureux, plus rempli de lumière,
Ne caresse pas la chimère;
Inévitable est le destin:
Sous le soleil et son couvercle,
Sous la quadrature du cercle,
Rien n'est nouvean; ce qui sera
Du passé c'est la triste histoire;
Ce qui fnt fait se refera,
Car dn passé ponr qui sait le grimoire
Lire dans l'avenir n'est pas la mer à boire!

MANNERS (LORD JOHN).

Une Vision.(1)

A mes yeux endormis du beau pays des songes
Vint une vision aux attrayants mensonges,
Et soudain je rêvai qu'au plus profond des mers
Naviguant, j'entendais les plus merveilleux airs.

Ces chants étaient les chants des brillantes Sirènes,
Doux ou vifs, ou mourant comme vagues lointaines,
Ils disaient les hauts faits des souvrains des mers,
Ou la sublime mort des héros et des fiers.

Depuis le premier jour où l'homme erra sur l'onde,
Jusqu'à l'heure dernière où s'engloutit un monde,
Chaque héros marin, chaque combat naval
Etait d'un chant vainqueur le sujet colossal.

L'Orgueil du vieux Sydon, et de Tyr la Puissance,
Eveillèrent du Luth la plaintive éloquence,

(1) A Vision. See page 100 of the famous volume (a copy of which is in our possession) of Lord John Manners, entitled: "*England's Trust, and other Poems*," 1841.

"This volume, suppressed by the author, contains the celebrated lines, at page 24,—

"Let wealth and commerce, laws and learning die,
But leave us still our old Nobility!"

which have been so often quoted, and the sentiments held up to ridicule, and on account of which the volume was suppressed."—*From the Catalogue of Basil Montagu Pickering*, 196, *Piccadilly*, W., 1862.

Cependant que gisaient de ce vieil univers
Les vieux débris, non loin de vieux vaisseaux tout verts.

Là gisaient gobelets oxydés par la rouille,
De la pourpre de Tyr, des bijoux de la Pouille,
Tous sans autels, restés la pompe des tombeaux,
Tous emmagasinés dans ces sombres caveaux.

Là gisaient les trésors de Rome et de Carthage,
De la Grèce, de l'Inde, épars dans ce naufrage,
De l'encens d'Arabie, et de l'or du Pérou,
De peuples effacés autrefois vil caillou.

Sans bouger, j'écoutai des heures entières
Ce chant, jusqu'à ce que s'imprégnant de colères
Il parla d'un pays plus puissant et plus fort
Que ne fut Rome . . . Ainsi pronostiquant son sort :

" Puisque de l'Océan sur la vaste poitrine
Au nord comme au midi, circule ta marine,
Et qne le lest du monde est pris par tes vaisseaux,
Et l'univers marchand soumis à tes drapeaux ;

" Puisque tes citoyens ont les larges fortunes
Que n'avaient pas les rois, quand tu franchis tes dunes,
Que l'or des nations brille en tes entrepôts,
Que contre l'ennemi je te ceins de mes flots ;

" Et que de ton passé n'ayant plus souvenance,
Tu laisses de côté ta vieille expérience,
Pour courir les hasards d'entreprises sans nom,
Oubliant ton devoir, surtout ton bon renom,

" Ou parce que tu fais fi de la voix divine,
A toi Vieille Angleterre et vengeance et ruine ! ! ! " (1)
J'ai frémi—" Pour nos fils, pour nous grâce, Seigneur !"
Soupirai-je,—et soudain je m'éveillai penseur.

---

(1) Inutile de faire observer que nous, humble traducteur, nous ne sommes pas co-partageant de la grrrrrrrande fureur du NOBLE LORD—contre cette Bonne Vieille Angleterre! Lord John Manners avait mal au cœur en 1841 des mesures prises contre le monopole des céréales—*Indè iræ!* . .

" Let wealth and commerce, laws and learning die,
But—*leave us still* OUR *old* NOBILITY ! "

—*Note du Traducteur.*



Stances.

Le mot tu me l'as dit, j'ai reçu ma senteuce,
Voilà que sont brisés mes rêves d'espérance,
Doux rêves si longtemps caressés dans mon cœur,
Il fant vous fuir, mon front se convre de pâleur.

Dans sa robe d'été la nature est bien belle,
L'air est tout imprégné du chant de Philomèle,
Mais pour moi la nature a perdu sa beauté,
Et le chant le plus doux sa douce volupté.

Telle la fleur sauvage, inapperçne, à l'ombre
Croît, sous le dôme épais de quelque forêt sombre,
Fort, mais silencieux, tel grandit mon amonr
Jusqu'à ce qu'un aveu—l'ait brisé sans retour.

Six hivers, six étés, et six printemps encore
Ont passé sur ma vie éclatant météore,
Depuis que subjugué par ta voix, par tes yeux,
Tu trônes à jamais dans mon cœur amoureux.

Et bien qne ta beauté le méprise ce trône,
Et de ton froid dédain jette à mon cœur l'aumône,
Je le voudrais en vain reconquérir ce cœur
A ton char enchaîné par un lien vainqueur.

Adieu donc, tu le veux, je pars, adieu chère âme,
J'emporte à l'étranger le secret de ma flamme,
Mais jamais, bien des ans dussé-je voyager
Froid ne sera mon cœur . . . il ne pourra changer.

MANT (REV. F. W.)

Saint Alban.

La nuit était et triste et sombre,
Le vent avec férocité
Soufflait, sifflait, souffletait l'ombre
De Vérulam en la cité;
Voilà que parmi les rafales
On entendit piteuse voix,
Qui s'élevait par intervalles
Et disait de cruels émois.

" Ouvre grand le portail, esclave!"
Dit un soldat.—" Par Jupiter!
Contre un tel temps fut-on fort brave,
Il est terrible de lutter!"
Voilà qu'en tournoyant, la bise,
Entre avec bruit, fait branle-bas,
Avec elle une forme grise,
Un étranger qu'on ne voit pas.

Il est en présence du Maître,
D'un grand âge il porte le sceau,
Ce qu'à peine on peut reconnaître
Sous les lourds plis de son manteau;
Mais il est las, tremble de crainte,
Aussi de froid . . . et de sa main
Alban lui présentant l'étreinte,
Lui dit: " Prenez courage enfin!"

Loin de ses gens Alban l'entraîne,
" Voilà du feu! . . voilà du pain!"
Mais lui d'un regard plein de peine
Jette son capuchon sondain.
" De mon père de par le glaive!"
A dit Alban, "je te connais!
Je ne me trompe, ni ne rêve,
Les Chrétiens sont tes frères . . . Mais

Ne crains rien, ici sois tranquille,
Et restes-y, jusqu'à demain;
Ma maison est un sûr asile,
Où l'on te traquerait en vain.
Et puisses-tu, Maître du Monde!
Me pardonner, ô Grand Jupin!
Par une nuit aussi profonde,
Je n'eusse osé chasser Tarquin!"

D'une voix sérieuse et grave
A répondu le bon vieillard,
Et de nuls préjugés esclave,
D'Alban s'adoucit le regard:
Telle du matin la lumière
Envahit l'horizon lointain,
Telle bientôt la grâce opère
Dans le cœur du jeune Romain.

De la nuit a passé l'orage,
Tranquille et calme est le matin,
Un jour, deux jours et davantage
L'hôte est toujours chez le Romain;
C'est qu'une seule et même flamme,
D'amour divin rayon de feu,
De ces deux ne font plus qu'une âme,
C'est qu'Alban est soldat de Dieu.

Voilà qu'avec des cris de rage
Arrive le peuple en fureur,
Du Chrétien ouvrez-nous la cage,
Il nous le faut pour le Préteur!
Un homme tout à coup s'avance,
Il est tout encapuchonné,
"Vous cherchez un Chrétien, je pense,"
Dit-il d'un air déterminé,

"Emmenez-moi!"—Vite on l'entraîne
Avec des cris plus furieux,
Et devers l'autel on le traîne
Afin qu'il sacrifie aux Dieux.
Mais calme au fort de la tempête,
Alban de sa plus ferme voix
Dit: "Que mon supplice s'apprête,
Car à vos Dieux plus je ne crois!"

La foule alors sur lui se rue,
Puis le massacrant du regard,
Lui jette en langage de rue
L'insulte acerbe, et le brocard;
Car plus est noble la victime,
Plus la passion sans pitié
Sous couleur de venger le crime,
Eteint la vertu sous son pié.

Or pendant la journée entière
On le traîne par la cité,
Par le mont et vers la rivière—
Là le peuple s'est arrêté.
Le pont sous cette immense houle
Semble prêt à s'ouvrir dans l'eau,
Lors Alban à l'ignoble foule
Parle avec calme de nouveau:

"Romains!" dit-il, "je m'en fais gloire,
Des dangers bravant les émois,
Dans les combats, à la victoire,
Je vous conduisis maintefois;
Ce jour je m'en vais vous conduire
Encore au chemin de l'honneur,
Avec moi venez au martyre . . .
Sur l'autre plage est le bonheur!"

Il dit, traverse la rivière
Pour aller plus vite à la mort,
Et sans bravade et sans colère,
D'un œil calme affronte le sort.
Dans la foule était la tempête,
Mais nul cri ne sortit brutal,
Quand Alban fut placer sa tête
Là bas, sous le billot fatal.

Le bourreau prend l'arme et la lève
Et fait un pas pour son élan;
Mais de sa main tombe le glaive,
Il a vu . . . le regard d'Alban!
"Dieu d'Alban," dit-il, en prière,
"Du haut du ciel exauce-moi,
Je t'invoque Dieu tutélaire,
Pour toi je veux mourir . . . j'ai foi!"

De même quand une ombre passe,
Qu'une autre ombre la suit bientôt,
Ainsi de temps en peu d'espace
Du mal surgit un vil suppôt;
Le ciel par sa divine grâce
A pu convertir . . . un bourreau . . .
Mais voyez! . . se dresse à sa place
Un executeur à nouveau!

Un coup . . . et sa vie est tranchée;
Et se disperse en la cité
Des payens l'infâme nichée;
Et pourtant, c'est la vérité,
Là restèrent âmes honnêtes,
Pleurant sur ce héros martyr,
A faire mondaines conquêtes
Pour Jésus préférant mourir.

Où tomba la noble victime
Sous le fer brutal du bourreau,
Où se commit l'inique crime,
D'Alban fut creusé le tombeau ;
Il servit de base première
A l'église de Saint Alban,
Dont aujourd'hui la flèche altière
Monte aux cieux en bravant l'autan !

MANT (W. B.) [ARCHDEACON OF DEVON].

Epines et Chardons.

Après des mois de fatiguant loisir
Je cherchai du travail à renouer la chaîne,
A mon foyer ; j'eus sujets de plaisir
Souvent,—parfois aussi j'eus des sujets de peine.

Me dirigeai d'abord vers mon jardin,
Lieu plein de souvenirs de douce quiétude,
Plaisirs passés m'offrirent leur écrin
Parsemé de joyaux, aussi d'inquiétude.

L'adroite main d'un vil spoliateur
Ne l'avait dépouillé de sa beauté mondaine,
Mais n'ayant plus du tout de protecteur
La négligence avait envahi le domaine.

Car le terrain qui nous donne la fleur
Engendre également l'herbe folle et l'épine,
Et tout berceau, tout bosquet enchanteur
A besoin d'une main qui toujours l'examine.

Or maintenant était passé l'hiver,
Le printemps reprenait ses droits sur la nature,
Et le jardin laissé longtemps au ver
Reclamait de nouveau les soins de la culture.

Où s'élançaient les arbres les plus beaux,
Là poussait un fouillis des plus vilaines choses,
L'épine allait déroulant ses anneaux
Où fleurissaient toujours les plus splendides roses ;

Le myrte aussi périssait lentement,
Sous les dards du soleil il abaissait la tête,

Le liseron l'étreignait fortement
L'embrassant, le serpent, du pied même à la crête;

Le chèvrefeuille au-dessus du lilas
Etendait son regard mielleux, et ses charnières,
Mes geutes fleurs aux plus naïfs appas
Erraient sur les sentiers en dehors des parterres.

Selon le cas lors redressant la fleur,
Ou sur l'arbre touffu jouant de la serpette,
De ci, de là clouant avec ardeur,
Ou bien de l'herbe folle arrachant la chaînette,

Tont en errant ainsi dans mon jardin
Occupé grandement de ce labeur paisible,
Je méditai—ce fut penser divin!
La leçon que le sol me rendait si visible.

Du premier homme hélas! c'est le péché
Que font voir à nos yeux les ronces, les épines,
Les droits de Dieu dont fîmes bon marché
Pour mieux nous goberger du crime en les sentines,

Tous ces serpents du règne végétal
Ils étaient inconnus dans l'Eden—sol propice
A la vertu, non certes pas au mal,
Où de nom n'était pas même connu le vice.

Mais triste jonr!.. Quand nos premiers parents
S'éloignèrent de Dieu,—leur désobéissance
Soudain fit naître arbustes déchirants,
Et la nature en deuil perdit son innocence.

L'homme perdit sa candeur d'autrefois,
La terre dut porter des ronces, des épines,
L'homme maudit dut courber sous le poids
Du chagrin, du travail, des haines intestines.

Où surgissaient fleurs et plantes d'amour,
De plantes à venin les racines amères
Glissent leurs bras, et ne jettent au jour
Au lieu de doux parfums que senteurs délétères;

Affections folâtrant vivement
De bien plus saints devoirs viennent prendre la place,
Des vertus même en leur désœuvrement
Gaspillent, c'est un fait, les œuvres de la grâce.

Oh! que le cœur d'un chrétien a besoin
D'être veillé de près avec grand' patience,
Pour que jamais le moindre petit coin
N'en reste maculé par de folle semence.

Les teudres soins d'un père ou d'un pastenr
Doivent mettre à néant le chardon et l'épine,
Cependant que le divin possesseur
Du céleste jardiu et l'émonde et le bine.

Je méditais ainsi dans mon jardiu,
De la chute de l'homme, en lui, portant la trace,
N'ignorant pas qne nous avons enfin
Tous besoin de pardou—ayant soif de la grâce!

Mou Dieu puissé-je, esclave du devoir
De chaque faculté cultivant la puissance,
Et de mon cœur éclairaut le dortoir
Par les feux de la foi, par ceux de l'espérance,

Le voir nn jour ce merveillenx jardiu
Où le beau seul fleurit d'une gloire immortelle,
Où ne saurait germer le mauvais grain,
Où n'auront plus d'accès la ronce et la nielle.

Dans ce jardin, le Paradis de Dieu,
Ni chardons, ni péchés ne salissent la terre;
La fleur an jour jamais ne dit adieu,
Immortelle, elle vit sous le bleu de la sphère.

MARCH (RICHARD).

Les Heures de Prédilection du Poète.

"Deus nobis hæc otia fecit."—*Virg.*

Le poète est heureux lorsque le soleil filtre
Parmi les champs, à travers l'eau,
Et lorsque de l'aurore ayant bu le doux philtre
Prêt à chanter se réveille l'oiseau.
Il se plaît à louger la rivière indécise
Où frémissent les joncs courtisés par la brise.

Le poète se plaît quand s'ébat le zéphyr
Au milieu des chaleurs extrêmes,
A contempler l'abeille aux ailes de saphir
Pour son butin faisant efforts suprêmes,

Voltiger, s'arrêter, aller de fleur en fleur
Pour en pomper l'arome, en humer la saveur.

Le poète se plaît lorsque le crépuscule
Du jour éteint devient la nuit,
Quand l'oiseau fatigué, rentré chez lui, module
Une prière en son gentil réduit,
A peser le pourquoi du sublime mystère
Qui dérobe à nos yeux le char de la lumière.

Le poète se plaît quand les esprits de nuit
Ont possession de la terre,
Quand se tait la nature à l'heure de minuit,
Et que blanchit l'étoile lactifère,
De la mort évoquant le triste souvenir
A tirer du passé le mot de l'avenir!

Du poète voilà les heures favorites,
Les heures d'intime douceur,
Qui le font ressembler aux pieux cénobites
Qui du désert rêvaient au Créateur;
Moment délicieux qui l'enlève à la terre
En l'inondant soudain d'un bonheur . . . éphémère.

MARSHALL (MISS).

Un Chapitre de l'Histoire du Pays des Nuages.

Devant mes yeux ravis que de choses sublimes
Ont passé dans une heure en regardant les cimes
Des nuages là haut, en contemplation! . . .
Si je pouvais narrer la sainte vision!

Ce ne fut bien longtemps qu'un songe magnifique,
Eblouissant mes sens par sa splendeur biblique;
Mais bientôt dans ma nuit se faisant la clarté,
Je vis doucettement avec grand' majesté,

Une procession s'élever vers la sphère;
C'étaient des bienheureux libérés de la terre,
Non encor dégagés de la mortalité,
Mais jà du ciel ayant un reflet de beauté.

Silencieux et lent au plus haut du nuage
Porté par le zéphyr, montait cet assemblage,
Je le suivais des yeux quand je vis un Esprit
Qui semblait s'attacher à son terrestre nid.

Et je me demandais, témoin de cette scène,
De quelle force était l'anneau de cette chaîne
Qui retenait encor dans ce séjour boueux
Le saint élan d'une âme en route pour les cieux.

Je ne m'étonnai plus ; car je vis une mère
Enlaçant sur son sein créature bien chère ;
Les lèvres du petiot, son œil d'un tendre bleu
De la mère semblaient guetter le triste adieu.

Un désespoir sans nom, un élan de tendresse,
De la mère nn instant sonlagea la détresse ;
Puis son cœur fit soudain cette prière à Dieu :
" Fais que ce cher enfant le retrouve au saint lieu !"

Silencieux et lent toujours cet assemblage
Porté par le zéphyr, au plus haut du nuage
Montait ; je l'épiais, quand je vis un Esprit
Qui semblait adhérer à son terrestre nid.

Agenouillé quelqu'un le retenait sur terre :
"Peux-tu," lui disait-il, "oh ! peux-tu bien ma chère,
Me laisser désolé, seul, en proie aux regrets,
Et veuf de ton amour, ô toi qne tant j'aimais !"

De son manteau de neige elle voile sa tête,
Ne pouvant plus parler, le contemple et s'arrête ;
Faible est le cœur humain, mais que l'amour est fort !
Il s'insurge parfois, même contre la mort.

Dans un combat sans nom alors la pauvre femme
A l'époux délaissé voulut river son âme ;
Mais inutilement, ce grand effort fut vain,
Et vers le ciel d'azur elle joignit soudain

Cette procession brillante et vaporeuse,
Du nuage arpentant la splendeur toisonneuse !
Alors je vis venir d'un autre bout du ciel
De chérubins sans nombre un essaim solennel ;

Il semblait qu'ils venaient d'au-delà de la nue,
Aux nouveaux arrivants dire la bien-venue ;
Charmant à voir était leur œil brillant et pur,
De clarté radieuse il reflétait l'azur.

Je les vis s'aborder ces heureuses phalanges
D'élus, de chérubins, de beaux anges, d'archanges,

Je les vis se mettant tous ensemble à genoux,
Elever vers le ciel leur regard humble et doux,

Et sur leur noble front, de pureté symbole,
S'enroula doucement une blanche auréole;
Un silence se fit, silence solennel,
Qui disait leur extase en langage du ciel.

Puis en avant plus haut s'allongea le cortège,
Dans les feux du soleil fondant sa blanche neige,
Buvant ses rayons d'or;—si que croyais ma foi
En le suivant de l'œil voir s'ouvrir devant moi

Pour leur donner accès les portes du ciel même . . .
Mais bien soudainement, en cet instant suprême,
Ma paupière épuisée endolorit mes yeux . . .
Soudain je m'éveillai . . . j'avais rêvé les cieux!

MASON (—).*

Epitaphe de Mistress Mason.

Terre sacrée, ô prends tout ce qu'aima mon âme,
Le joyau de ma vie, et le plus précieux;
A ta source Bristol menai la pauvre femme,
Elle y trempa sa lèvre, et prit son vol aux cieux.

Que si ces quelques mots la Beauté, la Jeunesse
Les lit, et sent son cœur de crainte s'émouvoir,
Parle, bonne Marie, et calme sa détresse,
De charmer, le tombeau ne t'a pris le pouvoir.

Dis à ces jeunes cœurs de parcourir la sphère
Du devoir, comme toi tu sus la parcourir;
Et si dans l'amitié, l'amour, la foi sincère,
Elles, ainsi que toi, surent ne pas faillir,

Dis-leur—que de mourir, quoique ce soit terrible,
Cependant à ce monde alors qu'on dit adieu,
A qui fut pur de cœur, le ciel est accessible,
Et qu'il nous est permis lors de contempler Dieu!

MASSEY (GERALD).

Après la Bataille d'Alma.

Jouet du vent nos antiques bannières
Flottaient gaîment au-dessus d'eux;
Derrière eux les vœux de leurs frères,
Devant eux l'ennemi fougueux;
Ils marchèrent comme un seul homme
Sans crainte au devant du trépas,
Comme les trois héros de Rome,
Ou comme les trois cents du grand Léonidas.
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire
Qui ne boirait la mort demain?

D'un pied léger le vivant holocauste
A bientôt franchi les hauteurs,
Bientôt chacun est à son poste,
Quel feu dans ces regards vainqueurs!
Que martiale est leur figure
Sous cet attirail de combat!
Qu'il sied bien l'esprit d'aventure
Dont s'auréole alors le beau front du soldat!
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire
Qui ne boirait la mort demain?

O braves cœurs tombés pour la patrie
Ainsi que tombent des héros!
Hier luttant avec furie,
Aujourd'hui tous dans le repos.
Pour nous des grappes de la vie
Ils ont laissé fouler le vin,
Déjà l'histoire les convie
Aux fastes de la gloire inscrits par son burin:
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire
Qui ne boirait la mort demain?

A leurs regards l'Ange de la Victoire
Irisa l'effroyable feu;

Mourir quand lui sourit la gloire
Du soldat fait nn demi-Dieu!
Mieux vaut sur un champ de bataille
Sous le canon braver la mort,
Et succomber sous la mitraille
Que sous nn édredon payer sa dette au sort.
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire,
Qui ne boirait la mort demain?

Las! ce n'est pas le sol de l'Angleterre
Qni pèse léger snr leurs os,
Mais de ce noble cimetière
L'amour chantera les héros.
Entourés d'un linceul de gloire
Et pour coupole ayant les cieux,
Leurs noms tant qne vivra l'histoire
Dans les siècles fnturs brilleront généreux.
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis an chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire,
Qui ne boirait la mort demain?

Ils gisent là conchés dans la poussière
Du sol ensanglanté d'Alma,
Ces fiers enfants de l'Angleterre
Que toujours l'honneur anima.
Vers le ciel ils ont le visage,
Et si grandiose est leur air,
Qu'on y lit encor le courage
Qu'en face de la mort ils déployaient hier.
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amonr pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire
Qui ne boirait la mort demain?

Autour de nous cette noble phalange
Fait sentinelle dans la mort,
Comme dans la vie nn bon ange
Veille snr l'homme quand il dort.
Converte d'une ronge teinte
Alma déjà sur tes hauteurs
S'avance la liberté sainte
Prête à faire oublier la guerre et ses horreurs.

Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire,
Qui ne boirait la mort demain?

Chefs et soldats ont lutté d'héroïsme,
Avec les hommes d'autrefois,
La Russie en perdant son prisme
S'éclipse devant leurs exploits:
Aussi que grande soit l'aumône
Pour les veuves de nos héros,
C'est de tout cœur qu'il faut qu'on donne
Pour ceux qui du trépas dorment dans le repos.
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire
Qui ne boirait la mort demain?

L'esprit guerrier qui distinguait nos pères
Dans leurs combats, existe encor,
Et sur Alma parmi nos frères
Il a pris un nouvel essor.
Le Seigneur, le Dieu des armées
Nous avait choisi pour élus,
Par lui nos troupes animées
Des Russes ont su faire un troupeau de vaincus.
Victoire! ah! joyeuse victoire!
Comme l'amour pourtant tu conduis au chagrin,
Mais avec toi pour s'énivrer de gloire
Qui ne boirait la mort demain?

MASTERS (MISS) [J. M. M.]

La Rose et la Campanule.

Sur le versant d'une fraîche colline
D'un gai ruisseau près l'onde cristalline
Une Rose sauvage à l'air se gaudissait.
Dans robe simple aux côtés de la Rose
Pied contre pied, une petite chose
Une Campanule croissait.

De ces deux sœurs l'amour était sincère,
Indépendant pour exister prospère

Des nuages d'en haut, ou des brumes d'en bas;
Dans lenr soleil se mirait leur tendresse,
A s'entr' aimer trouvant même liesse,
Et sans jalouser leurs appas.

Lorsque le soir, ponr en doubler le charme,
Faisait sans bruit l'aumône d'une larme
A la Rose épuisée, et mourant de chaleur,
Vite la Rose entr' ouvrait son calice,
Et doucement déversait le délice
Qui portait la vie à sa sœur.

Un triste jour un coup de couteau rude
Du beau rosier dans sa béatitude
Enleva sans remords une branche, ô malheur!
La Campanule alors sur la blessure
Vite étendit sa feuille fraîche et pure,
Et cicatrisa la donleur!

La bêche en main, trouvant la Campanule
Un Jardinier, sans autre préambule
Pour la jeter au vent ouvrit le sol soudain;
Mais en voyant les racines unies
Comme vertus en deux cœurs réunies,
L'homme poursuivit son chemin.

Esprits mondains aux intérêts sordides
De l'amitié profanateurs perfides,
Vous avez renversé son arbre au jour si fier!
Vos intérêts voilà votre boussole,
Aussi changeant que les ailes d'Eole
Que les flots changeants de la mer.

Voyez pourtant ces deux plantes sensibles
Se cramponnant l'une à l'autre invincibles,
Pour elles leur amour est éternel printemps,
Toutes les deux d'été, d'hiver vêtues,
Bravent ensemble et l'orage et les nues,
Contre elles ne peut rien le Temps!

VISIONS.

"Que vois-tu tont là bas de par l'immensité
Sur l'abîme sans fond de la plaine liquide?
Dis, ma fille, pourquoi ton regard agité
Va-t-il interroger le vide?"

—" Mère je vois parmi la lumière qui fuit
Un regard plus brillant qu'étoiles de la nuit,
Qui les ternit, qui les écrase.
Le sourire divin qui réveilla mon cœur,
Et changea tout à coup mon destin, sa torpeur
En un chant de snblime extase!"

—" Lorsque tout près de nous passe l'aile du vent
Quand il rase rapide et le ciel et la terre,
Dis, ma fille, qu'entend ton oreille souvent
Dans tous ces bruits pleins de mystère?"

—" Oh! ma mère un Esprit qui va vite en avant,
Et frappe l'âme comme en sa course le vent
Frappe nne harpe éolienne;
J'attrape nn son au vol, c'est mnsique, c'est voix
Qui feraient pâmer d'aise anges, saints, à la fois
Si leur parvenait cette antienne."

—" Pourquoi mon cher enfant étendre ainsi la main?
Cesse, cesse crois-moi cette fictive étreinte;
La brise de la nuit en rendant ton front sain
Echappe, enfant, à ton atteinte."

—" Non pas.—Voyez plutôt, là non loin de la mer,
Le visage a paru, son visage bien cher,
Dans ma main j'ai senti la sienne;
Mon cœur a reconnu cet indicible émoi,
Qui le faisait vibrer quand l'avais près de moi:—
Las! serait-ce illusion vaine?"

C'était illusion:—L'imagination
Avait seule enfanté tous ces brillants mensonges,
Le sourire, la voix, la main, son action . . . .
De son cœur tout était des songes!

MATSON (MRS. EMMA).

AIMEZ! AIMEZ TOUJOURS.

CHANSON.

AIMEZ! aimez toujours! l'amour est l'étincelle
Qui fait la vie à deux aimable et belle;
La tendre affection sème sur son parcours
Du mois de Mai les fleurs nouvelles tous les jours,
Aimez toujours! aimez toujours!

Aimez! aimez toujours! Nargue du Temps austère!
De votre œil vif s'il ternit la lumière,
S'il saupoudre d'argent vos cheveux dans son cours,
Et détruit méchamment votre teint de velours,
Aimez toujours! aimez toujours!

Aimez! aimez toujours! l'amour est l'étincelle
Qui fait la vie à deux aimable et belle!
L'amour est immortel!—immortels sont ses jours!
Le tombeau ne l'éteint, il épure son cours!
Aimez toujours! aimez toujours

MATSON (REV. W. T.)

Edderline.

Froide sur ta couche tu gis.
Plus ne réponds avec un doux souris,
A mes paroles Edderline!
Ainsi que l'étoile du soir
Qui s'éclipse au matin quand le ciel n'est plus noir,
Ainsi tu passas, mon Espoir!
Etoile de ma vie,—ô ma chère Edderline!

Il a surgi gai, ton matin,
Mais sur moi las! il a plu le chagrin,
Me submergeant chère Edderline!
Ton chant de noces retentit
Où des Anges le chant et s'épure et grandit,
Et s'élance jusqu'au zénith:
Tout est muet devant ma douleur Edderline!

Pourquoi quand il vint le Trépas
Vers toi, sans bruit, courtiser tes appas,
Et t'enlever mon Edderline!
Pourquoi quittas-tu ton amant?
Oh! que n'ai-je donc pu dans un embrassement
Te soustraire efficacement
A son infâme étreinte—ô ma chère Edderline!

Sur le pic élevé des monts,
Et des vallons aussi dans les bas fonds,
Fleurit la fleur, mon Edderline,
Dans sa beauté, dans sa splendeur:
Mais hélas! de l'amour la fraîche et tendre fleur
En est veuf à jamais mon cœur,
A l'état de bouton morte est mon Edderline!

Les oiseaux uarrent leurs amours
De leurs doux uids tapissés de velours,
L'écho les redit Edderline ;
Le ramier au sommet dn pin
Roucoule à sa compagne un amoureux refrain ;
Pour moi seul reste le chagrin,
"J'ai perdu," dit ma voix, "ma charmante Edderline !"

Les chèvrefeuilles, gais grimpeurs,
Fixeut au mur leurs guirlandes de fleurs,
Pour les présenter, Edderline,
A l'abeille cherche-butin,
Qui vide ces hanaps pleins d'un nectar divin ;
De mort hélas ! c'est le festin
Qu'en pleurs auprès de toi je célèbre Edderline !

Ne saurait-il douc le Trépas
Preudre en pitié mon désespoir, hélas !
Et me passer chère Edderline !
Au delà du fleuve, là bas,
Où le mal de la mort peut trouver un soulas,
Dans ces mers que ne connais pas,
Où je pourrais enfin te rejoindre Edderline !

Ah ! te rejoindrai-je jamais !
De douces voix pourtaut, Anges de paix,
D'une suavité divine,
Me font comprendre vaguement
Qu'un jour dans le lointain des ans pour dénouement
Nos deux cœurs dans l'embrassemeut
D'un amour immortel s'étreindront Edderline !

MAUDSLAY (A.)

Le Tombeau de ma Sœur.

Les ombres de la vieille église
Dorment snr son tombeau,
Sur l'arbre qu'agite la brise
Chante joyeux l'oiseau.

Chante ta gentille musique
Oiseau, mou bel ami,
En entendaut ton gai cantique
Ne pleure qu'à demi.

Le soleil brille sans nuages
A l'occident au loin,
Ses rayons font de doux mirages
Là sur ce petit coin.

Mais chut ! de la pelouse verte
S'échappe nn son rêveur,
Le vieil ormeau, la feuille ouverte
Vient le dire à mon cœur.

C'est un soupir plein de prières,
On croirait qne l'oiseau
Dit pour soulager mes misères :
" Vois ! que le ciel est beau ! "

Tout me semble sainte musique
Où dort ma bonne sœur,
Sous mes pieds l'herbe est magnifique,
Au ciel tout est splendeur !

Ces fleurs que j'épands sur ta tombe
Seront ternes demain,
Mais dans mon cœur, douce colombe
Elles vivront sans fin.

Car où verrai chaque fleurette
Dans bosquets ou taillis,
La bénirai, vois-tu sœurette,
Comme je te bénis !

MELLEN (—).*

Les Nuages.

Vieux messagers des cieux, magnifiqnes Nuages !
Vous qui de toute Eternité
Tranquillement foulez l'immensité
Comme au commencement des âges !
Que vous avez d'éclat alors qn'au mois de Mars
Le long de l'océan vous surgissez superbes,
De vos faisceaux nombrenx laissant tomber les gerbes,
De la Création sur les mondes épars.

Vous ne périssez pas, vos formes passagères
Avec la vitesse du temps
Sur les cités, sous l'aile des autans
Se prélassent vives, légères :

Vous flottez dans l'espace, et sylphes lumineux
Vous allez caresser chaque orbe, chaque sphère,
Et reporter aux cieux l'éternelle prière
Qui monte dn sentier où furent nos ayeux!

Votre seul plaisir est de voyager sans cesse
Sur ce fond d'un bleu sans égal,
D'où la rosée en larmes de crystal
Sur la terre épand la richesse:
Puis, dorés, vous suivez votre immortel chemin
Parmi des régions qu'on pent nommer divines,
Et miroitent sur vons des gloires purpurines
Qui dn plus hant des cienx vous inondent soudain.

Gais postillous de l'air qui sur l'azur des mondes
Glissez silencieusement,
Et qui planez majestuensement,
Sur nous et nos douleurs profondes;
Qui sur nos vifs plaisirs passez sans être émus,
Par le parcours des temps vous qui restez nuages,
A travers les beaux jours, à travers les orages,
Vous qui nous dévoilez, ou nous voilez Phœbus.

Vous portez sur vos fronts resplendissants de gloire
L'arc de la beanté,—l'arc-en-ciel,
D'un Dieu calmé dans un jour solennel
Le vœu, le pacte et la mémoire.
Cette miséricorde envoyée aux pécheurs
Se penche maintenant en brillante auréole
Au-dessus d'eux, d'amour admirable symbole,
Qui vient en les charmant vivifier leurs cœurs.

Vous restez . . . ou traînards, pour courtiser l'étoile,
Vous passez devant le soleil;
Des éléments présidant le conseil,
Vous l'entourez soudain d'un voile;
Et puis quand de la guerre ont fini les combats,
Vous laissez courre au vent vos tuniques légères,
Et vous les agitez comme nobles bannières,
En signe de victoire après le branle-bas.

De vos flancs entr' ouverts s'élance le tonnerre
De l'arsenal béant des cieux;
Au vif éclair, à son regard vitreux
Vous opposez votre colère:

La terre vous entend et frémit de stupeur ;
Aux terribles accents de cette ire sublime,
L'homme enfin devant Dieu se prosterne et s'abîme :
Témoin d'un tel courroux l'homme n'est plus frondeur !

Puis dans les jours d'été quand l'homme se repose
Sous le lourd poids de la chaleur,
Vous affaissant aussi pleins de langueur,
Vous venez cajoler la rose ;
Sur la terre entr' ouverte alors vous lamentant,
Sur sa vigueur passée et sur sa joie éteinte,
Vous pleurez . . . de vos pleurs elle a senti l'étreinte,
Et soudain a repris son aspect éclatant.

Ainsi vous entourez tous ces orbes étranges
Qui gravitent de par les cieux !
Contemporains de ces temps fabuleux
Du Paradis et des archanges.
De vos linceuls pourtant il m'arrive une voix
Qui se glisse en mon cœur et lui dit que tout passe ;
C'est que Nuages ! . . Vous qui flânez par l'espace,
Comme la vie aussi vous suivez vos convois.

MILTON (JOHN)*

CHANSON.

(Comus.)

CHARMANTE nymphe, Echo, toi qui vis invisible
Dans ta coquille d'air,
Près du visage vert du Méandre paisible,
Dans ce beau vallon dont l'éther
Est parfumé de violettes,
Où Philomèle pleure et gémit ses bluettes ;
Ne peux-tu pas me dire où se trouve à présent
Un gentil couple, en tout semblable à ton Narcisse ?
Si dans quelque recoin plaisant
Ou bien dans quelque grotte, ou dans quelqu' interstice,
Tu le cachas, dis-le moi subito
Gentille Echo !
O Fille de la Sphère, et Reine du Parlage ! . . .
Et puisses-tu sur l'aile du nuage
Portée aux cieux,
Nous narrer leurs splendeurs en sons harmonieux.

MOGRIDGE (E. C.)

L'Aigle-Roi.

Il est une hauteur qui surgit menaçante
Où nul mortel jamais ne fut porter son front,
D'une grâce sans nom, et sublime et géante,
De son pic surplombant un abîme profond.

Sur ce pic glacial usé par la tempête,
Viennent se déchaîner les fonguenx ouragans,
Pourtant l'Aigle guerrier au plus hant de son faîte,
Ose porter sa tente en dépit des autans.

On n'apperçut jamais sur ces versants sauvages
Gazelles ou chamois faire leurs bonds joyeux,
L'Aigle seul peut trôner par delà les nuages,
Et loger sans vertige à la porte des cieux.

Oiseau guerrier, vainqueur de la tempête
Qui braves l'ouragan et les vents en courroux,
Du pic altier où tu portes ta tête,
Où ton regard rien ne l'arrête,
Qu'as-tu vu? Dis-le nous!

Fus-tu, dis-nous, où la neige éternelle
Au rude pic des monts a ses vastes dépôts?
As-tu guetté du haut de ta tourelle
Ou le chamois, ou la gazelle
Ou les gentils agneaux?

N'as-tu pas vu, dis-nous, Oiseau Sublime!
De ton haut belvéder nos vallons, nos halliers,
Et de nos monts la nuageuse cime
Qui domine le vaste abîme
De ses regards altiers!

Oiseau Royal! dis-nous, de ton repaire
Par-dessus terre et mer les cités que tu vois;
Et les torrents qui se donnant carrière
Vont de leur voix populacière
Troubler l'écho des bois

Dis, as-tu vu, la trace lumineuse
Du météore ardent à l'heure de minuit,

T'émerveillant de sa splendeur coureuse,
Dans sa fuite capricieuse
Quand tu veillais la nuit.

Combien de fois la vaste solitude
Lorsque fier tu planais non loin de l'arc-en-ciel,
A retenti de ton cri rauque et rude
Oiseau dont l'œil a l'aptitude
D'embrasser terre et ciel.

Le soleil, dis ! jamais obscurcit-il ta vue,
Quand embrasse ton œil les champs de l'Infini ?
Aimes-tu, dis-nous le, l'éclair qui fend la nue,
Et te retrempes-tu dans le rayon jauni ?

Le monde n'est pour toi rien qu'un point dans l'espace,
Aigle Roi ! qui connais les secrets de l'éther ;
Sur la terre et la mer tu vois ce qui se passe,
Impassible . . . du pic de ton haut belvéder.

Il est une hauteur qui surgit menaçante
Où nul mortel jamais ne fut porter son front ;
L'Oiseau Royal est là dans sa force imposante
Trônant majestueux sur l'abîme profond.

Amitié.

Si l'on en croit les sots propos du monde
De notre humanité les plus beaux sentiments
Ont la mobilité de l'onde,
Changent souvent de cours, et durent peu d'instants.
La vérité ! . . mais c'est une donzelle
Sujette à caution, et blaguant chaque jour ;
L'amitié, c'est l'amour, l'amour hormis son aile . . .
Un vain son creux, tel est l'amour !

Ce n'est mon lot d'aligner dans des rimes
Le parcours fatiguant de ces sottes clameurs,
Non plus d'improviser en crimes
Les torts qu'au genre humain imputent ces censeurs ;
Me plaît bien mieux du cœur la voix fidèle,
Qui me dit : " Rarement est aveugle l'Amour,
L'amitié de l'amour c'est la vive étincelle,
De l'existence, c'est le jour !"

Dans nn esprit délicat et sensible
L'amour et l'amitié penvent fleurir tous deux,
Où le lointain devient visible,
Où la mer, le désert n'arrêtent point nos vœux;
Où nous voyons des yenx de la pensée
De nos amis là bas un vivant mémento,
Un tel amour, est-il, dites, chose insensée?
Une telle Amitié . . . zéro? . .

Un ami vrai qui lorsque la tempête
S'acharne contre nous, détruit notre avenir,
A l'onragan pour nous fait tête,
Et de son bras toujonrs prêt à nous secourir
Nous fait ainsi sortir, de par son zèle,
De l'orage vainqueur, nous fait revoir le jour,
A-t-il une Amitié ne battaut que d'une aile,
Et n'est-il pas chaud son Amour?

Lorsqne sans frein, la chose n'est pas rare,
L'amour mal gouverné hurle contre les cieux,
Pour se briser ainsi qu'Icare,
Et broyé, retomber de l'enfer jusqu'au crenx,
Compatissons à sa peine cruelle!
Puisse Amour désormais à la ville à la cour
Vouloir dire Amitié de plus en plus fidèle,
Amitié vouloir dire Amour!

Malgré le temps, l'espace et la distance,
A toi mon cher ami je m'agrippe rêveur,
Tes talents et ta bienveillance
Ont rivé ta mémoire aux fibres de mon cœur;
De ton esprit les vives étincelles
De sublimes clartés illuminent mon jonr,
Ton amitié . . . mais c'est l'Amour aux larges ailes . . .
Ton Amonr! . . le fidèle Amour! . .

MONCRIEFF (W. T.)*

Immortalité de la Beauté.

Le monde doit-il donc perdre un jour ta lumière?
Toi dont les yeux deux fois nous font voir le soleil,
Dont les douces vertus sons ton humble paupière
Brillent, ô mon amour, d'un éclat sans pareil?

Oh! non, ma foi repousse une telle pensée
Que toi tu sois soumise à nos communes lois,
Qu'il se puisse qn'un jour ton âme trépassée
S'efface et disparaisse,—au-dessous d'une croix.

Non, mon amour, oh ! non !—Lorsque de notre sphère
Nous t'avons vu toujours le bijou le plus beau,
Par delà le trépas, tu seras encor, chère,
Ce diamant si pur et d'une si belle eau.
Tes yeux vifs reluiront brillantes étincelles
Comme par le passé répandant leur éclat,
Et de ton sein charmant les deux blanches jumelles
Auront des plus beaux lis le satin délicat.

De tes lèvres naîtront les plus suaves roses,
Et de ta douce haleine un parfum précieux,
Il naîtra de ton teint des fleurs à peine écloses,
Et de l'or, de l'or pur de tous tes blonds cheveux :
A mes yeux l'avenir se montre ici sans voile,
Tes membres deviendront ivoire sans égal,
Ton âme au ciel ira délicieuse étoile,
Perles seront tes dents, et ton cœur du cristal.

In Memoriam.

O doux présent ! Le ciel la prêtait à la terre !
D'un bel ange elle avait le divin caractère.
Cette heureuse douceur qui n'appartient qu'aux cieux,
Et ce gentil minois qui charme tous les yeux ;
Foulant tous les sentiers que parcourt le génie
Elle avait la vertu, la candeur infinie !
Joignait-elle à ces dons autre chose de plus ?
Oui, ce don que le ciel accorde à ses élus,
Le don de la souffrance, oui ce don qui décime
En imprimant la grâce au front de la victime,
Qui vous sèvre à jamais de tous plaisirs mondains,
Qui vous fait vous traîner au milieu des humains
Doucement, résignée, et qui plus est sans plainte,
Angélique martyre avant d'être une sainte !
Comme un lis qui se penche à peine en son printemps,
Comme un être ici bas passager pour un temps,
Comme une belle étoile éclipsée à l'aurore,
Un songe qu'embellit le souvenir encore,

Telle elle était !—Si bien qu'en sa malignité
La souffrance ne put détruire sa beauté !
A son aspect empreint de douceur ineffable
On vit trembler la mort, la mort impitoyable ;
Surprise elle attendit son soupir un moment,
Et puis s'en fut sans bruit imperceptiblement.
Ah ! Marianne, ô jour de printemps, de délice,
O lampe de ma vie, ô ma chère Eurydice !
Si la vertu pouvait me prêter ses accents
Et jeter ses rayons sur ces vers, sur ces chants,
Cet humble écrit, vois-tu, deviendrait d'âge en âge,
D'un immortel amour une immortelle page !

Le Bouquet de la Beauté.

Quand commença le monde au jardin du bonheur,
Les Puissances du Ciel voulurent d'une fleur
Chacune composer un beau bouquet pour l'homme,
Et chacune apporta sa fleur, et voici comme :

L'Innocence d'abord mit pour son contingent
La blanche Perce-Neige au corsage d'argent ;
La Pureté le lis ; de l'humble Paquerette
L'Humilité fit don, et s'en fut la pauvrette.

L'Espérance apporta sur les ailes des vents
La douce Primevère,—indice du printemps ;
Sensitive à la main parut la Modestie,
De se montrer semblant demander amnistie.

La Vertu toujours prompte à produire au grand jour
Le mérite modeste—à l'ombre d'alentour,
Vite fut dérober l'obscure Violette
Au pudique maintien, à l'odeur si doucette.

La Patience offrit l'épineux Eglantier
Qui nargue avec ses fleurs l'orage meurtrier ;
Et la Pitié donna, mouillé d'un pleur qui tombe,
Le Romarin plaintif, ornement de la tombe.

La Constance parut avec le Tournesol
Qui vers son Dieu toujours tourne son hausse-col ;
L'Enjouement présenta de bon cœur l'Eglantine
Pour aider de la vie à gravir la colline.

Du doux Contentement naquit sans s'en donter
La Pensée ;—et l'Orgueil près d'elle d'ajonter
Le magnifiqne Œillet ; tandis qn'affectueuse
La Générosité donnait la Scabieuse.

A l'épine qui blesse et défend sa pudeur
L'honnête Rose fut offerte par l'Honneur,
L'Amitié présenta le Myrte au vert feuillage
Qui brave le soleil aussi bien que l'orage.

Le Loisir laissa cheoir le Pavot, et s'en fut
Tout fatigué.—La Joie apporta pour tribnt
La Tulipe pimpante, et l'Amour fit éclore
Pour les amants la Fleur qui se couche à l'aurore.

De chaque individu naquit un tout charmant,
Car la Beauté prit soin de son encadrement.
Dans le cœur de chaque homme, et selon son caprice,
Ainsi la femme sait fixer chaqne délice.

MONTGOMERY (JAMES).*

Les Grâces Chrétiennes.

Espérance, Foi, Charité
Trois dons de la divinité,
Daigne les accorder ô Seigneur notre Père
A moi ton serviteur, aux hommes sur la terre.

La Foi de nos cœurs le soutien,
L'Espérance, souverain bien,
Et le premier des dons la Charité suprême,
Ce don d'un Dieu d'Amour,—du Très Haut qui nons aime.

L'Etoile s'efface au matin,
La Foi dans trop brillant écrin ;
L'arc-en-ciel disparaît alors qu'a fui l'orage,
Et l'Espérance aussi qnand a fui le bel âge ;

Mais la Sublime Charité
Image de l'Eternité,
Ni la mort, ni le temps n'entravent sa carrière,
C'est le trait d'union du ciel et de la terre.

Amitié—Amour—Sincérité.

Quand l'Amitié, l'Amour et la Sincérité
Se glissent tous les trois dans un essaim de frères,
A la ronde on pent voir circuler la gaîté,
Les roses du bonheur ne sont plus éphémères,
Et la fleur aujourd'hui mourant de vétusté,
Reprend le lendemain l'éclat et la beauté ;
Combien charmants dans la jeunesse,
Combien nobles dans la vieillesse,
Sont l'Amitié, l'Amour et la Sincérité !

Adoncissant ponr nous les soncis de la vie,
Les ailes du bonheur emportent nos moments,
Et de fort bonne humeur regardez ! . . le vienx temps
En déposant sa faulx an plaisir se convie ;
Sa face vénérable a repris sa gaîté,
C'est l'hiver devenu le Mai d'un jeune été ;
Combien charmants dans la jeunesse,
Combien nobles dans la vieillesse,
Sont l'Amitié, l'Amour et la Sincérité.

Et tont doncettement coulent de ces fontaines
Les ruisseaux du plaisir courant nouveaux toujours,
L'homme pent-il vraiment tout le long de ses jours
Désirer des zéphyrs aux plus douces haleines,
Des vents plus alizés, trésor plus brillanté,
Etoiles plafonnant ciel plus diamanté?
Combien charmants dans la jeunesse,
Combien nobles dans la vieillesse,
Sont l'Amitié, l'Amour et la Sincérité !

MONTGOMERY (REV. ROBERT).*

La Sainteté de l'Enfance.

Tout frais sortis des mains de Dieu
Ils vieunent parmi nous ces enfants de sa grâce,
Certain je ne sais qnoi tont empreint du saint lieu
Semble déteindre sur leur trace ;
C'est qu'au monde étrangers, l'histoire de lenrs cœurs
Rien ne la vient fausser, ni lenrs ris, ni lenrs pleurs.

Candides, curieux à la fois,
A l'état de boutons, et ne ponvant encore
Balbutier des mots dans leur gentil patois,
De l'homme ils étudient la flore !
Une immense douceur se glisse en leur parler,
Et quaud ils prient—le ciel aime à les contempler.

Plus folâtres que les oiseaux
Ne le sont au printemps, bons, chaleureux, sincères,
Ils franchissent sans crainte et plaines et coteaux
Vif essaim d'abeilles légères :
Jetant leur mot sur tout, leur penser sur chacun
Comme le jour l'éclat, et la fleur le parfum.

Et comme en leurs sens ingénus
L'église, cette mère à la douce éloquence,
Sait graver à la fois ses rites, ses vertus
Et les trésors de la croyance !
Et puissent devant Dieu les pécheurs endurcis
Comme petits enfans trembler au saint parvis.

Enfance, âge mystérieux !
Type du ciel—Jésus t'a donné l'innocence,
La pureté, la grâce, et ces dons précieux
Qui font défaut à la science ;
Les bras du divin Christ ils t'enlacent encor
Des rayons immortels du céleste Thabor.

Pour nous le savoir nous rend froids,
Caustiques, vains, rusés ; notre esprit s'annihile ;
Si nous devenons vieux nous nous croyons adroits
Quand le cœur se recroqueville ;
Car en voyant plus clair, notre foi s'amoindrit,
Et l'égoïsme impur nous fait marbre et granit.

Enfin, Esprit de Vérité,
De toi nous apprenons cette haute morale :
" Qu'ici bas la Sagesse est la Simplicité,
La Simplicité—Loi Finale ;
Qu'un homme reste enfant par sa sincérité,
L'Idéal est trouvé pour notre humanité !"

La Poësie du Printemps.

Chut! écoutons ce chant,—cette musique exquise
Qui nous vieut du printemps sur l'aile de la brise;
Uue vive lueur se répand à la fois
Sur la terre et sur l'oude, et s'infiltre en nos bois.

On dirait que la terre est tout à coup en proie
Au maternel amour qui fait fleurir la joie;
Comme le jeune enfant qui sort d'un long repos
Se retrouve soudain plus vif et plus dispos.

Musique et mouvement s'eu vont de branche en branche
Comme zéphyrs légers balançant la pervenche;
Sons lyriques de-ci,—tout petits bruits de-là
Cadencent dans les airs un charmant tra-la-la!

Les ruisseaux caillouteux descendcut daus les grèves,
Riant et bégayant comme enfants dans leurs rêves;
Ou bieu sans bruit coulant comme en un doux sommeil,
Et gazouillant tout bas un hommage au soleil.

De chacune des fleurs l'ineffable magie
Nous révèle du ciel la sublime énergie;
Et leur beauté surgit comme le son du cor,
Ou comme la lumière émanant du Thabor!

Ouvrez les yeux, voyez la vérité céleste,
Profanes, oyez tous; voici sou manifeste:
Jésus, le divin Christ travaille à vous cueillir
La grâce, que sa mort a su vous conquérir.

L'azur mouvemeuté de cette mer soyeuse,
Le vol du jeune oiseau, de l'abeille ombrageuse,
Tout cela joint au chœur des ruisseaux gais coureurs
Donne à nos sens la joie,—à uos songes des fleurs.

Depuis le premier pas que vers nous fait l'aurore,
Jusqu'à l'heure magique où le midi se dore
De l'éclat de ses feux, et nous porte au sommeil,
Pour qui voit, pour qui seut, il u'est rien de parei

Que uotre cœur soit pur, que notre âme révère
Ce monde fait par Dieu;—pour nous naît la lumière,
Et d'admirer soudain, d'admirer à la fois
Et l'étoile du ciel, et l'insecte des bois.

Car la Nature,—mais c'est le plus divin livre,
Où la main du Très Haut nous apprend à bien vivre;
Où chaque objet reflète en nous penser géant,
Tiré des profondeurs sublimes du néant.

Malheur à vous, Chrétiens, aveugles aux merveilles
Que la terre et les cieux proclament dans leurs veilles;
Oh! que ne pouvez-vous le lire à livre ouvert
L'œuvre de Dieu! . . ce grand, ce sublime concert!

Invisible à nos yeux se peut-il pas qu'un ange
Des rayons du soleil dirige la phalange,
Et donnant à la brise une musique, au soir
Ferme l'œil à la fleur en lui disant bonsoir!

La science au chaos va demander les causes,
Et s'improvise un Dieu qu'elle forme de gloses,
Rend la création orpheline du ciel,
Et voudrait au néant condamner l'Eternel.

Mais Toi par qui se meut le ciel, la terre et l'onde,
Source du vrai, du beau, toi le flambeau du Monde,
Puisses-tu dans nos cœurs imprimer à jamais
Le besoin de t'aimer, de bénir tes bienfaits!

Et comme après l'hiver refleurit la nature,
A ton appel, ainsi, quittant leur sépulture,
Ils surgiront les morts revêtus glorieux
D'éternelle beauté;—de la beauté des cieux!

L'Enfant en Prière.

Un enfant se prosterne aux genoux de sa mère
Saisi d'un indicible émoi,
Et cherche à bégayer sa plus tendre prière
Au Dieu dans lequel il a foi.

Son front sans tache est pur, son regard d'innocence
Est d'une ineffable douceur!
Qui de nous ne voudrait revenir à l'enfance
Pour prier d'aussi simple cœur?

Aucun crime jamais n'a souillé sa pensée,
Il connaît à peine les pleurs;
Il peut quittant la terre, orner, douce rosée,
Une autre sphère, et ses splendeurs

Et dire que je fus un jour ce peu de chose,
Ce petit enfant que je voi,
Et que, bête à bon Dieu qui court sur une rose
N'était pas plus libre que moi:

Le nuage à midi qui se chargeait de flamme,
La fleur qui s'ouvrait au soleil,
Les bruits les plus subtils, tout allait à mon âme,
Un rien la tenait en éveil!

Que la froide sagesse essaye d'en médire
Quant à moi, je fuis bien souvent
L'ennui des grands salons, pour aller sans rien dire,
Près des enfants, me faire enfant;

Pour visager leurs yeux brillants d'espièglerie,
Et voir folâtrer leur bonheur,
Tandis que chaque joue où rit l'étourderie,
Est le miroir de la candeur.

Homme si tu pouvais agenouiller ton âme
Près de cet enfant radieux,
Et comme lui brûlant d'une sincère flamme,
Si tu priais d'un cœur pieux,

Un tel moment pour toi ce serait le saint-chrême;
Alors tout rayonnant de foi,
Ton regard pur pourrait reposer sur Dieu même,
Et le ciel serait avec toi!

MOODIE (MRS.)*

Le Chasseur mourant à son Chien.

A bas! à bas César! mon noble chien de chasse!
Trève à cet aboiement joyeux;
A m'éveiller, il n'est plus efficace,
Il ne peut éveiller que l'écho paresseux.
Ta poitrine en émoi, tes oreilles dressées,
Ton œil si vif,
N'allument plus en moi le sens intuitif
De l'âpre jouissance, et mes ardeurs passées,
Comme lorsque courant sur mon fougueux coursier,
Mon cœur te distançait mon vaillant levrier.

A bas! fidèle ami! César! mon chien de chasse!
Cette nuit fais veille avec moi.
Pour toi le cor indiquera la trace
Du chevreuil qui s'enfuit, et qui pleure d'effroi,
Et tu suivras sa piste à travers la clairière
De la forêt.
Quand je serai couché glacé sous le genêt
Dans le froid de l'oubli, dans le froid de la terre,
Un autre t'excitant du geste et de la voix,
Sera tout glorieux, tout fier de tes exploits.

A bas! à bas! César! mon brave chien de chasse!
Vois-tu ton maître a fait son temps;
Ici bientôt gisant inerte masse,
Il t'appartient à toi de le veiller céans.
Mais quand le point du jour fera place à l'aurore
Dans le ciel bleu,
Ami fidèle pars;—va de ton œil de feu
Chercher le doux regard de mon Eléonore,
Et guide-la, César, vers cet ombrage épais,
Bien que mes yeux fermés plus ne verront ses traits.

A bas fidèle ami! César! mon chien de chasse!
La mort vient, il faut nous quitter,
Un bruit confus m'étourdit, me harasse,
Mon oreille et mon cœur je les entends tinter;
A peine si je vois les nombreuses étoiles
Au firmament,
Je ne distingue plus leur doux scintillement;
Sur moi la nuit descend, tout se couvre de voiles,
C'en est fait! . Voilà donc la mort... Tout devient noir.
Ah! la chasse est finie . . . —Adieu César, bonsoir!

MOORE (THOMAS).*

CHANTE DOUCE HARPE!

OH! douce harpe! oh chante-moi
Des anciens jours quelques vieux lais de gloire,
Dont les accents rappelleront l'émoi
Des rêves d'autrefois en ma triste mémoire;
Quelques vieux lais qui célèbrent le nom
De ceux dont près de nous rayonna la lumière,

Ou quelque noble orgueil aujourd'hui sans renom,
Mais qui d'espoirs éteints nous disent la chimère !
Oh triste harpe, oh ! chante-moi
Dolentement un chant consolatoire
Qui puisse en nous éveiller doux émoi,
Car tous deux sommes morts hormis par la mémoire.

Que l'air de minuit tristement
Fasse vibrer tes cordes de ses plaintes,
Comme l'écho d'un long gémissement
De solennelles voix, depuis longtemps éteintes ;
De généraux maintenant oubliés
Qui semblaient être alors chefs de la renommée,
De bardes immortels qui voyaient à leurs pieds
Le monde,—et qui sans nom gisent,—race pygmée !
Oh ! triste harpe vainement
L'air de minuit les fait vibrer tes cordes,
Mort est l'écho de ces voix maintenant
Dont le son éteignait autrefois nos discordes.

Oh ! si tu pouvais du manoir
Autour de toi rassembler les reliques,
Dames et Preux avides chaque soir
D'entendre en ces bosquets tes accents prophétiques !
Mais hélas ! non ; s'ils sortaient du sommeil
Tous ces grands morts auraient à pleurer l'esclavage
D'enfants dégénérés ; à quoi bon leur réveil !
Libres ils sont du moins dans leur fier sarcophage !
Triste harpe ! oh ! ne fais frémir
En sons dolents ces glas lourds et funèbres
Des libertés,—ou laisse-moi mourir
En écoutant ce chant imprégné de ténèbres !

La Mouche Phosphorique.

Quand le matin et la terre et les cieux,
Dans un jour de printemps brillent de mille feux,
Nous ne pouvons te voir, inédit météore,
Et nous ne pensons pas à ton aile au phosphore ;

Mais quand le soir et la terre et les cieux
Ont perdu leur éclat, leurs rayons lumineux,
Nous te voyons des bois éclairant le mystère,
Sur tes ailes de feu nous rendre la lumière.

Fasse le ciel, alors qu'à leur déclin
Mes jours auront perdu le prisme du matin,
Qu'un feu semblable au tien écartant mes ténèbres,
Dissipe de ma nuit les images funèbres.

Stances.

Toi qui de l'âme en peine,
Sèche les pleurs,
Que ce monde serait une bien triste arène
Si, quand ils sont blessés, tu ne pansais nos cœurs!
Tous nos amis d'été, n'attendent pas l'automne
Pour nous quitter avant l'hiver;
Et qui ne peut offrir que douleur monotone,
Peut cuver seul tout son chagrin amer.
Mais Toi, du cœur tout brisé de souffrance
Tu sais soulager la douleur,
Ainsi que le dictame enfante l'espérance,
En laissant découler un parfum de sa fleur.

Quand nous a fui la joie,
Et pour jamais,
Quand l'espérance a fui, lorsque notre âme en proie
A d'éternels chagrins, ne rêve que regrets,
Oh! qui supporterait le fardeau de la vie!
Si soudain Ton aile d'amour
Ne venait présenter à notre âme ravie
Le rameau vert de l'éternel séjour?
Touché par Toi, notre chagrin s'éclaire
D'un rayon du divin Amour,
Ainsi l'obscurité nous fait voir la lumière
Des mondes à nos yeux invisibles le jour.

MORSE (REV. EDWARD.)

A une Perce-neige et à une Souris blanche.

Gente petite fleur, charmante Perce-neige
Au blanc manteau,
La neige tombe drue, et plus rien ne protège
Le gai ruisseau.
Des couronnes de givre à riche ciselure

Ceignent le front
Qui se morfond
De la grelottante Nature,
Piquante est la brise du nord !
Hélas ! le pauvre dans la plaine
Doit ressentir, Hiver, ta dure haleine,
Comme un glaive donnant la mort.
Froide, froide, froide est la grêle,
Quand elle tombe pêle-mêle
Avec la pluie et les frimas,
Semant partout le germe des trépas ;
Tout à l'entour, tout est de glace,
Et cependant sur toi quand je jette un regard,
Du froid je ne sens plus la trace,
J'oublie en te voyant la brume et le brouillard.
Simple Perce-neige sans tache,
Qui dans ta modestie éteins ton blanc panache,
En tenant courbé vers le sol
Ton col,
L'art, ce présent du ciel à l'humaine nature
Tout opulent qu'il soit,
Ne pourrait faire à mon endroit
Un don plus cher que toi suave créature ! . .

* * * * * * * * *
* * * * * * * *
* * * * * * * * *

Petite Souris blanche, ici,
Reviens et vite, vite, vite,
Reviens au gîte,
Il est petit, mais bien mignon aussi,
Et c'est le tien petite !
Viens vite, ô petite Souris !
Viens ici, sous de chauds lambris ;
Vois la neige profonde
Abonde,
Regarde tout autour
La trace de tes pas gentil petit amour !
Reviens, reviens dans ta chambrette
Où le sucre t'attend, où t'attend la noisette,
Et ces *nanans* dont fut épris
De tout temps le peuple souris.
Allons, rentrez Mademoiselle,

Le jeu n'en vaut pas la chandelle,
Vous avez froid, et m'est avis
Que jà vous ennuyez Minette,
Qui de vous attraper se dispose en cachette :
Petite Souris blanche, ici,
Viens près de cette Perce-neige
Te blottir, et braver la neige
Et la bise qui souffle aussi !

Mais qu'est-ce à dire ? j'entends rire ?
Oh ! c'est le rire d'un censeur ;
"Ce poète," a-t-il dit, "est atteint de délire,
Que vient-il nous parler de Fleur,
De Minette et de Souris blanche ?"
— "Puisqu'il faut que mon cœur s'épanche
En vérité, je vous le dis,
Cher censeur, car je suis avec vous d'humeur franche,
La montagne aujourd'hui, je vous en avertis,
N'enfante pas une Souris :
Voici la clé de mon langage
Que traiterez d'enfantillage
Si vous le désirez, sans offenser mon cœur :
La Perce-neige est ma petite fille,
Minette est sa petite sœur,
Et Souris blanche *si gentille*
Est mon cher enfant Frank !—et sur ce, serviteur !

MOULTRIE (REV. J.)

A la Brise du Printemps.

Doux Esprit de la brise,
Qui de musique exquise
Viens énivrer l'oreille,—et la feuille des bois,
Laisse-moi voir ton frais visage
Dans le silencieux bocage,
Et tes yeux si brillants, et ton jeune minois.

De l'œil de la pensée,
Luisantes de rosée,
J'ai souvent reluqué sur le cours d'un ruisseau
Les simples et belles Naïades,
Les Oréades, les Dryades,
Dansant au clair de lune, éblouissant flambeau.

A la blanche lumière
De l'astre tutélaire,
J'ai vu Fée en goguette, et Gnomes et Lutins,
Se trémousser autour du trône
Où, fraîche comme une anémone,
Etait Titania, Reine aux yeux si hautains.

Mais Esprit de la brise
Dont la musique exquise
Et l'haleine embaumée ont sur moi tant d'effet;
En vain veux le voir ton visage,
Car impalpable est ton image,
Et pour te pénétrer l'œil n'est assez parfait.

Tu n'es qu'un son peut-être,
Ou d'une fleur champêtre
Que le parfum; ou bien rustique Déité
Assise en sa grotte mousseuse,
Qui roucoule silencieuse,
Des nymphes d'alentour un chant de nuit d'été.

Heureuse chose errante,
Qui portes sons ta mante
Un parfum, un doux son, une aimable fraîcheur;
A travers bosquets et prairies,
Tu vis de tes galanteries,
Et sais happer au vol l'haleine de la fleur.

Sur mon front chaud tu glisses,
Quelle mer de délices
Tes baisers doux et frais ont fait naître en mes sens!
Voilà que mon âme est en proie
A la plus ineffable joie,
Jamais ne ressentis ce qu'aujourd'hui ressens.

De mon cerveau malade
Voilà qu'en cavalcade
Au galop, au galop sortent mes souvenirs;
Devant mes yeux, ô doux mirage!
Voilà que passe mainte image
Dans le passé puisant de chers ressouvenirs!

D'où vient ce charme étrange . . .
Es-tu la voix d'un ange?
Des monts de ma patrie es-tu la douce voix,
De tant de fraîcheur imprégnée,

De tant de calme accompagnée,
Qui vient pour endormir mes esprits aux abois.

Oh! oui sous ton haleine,
Je découvre sans peine
Joyeuse émotion dont me souviens, Esprit;
Et dans ta voix je crois entendre
Les sons confits d'amitié tendre,
Qui me berçaient jadis quand j'étais tout petit.

N'as-tu pas, d'aventure,
Sur la riche verdure
De nos riants vallons, coureur, porté tes pas;
Et n'as-tn pas de mon amante
Dérobé l'haleine énivrante . . .
Dans ton si doux baiser j'ai hnmé ses appas.

N'as-tu pas pris ta course
Près de la fraîche source
Où Sabrina s'endort sous le parfum des fleurs;
N'as-tu pas passé la chaumière
Où tous mes aimés sur la terre
Vivent sous des bosquets aux suaves odeurs!

As-tu pris sons ton aile
Le chant de jonvencelle
Que ma sœur aime à dire aux échos d'alentour;
Ce chant, à la fois tendre et grave,
Est peut-être encor plns suave
S'il se trouve aujourd'hui tont imprégné d'amour.

Peut-être au clair de lune
Se promenait *ma* brune
Son doux regard fixé sur la voûte des cieux,
Lorsque tn surpris sa pensée,
Et la laissas, douce rosée,
S'infiltrer sur mon front fatigué, nébuleux.

De ton souffle éphémère
L'océan n'a que faire,
Tu n'as pas à remplir les voiles du marin;
Ta vie est repos, jonissance,
Et ta si donce nonchalance
Aux autans n'a jamais disputé le chemin.

Mais vif tn papillonnes,
La fleur tu la chiffonnes,

Et tu répands partout une exquise fraîcheur;
Au bruit de ton aile magique,
Je ne sais quoi de séraphique
De doux pensers d'amour vient remuer le cœur.

Je sais que tu viens, brise,
De ma Terre Promise,
De ce bien loin là bas, autrefois mon chez moi:
Mais douce Fée—oh! ne vas dire
Que mon âme, elle est sous l'empire
Du désenchantement—et d'un pénible émoi.

Mais rapporte au contraire,
Que, penser salutaire!
De bienheureux moments je les possède encor;
Qu'ont fui les rêves d'espérance,
Mais que, cependant, à distance,
Quelques rêves traînards m'inondent de leur or.

Stances.

Ecrites dans l'Ile d'Arran en 1838.

Il fut un temps où l'éclat de ces scènes
Qui devant moi, posaient quotidiennes,
Ces pics hautains, du ciel heurtant le front,
Des bois de pins le silence profond,
Ce soleil pur épandant sa lumière
Sur le miroir du lac éblouissant,
Eussent fait faire école buissonnière
A mon esprit, plein d'un émoi récent!

Mais maintenant il n'en est plus de même,
Nature! j'aime encore ton poème!
Les eaux du lac, et les monts et les bois
Sont mes amours, comme aux temps d'autrefois;
Et chaque trait de cette mise en scène
Est aussi beau que par le temps passé;
Mais je n'ai plus cette magicienne
Qui m'énivrait,—et le charme a cessé!

Et ce n'est pas que dans le fort de l'âge
Mes facultés aient perdu leur feuillage,
Je crois plutôt que de sa faulx, le temps
Sut émonder leurs jets trop opulents.

Ce n'est pas qne ma raison par trop sage
Repousse an loin ces rêves tant chéris,
Souvent mon cœur a soif dn doux breuvage
De l'hippocrène où m'abreuvais jadis!

C'est que la vie a perdn pour mon âme,
Et donte et crainte, et leur épaisse trame;
C'est qne secrets jadis enveloppés
Dans le mystère, à mes yeux détrompés
Brillent;—c'est que ne pnis plus faire usage
De l'espérance, et dorer chaqne objet
De ses couleurs, et de son doux mirage,
Pour en grandir ou le rôle ou l'effet.

Il fut un temps dans ma verte jeunesse
Où mon esprit débordait de richesse,
Où je donnais teintes de vérité
Au rêve oseur, empreint d'étrangeté:
Alors oui dà! les bois et les collines
La mer rugueuse, et le ruisseau plaintif,
Faisaient vibrer les cordes argentines
De mon cher luth;—m'énivrais sans motif!

De la beauté chaqne vive substance
Resplendissait des feux de l'espérance,
De rêves creux . . . L'imagination
Aux flancs du vide y trempait son crayon,
Etonnez-vous alors par quel prodige
Moi, de mon front j'allais frapper les cieux,
Ma poësie . . . elle avait le vertige
Libre en mon vol j'eusse affronté les Dieux!

Mais maintenant sur le midi de l'âge,
Tombe un rayon clair, sans aucnn nuage,
Etoile et lune ont glissé de mon jour,
Plus terre à terre, et plus calme en retour.
Mon cœur n'est plus ce chercheur d'aventures
Qui dans la nue en quête du bonheur
Allait rêver;—mes amours sont plus sûres,
Elles sont là,—dans mon intérieur.

Si je regarde en face la Natnre
Ce n'est plus pour y chercher un augure,
N'y vais quêter les choses à venir,
Mais me ragrippe à frais ressouvenir.

Ces pics aigus couronnés de nuages,
Cette île aimée, et son lac, et la mer,
Tout me redit la vie et ses orages,
Ses intérêts, son flot parfois amer.

De là vient que quoique sonvent ma muse
Dans le passé des jours se plaise et muse,
Que je regarde encore avec émoi
Le ciel, la mer, le mont, que sais-je moi?
Ce n'est pas là qne mon âme endormie
O Poësie évoque ton pouvoir;
Dcpnis longtemps te dis adieu ma mie,
Et tu t'en fus où . . . ne pnis le savoir.

A mon foyer j'ai suspendn ma lyre,
Ne chante plus, n'ai regret de le dire;
Puisqu'à présent j'ai dans mon cher logis
Paix et savoir, l'amour et des amis:
Qne mes devoirs de pasteur ont pn faire
Un pen de bien, et du ciel sont bénis;
Et que l'espoir de vivre en Notre Père
Un jour . . . snr terre est notre Paradis!

Les Violettes.

"Sous les gazons touffus, dans de vertes chambrettes,
Après la neige on voit les gentes violettes
Se cacher, en faisant semblant de sommeillcr,
Dans leur donx lit mousseux qui leur sert d'oreiller.

"Ayant le blen dn ciel, et le parfum des roses,
Elles vivent à part, sans bruit et bonches closes,
La tête dans le nid, et n'était leur odeur,
L'œil chercherait en vain où s'abrite lenr fleur."

* * * * * * *
* * * * * *

A l'âge de onze ans, ma fille bien aimée!
Tel fut le premier jet de ta mnse charmée;
A treize ans plus encor mon amour, mon orgueil,
Violette est ton cœur, myosotis ton œil.

Aussi qu'il soit béni le jour de ta naissance!
Dans nos fastes jamais, nul n'eut plus d'éminence;

Jamais nous n'avons eu dans la famille encor
Un enfant mieux doué qne toi, mon cher trésor.

Pâle est ton front, plns pâle encore est ton visage,
Faible encore, tu fus plus faible en ton bas âge;
Frêle de corps ainsi que frêle est le roseau,
L'imagination prit tes yeux pour flambean.

De ton charmant esprit dans les profonds abîmes,
Germent tissus exquis de sentiments snblimes;
Et dans ton cœur sensible est la source des pleurs
Qui viennent de tes yenx illustrer les splendenrs.

Lorsqne snr le clavier passe ta main hardie,
Dans ton âme bruït par flots la mélodie,
La brise en est émne, et par impulsion
Tu tronves les accords de l'inspiration.

Visites-tu les bois? Dans ton âme innocente
Et boutonne et fleurit la nature attrayante
En aspirations qui prennent lenr essor,
Ou que couve ton cœur comme on conve un trésor.

Quand tu baisses alors tes beaux yeux vers la terre,
Qu'an loin tes pensers font école buissonnière,
Que tn n'accueilles pas le rustre de l'endroit
Qui te salue,—il dit: "Son esprit est-il droit?"

Oui, droit est ton esprit, comme pure est ton âme,
Douce, aimante, pieuse, exempte de tout blâme,
Jamais fille ne fut au cœur de ses parents
Mieux faite pour donner la joie en lenrs vieux ans.

Fidélité, tendresse et douceur sans égale
Sont tes dons précieux, doux parfum s'en exhale;
On nous séduit parfois par un grand intellect,
Ton charme à toi vaut mieux, c'est l'amour, le respect.

Jonis sans abnser du don de poësie
Qui de ton cœnr déborde en fraîche fantaisie;
Ne force ton talent, non plus n'y mets nn frein,
Que la nature soit ton guide souverain.

Du vain bruit dn succès ne sois pas affamée,
Ne cherche, ni n'évite en rien la renommée;
La Muse sait toujours nous donner le bonheur,
Mais il faut l'héberger dans le foyer du cœur.

Innocente et sans art, sois donce et toujonrs bonne,
Sois aimante d'esprit, entends-tu ma mignonne,
Avec un cœur dévot crains et sers le Seignenr,
Il te glorifiera,—sera ton défenseur.

Ainsi donc qne ta lyre ou se taise ou résonne,
En toi vibre le chant fleuron de ta conronne;
Et dn poète si tn n'atteins au destin,
Toi même tu seras un poème divin!

MUNDY (—).*

Scène Féerique.

(Fragment du Poème de "Needwood Forest.")

Ici jadis se complaisaient les fées,
Ici dansaient leurs nombrenx coryphées;
Leurs jeux divers enchantaient le regard
Tont en dorant de la nuit le brouillard;
Car si les nnits qnelquefois étaient ternes,
Les vers lnisants allumaient leurs lanternes.
Chut! quel doux luth!—D'un pas majestucux
La Reine vient le long dn chemin creux!
Filles d'honneur s'empressent autour d'elle,
Tout en dansant, disant chanson nouvelle,
On bien tirant de lèvres de rubis
D'un long roseau de charmants gazouillis.

Sur son beau front trône du chèvrefeuille
La gente fleur, dont vacille la feuille;
Un oiseau-mouche a, de sa plume, orné
Son cou de cygne, au galbe satiné;
Ses beanx cheveux ruissellent par derrière
En longs anneaux jouant à la lumière.
De minces plis de roseaux tout mêlés
De son chignon forment les effilés;
Quant au tissu couvrant sa gorgerette
C'est Arachné qui sut, de sa navette,
Cercle sur cercle en tisser les contours,
Et l'ouvrager, le piquer de velours;
Si transparente en est la contexture,
Que l'on peut voir ce bouton dont Nature

Au sexe un jour fit le joli cadeau,
Etoile d'or sur une blanche peau.
Pour son corsage elle a feuille de rose
Qui sur son cœur et s'étend et se pose;
Et le rebord retroussé d'nn bean lis
Forme avec grâce une robe de prix
Dont les longs plis traînent comme une chaîne
A chaque pas, et balayent la plaine.
Le vieux Vesper, le silence et la nuit
La voient passer de leurs regards—sans bruit.

Mais en sursaut les voilà qui s'éveillent
Ces doux chanteurs que les nuits émerveillent;
Cependant que blottissant son bec d'or
Dans son doux nid le Merle dort encor.
Rêve d'amour et le charme et l'énivre,
Il lit, il lit ce délicieux livre,
Mais voilà que se réveillant soudain,
Son œil espiègle a sondé le terrain,
Puis tout à coup il fait beau son plumage,
Roucoule bas, et puis de son ramage
Fait retentir les échos d'alentour,
Et leur redit ses divins chants d'amour.
A ce doux chant qui lui vient par bouffées
Reste muet d'abord le chœur des fées;
Puis y mêlant ses argentines voix
Il fait vibrer les champs, les prés, les bois.
De ces accents Philomèle enchantée,
Par ses talents embellit la nuitée,
En roucoulant cavatines de choix;
Et de sa voix mélodieuse et pure
Guide la bande en battant la mesure:
Cependant que le zéphyr complaisant
De temps en temps apporte, en s'amusant,
Le bruit confus de l'écluse lointaine,
On le soupir d'une pauvre âme en peine,
Et qu'à chaque intervalle on entend plus presto,
L'écho! le ravissant écho!

NAIRN (LADY).*

La Terre des Cœurs loyaux.

Je me fonds brin à brin, Jeanne,
Comme neige au dégel, Jeanne,
Je m'en vais, je m'en vais Jeanne
Vers la terre des cœurs loyaux.
Là bas, pas de chagrin, Jeanne,
Ni plus d'hiver là bas, Jeanne,
Le jour est toujours pur, Jeanne,
A la terre des cœurs loyaux.

Ton devoir est rempli, Jeanne,
Tu fus un digne cœur, Jeanne,
Te donne rendez-vous, Jeanne,
A la terre des cœurs loyaux.
Notre Jeannette est là, Jeanne,
Bonne et belle elle était, Jeanne,
Et fut bien malgré nous, Jeanne
A la terre des cœurs loyaux.

Sèche-les donc tes yeux, Jeanne,
Mon cœur a soif du ciel, Jeanne,
Mon ange me conduit Jeanne
A la terre des cœurs loyaux.
Maintenant adieu, ma Jeanne,
Tout dans le monde est vain, Jeanne,
Mais nous nous reverrons, Jeanne
A la terre des cœurs loyaux.

NEVAY (JOHN).

Chant du Chef Indien.

Sur le désert le jour se lève
Mais n'éveille pas les dormeurs,
Car leur sommeil n'a pas de rêve,
C'est une nuit sans ses lueurs!
La voix du matin jeune encore
Elle ne dit rien au chasseur;
L'écho n'a plus rien de sonore,
En silence il répand un pleur!

Vide elle est l'enceinte
Du wigwam aimé,
Parents et plaisirs tout est décimé,
L'homme rouge est mort ; notre race éteinte !

La voici la grande lumière,
Elle enflamme les larges eaux,
Le vent voltige en la clairière
Le buffle paît dans les roseaux :
Mais où l'homme de la nature
Se tient-il ? Il n'est point aux monts
Ni près de la source si pure,
Ni dans les bois les plus profonds :
De son pas l'empreinte
L'œil ne peut la voir,
L'herbe est toute unie, il n'est plus d'espoir,
L'homme rouge est mort ; notre race éteinte !

Le soleil a quitté la terre
Dans le fond du désert il dort ;
Et la lune de sa lumière
Harmonise tout sans effort ;
Sur les eaux glisse son sourire,
Son doux chant dans les bois épais ;
Mais plus au wigwam aucun rire,
Le chasseur n'y vient désormais !
Ni fille, ni femme, ni mère
Ne vient allumer le foyer,
Il n'est plus de chanson guerrière,
Ni plus de toit hospitalier.
Plus de douce étreinte
De main et de cœur,
Les nouveaux époux ont vécu . . . malheur !
L'homme rouge est mort ; notre race éteinte !

Mais là sont les visages pâles,
Là sont ces chrétiens sans pitié,
Acharnés sur nos peuples mâles,
Ils les ont broyé sous leur pié ;
Ils ont pris, ont séduit nos filles,
Ont brûlé nos wigwams nombreux,
Ils ont décimé nos familles,
Et nous trompant, nous malheureux,
Avons bu sans crainte
Perfide liqueur

Qui nous a livré sans force au vainqueur!
L'homme rouge est mort; notre race éteinte!

La forêt sauvage patrie
Divin présent dn Grand Esprit,
Par astnce et par fourberie
Le blanc nous la prit, ce bandit:
Les vieux arbres ils sont à terre,
Ils en ont recueilli le miel,
La triste abeille solitaire
Ne cherche plus son casuel!
Déjà des villages, des villes
Surgissent peuplés et nombreux,
Sur ces terrains où nos familles
Près l'un de l'autre avaient leurs feux;
Et maintenant sont mis en terre
Les flèches, l'arc et le carquois;
Il n'est plus de lutte guerrière,
Le visage pâle a nos bois!
Ta gloire, elle est feinte
Ecoute vainqueur
La voix du désert murmurer malheur! . . .
L'homme rouge est mort, sa race est éteinte!

A une Paquerette.

Au cœur d'or charmante fleurette,
Ornement dn gazon dans le beau mois de Mai,
Divine moraliste, ô gente Paquerette!
Qui du printemps rend le matin si gai:
Bijou du beau jardin qu'on nomme la Natnre,
Si modeste, et surtout si peu prétentieux,
L'homme pent-il jamais égaler ta parure
Ta parure le don des cieux?

An jardin de philosophie,
Ou de religion, te chercherais en vain,
Aux fleurs de ces jardins bien fol est qui se fie!
Leur couleur change et du soir au matin;
Dans les livres ne puis te trouver davantage,
Encor moins te chercher aux écoles vraiment,
Au livre de Nature il existe une page
Dont toi seule est le rudiment.

A l'aspect de ta fleur étoile
Merveille de candeur on peut se consoler!
Qui voit eu toi de Dieu la vérité sans voile,
Ne peut jamais se laisser aveugler.
Et le sage et l'enfant en te voyant si pure
Meubler champs et vallons et pics aventureux,
Reconnaissent en toi l'Auteur de la Nature,
Notre Père qui vit aux cieux.

Qu'ils suivent Mammon à la piste
Les fils de la fortune, et se grisent entr'eux;
Que les ambitieux accaparent la liste
De la faveur; les sots leurs plaisirs creux;
Mais que mon lot à moi soit de flâner sans cesse
Où croît la Paquerette au matin comme au soir,
Tandis que de son cœur au ciel monte l'ivresse
Comme l'encens de l'encenssoir.

Si mes pensers, mon espérance
Vous suivent dans le ciel ô mes candides fleurs,
C'est que la poësie en sa noble éloquence
M'a révélé vos secrètes grandeurs:
C'est un penser bien doux, et bien consolatoire
Quand la vieillesse vient avec ses cheveux blancs
De se dire: "L'amour de Dieu . . . voilà la gloire!
Contre elle ne peut rien le temps!"

NORMAN (FRANK).

L'Aveugle Né.

On me dit qu'une terre admirablement belle
Est offerte aux regards de tout autre que moi,
Que des charmes sans nom à chaque heure nouvelle,
Naissent de tous côtés créant nouvel émoi.

On me dit que répand une clarté dorée
Sur cette terre, un globe étincelant de feux,
Et que lorsque du jour s'est close la durée,
Ce qu'on nomme la lune a des tons vaporeux.

On me dit de flairer la fleur épanouie,
De sa feuille on me dit les charmes ravissants,
Bien qu'en une heure à peine, à la vue éblouie
Se voilent ses couleurs, se passe son encens.

Tout ça, c'est bel et bon, mon pauvre Moi l'ignore,
Mais cependant mon cœur en croyant tout parfait,
Le soleil et la lune, et la nuit et l'aurore,
Prefère les trésors de ses rêves . . . de fait !

On cherche, mais en vain, de tripler le mérito
Des diverses beautés du monde que no vois,
Rien ne peut se monvoir, n'importe en quel orbite,
Qui soit jamais plus beau que mon monde, je crois.

Les aveugles, eux seuls, le connaissent ce monde,
L'imagination le crée exprès pour eux,
Ses fleurs n'ont pour durée uno courte seconde,
Un éternel bonheur y fleurit plantureux.

Ce monde est gouverné par une seule Reine
D'une beauté sublime—idéal éternel !
Dont l'effigie est chaste et la voix sonveraine,
Et dont le contact seul leur fait rêver le ciel.

J'entends ses doux accents qui sont nés de la terre,
Et je sens son étreinte allant droit à mon cœur,
Do deux yeux n'ai bosoin du secours éphémère
Pour me le formuler son visage enchanteur.

L'Imagination cette puissante fée
A doué mon amour d'ineffable beauté,
Le regard d'un mortel, d'un barde, d'un Orphée
Sur si belle Eurydice onc ne s'est arrêté.

Ni la marche du temps, non plus la maladie
N'ont pouvoir d'enlever un charme à ses attraits,
Jusqu'à ce que la mort l'ait tué, la hardie !
Sa sublime beauté ne passera jamais !

De la terre croyez que je n'ai soif des charmes ;
Car il oxiste en moi des beautés, des bonheurs
Inconnus, c'est certain, à ce vallon de larmes
Dont nous vivons la vie, et qu'on no trouve ailleurs !

OLIPHANT (SIR OSCAR).

Tout doit Périr.

Où sont les gentes violettes
Au parfum doux et frais, au souvenir si gai,
Et qui lorsque passait la Royauté de Mai
Etendaient sous ses pieds leurs vertes collerettes?
Peu d'instants, jeune fille, il vit le doux printemps!
Les violettes n'ont qu'un temps!

Où sont ces fleurs fraîches écloses
Qui de la villageoise ornaient le corselet,
Dont l'amoureux berger faisait un chapelet?
Où sont-elles, dis-moi, mes admirables roses?
Jouvencel! souviens-toi! . . le bel été doit fuir,
Et les belles roses mourir.

Menez-moi vers l'onde naïve
Qui chante en frétillant tout le long du ruisseau,
Et dit tout bas aux fleurs vivant sous son rideau
Vous avez soif, buvez, la vie est fugitive!
Le soleil trop ardent dn feu de son regard
Avait bu le ruisseau bavard!

Montrez-moi ces beaux chèvrefeuilles
Où je me plaisais tant à prélasser jadis
Mes bonheurs printaniers, et mes rêves fleuris,
Où des serments d'amour s'échangeaient sous les feuilles?
Les feuilles ont vécu, le bosquet est à jour,
Et l'amour n'y tient plns sa conr!

La jouvencelle joliette
Qui rouge de pudeur évitait mon regard,
Ou quand le rencontrait, regardait par hasard
Avec émotion la douce violette
L'emblême d'elle-même . . . elle doit se faner,
Et comme la fleur s'égrener.

Mais Celui qui dans un doux rêve,
Un jour chanta les fleurs, le berger, le ruisseau,
Les amours se cachant sous l'ombre du berceau,
Les charmes séduisants d'une amante, son Eve,
Où donc se trouve-t-il? . . Oh! par la mort vaincu
Le jeune poète a vécu!

L'Abbaye en Ruines.

Arrête-toi !—car l'esprit du Passé
Sur ces murs ébréchés a laissé son empreinte,
Et des spectres au front glacé
Hantent cette déserte enceinte.
Arrête-toi !—car ce sol consacré
Il fut sanctifié souvent par la prière,
Par la souffrance et par plus d'un *miserere*
De la désespérance amère.

Oh ! si ces murs sacrés pouvaient parler !
Ils en raconteraient d'émouvantes histoires !
De ces cœurs, qui, sans vaciller,
Foulant aux pieds les vaines gloires,
A tout jamais se sont ensevelis
Sous le froid du tombeau dans l'impassible cloître,
Sans un pleur dans les yeux, ça n'était pas permis,
Voyant leur vie ainsi décroître.

Tout est muet, tout est nu maintenant,
Tout est silencieux, désolé, solitaire,
Sauf quand un tombeau s'égrenant
Epand avec bruit sa poussière :
Et sauf encor lorsque le vent tout bas
Se faufile à travers l'abbaye et ses ailes,
Ou que d'étranges voix d'au-delà du trépas
Doucement chuchotent entr'elles.

Et cependant, tout n'est pas à la mort
Dans ces lieux désolés, dans cette enceinte austère
De cette tombe sans effort
Surgit l'humble pariétaire,
La violette aux marches de l'autel
S'étale en frais tapis, et se mêle à la mousse,
Le lierre aussi s'agrippe à l'antique cancel
Qu'il voile de sa verte housse.

Tout au-dessus resplendit le ciel bleu,
Aussi vif, aussi pur que quand fut achevée
Jadis cette maison de Dieu,
Et que neuve était sa travée ;

Et doucement vient la vague du lac
Aux pieds des murs sacrés murmurer sa musique,
Et bercer ses soupirs comme dans un hamac,
En oxhalant son saint cantiqne.

Songeons y donc! L'homme et ses monuments
N'ont hélas! ici bas qu'nne vie éphémère!
Ses palais et ses sentiments
S'égrènent bien vite en poussière:
Cependant que la même tous les jours,
Et sans changer jamais, nous sourit la Nature,
A chaque âge apportant un bienfait dans son cours,
Un bienfait qui nous transfigure!

OSGOOD (MRS.)*

Le Premier Mai dans la nouvelle Angleterre.

"Est-ce bien Mai? Vraiment est-ce bien Mai?
Ce joli mois, si bean, si frais, si gai?
Nous n'avons pu trouver dans la journée
Bien que cherchant, une seule fleur née,
Ni dans les bois, ni sur les verts coteaux,
Ni dans les champs, ni près des clairs ruisseaux;
Et de peur que chaque fleur endormie
N'oubliât Mai: 'Réveillez-vous ma mie!'
Avons-nous dit, 'voilà Mai, le cher Mai!
Ce joli mois si beau, si frais, si gai!'
Et nous avons encor fait davantage,
Nous avons dit à chaque fleur sauvage
En l'appelant par son nom: 'Voilà Mai,
Ce joli mois, si beau, si frais, si gai!'
Et chaque fleur a gardé le silence,
Tout comme si nous chantions, je le pense!
Depuis les prés riants, depuis le mont,
Depuis le roc, ou le ruisseau profond,
Nous leur disions à ces gentes fleurettes:
Si ne sortez de vos vertes cachettes,
Laissez au moins sortir vos doux parfums,
Et ne craignez qu'ils nous soient importuns;,
Après cela pourrez voiler mignonnes,
Votre pudeur comme pudeur de nonnes.

'Un seul soupir!' disions-nous, 'un soupir
Tont embaumé viendra bientôt trahir
Où vous gisez!'—'Mais voyez! les follettes
Comme la mort demeurèrent mnettes!
Ne voulant pas, d'un souffle, d'un sonpir
Nous régaler pour nous faire plaisir;
Nul n'est plus sonrd, m'est avis, à tout prendre,
Que celui-là qui ne veut pas entendre!
Donc nous marchons, et nous marchons encor
Devers un pré chercher le Bouton d'Or
Qui dans vos yeux, sans qn'on y prenne garde,
Mire ses feux, sourit et vous regarde;
Puis vers un coin touffu portant nos pas,
Nous y cherchons le "Ne m'oubliez pas!"
Enfin le bruit d'une voix, mais lointaine,
Comme le doux glouglou d'une fontaine,
Plus donx vraiment que le chant d'un oiseau
Nous répondit. Oh! c'était plus que beau!
C'était si frais! c'était comme la brise
En folâtrant faisant musique exquise,
Si, qu'après tout nous crûmes en nos cœurs
Que ce langage était celni des fleurs.
Sachant très bien que l'humble Violette
Près du ruisseau cache sa collerette.
En folâtrant, en riant, en chantant,
Cheveux épars et toujours en luttant,
Nous poursuivons ce tout gentil murmure
Que de la brise apporte la voix pure,
Mais c'est en vain; et nous ne trouvons pas
Une fleurette exhibant ses appas;
Point de Crocus, et point de Colombine,
Non plus d'Orchis qui croît sous l'Aubépine,
Point d'Anémone aux si vives couleurs,
De Violette aux suaves odeurs,
Nulle Clochette, et nulle Perce-Neige,
Ni Paquerette aussi blanche que neige,
Point en un mot, point de naïves fleurs,
De ces bijoux aux prismes enchanteurs.
Où donc est-il lenr tout gentil panache?
Où sont ces fleurs? . . Peut-être à cache-cache
Jouent-elles? Mais, fi paresseuses fleurs!
Que c'est vilain de cacher vos splendeurs.

Que c'est vilain de demeurer muettes
Pour nous vexer trop charmantes coquettes!
N'avons trouvé nulle fleur aujourd'hui
Le Premier Mai . . . Maman! oh! quel ennui!"

—"Tu n'as trouvé," me dis-tu, "ma petite,
Aucune fleur en en cherchant l'élite,
Mais, Enfant, dis, quel est cet incarnat
Qui de ton teint illumine l'éclat?
Ce velouté qu'on voit sur ta figure
Vaut à lui seul les fleurs de la nature:
Ce n'est en vain, Enfant, que tu cherchas,
Car la santé du moins tu la trouvas!
Le Bouton d'Or qui d'un rayon de joie
Comme un sourire éclaire notre voie,
Tu ne l'as vu nulle part aujourd'hui;
Ma belle Enfant! calme encor ton ennui,
Car moi je vois sur ton charmant visage
Un frais sourire, et ce doux fascinage
Est pour ta mère un plus brillant trésor
Que ne serait le plus frais Bouton d'Or.
L'affection, l'affection bien pure
Est le soleil de ta jeune nature!
Console-toi, si tu n'as les bijoux
Que le printemps vous offre pour joujoux;
Car dans un cœur, bon, vertueux, sincère
Comme le tien, entends-tu bien ma chère,
Il est toujours et dans tous les temps, Mai
Ce joli mois si beau, si frais, si gai!
Bons sentiments sont fleurs, chère petite!
Que dans la vie on voit prospérer vite!
Cultive-les, mon cher Enfant, ces fleurs
Avec grand soin; si tu veilles d'ailleurs
A les tenir loin des mauvaises herbes,
Tu les verras porter des fruits superbes;
Et tandis que leur naïve beauté
Resplendira comme en un jour d'été,
Portant au ciel un gracieux sourire,
Tu n'auras plus, Enfant, besoin de dire:
Est-ce bien Mai? Vraiment est-ce bien Mai?
Ce joli mois, si beau, si frais, si gai!"

L'Idée d'un Enfant sur la Lune.

Cet enfant avait vu le bel anneau d'argent,
Dans lequel sur son char se balance Diane,
Et chaque soir, d'un regard diligent,
Il épiait toujours sa clarté diaphane.

Mais l'astre en son déclin il le voit s'affaiblir,
Et puis dans un croissant au loin s'évanouir;
Ainsi l'enfant formule sa pensée:
"Oh! quel malheur! maman! oh! la lune est cassée!"

La Pensée expirante.

La Fleur à l'œil brillant souleva sa paupière
Heureuse, vers le ciel, vers le trône de Dieu;
De son sein entr'ouvert et puis jusqu'à la sphère,
Une voix s'exhala formulant cet adieu.

"Oui, m'est avis, je meurs! calme"—dit la Pensée,
"Mais la mort que l'on craint ne me cause frayeur,
De la vie ai connu les rayons, la rosée,
Et sur moi j'ai senti la main du Créateur.

"Oh! quand la Rose Reine au zénith de sa gloire
Paraissait écraser mon pauvre petit moi,
Commandant au soleil d'illuminer de moire
Son opulente feuille, et la semer d'émoi;

"Elle se doutait mie alors, que moi chétive,
Lorsque sur elle en plein surplombait le soleil,
Je recevais le feu de sa prunelle active,
Qu'il venait m'épier dans mon simple appareil.

"Elle se doutait mie aussi que sur ses ailes
Quand zéphyr emportait ses soupirs parfumés,
Il emportait aussi de mon moi des parcelles,
Comme une offrande aux cieux de désirs innommés.

"Elle ne voyait pas lorsque dans ses ivresses
Elle baissait parfois son front en rougissant,
Comme ce gai lutin me mangeait de caresses,
Et dardait dans mon sein son œil éblouissant.

"Elle ne crut jamais lorsque la jouvencelle
En extase, admirait son bouton demi-clos,

Qu'elle emportait aussi de mes yeux l'étincelle,
Qui donnait de la verve à ses esprits vitaux.

" Quand la rameneront ses petits pieds de fée
Dans ce charmant bosquet, je lui ferai défaut,
Et lorsque le soleil quittant le vieux Morphée
Viendra demain matin, il sera tout penaud

" En n'appercevant pas sous l'humide rosée
Ma forme délicate où son rayon vermeil
Venait se renfermer, écouter sa pensée.
Bien sûr, brillera moins demain le beau soleil!

" Et puis qui sait! zéphyr après quelqu'équipée
Dans le gentil boudoir d'une Belle de nuit,
En venant dans la Rose adorer la poupée,
Interrogera-t-il pour me voir—mon réduit?

" D'un œil toujours serein dans mon humble bocage,
J'ai supporté la vie et ses revers nombreux,
Et quand sur moi parfois s'est déchaîné l'orage,
N'ai jamais oublié le sourire des cieux.

" Ma vie elle a toujours été pure et modeste,
J'ai laissé déborder les trésors de mon cœur,
Le soleil m'engeola de son regard céleste,
Mais j'ai su résister à sa brûlante ardeur.

" Auprès de moi passant, un jour un Philosophe
A dit, je m'en souviens: 'Rien ne se perd jamais
Sur terre!'—Eh bien! qui sait? suis peut-être d'étoffe
A resurgir bientôt plus brillante d'attraits?

" Quelqu'il soit cet état nouveau que moi j'espère,
Il ne peut qu'être beau, qu'heureux et radieux,
Un cœur comme le mien imbibé de lumière,
Ne peut que s'approcher un peu plus près des cieux.

" Je vous laisse mes sœurs aspirant la rosée!
Toi, doux zéphyr adieu! prends mon dernier soupir!
Et fais dire aux échos un glas pour la Pensée!
Rien ne m'est plus! . . hélas! est-ce donc là mourir?"

O'SULLIVAN (T. D.)

Le Drapeau Vert.

Nargue du sage et du cynique,
Nargue des poltrons, de leur clique,
Des traîtres et des faux amis
Qui trafiquent de leur pays;
Soit au soleil, ou soit à l'ombre,
Nous autres . . . Nous du petit nombre,
Nons ferons à front déconvert
Snr notre île à jamais flotter le drapeau vert!

Elle est petite notre bande,
Oh! mais de gloire elle est friande!
Nos glaives, qnoique peu nombreux
Ont fait raison—des ennuyenx!
Et maintenant notre espérance
D'avoir son grand jour a la chance;
Nous ferous à front découvert,
Sur notre île à jamais flotter le drapeau vert!

La hache, le gibet, les chaînes,
Nons ont moissonné par centaines,
Et nos martyrs et nos héros
Sont tombés;—mais de leurs tombeaux
Trop généreux pour être esclaves,
Ont surgi des essaims de braves,
Qui feront à front découvert,
Sur notre île à jamais flotter le drapeau vert!

OUSELEY (T. J.)

Adam et la Fleur.

Lorsqu' Adam s'occupait à nommer chaque fleur,
Un bijou tout mignon mit en défaut sa vue;
La plus humble des fleurs très simplement vêtue
De bleu, mais sans odeur:
Cette petite fleur d'un ton mélancolique
Dit: "Seigneur je gémis,—dur est mon sort hélas!
Seule je suis sans nom."—"A sa douce supplique
Adam, en souriant, dit: "Ne m'oubliez pas!"

PARK (ANDREW.)

L'Œil de Marie.

La beauté se fait jour sur l'odorant rosier
Où se fond la rosée en fleurs d'orfèvrerie,
C'est pour moi l'avant-goût, et l'espoir singulier
Que puise dans l'œil de Marie.
L'étoile se mirant dans le lac ou la mer,
Pour mon sincère amour est une allégorie
Qui fait naître en mon cœur de son haut belvéder
Le charme de l'œil de Marie.

A l'heure du coucher quand sur l'or du soleil
De la lune se fond la blanche argenterie,
Je ne sais quoi de doux qui n'a rien de pareil
Me dit: tel est l'œil de Marie.
Il y a dans l'abeille et sa joyeuseté,
Quand, charmée, elle boit fleur de Pasque fleurie,
Je ne sais quoi de vif imbu de volupté
Tout comme dans l'œil de Marie.

Il y a dans le bleu dont on voit au printemps
La jeune violette azurer la prairie,
Lorsque doucettement sa fleur s'éveille aux champs,
Le charme de l'œil de Marie.
Et rien dans la nature, au matin comme au soir,
Dans le monde réel, ou le monde féerie,
Qui ne montre à mes sens ce qu'ils aiment à voir
Le regard de l'œil de Marie.

Les Feuilles sont tombées.

Les feuilles des oiseaux ne cachent plus le nid,
La terre au blanc linceul est maintenant leur lit;—
Comme la jeune fleur qui s'ouvre, et puis succombe,
Et du matin au soir, repose dans la tombe,
Elles ont succombé pauvres feuilles des bois!
Le râle de la mort voilà quelle est leur voix,
Ce léger frôlement et triste et monotone
Que la feuille gémit quand la poursuit l'automne.

Où sont-ils maintenant tous ces charmants oiseaux
Qui chantaient si gaiement sous les verts arbrisseaux?

Où sont ces chauds rayons de féconde lumière
Qui disaient à la fleur: "Souris à Dieu ton père!"
Où sont ces frais boutons, ces lèvres du bonheur
Que l'abeille amoureuse allait baiser au cœur?
Où se cache la voix du ruisseau qui murmure?
Dans son étau de fer l'hiver la claquemure!

Oui, l'été tout joyeux au loin prenant son vol,
A laissé nus les bois, a laissé nu le sol;—
Comme si nous n'avions jamais connu son souffle,
L'autan, le dur autan nous cerne, et partout souffle;
Et comme si sa voix n'eut jamais dit aux fleurs:
"Fleurettes, levez-vous, et montrez vos couleurs."
O Temps! ton vieux regard est brillant de froidure,
Et la neige en nos champs remplace la verdure!

Mais pourquoi les regrets? quand tout ce qui fut beau
Surgira triomphant, radieux du tombeau;
Chaque fibre qui dort en dessous de la terre
Reprendra son essor et sa vigueur première!
Et bien que le vallon ait un air malheureux,
Le soleil, un beau jour, le rendra tout joyeux;
Et les oiseaux chanteurs, le papillon, l'abeille
Reviendront de l'été butiner la corbeille.

PARKER (H. M.)

Le Pays des Songes.

Où pose le pays des songes,
Pays dans lequel les dormeurs
Caressent merveilleux mensonges?
Ces ruisseaux si calmes oseurs,
Ces arbres qui sont plus tranquilles
Que par clair de lune, l'été,
Lorsque tous ils font leurs vigiles
Dans un bain d'immobilité?
Où pose le pays des songes
Pays des merveilleux mensonges?

J'y voudrais vivre, en vérité.
Là, sont des temples magnifiques,
Tout est joyaux, bijoux, beauté,
Admirables sont les portiques,

Les berceaux sont tonjonrs fleuris;
Et les vallons pleius de rosée
Semblent le séjonr des Péris,
Ou bien plntôt un Elysée
Où flotte un chant à l'unisson
Que l'on croirait l'ombre d'un son!

Sur la mer toute aventureuse
De ce sol toujours si changeant,
Où se ment l'ean capriciense
Sur un sable semé d'argent,
Le voyageur prenant pour guide
Le sommeil si voluptueux,
Pent errer, et d'un œil avide
Gnetter ces êtres nébuleux
Qui folâtrent dans ces campagnes
Comme brouillards dans les montagnes.

Il pent y contempler encor
Dans leur conque les Néréides,
Aux longs cheveux reluisant d'or
Scintillant de perles humides,
Il pent entendre le frou-frou
Des Tritons selon leur coutume
Faisant voler on ne sait où
Des flots bruyants la blanche écume;
Tandis qu'autour du Dien marin
Se trémoussent carpe et dauphin.

Où pose le pays des songes
Où vont se retrouver les cœurs
Qui sur la terre des mensonges
Ont vu s'éteindre leurs ardeurs,
Comme les ruisseaux que délie
Du printemps le souffle vainqueur?
Où nous revoyons l'Amélie
Dont l'amour fit notre bonheur,
Qui chasse au loin notre tristesse
Qui nous fait rêver de tendresse?

Sur le pont le marin de quart
Quand à minuit la vague jette
Autour d'elle un épais bronillard
Du naufrage triste estafette,

Oublie un instant le vaisseau,
Les mâts abattns par l'orage,
Qui dérive, et partout fait ean
Sans espoir d'un prochain rivage,
Et des songes vers le pays
De la tempête il fuit les cris.

A ses yeux paraît sa cabane
Près du flenve, là bas, là bas;
Il croit voir encor le platane
Sous lequel il guettait hélas!
A l'horizon la blanche voile
Lorsque la brume dn matin
Comme une transparente toile
Laissait percevoir le lointain;
Quand le mont se dorait d'aurore
Et qne de son chant si sonore

L'alouette inondait les cieux.
Où pose la verte clairière
Où limiers et chevaux fougueux
Chassaient en foulant la bruyère;
Où les voilà chassant encor
Frôlant et la rosée et l'herbe,
Pendant qne les vallons dn cor
Redisent le refrain superbe:
Que le hallali du chasseur
Frappe l'oreille dn rêveur?

Où posent les calmes demeures
De ce tranquille et bean pays
Où l'on est, à toutes les heures
Sûr de rencontrer ses amis,
D'où descend l'humide rosée
Sur les fleurs pendant leur sommeil,
Où lnit la lumière irisée
D'un nouvean ciel, nouvean soleil?
Qu'aimerais de tes doux mensonges
Vivre à jamais, pays des songes!

PARKES (MISS B R.)

La Réponse des Fées.

Où nous nous cachons quand vieille est l'année,
Quand longue est la nuit, courte la journée?
Où? . . .

Lorsque de son ontre ôtant le verron
Le vent caverneux de son impur souffle
Fait mourir la fleur, la désemmitonfle,
Que lutins, démons, que le loup-garon
Vont courir la nuit tous le guilledou,
Où nous nous cachons, nous pauvrettes fées
De peur de risquer d'être décoiffées?
Où? . . .

Les unes de nous d'une souris blanche
Endossent la peau, la peau de Dimanche;
Quoiqu'habillement commode et cossu,
Nos robes étant d'un trop fin tissu;
Et puis d'un seul bond gravissant l'espace,
Nous montons au bal aux palais de glace,
Et ne revenons de ces bals de nuit
Que de bon matin, bien passé minuit,
Lorsque le soleil ou la fraîche aurore
Allument pour nous leur beau météore.
Du pays du nord tous les vieux lutins
Fêtent notre troupe en battant des mains,
Ils louent nos beaux yeux et notre figure,
Nos cheveux bouclés et notre tournure,
Nos agiles pas et nos chants si doux
Nos couronnes d'or et nos beaux bijoux.

Quelquefois aussi nos ailes mobiles
Nous portent là bas par devers ces îles
Où sourient toujours l'été, le soleil,
Où toujours le ciel est pur et vermeil;
Et là nous froissons les fleurs des Tropiques,
Qui nous font des lits, des hamacs rustiques,
Où nous nous berçons dans un doux repos
Sans penser à rien, les yeux demi-clos;
Et lorsque la nuit étend ses bleus voiles,
Que scintille au ciel l'argent des étoiles,

Nous, nous pourchassons sans distinction,
Le tigre sauvage, on bien le lion,
Nous les agaçons de façon uniqne,
Leur pinçant l'oreille ou bien leur tuniqne,
Et riant tont haut de lenrs hurlements,
De lenrs rauqnes cris, et de leurs tourments;
A tous en un mot nous faisons la nique,
Vexant tonr à tour mouche phosphoriqne,
Ou l'affreux chacal pour délassements;
Tels sont nos plaisirs, nos jeux olympiques
Sous ce ciel heureux, le ciel des Tropiques!

Quelqnefois encor nous venons morblen
Pour nous réchauffer à vos coins du fen,
Mes chers bons amis, Enfants de la terre,
Et là nous planons n'ayant mieux à faire
Sur le lit fiévrenx où dort la douleur,
Et puis nous berçons le panvre dormeur
Tont doucettement de fraîche espérance,
Et nous allégeons ainsi sa souffrance;
Nous lissons le cil d'un œil bleu foncé,
Nous rendons serein le sourcil froncé,
Et faisons pousser sur nombre de couches
De beaux champignons dont semons les souches;
Ne sommes-nous pas un peuple gentil
Malgré nos bons tours, et notre babil?

Messienrs les humains, Mesdames les Fées
Tontes du printemps rêvent les bouffées,
Aussi s'ennuyant des longs jours d'hiver
A leur cœur bien né le printemps est cher,
Et le beau bonton dont surgit la feuille
Chacune avec joie et l'aime et l'accueille:
Sous les flots glacés comme les poissons
Aiment du soleil les douces façons,
Quand fondant soudain leurs prisons de glace
Il les laisse errer au loin dans l'espace;
Comme les bois nus couverts de frimas
Sonpirent après la fin des verglas;
Comme aussi la taupe, en son lit sous terre
Recroquevillée, et sans luminaire
Attend ponr sortir que le temps soit beau;

Comme enfin transi le bon rouge-gorge
Attend haletant un pauvre grain d'orge;
Comme le torrent dont gelée est l'eau,
Du soleil riant attend le flambeau!

PEABODY (W. O. B.)

Le Lever de la Lune.

Lente elle s'est levée, et tourne autour du mont
La lune,
Les vents sont retirés dans leur antre profond,
Et le monde entier dort dans une paix commune.

Le voyageur bien las salue avec transport
La lune,
Qui lui montre en relief le sentier, son rebord,
Et donne à l'arbre vert sa lumière opportune.

Elle argente à la fois la feuille et le ruisseau
La lune,
Sous son reflet blanc mat l'arbre devient plus beau,
La mer plus grandiose, et plus haute la dune.

Ainsi fut épandu sur les murs de Juda
La sainte,
Ce céleste flambeau qui du ciel procéda,
L'Evangile reçu tout d'abord avec crainte.

Et toujours sa lumière inonda de splendeur
Le monde;
A l'aube de la vie ayant vive lueur,
Ayant à son déclin force bien plus féconde.

Mais à la fin des ans disparaîtra des cieux
La lune;
Mais l'Evangile lui planera glorieux
Sur les débris du monde, et vivra sans lacune.

PERCY (THOS., D.D., EVÊQUE DE DROMORE).*

Le Moine de l'ordre des Frères gris.

Un moine portant robe grise
Quoiqu' encore jeune et bien fait,
Sortit un jour de son église
Pour réciter son chapelet.

La matinée était fort belle,
Le gentil oiseau gazouillait,
Quand il vit belle Damoiselle . . .
La Dame en Pélerine était.

"Le Christ te bénisse! mon frère!"
Fit la Pélerine;—"Dis-moi,
A cette châsse solitaire,
Vis-tu celui dont j'ai la foi?"

—"Eh! comment le reconnaîtrai-je?"
—"A ses souliers, à son bâton,
A son feutre couleur de neige,
A ses coquilles en feston;

"Mais surtout à sa bonne mine,
A ses cheveux blonds; puis vraiment
A son regard qui vous fascine,
A ses beaux yeux d'un bleu charmant."

—"Il est mort et trépassé, Dame!
Dame! il est mort et trépassé;
Un gazon orne, sur mon âme,
Son '*requiescat in pace!*'

"Longtemps dans ce saint monastère
Il a langui; puis il est mort
D'amour, pour beauté par trop fière
Qui lui fit un si cruel sort.

"Là bas! au prochain cimetière
Six gars jeunes et vigoureux
Le portèrent; et sur sa bière
Il fut versé des pleurs nombreux."

—"Brise-toi, cruel cœur de pierre,
Il est mort mon doux jouvencel,
Ma vie a perdu sa lumière,
Il est mort pour moi, c'est réel!"

—"Ne pleure pas, gentille Dame!
Cherche solace à tes douleurs
Auprès de Dieu, c'est un dictame
Dont la vertu sèche les pleurs."

—"Oh! ne me reprends pas, saint frère,
Pour un chagrin aussi cruel,
J'ai perdu l'œil de ma paupière,
En perdant si beau jouvencel.

" Maintenant pour si grande perte
Je veux pleurer, pleurer toujours ;
Pour lui désirais vivre, certe,
Lui mort, voudrais finir mes jours."

—" Ne pleure plus, gentille Dame,
Car elle est vaine ta douleur,
Sur la terre, il n'est, le proclame,
Pour la mort de consolateur.

" Les plus suaves violettes
Alors qu'on les cueille une fois,
Du ciel malgré les gonttelettes
Ne revivent jamais aux bois.

" Comme songes ailés nos joies
Fuyent ;—pourquoi donc pleurer toujours ?
Puisque la douleur de nos voies
Ne fait qu'aggraver le parcours ?"

—" Ne parle pas ainsi, saint frère,
Vraiment ne parle pas ainsi,
Puisque celui qui sut me plaire
Est mort pour moi,—dois sans merci

" Sur lui laisser couler mes larmes ;
Car il ne reviendra jamais !
Il est mort,—l'ont tué mes charmes,
Sous la pierre est ce que j'aimais !

" Sa joue était comme la rose,
C'était le plus beau jouvencel,
Dans sa tombe, hélas ! il repose,
De moi prends pitié, juste ciel !"

—" Ne soupire plus, Pélerine,
Les hommes sont tous des trompeurs,
Leur amour a plus d'une épine,
Et ce sont tous des enjôleurs.

" Il ne t'eut point été fidèle,
Il ne t'eut légué que donleur,
Car les jeunes gens, Damoiselle,
Sont inconstants, légers de cœur."

—" Ne parle pas ainsi, saint frère,
Oh ! non, ne parle pas ainsi ;
Il avait lui le cœur sincère,
Il eut été fidèle aussi.

"Ma vie a perdu tous ses charmes,
Oh! dire, pour moi qu'il est mort!
Patrie adieu! . . coulez mes larmes,
Il n'est plus pour moi de confort.

"Toujours veux rester Pélerine,
Mais avant d'errer à nouveau,
Je veux d'une larme argentine
Faire l'aumône à son tombeau.

"Je veux de cette tombe chère
Baiser le vert gazon trois fois,
Je veux de mon amour sincère
Lui dire tout bas les émois."

—"Sous les murs de ce monastère,
Belle Dame arrête tes pas,
Vois le vent agite le lierre
Il commence à pleuvoir là bas!"

—"Oh! ne me retiens pas, saint frère,
Ne me retiens pas, te le dis,
L'eau du ciel, las! ne pourrait guère
Laver ma faute et mes soucis!"

—"A rester, Dame, je t'avise,
Oh! calme tes chagrins vraiment,
Car vois sous cette robe grise
Apparaît ton fidèle amant.

"Voyant pour toi mon amour vaine,
J'avais pris ces habits sacrés,
Pensant ici finir ma peine
Sous ces vieux cloîtres révérés;

"Mais n'étant encor que novice,
Si tu m'aimais enfin d'amour,
Dame! dans ce saint édifice
Ne resterais pas même un jour!"

—"Maintenant donc vive la joie!
Puisque te revois, Jouvencel!
Mes jours seront d'or et de soie,
A toi mon amour éternel!"

PHILIPS (A.)*

A un Enfant aux Bras.

Fleur en ton temps éclose,
Enfant couleur de rose,
Bijou de tes parents,
Bijou de deux amants;
Objet de leur tendresse,
De leur plus douce ivresse,
Du matin jusqu'au soir
Toi qu'ils aiment à voir,
Merveille des merveilles
Que tu dormes ou veilles!
Toi qui toujours leur plaît
Enfant tout joliet!
Toi petite commère,
Le joyau de ta mère,
Qui, par ton gai caquet
Produit si grand effet,
Et qui sans mélodie
D'une langue étourdie
Chante maint virelai
Assez souvent peu gai;
Simple et douce fillette,
Sans art, et peu coquette,
Comme en un pur miroir
Laissant appercevoir
Tes naïves pensées
Si vite dépensées
Dans un gentil babil
Tout aussi frais qu'avril;
Et quoique volontaire,
N'aimant pas à te taire,
Dans ton cœur virginal
Ne pensant pas à mal;
Toi dont l'humeur piquante
Est par trop innocente
Pour songer à rougir,
Fut-ce pour t'embellir;
Qui, comme la linotte,
Qui, module sa note,

Et c'est bien naturel,
Sur le chant maternel,
Gazouille tes liesses
Eu mille gentillesses;
Changeant, tête à l'évent
De joujoux bien souvent;
Assez capricieuse,
Quelquefois fort heureuse,
En quête du nouveau
Sautant comme un oiseau
Saute sur la charmille;
Puis soudain pauvre fille
Lasse, en catamini
Retournant dans ton nid:
Telle est ta destinée
Eu ta première année;
C'est un sort, eutre nous,
A faire des jaloux;
Mais le temps qui s'avance
De ta jeuue existence,
Eu changeant les désirs,
Changera les plaisirs;
Et bientôt dans ta fille
Et naïve et gentille,
Tu verras ton portrait
Tel qu'en ce jour il est!

POPE (ALEXANDER).*

Elégie à la Mémoire d'une Infortunée.

Quel spectre me fait signe, et désigne à ma vue
De ce bois argenté la lointaiue avenue?
C'est elle!—Mais pourquoi le creux de ce regard?
Pourquoi ce sein percé de ce sanglant poignard?
Aux yeux du ciel, dis-moi, toi toujonrs bonne et belle
Est-ce un crime d'aimer d'une amour éternelle,
D'avoir un cœur trop teudre, ou bien trop surhumain,
Faut-il être, en un mot, amant, ou bieu Romaiu?
N'existe-t-il au ciel aucuu droit de clémence
Des jugements humains qui casse la sentence,
Pour d'aussi nobles morts? Ou Suprême Pouvoir
Pourquoi l'avoir doté d'un si beau désespoir?

L'ambition,—vraiment un défaut magnifiqne!
A pris naissance an ciel, sous son sacré portique;
Et du ciel descendue, elle occupe à la fois
Les nobles et grands cœurs des héros et des rois.
Une fois dans un siècle, il est vrai, que les âmes
Se révêlent à peine en de brillantes flammes,
Servent dans ce cachot qu'on nomme corps hnmain,
Lampes mais sans lueur, et dont l'éclat est vain,
Comme Rois d'Orient, Majestés paresseuses,
Qui n'ont dans leurs palais qu'existences oiseuses.

Delà peut-être, (avant qne Nature fut loi)
Le destin la ravit, au ciel en fit l'octroi.
Tels les plus pnrs esprits laissant là la matière
Voltigent épurés au delà de la sphère;
Ainsi l'âme s'envole au céleste séjour
Sans laisser ici bas ses vertus en retour.

Mais de ce cher trésor toi vil dépositaire,
Toi lâche déserteur dn plus pur sang d'un frère!
Vois sur sa lèvre éteinte expirer le rubis,
Vois s'incliner sa tête ainsi qu'un pâle lis;
Vois, il est froid ce cœur qui remuait les âmes,
Et ces yeux ils sont clos, eux qui dardaient des flammes.
Ainsi si notre globe est sous la main des Dieux,
Ainsi tous vous mourrez vous tuteurs odieux,
Vos femmes, vos enfants, votre vile seqnelle,
Vers rongeurs qu'enfanta toujours une tntelle;
Voyez-vous la Justice elle pleut sur vos pas
Avec d'affreux remords mille et mille trépas,
Et les passants diront, voyant les chars funèbres
Qui vons emporteront au séjour des ténèbres:
"Voyez tous ces sans cœur, ils sont morts les maudits!"
Et Dien sait quels seront sur vous leurs longs récits!
Ainsi des orgueilleux finit la race impure,
Ainsi périssent ceux dont la vie est ordure;
Cenx là qni pour autrui n'ont jamais eu d'émoi
Et qui n'ont jamais eu pour culte que le moi!"

Qui pourrait expier, (ombre à jamais blessée!)
Ton sort qu'on n'a pas plaint, et ta mort délaissée?
Nul parent, nul ami n'ont suivi ton convoi,
N'ont appaisé ton ombre, et n'ont pleuré sur toi;
Ton œil mourant fut clos, mais par une étrangère,
Une étrangère aussi t'arrangea dans ta bière,

Des étrangers encore ont orné ton tombeau,
Ont honoré de pleurs en toi ce qui fut beau;
Mais bien qu'aucun ami, du deuil suivant le code,
A ta suite n'ait mis l'habit noir à la mode
Qu'il portera demain dans un joyeux déduit,
Ou pour fêter Bacchus et les bals de minuit;
Qu'aucun amour en pleurs n'orne ta sépulture,
Qu'aucun marbre ne montre au passant ta figure,
Que ton corps ne repose en un sol consacré,
Que sur lui l'on n'ait dit nul *reminiscere*,
Pourtant de vert gazon pour honorer ta cendre,
J'ornerai ton tombeau de janvier à décembre:
La rosée y viendra répandre ses doux pleurs,
Là fleuriront aussi les plus suaves fleurs,
Tandis qu'abriteront tous les esprits célestes
Le sol rendu sacré puis qu'il contient tes restes.

Ainsi repose en paix sans une pierre, un nom,
Titres, Beauté, Richesse et qui plus est Renom.
De tout ce qui fut toi reste un peu de poussière,
C'est tout ce que tu fus, ce qu'est l'orgueil sur terre.
Qu'importe donc alors qui te donna le jour,
De qui tu fus l'honneur, de qui tu fus l'amour!

Des poètes aussi la voix devient muette,
Et celui qui te chante, ô toi que je regrette,
Se trouvera bientôt deshérité de pleurs,
Lui qui sur toi versa ses amères douleurs;
Lors de ses yeux sans pleurs glissera ton image,
Qui se perdra dans l'ombre ainsi qu'un doux mirage,
L'étreinte de la mort broyant son souvenir
T'ôtera de son cœur par un dernier soupir;
Et s'éteindra la Muse avec la renommée,
Et toi mon cher amour, ne seras plus aimée!

PRINCE (J. C.)

Le Rouge-gorge.

Le Rouge-gorge!.. oh! c'est l'oiseau de l'Angleterre!
Il tient au ciel natal,
Et ne ferait jamais école buissonnière
En émigrant vers un pays rival;

Comme un sincère patriote
Il paraît s'agriper au sol,
Et qu'il gêle, ou bien qu'il neigeotte,
Que hurle la tempête . . . onc il ne prend son vol.

C'est nn gentil oiseau, vrai ! qne le Rouge-gorge,
Demandez aux enfants !
Bien que d'habits brillants point il ne se rengorge,
Qu'il n'ait non plus joyaux ébouriffants !
Orné d'une simple cravate,
Il porte à la place d'honneur
Quelque chose comme nne agate
Qui semble dire à tous : 'Là . . . bat un noble cœur !'

Le Rouge-gorge par le vœu de la nature
Est un oiseau sacré,
Et pour qu'il fût toujours à l'abri de l'injure
L'art et lo chant tous deux l'ont consacré ;
Si quo le gamin de l'école
Sur son nid risque bien un œil,
Mais qu'il n'y porterait, parole !
Jamais, au grand jamais la douleur et le deuil.

Il est compatissant et doux le Rouge-gorge,
La légende en fait foi,
Témoins les deux pétiots conduits au coupe-gorge
Dans la forêt ! . . il suivit leur convoi !
Et pnis il leur fit sépulture,
De feuilles couvrit leur cercueil,
Et sous l'arceau de la nature
Chanta *de profundis*, ce dernier chant du deuil.

Le Rouge-gorge c'est un puits de mélodie ;
A la chute du jour
Sur la branche appuyé, longtemps il psalmodie
Lai si gentil, si doux que tout antour
Ravi, l'accueille le silence ;
Et que le vieillard tout voûté
Se remémore son enfance
En entendant ce chant antrefois moins goûté !

Le Rouge-gorge ! . . il est l'ami de la chaumine,
Non l'ami des palais !
Il n'est point courtisan de la noble vermine
Qui grouille en haut, et vit de nous Pauvrets !

Il n'est arrogant, ni farouche,
Une miette le rend heureux.
Car il n'est porté sur sa bouche,
Et ses remerciements sont des rondeaux joyeux.

Il est bien patient aussi le Rouge-gorge.
Au plus fort de l'hiver
Quand par hasard il peut picorer un grain d'orge,
Il chante sus! son plus gracieux air!
Et bien que tout mouillé de larmes
Parfois soit le lai qu'il nous dit,
Pour l'oreille il a de grands charmes,
Et plaît également au cœur comme à l'esprit.

Le gentil Rouge-gorge est l'oiseau du Poète,
Et plus d'un Ménestrel
De l'Angleterre a su lui servir d'interprète,
Et lui créer un renom immortel.
Robert Bloomfield chanta sa gloire
Ainsi que Robert Burns, ma foi!
Pour leur urne lacrymatoire
Aussi le Rouge-gorge a-t-il un saint émoi.

A cet oiseau charmant on dit la bienvenue
Alors que les frimas
Et les flocons neigeux descendent de la nue
Des arbres las! paralysant les bras.
De son aimable chansonnette
Qui ne jouit est un sans cœur;
Car l'oiseau comme la fleurette
Sont des choses que Dieu fit pour notre bonheur.

Adonc prenons, amis, leçon du Rouge-gorge:
Vienne l'adversité!
Soyons fermes, constants, et que nul ne se forge
Trop de soucis;—préservons la gaîté.
Que nos louanges, au contraire,
Montent doucettement au ciel,
Vers l'œil puissant qui nous éclaire
Et deverse sur nous son éclat immortel!

Les Bijoux de Famille.

Un voyageur après une assez longue absence
Dans de lointains pays,
Un dimanche, à la nuit, quand tout était silence,
Rentra dans son logis.
D'amour une voix tendre, un gracieux visage,
Un baiser de chaste transport,
Tel fut le doux accueil, qu'au retour du voyage
Il trouva chez lui tout d'abord.

Il étendit soudain ses jambes près de l'âtre,
Dans sa mémoire, et puis
Voilà ses jours marqués de blanc ou de noirâtre,
Ou de joie, ou d'ennuis !
Car il avait le cœur bien placé le cher homme !
Il savait que loin du chez soi,
Longtemps on peut errer, sans rencontrer en somme
Du foyer le tant doux émoi.

" Va chercher les enfants, je veux," a dit le Père,
" Sur moi sus ! les asseoir,
Et juger des progrès qu'ils ont tous deux dû faire
Ces si gentils à voir !
Douze mois ont coulé . . . douze mois . . . une année,
Depuis mon départ d'ici . . . quoi ! . . "
Et Dieu sait si fut triste hélas ! ma destinée
Sans ces chers marmots et sans toi !"

" Prends ton souper d'abord," dit la femme fidèle,
" Quand on vient de si loin,
Cher mari de mon cœur," en poursuivant, fit-elle,
" On doit avoir besoin.
Laisse-moi te servir, te le demande en grâce ;
Nos enfants reposent là haut,
Ne puis les éveiller ;—mon vouloir que le fasse
Ami ! . . tu les verras bientôt ! "

La pâleur à la joue, elle servit la soupe.
Pour lui faire plaisir
L'homme se mit à table ; elle remplit la coupe
Qu'il but à son loisir.
Mais fini le repas frugal . . . quand la prière
Eut dit : "A vous merci, mon Dieu !"

De nouveau s'éveilla le tendre émoi dn Père,
Et sa voix formula ce vœn :

" Va chercher les enfants de suite, belle et bonne,
J'ai soif d'un tel bonhenr ;
Pour mon dessert, je veux, entends-tu ma mignonne,
Les presser sur mon cœur.
Amène les enfants aux regards de leur Père,
Il veut baiser leurs jolis yeux,
Avant que le sommeil n'égare sa paupière,
Afin d'avoir un songe heureux."

" Cher mari, patiente.—Eclaire-moi, t'en prie :
Un beau matin chez nous
Reçns d'un étranger, ce n'est point rêverie,
Quelques jolis bijoux,
Que je devais garder en dépôt ponr lui rendre
Quand il viendrait les demander.
Hier il est venn, mon ami, les reprendre ;
Ai-je bien fait ne les garder ?"

" Chère ange de mon cœur ! ton donte m'émerveille !
Rendons à l'Homme—à Dieu,
Ce qui nous fut prêté, fnt-ce même la veille !
N'en faisons désaveu !
Que de mauvais désirs notre cœur ne s'abrenve,
Anx tentations restons sourds ;
Et de qnelque façou qu'on nous mette à l'épreuve,
Femme ! soyons jnstes toujours !"

La pauvre femme alors toute à son infortune,
Le prenant par la main,
Vers leur lit nuptial éclairé par la lune
Le condnisit soudain ;
Et dn frêle berceau levant la draperie,
Il put voir les enfants jumeaux,
Le fruit de leur amonr, et leur idolâtrie
De la mort dans le doux repos !

" Voilà les deux bijonx que le Père des Pères
A daigné reclamer,
Les précienx écrins, ils sont là, moins les pierres
Qui les faisaient aimer ;
Mais tu m'as enseigné Toi ! . . l'Ame de mon Ame !
Qu'il nous faut toujours rendre à Dieu

Ce que Dieu nous donna,—disons donc pour dictame:
Béni soit son nom en tout lieu!"

Sur les petiots le Père abaissa ses paupières;
La mère en sa douleur
Lors laissa déborder dans des flots de prières
Le trop plein de son cœur;
Et tout en répandant ces chauds torrents de larmes,
Elle adressait aux deux jumeaux
Des paroles d'amour, puis exaltait les charmes
Des deux enfants, hier si beaux!

Quand il eut regardé longtemps, le triste Père,
Du tombeau ces élus,
Il baissa doucement des petiots la paupière,
Et ne dit rien de plus.
Mais il mit devant Dieu la profonde éloquence
Du silence de sa douleur,
Puis calme, il se leva rempli de confiance
Dans la bonté du Rédempteur!

"Pauvre Femme!" dit-il, "retiens, retiens tes larmes,
Ça se sait, en tout lieu,
Dieu donne et peut ôter ce qui faisait nos charmes,
Béni soit toujours Dieu!
Bénis sont mes enfants,—ils ont vie immortelle!
Mais ne suis deshérité moi!
Il me reste la Foi,—l'Espérance éternelle,
Et qui plus est . . . l'Amour et Toi!"

Noël.

Les cloches! . . Qui pourrait ne pas aimer les cloches
Gentes messagères du ciel,
Dans leurs tant doux émois tout saupoudrés de croches
Venant carillonner Noël!
Dans les bruits argentins de leurs chansons étranges
Ne les oyez-vous pas en chœur
Dire aux hommes, ce chant des anges:
"Aujourd'hui vous est né—le Christ! le doux Sauveur!"

"Bonne volonté! Paix! aux hommes sur la terre!"
Ainsi disent-elles, leurs voix:
"Homme! autant que tu peux sais obliger ton frère,
C'est la plus divine des lois!"

Mépriserons-nous donc ces chants de bienvenue
Sur nons pleuvant tous les bouheurs
En douce averse de la une,
Veuant sanctifier et rafraîchir nos cœurs.

Oh ! uon ! d'uu saint amonr ressuscitons les flammes,
Serrous-uous tous au coin dn feu,
Loin les tristes peusers, épurous-en nos âmes ;
Fêtons la naissance d'un Dieu !
Voilà qne maintenant tout prend un air de fête,
Même l'horloge du foyer
Depuis les pieds jusqu'à la tête
Voit aujourd'hui briller sa coque de noyer.

Et maintenant triuquous, désemplissous uos verres ! . .
A la santé . . . de tons uos vœux ! . .
Nous avons bu, c'est fait ! au salut de nos frères,
Et nous nous sentous plus heureux !
Désormais pour aimer vivons, vivons la vie,
Pratiquons l'art de pardonner,
A pardonner tont nous convie,
Pour récolter au ciel, ici sachons donner.

Comme au temps d'autrefois entonuous uu cantique
Enfants, Hommes faits et Vieillards,
Et qu'aux sons cadeucés de la vieille musique,
Des cœurs s'effacent les bronillards.
Tenez ! le voyez-vous ? . . A notre mélodie
S'émeut chaqne chose sans voix,
Les graius dn houx à l'étourdie
Frissonnent snr le mur comme ils faisaient anx bois !"

O chers jours de Noël, joyeux, sacrés, sublimes !
Tout le long du sentier dn Temps
Vous marquez votre empreinte, et laissez sur ces cimes
Un parfum d'éternel Printemps.
Sur les pas de la vie imprimant votre trace,
Vous y faites fleurir la fleur
De la sainte et divine grâce,
Car Noël est pour nous dn ciel le Précurseur !

Le Pardon.

A ses côtés l'homme a deux anges
Assidument veillant sur lui,
Suivant tons les sentiers étranges
De la vie—un long aujonrd'hui.
L'nn pour lui dire: "Tu t'égares,
Tu ne vas pas droit ton chemin;"
L'autre qui ne dit point de '*gares!*'
Et qui le laisse aller son train.

Ce sont deux Esprits archivistes
Dont voici l'uniqne labeur,
Analyser sur leurs deux listes
Ce qui se passe an fond dn cœur.
Armé d'une plume électriqne
Chacun écrit le bien, le mal,
Le but, la pensée élastiqne,
Mais d'nn burin impartial.

L'un le Mentor, la Sentinelle
Note chaque bonne action,
La cachète comme un modèle
De vertu, de perfection;
Quant an bien qne l'homme pent faire
Dont un Ange ne donte pas,
Il reste écrit, la chose est claire,
Et rien ne l'efface ici bas.

L'antre Veilleur muet, austère,
Note lui, chaqne infraction,
Sans cacheter;—car il espère
Voir une rétractation.
Si le malfaiteur ne s'écrie:
"Dieu me pardonne!" avant minuit,
Il cachète;—tandis qne prie
Le bon Ange qui nous conduit.

Qne si bientôt la repentance
Vient an pécheur:—Alors joyenx,
L'Ange austère efface d'nrgence
Le vilain compte ténébreux.
Pendant que le pécheur demenre
Allégé de tous ses chagrins,

Et qu'il savoure l'avant l'heure
De plaisirs plus qne surhumains.

Céleste Enfant de la prière,
Doux et puissant est le Pardon,
Tandis que brille la lumière,
Hommes implorez-en le don:
Là hant vous désirent les Anges . . .
Alors qu'il en est temps encor,
Au ciel que toujours vos louanges
Avant minuit prennent l'essor!

PRIOR (MATHEW).*

La Guirlande.

Des bosquets le matin choisissant les prémices,
La Rose, l'Hyacinthe et l'Œillet orgueilleux,
Je me disais: "Chloé, mon amour, mes délices,
Chloé de ma guirlande ornera ses cheveux."

J'ai placé sur son front la guirlande nonvelle,
Charmée, elle en vantait les nuances, l'odeur,
Moi je disais tout bas: "Mon amante est plus belle,
Son haleine est plus douce, elle a plus de fraîcheur!"

Tout le jour à l'envi les bergers, les bergères,
Répétaient, de ces fleurs admirant l'incarnat:
"Belles on les voyait sur leurs tiges légères,
Mais le lys de son teint leur donne plus d'éclat."

Le soir en détachant la guirlande chérie,
Chloé, ciel! d'un soupir j'ai vu frémir son sein,
Chloé regarde . . . Hélas! l'Hyacinthe flétrie,
Et la Rose et l'Œillet échappent de sa main.

Une larme a coulé; larme silencieuse
Qui d'un triste penser exprime la langueur,
Tu dis plus que la voix éloquente et trompeuse
Qui voudrait emprunter le langage du cœur.

Je savais tout; pourtant recourant à la feinte:
"O mon amour, lui dis-je, une larme! . . ponrquoi?
D'où provient le chagrin dont ton âme est atteinte?
En suis-je cause? . . Dis! . . Ma Chloé, réponds moi."

Chloé baissant les yeux, s'attendrit et soupire;
Puis explique en ces mots son secret sentiment:
"Ami, vois à mes pieds, tout ce que je puis dire
Est là . . . cette guirlande . . . hélas! quel changement!

"De nos jours fortunés la fugitive anrore
Des filles du printemps a la fragilité,
Le souffle du matin les avait fait éclore,
Un rayon de soleil a détruit leur beauté.

"Hier, un essaim d'amours voltigeait près d'Estelle,
Ame de nos concerts, elle en était l'orgueil,
Lente, la cloche sonne . . . Hélas; c'était pour elle,
Et je n'eus que le temps d'embrasser son cercueil!

"A se bercer d'espoir le jeune âge s'amuse
Quand l'étoile en fuyant lui prédit son destin;
Damon ne tarde plus, fais redire à ta muse
De la triste Chloé le trop juste chagrin!"

PROCTER (MISS A. A.)*

Ça comptons mes Trésors.

Ça comptons mes trésors,
Tout ce qu'enfin chérit mon âme,
Les dons que je reçus, en maugréant alors,
Des esprits ténébreux dont je craignais la trame.

Pendant de bien longs jours
Et de tristes nuits la *Souffrance*
A forgé de ses mains pour me dnrer toujours,
Mon bouclier portant pour devise: '*Endurance.*'

Parmi des lieux maudits
Bien souvent m'a conduit *le Doute,*
Jusqn'à ce qu'un beau jour à mes yeux éblouis
Il apporta la *Foi,* du ciel la clé de voûte.

Le *Chagrin* qui sur moi
S'acharna . . . c'était frénésie!
M'a fait trouver un jour la lyre et son émoi,
Et ce doux chant de l'âme appelé *Poësie!*

La lutte sans espoir
Qu'avec le monde j'eus d'urgence,

En me faisant hélas! souvent broyer du noir
En mon cœur fit germer la fleur de *Patience.*

La dure *Adversité*
Longtemps l'objet de mes alarmes,
Fit faire connaissance à mon cœur enchanté,
De la douce *Pitié*,—bel enfant plein de charmes.

Compte ainsi mes trésors,
Remerciant,—et je m'acquitte,
Des dons que je reçus en maugréant alors,
Car de ces dons enfin je connais le mérite.

L'Ange du Mal.

A tes côtés j'apperçois un Esprit
A l'aile purpurine au loin qui s'obscurcit,
Au regard d'aigle empreint d'un feu subit.

Il a tout l'air d'un envoyé céleste,
Tant il est fier et beau; pourtant ne sois trop preste
A t'y fier; sur le qui vive reste!

Que s'il te dit qu'il te faut vivre à part
Pour choyer quelque plaie idéale à l'écart
Au fond d'un cœur maladif ou vantard;

Et tout drapé de l'amour de toi-même,
Rêvant que ton chagrin est un chagrin extrême,
Que sur le monde il domine suprême;

Te complaisant ne sais dans quel milieu
Bien que t'attende ici le grand œuvre de Dieu,
Et que Dieu daigne être près notre feu;

Que si l'éclat cramoisi de sa torche
Te fait sentir partout le mal qui nous écorche,
Du saint lieu même empoisonnant le porche;

Cependant que par un bizarre choix
Tu dédaignes le soin de t'éjouir parfois,
Disant n'ouïr que gémissante voix;

Que s'il te dit qu'un cœur humble et fidèle
N'est pas mieux vu de Dieu que la vive étincelle
Qui de l'orgueil jaillit de la prunelle;

S'il te prescrit de plier les genoux
Devant l'Esprit trônant, cette idole des fous,
Que dans le monde on adore, entre nous;

Et du péché, ce serpent sans entrailles
Du voile do l'oubli de couvrir les broussailles
Jusqu'à ce que scintillent ses écailles;

De tels propos sont embûches, c'est clair!
Ame je te le dis, surgis! et sois de fer!
Ce beau parleur . . . c'est un suppôt d'enfer!

Cœur sans Candeur,
Au Doute adonné . . . quel malheur!

Où donc ont fui les hirondelles?
Sur un rivage nu, mortes ces pauvres belles
Hélas! peut-être gisent-elles?
Cœur sans candeur,
Au doute adonné . . . quel malheur!
Au loin, bien au delà des vagues purpurines,
Aux feux d'un soleil chaud, et d'un commun accord,
Elles guettent les vents dont les brises badines
Sont leur chemin de fer vers leurs foyers du nord.

Pourquoi donc les fleurs meurent-elles?
Pourquoi donc dans l'hiver sous le sol sans ombrelles
Les laisse-t-on les pauvres belles?
Cœur sans candeur,
Au doute adonné . . . quel malheur!
Elles ne font l'hiver que dormir sous la neige,
La neige pour les fleurs, de fait, est un manteau
Qui contre tous les vents qui soufflent, les protège,
Ce qui fait qu'au printemps on les voit à nouveau.

Depuis bien des jours la lumière
Du soleil est caché, il fait triste sur terre,
Qui nous rendra le luminaire?
Cœur sans candeur,
Au doute adonné . . . quel malheur?
Le soleil est caché, c'est vrai, sous des nuages,
Et pour quelques instants nous perdons sa splendeur,
Mais le printemps déjà réveille les feuillages,
Et l'été va bientôt nous rendre sa chaleur.

C'en est fait, l'Espérance est morte,
Dans la nuit s'est éteint le flambeau qu'elle porte,
Le désespoir me fait escorte!
Cœur sans candeur,
Au doute adonné . . . quel malheur!
Le ciel est assombri si passe qnelqu'orage,
Les étoiles pourtant surgissent à la fin,
Plus belles mille fois quand a fui le nuage,
Et des anges dans l'air s'entend le chant divin.

PRYME (CHARLES DE LA).[1]

La Pervertie.

Quand elle se cachait à mon regard épris,
Dans sa verte beauté, moi d'abord je la vis;
Je remarquai soudain le feu de sa paupière,
Et combien en valsant elle glissait légère;

---

[1] Nous avons reçu de l'Anteur, (avec ses compliments,) l'original de ce poème. Nous n'avons jamais eu l'honneur de connaître l'Auteur. Pourquoi, et dans quel but ce poème nous a-t-il été envoyé? . . . *That is the question!* L'Auteur a dû cependant penser que nous étions Catholiqne, étant Français. Le nombre des Français Catholiques excédant de beaucoup celui des Français Protestants. Toutefois nous donnons asile dans "*Le Fond du Sac*" à "La Pervertie;" parce que, notre religion à nous (*In Deo spes Adsum!*—c'est là notre devise), à nous Catholique, est basée sur la pierre fondamentale de toutes les religions honnêtes: cette pierre fondamentale a nom: "Tolérance!"

"L'Intolérance est fille des faux Dieux!"

Voilà pourquoi, quoique Catholique, nous détestons Rome, ses abus, ses vices—et ses crimes: dans ces derniers temps le Brigandage Bourbonnien par exemple!—Nous avons vécu deux ans à Rome, et dans le silence de nos méditations, nous nous étonnons de ne pas avoir jeté le Catholicisme aux orties, tant nous avons vu d'infamies perpétrées dans la Capitale du Monde Chrétien, où les Moines et les Capucins font l'office de conduire l'étranger aux établissements où pullulent les Traviata; où la *Loterie* est tirée Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit au profit du Pape. Une conversion au Catholicisme faite par le système de serre chaude, est donc pour nous plus qu'une absurdité, c'est une chose monstrueuse, c'est une abomination qui ne peut avoir d'autre issue que le Suicide, ou Bedlam ou Charenton. Les Catholiques ou les Protestants qui cherchent à faire du prosélytisme quand même . . . sont—quelque soit d'ailleurs leur position sociale,—des suppôts de

J'entendis bien souvent le doux son de sa voix
Qui vous faisait rêver et charmait à la fois,
Et lors point ne pensai qu'il existât sur terre
Cœur plus rempli d'amour, et gaîté plus sincère.

Elle était belle encor quand la vis de nouveau,
Mais sa grâce joyeuse elle était à vau-l'eau:
Le chagrin dans ses yeux remplaçait l'allégresse,
Et son soupir était humide de tristesse:
Son sourire bien rare était mouillé d'un pleur,
Car, lors, elle portait le voile d'une sœur,
Dans un sombre couvent au monde, à l'espérance,
Elle avait dit adieu, pour faire pénitence.

Une troisième fois je la revis plus tard,
Le sourire avait fui; son œil était hagard;
Du couvent ce n'était sous la sombre coupole,
Qu'il se fixait alors le regard de la folle;
Contre ce prêtre infâme, et moi je l'entendis
En appeler à Dieu par ses pleurs, par ses cris,
Et maudire le jour où sur la foi d'un homme
Au château de son père elle préféra Rome.

PUNCH.

(*Mr. Punch, of* 85, *Fleet Street*, E.C.) (¹)

NOBLE EXEMPLE DONNÉ PAR LE PRINCE ALBERT.

UN ver rongeur était au cœur du chêne anglais,
Et le paralysait lui qui bravait la foudre;

---

l'enfer, l'enfer comme chacun sait, *étant pavé de bonnes intentions.* Donc quoique Catholique, nous sommes trop *Catholic* dans le sens du mot, comme on l'entend en Angleterre, pour fermer nos feuilles à l'imprécation de Monsieur Charles de la Pryme—très bien motivée par le fait,—si la conversion dont s'agit a été opérée *à toute vapeur*—par un prêtre cherchant à donner des arrhes de capacité afin de devenir plus vite évêque!—*Note du Traducteur.*

(¹) Depuis la mort de S.A.R. le Prince Albert, bien des flagorneries ridicules et ignobles ont été commises par des gens soi-disant illustres, sur le Mari de Sa Majesté la Reine d'Angleterre. Le plus bel éloge du feu Prince, c'est curieux à constater! nous le trouvons dans les lignes que nous traduisons du "*Punch!*" Ce journal, si spirituel, n'a jamais eu, que nous sachions, de plus bel élan de *loyalty* que l'éloge Magnifiquement Sublime qu'il faisait du feu Prince long-temps avant sa mort prématurée—dès la guerre de Crimée.—*Note du Traducteur.*

De son faîte ponrri qne faire désormais?
Un coup de hâche au tronc, le chêne tombe en pondre!

La vermine de cour, ce hideux choléra
Se faufile partout, remplit tous les offices,
Des plus étroits cerveaux, c'est le *nec plus ultrà*
Qui, héros de laqnais, impose ses services.

Nons avons dégaîné, mais pour la liberté,
Pour arrêter l'essor des Despotes dn monde;
Le drapeau glorieux fut noblement porté;
Le soldat il fut beau, mais les chefs sans faconde!

Lors un immense cri,—la grande voix de Dieu
Retentit parmi nous: "A bas! à bas les cuistres!
A bas les sots titrés! les nés en riche lieu,
Nés stupides pourtant, et pourtant nés Ministres!"

Ce cri le Prince Albert l'entendit à Windsor
Quand il se promenait, narguant le prolétaire;
Ou bien qn'il banquetait, ou bien qu'il rêvait d'or
Comme d'un Roi futur pent bien rêver le père!

"Ce cri, me plaît," dit-il: "C'est hontenx! c'est le mot,
Qn'un poste soit rempli par qni ne le mérite;
Vertuchoux! moi je vais attacher le grelot,
Et comme un Capncin je sors de ma guérite!"

Alors le Prince Albert se rapelant sondain
Qn'il était *Field Marshal*, mais par une bévue,
Dans Hyde Park vonlnt que le snrlendemain
Il y ent de bonne heure une grande Revue.

Et là, sur son cheval, le bâton à la main,
Devant toute l'armée, et du peuple à la vue,
Il dit: "Peuple, Soldats, il nous fant mettre un frein
A la Corruption . . . or, j'avais la berlue

Alors que j'agrippai par l'appât vil de l'or,
Sans l'avoir mérité, cet insigne de gloire!
Ce bâton je l'abdique, et qn'il soit ton trésor
Héros! qui sur le Rnsse obtiendra la victoire!"

Et tout le peuple alors cria: "Vive à jamais
Vive le Prince Albert! quel cœur mâle et sincère!
Hourra pour le bon Prince! . . il sera désormais
L'Idole du Pays . . . de la Vieille Angleterre!"

Alors chaque Seigneur stnpide, chaqne Duc
Nigaud, fit sa leçon de la leçon Royale;
Et l'Angleterre enfin, se purgeant dn Caduc;
Le noble chêne Anglais défia la rafale! [1]

R—— (E. H.)

Des Actions, non des Paroles.

Noble guerrier à la vaillante lance,
A l'œil d'aigle fier et sans peur,
Qui dans ton sein thésaurise en silence
Ce beau pennon! 'Tout pour l'honneur!'
Que ton œil soit ardent, qne ta main soit solide,
A la vertn pour mieux servir d'égide.
Silencieux comme son destrier
Sur les-actes du jonr, et sur ceux de la veille,
Celui qui vent gagner victoire sans pareille,
Doit méditer ce dicton singulier,
Qu'on tronve quelque part dans la vieille légende
Normande:
"Un Chevalier, n'en dontez pas,
Doit férir haut, et parler bas!"

Grand Citoyen, si d'un amour sincère
Ton cœur brûle ponr ton pays,
Si la patrie à ta belle âme est chère,
Ecoute, et retiens ces avis:
Ne regarde jamais à gauche ou bien à droite,
Mais qu'en avant ton pas ferme s'emboîte;
Un mot bien dit vaut mieux qu'un long discours;
Celui qui met sa gloire à servir sa patrie
Des mots vides de sens laissant la hâblerie
Etudiera ce lai des anciens jours,
Qn'on trouve qnelque part dans la vieille légende
Normande:
"Un Chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut, et parler bas!"

---

[1] L'original de ce poème se trouve dans le N° du 19 Mai 1855 du "*Punch.*" La gravure qui l'accompagne porte pour titre: "Military Reform—A Noble Beginning—H.R.H. P. A. Resigning his Field Marshal's Baton and Pay."—*Note du Traducteur.*

Prédicateur à la mine fervente,
A la voix plus fervente encor,
Humble regard, parole édifiante
Vrai! ne sont pas seuls tout ton or.
Ne sois pas grand parleur, sois concis dans tes phrases,
L'art de prêcher ne consiste en emphases,
Nous te suivrons si marches le premier,
Chevalier de la Croix, si ton penser sublime
Du ciel là haut pour nous veut éclairer la cime,
Médite alors ce dicton singulier
Qu'on trouve quelque part dans la vieille légende
Normande:
"Un Chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut, et parler bas!"

Chante ta joie, et tout haut Grand Poète!
De ton front va frapper les cieux,
Et de ta voix ainsi que l'alouette,
Egrène les refrains joyeux;
Mais tes chagrins secrets ne les dis à personne,
Ne montre pas le nœud de ta couronne;
Celui qui veut au ciel se rallier
Doit avoir ici bas existence sublime;
Chevalier de la Lyre à toi la double cime!
Prends pour motto ce refrain singulier
Qu'on trouve quelque part dans la vieille légende
Normande:
"Un Chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas!"

Vous dont les cœurs sont un saint tabernacle
De nobles pensers inédits,
Qui du poète êtes parfois l'oracle,
Les interprètes érudits,
Oh! ne dites jamais qu'avec une belle âme
L'expression peut n'avoir pas de flamme!
Un bon discours vaut moins qu'un grand vouloir;
Donc sur le cœur humain de façon grandiose
Ecrivez hardiment; et l'effet et la cause
Les trouverez dans ce lai du terroir
Qu'on trouve quelque part dans la vieille légende
Normande:
"Un Chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas!"

R—— (L. N.)

UNE ECHAPPÉE DU PAYS D'OUTRE-TOMBE.(1)

JE suis allée au pays d'outre-tombe,
Sur ses confins du moins; quel étrange pays!
Ombres et rêves creux, fantômes de la tombe,
Ils les croyent vivants vos yeux appesantis?
Dans ces sombres sentiers d'au-delà de la nue,
Je ne savais vraiment comment j'étais venue,
Si je devais un jour en revenir jamais,
Matin et soir, la nuit, le jour, tant je souffrais!

Lors, à travers ce pays d'outre-tombe,
Se fit voir à mes yeux un pays merveilleux,
Où chacun oubliait les horreurs de la tombe,
Où tout était gai, frais, brillant et radieux;
Vers le Crucifié qui nous a dit: "Espère!"
Alors je me tournai dans une foi sincère,
Et lui remis mon âme, en espérant soulas;
Car je pensais alors qu'il m'appelait là bas.

Cependant non; sur ce sol d'endurance
Il me dit de rester un tantinet encor,
Et d'en cueillir les fruits avec persévérance,
Tandis que des brouillards il chasserait l'essor:
Il m'avait emmené devers ces ombres ternes,
Et ne m'avait montré les suaves citernes
Du monde merveilleux d'au-delà du trépas,
Que pour mieux m'enseigner à ne l'oublier pas.

Donc me voilà de ce sol limitrophe
Encore de retour; mais la terre et ses jeux
Je les vois aujourd'hui d'un œil bien philosophe,
Lorsque je les compare au pays d'outre-cieux!
Mais hélas! si mon cœur des plaisirs de la terre
Dans sa faiblesse allait caresser la chimère,
Oh! me rappellerai, si vient le Tentateur,
La beauté du pays promis par le Sauveur!

---

(1) Ces vers furent envoyés par une dame à une amie qui lui demandait où elle avait été pendant plusieurs mois qu'elle avait cessé de lui écrire—elle avait été... aux confins de la vie, à la suite d'une maladie longue et grave.

Ce bean pays a de fraîches vallées
Que le péché jamais n'a froissé de ses pas;
Le petit semble grand dans ses longues allées
Où le bon Dieu l'a mis, par delà le trépas.
Sur cet heureux pays l'orgueil n'a point de prise,
Le pauvre est honoré, sa guenille est de mise,
Ce n'est crime pour lui qne de n'avoir un feu,
Sa misère est un titre à la bonté de Dieu.

Je n'entendis du pays limitrophe
Que pen, fort peu de tont l'hnmain tracas,
D'un chant perdu parfois la moitié d'une strophe,
Quelqnes bruissements se traînant comme un glas.
J'étais sonrde aux vains bruits, à l'appel de ce monde,
A ses ricanements muets de par la tombe;
Ses richesses pour moi n'avaient plus de valeur,
Leur perte de mon œil n'eût fait couler un pleur.

Je suis allée an pays d'ontre-tombe,
L'onbli, j'espère bien, ne roulera sur moi,
Jamais au grand jamais, comme une affreuse tombe,
Pour rayer la leçon dont Dieu me fit l'octroi.
De ces bords inconnus j'ai foulé le rivage,
Ayant pour me guider de mon Sauveur l'image,
Puis m'appuyer sur lui par-delà le trépas,
Car j'ai vu le pays dont on ne revient pas!

READE (J. E.)

Les Avertissements.

Je ne pensai pas à vieillir,
Et l'intuition même de la vieillesse
Ne me frappa jamais; pourtant je le confesse
Je vis un jour mes chevenx débrunir,
Le temps en s'avançant avait de sa main dure
De ses fils argentés semé ma chevelure;
Mais l'Amour-propre—au dire d'un anteur
'Le plus sot des amours' me disait: "Eh bien! qu'est-ce?"
Et la Mémoire aussi, s'érigeant en flatteur
Me rappelait certe avec politesse,
Que ces mêches vivaient, lors que, jeune étonrdi
Je n'avais pas encor dépassé mon midi.

Qui n'est trompé par l'Amour-propre ?
L'homme est un grand enfant à se conduire impropre,
Aussi je me l'avoue, et parbleu, je le dis,
Je souriai voyant mes cheveux gris.

Alors aussi, je vis, pourquoi ne pas le dire ?
Que la Beauté jetait un regard scrutateur
Sur mon front où déjà grave était le sourire,
Et je sentis d'instinct que dans son jeune cœur
Elle notait, oh ! c'était chose sûre !
Mon changement de chevelure.
Et quand je vis près d'elle un jouvenceau
De la jeunesse ayant la vivace opulence,
Je la vis le guetter, comme on mire le beau,
Sous la frange des cils d'un regard d'innocence ;
Et je me retirai doucement, c'est certain,
Mais avec cet émoi qui serre un cœur humain :
Je sentais qu'à jamais avait fui ma jeunesse,
Qu'il avait fui pour moi ce rêve de liesse.
Que je ne pouvais plus encor rivaliser
Avec l'or de l'adolescence ;
Pourtant je ne pouvais non plus m'analyser
Comment si brusquement il put agoniser
Le rêve si brillant de ma jeune existence ?
Devers la Poësie irai-je ? . . je savais
Que de la vérité jamais
La noble fille, hélas ! n'est fidèle interprète,
Car dans ses vers jusqu'à l'excès
Il embellit tout le poète !
Et la muse toujours a l'art
D'infiltrer du sang jeune aux veines du vieillard.
Mais j'allais néanmoins content, suivant la rive
Car la Vie ou le Temps ne me répondaient pas,
Oui content de flotter, et même à la dérive
En ayant toujours sur mes pas
Et ressortant comme des fresques
Ces flots d'ombres courtisanesques !

Mais quand l'automne vint, et que sur son déclin
Je regardai sa face magnifique,
Brillante des splendeurs d'un antique matin,
Moi je le contemplai d'un œil plus sympathique :
Et tout à coup par un effet nouveau
Je sentis qu'il avait une langue muette

Qui de mon cœur allant visiter la cachette,
Lui demandait sur quel roseau
Je m'appuyais ; tandis que quelque chose
Que je ne saurais définir
Me disait : " Il faut en finir,
Ton printemps maintenant est une vieille rose,
Et qui t'appelle jeune a beau jeu pour mentir ! "

Et lorsque vint l'hiver souffler sa rude haleine,
Je vis que ne pouvais plus braver sa fureur ;
La passion n'échauffait plus ma veine,
Pour aller à son nez bafouer sa rigueur.
Oh ! je n'avais plus certe envie
D'aller sur le torrent glacé,
Défier en riant la vie
En courant comme un insensé ;
D'aller visageant la froidure
Lui demander l'investiture
De la vigoureuse santé,
Qu'alors ne m'eut donné l'Eté.
Oh ! je guettai, j'appréhendai la neige,
Et bientôt je sentis
Que las ! je n'étais plus, ce que j'étais jadis,
Et que le temps m'avait pris à son piège.

Mais quand de l'orient s'avança le printemps
Joyeux et tout pimpant de nouvelle jeunesse,
Quand s'ouvrirent soudain délirants de liesse
De la fleur les boutons naissants ;
Lorsque le grand soleil embrasant la nature
De la terre étonnée eut ouvert la serrure,
Et quand je vis l'immortelle verdure
Que l'homme voit à peine au plus quelques printemps
Rendre jeune le chêne âgé de neuf cents ans,
Et lorsque je sentis avec quelle indolence
Moi j'accueillais cette ré-existence,
Non plus comme autrefois
Avec ces fiers élans et ces bouillants émois,
Je m'éveillai comme d'un songe,
Et je vis le réel ainsi que le mensonge :
Et depuis lors, que je reste debout
Silencieux et sans envie
Sur le rivage de la vie,

A A

Je vois couler ses flots comme un torrent qui bout
Bien plus rapidement; et je sens dans mon âme
Les moments s'échapper. C'est que du vrai la flamme
Pendant ces jeunes ans qui sont derrière moi
M'avait été cachée; et que sans nul émoi
Ce portier de nos cœurs appelé l'Amour-propre,
A ma porte avait su, de par sa volonté,
Consigner à jamais l'auguste vérité;
C'est que Circé par un breuvage impropre,
M'avait séduit; et que la Vanité
M'avait ôté pouvoir do liberté!

Ainsi pondant que par le Temps, la Vie,
Je suis poussé, je ralentis le pas,
Retenant chaque élan sans frein, et chaque envie;
Pesant chaque acte, et n'abandonnant pas
Mon vouloir au hasard qui souvent me convie.
Avançant pas à pas, humblo quoiquo hardi,
Ne faisant rien ainsi qu'un étourdi;
Me respectant, respectant plus encore
Ce Dieu qu'au ciel mou cœur adore,
Et prêt à me soumettre humblement aux arrêts
Do ses immuables décrets:
Mais j'ai garé mou cœur, grâce à la sympathie,
De ce froid glacial de la mort . . . l'Apathie,
L'Apathio est, des maux le plus affreux
Du cœur c'est l'atrophie
Elle nous mine et uous rend vieux!

"REJECTED ADDRESSES" (*the Authors of*).*

PARCE QUE.

NÉA! c'est pour l'amour de vous
Qu'à l'aventure ici je rime,
Parce qne, soit dit entre nons,
Je ue dors plus que pour la frime;
Parce qu'à mon chevet ce soir
Votre beauté fait sentinelle,
Et me verse rêves d'espoir
Qui font délirer ma cervelle!

Parce que tous les deux en rond
Avons dansé danses rustiques,
Parce qne vous aimez Beaumont
Et du vieux Froissart les chroniques;
Parce que quand je vous entends
Divin émoi vibre en mon âme,
Parce que vos tant doux accents
De l'amour sont pour moi la gamme.

Parce qu'avec ces longs cheveux
Que j'ai rêvé pour mon idole,
Vous avez pour charmer mes yeux
Le naturel dont je raffole;
Parce qu'avez un doux regard,
Et des doigts d'un rose adorable,
Parce que vous—plus un moutard . . .
Rendraient un foyer—confortable!

Parce que votre nez mutin
Est retroussé d'un air si drôle;
Parce qu'avec vous, esprit fin
Sur l'argent maintient son contrôle;
Parce que je n'ignore pas
Que vous me préférez pour guide
Dans la valse—à l'Adonias
Qui, bien que Comte, est fort stupide.

Parce que vous aimez marcher,
Et que ne savez comment feindre;
Parce que n'aimez afficher
Au Poonah d'avoir l'art de peindre;
Parce que parfois un bouton
Vous ne refuseriez le coudre;
Parce qu'un dîner de mouton
Vous ne refuseriez l'absoudre!

Parce que, sous très peu de jours
Je suis résolu, j'en fais gloire,
De vous raconter mes amours
Et de mon cœur la simple histoire;
Parce que le dernier tableau
N'est rien, s'il faut que je m'en ouvre;
Une Eglise, un Prêtre, un Anneau . . .
Et puis fouette cocher pour Douvre!

ROBINSON (T. D.)

Le Petiot qui vient de mourir.

Je suis tout seul, tout seul maintenant dans ma chambre
Et bientôt va sonner minuit ;
Le tic-tac de l'horloge, et le vent de décembre
Voilà le seul son qui bruït.
Et dans mon âme empreinte de tristesse
Se glisse un cruel souvenir,
Car je sens mon cœur gros, moi, qui pense sans cesse,
Au petiot qui vient de mourir.

Hier au soir je fus vers le toit de mon père,
Vers le toit de tous mes chéris,
Et j'ouvris doucement du jardin la barrière,
Et puis la porte du logis.
Et tout à coup je vis venir ma mère
M'embrassant avec un soupir,
Me disant : " Cher enfant, oh ! donne une prière
Au petiot qui vient de mourir."

Il me fera défaut à la saison prochaine,
Alors que renaîtront les fleurs ;
Il me fera défaut quand l'hiver en sa haine,
Sur nous soufflera ses rigueurs.
Moi je verrai sa chaise inoccupée,
Le dada qu'il faisait courir,
Ses joujoux, chacun d'eux me dira l'épopée
Du petiot qui vient de mourir.

Je reverrai sa sœur, la gentille petite
Avec ses compagnons jouant,
Et de ces chers enfants je guetterai l'élite
Tel que jamais ne fis avant :
Et si je vois parmi ces jolis anges
Un visage ivre de plaisir,
Il me viendra soudain des souvenirs étranges
Du petiot qui vient de mourir.

Nous retournerons tous un jour chez notre Père,
Là haut, dans sa maison des cieux,
Où reluit l'espérance, où de l'amitié chère
Ne se brisent plus les doux nœuds.

Et de la paix en côtoyant le fleuve,
Pour nous le principal plaisir
Sera de retrouver, ce dont notre âme est veuve,
Le petiot qui vient de mourir !

ROGERS (SAMUEL).*

Un Vœu.

Je voudrais près de la colline,
Près d'une ruche et d'un ruisseau,
Je voudrais agreste chaumine,
Un moulin ferait jaser l'eau.

Là je voudrais de l'hirondelle
Entendre le gentil caquet,
Et faire part de mon écuelle
A qui tirerait le loquet.

Autour de mon porche de lierre
Croîtraient la rose et le muguet,
Et Lucie, en bure grossière,
Chanterait, tournant son rouet.

Et puis l'église du village
Me dirait par ses sons joyeux
Le jour de notre mariage;
Sa flèche me dirait les cieux !

A un vieux Chêne.

" Immota manet; multosque nepotes
Multa virûm volvens durando secula, vincit."—*Virgil.*

Nulle ombre maintenant autour de toi ne passe !
De murmures sacrés tu n'as plus nne trace !
Toi qui formais jadis à toi seul un bosquet
Où l'aigle de ton faîte envahissait l'espace,
Tandis qu'au bas le loup hurlait.

Un temps fut où le Preux sous ton épais ombrage
S'étendait, son cimier agité par l'orage;
Et quand le glas de mort faisait tinter sa voix,
L'homme bardé de fer, malgré son grand courage,
Faisait le signe de la croix !

Puis vint un temps moins dur, et des jours plus prospères,
Des guirlandes de fleurs, des fêtes printanières;
Et joyeux d'accourir chantant gai virelai,
Fillettes et garçons et bergers et bergères
Pour célébrer le mois de Mai!

De plus d'une forêt, vieux chêne, toi le père
(Qui créas maint navire armé de son tonnerre),
Tout d'abord endormi sous l'écale du gland,
Et qui tout glorieux va porter la lumière
Jusqu'aux confins du Groenland!

Dans les sombres forêts passant son existence
Le saint Druide a vu s'élever ton enfance,
Et du gui protecteur entourant ton front nain,
Il entonnait un chant pour hausser l'importance
Du sanglant sacrifice humain!

Et maintenant ton front abîmé par la foudre
Sur tes branches s'affaisse, et les réduit en poudre;
Tu meurs à chaque instant! . . La lune en se levant
Rit de ton noir fantôme et s'amuse à dissoudre
Ton cadavre et le jette au vent!

SANDES (W. S.)

Minuit.

Minuit! quand à travers les portes du palais
Rang, jeunesse et beauté s'en vont en flots épais
Où le plaisir des sens s'étale et se prélasse,
D'exhiber ses trésors se plaisant à l'audace,
Pour vaincre et subjuguer le plus rebelle cœur;
Où l'éclat des flambeaux, leur splendide lueur
D'un plus vif incarnat, d'un plus brillant phosphore
Rend l'œil de la beauté plus éloquent encore;
Où des vases sans prix de marbre de Paros
Ornent les escaliers,—escaliers de héros,
Où de divins parfums la tant douce harmonie
En versant dans les sens sa langueur infinie,
Volcanisant le sang, fait palpiter le cœur;
Où des lampes sans nom d'indicible splendeur
Scintillent à travers de rares exotiques
Epandant sur les fleurs leurs murmures mystiques,

Chuchotant à l'oreille un lai de doux amour,
Conté plus librement dans ce lieu demi-jour
Que sous les lambris d'or de ce salon splendide
Où la danse énivrée essuie un œil humide.
Ces tailles aux contours souples, voluptueux,
Cet entrain délirant, les éclairs de ces yeux
Font de la volupté déborder la marée,
Si bien qu'à cet aspect la sagesse attérée
Oubliant les grands airs de son dédain profond,
Laisserait de plaisir euguirlander son front,
Preuve de ton pouvoir,—de ton pouvoir suprême,
MINUIT!—heure divine! heure où l'on dit: "Je t'aime!'

MINUIT! . . quand à travers l'humble champ du repos
La lune froidement plane sur les tombeaux,
Tandis qu'au firmament de bien pâles étoiles
Semblent prêter aux ifs de plus funèbres voiles,
Chaque tombe est un spectre,—une apparition
Montrant le lieu secret où gît l'ambition,
Ou bien ce pur amour qui s'éteignit sur terre
Pour voler immortel au séjour de lumière.
Le frôlement subit de quelqu'oiseau de nuit,
Forcé de par le bruit de quitter son réduit,
Le lamentable bruit de la triste chouette
D'un quelque chose enfin la moindre silhouette
Agit sur notre sang, le fige de terreur,
Et nous fait visager ce fantôme . . . la peur!
Jusqu'à ce que sortant timidement de l'ombre
Où nous l'avons guetté dans un recoin bien sombre,
Apparaît à nos yeux, les oreilles au guet,
Le paisible animal qui vit de serpolet.
Cependant que la lune aux vitraux de l'église
Prête un reflet blafard d'une teinte indécise
Qui nous paraît venir du monde des Esprits
Qui dans l'église alors font sabbat les maudits!
Puis nous rions de nous, puis dans notre enveloppe
Nous sentons de nouveau la peur qui nous galoppe,
Surexcités, en vain nous voulons nous cacher
De quoi . . . ne le savons, mais ne pouvons marcher:
Alors tinte MINUIT . . . nos cheveux se hérissent,
En pensant que les morts de leurs tombeaux surgissent!

MINUIT! quand s'élevant au plus sublime essor,
De la pensée humaine amassant son trésor,

Tous ces nombreux soldats enrôlés volontaires
Que fait l'Intelligence . . . et pour minces salaires . . .
Préparent ce banquet où s'assied le matin
Le fou, l'homme de sens, le fat, le libertin,
Insouciant chacun du travail nécessaire
Pour faire du chaos scintiller la lumière,
Pour mettre à nu toujours, en prose ainsi qu'en vers
Les secrets chuchotés de ce vaste univers;
Du rivage Indien, pour nous les antipodes,
Les révolutions, les faits, les épisodes;
Ou bien d'un Shéridan les spontanés accents
D'un Sénat attentif électrisant les sens,
Sur des ailes de feu bientôt nouveau tonnerre
Allant porter la flamme aux deux bouts de la terre.
Ici des nations sont narrés les destins,
De l'univers entier là les moindres scrutins.
Quand l'active vapeur t'emporte par le monde
Presse, flambeau divin, du bien source féconde,
Multipliant ainsi les enfants de l'Esprit
Pour tout moraliser, oui . . . même le crédit:
Avec un noble orgueil ma foi l'espèce humaine
Des nocturnes labeurs peut regarder la peine,
Et tandis que l'œil clos reposent les cités
Silencieusement sur la foi des traités,
Se dire, que MINUIT, sous ta sombre influence,
Pour le bonheur de tous agit l'Intelligence!

MINUIT! quand faisant tête au terrible ouragan
L'impassible vaisseau tient bon devant l'autan;
Comme un coursier rétif se cabrant vers la nue
Pour retomber à plat sur la vague éperdue,
Où le flot qui frémit chasse et poursuit le flot
Pour entraîner sa proie au fin fond du cachot
Où la vague descend, et creuse un noir abîme
Pour y plonger le mât des cieux bravant la cime;
Quand l'écume jaillit, envahissant le pont,
Traquant chaque être humain et lui crachant au front,
Comme ces chiens de mer qui dans leur froid délire
Cherchent en aboyant à happer le navire;
Quand l'orage un instant semble arrêter son cours
Agglomérant des monts aqueux toujours, toujours,
Et formant un abri contre sa propre force
Pour le vaisseau qui file épouvantable amorce,

Quand les zig-zags fourchus du formidable éclair
Envahissent le ciel, et sifflottent dans l'air,
Et que hurle, mugit et gronde le tonnerre,
De sa voix de stentor apostrophant la terre,
Alors il est aisé de voir que l'homme est peu,
Et combien il s'efface en présence de Dieu.
Quel triomphe en effet de son intelligence
Pourrait des éléments maîtriser la puissance ?
S'il n'existait là haut un divin Maître au ciel
Qui des vents déchaînés put enchaîner le fiel,
Nulle ancre de salut où put s'agripper l'homme . . .
Cette heure de MINUIT verrait son dernier somme !

SAVAGE (RICHARD).*

EPITAPHE D'UNE JEUNE DEMOISELLE.

ILS sont fermés ces yeux brillants comme saphirs,
Il est froid maintenant ce sein dont les soupirs
Faisaient rêver à tous un monde de tendresse,
Muette est cette voix qui charmait la sagesse,
Et cet esprit n'est plus que la prude jamais
Ne put trouver impur, ni l'ami sans attraits.

Si l'érudition, une sage jeunesse,
Raison persuasive et qui jamais ne blesse,
Vérité toujours vraie, un impeccable honneur,
Un bon sens éclairé, des préjugés vainqueur,
Une amitié constante, un charmant caractère,
Les grâces, de la vie aimable corollaire,
Si ces dons eussent pu, Mort, détourner tes coups,
Oh ! Mélina serait encore parmi nous !
Mais immortel au moins son nom vivra, dirai-je,
L'amour et l'amitié de l'oubli le protège !

SCOTT (JOHN.)*

A L'ENFANCE.

ENFANCE ! époque heureuse de la vie
Libre de soins, de soucis et d'envie,
Libre surtout des chagrins, des soupirs
Que la mémoire offre à nos souvenirs ;

Et libre aussi de l'imaginative
Qui tont en noir teint notre perspective;
O temps heureux où tont se voit en beau,
Où tout est charme, où tout charme est nouveau,
Oh! que je pleure, heureux temps de l'enfance
De n'avoir plus de toi—que souvenance!

Tantôt jeter d'un coup d'œil vif et sûr
La balle en l'air qne l'on rattrape au mur;
Tantôt guider le vaisseau miniature
Le long du conrs d'une rigole impure;
Et puis chasser avec plaisir nouveau
Dans la poussière un tonrnoyant cerceau,
O donx plaisir! ô planturense joie!
A vos douceurs j'étais jadis en proie!
Que je regrette, ô triste souvenir!
Ce temps passé qui ne peut revenir!

SCOTT (PATRICK).

La Tamise.

A travers maints pays des vieux aux jennes âges,
Quels énormes courants ont mouillé des rivages
Où nombre de hauts faits ont posé leur jalon,
Où des frêts d'argent, d'or avec un vol d'aiglon
Majestueusement ont glissé leurs richesses,
Gange, Ilissus et Nil des fleuves les Altesses,
Comme celui dn Tibre on les bénit vos noms,
Du Tibre! . . le tombeau de tous les grands renoms!

Mais pour les sites qui sont aimés de l'histoire,
Pour ceux que la Nature inculque en la mémoire,
Aucun fleuve ne peut, quelques soient ses succès,
Mieux que Moi s'infiltrer au for des cœurs anglais;
Du joli Tewksbury, le lien de ma naissance
Jusques au plus haut point où m'affaisse en silence,
Comme un enfant bien las, au sein de l'océan,
Qui m'accueille avec joie et m'ouvre son divan.

Soit que je me promène à côté d'une ville
Royale,—ou bien me glisse à travers la charmille
D'un village écarté,—tout le long du logis
D'un poète chantant gentille Amaryllis;

Ou bien que sur mon dos avec orgueil je porte
De châteaux-forts de guerre une longue cohorte,
Ou bien que je me prête aux loisirs du pêcheur . . .
Mieux que Moi qui pourrait se griser de grandeur !

Quand sous les doubles noms d'Isis et de Tamise
D'Oxford le long des tours je coule et m'adonise,
Du convent de Godstow j'évoque les splendeurs,
Et l'Erudition—les pensers des grands cœurs !
Et puis quand à Windsor en charmants détours j'erre,
Près du Grand Saint Denys de la Vieille Angleterre,
Combien de souvenirs je redis des vieux rois,
Et des preux chevaliers, ces vaillants d'autrefois !

Qui de la liberté seule fait son égide,
N'éprouve donc émois au nom de "Runnymede !"
Quand la *Magna Charta* fut imposée à Jean
Qui le foulait aux pieds le droit—le vil tyran !
Venez plus loin, venez admirer les tourelles
D'Hampton, séjour des rois, aux magnifiques ailes,
Ou les jardins de Kew, ou le pic de Richmond
Où le regard se perd dans lointain si profond.

Pourrai-je énumérer—oh ! non, c'est à confondre
Les beautés, les renoms que je rencontre à Londre,
De l'immense cité, marché de l'univers
Minutieusement quand je file à travers :
Un monde sur mon flot, un monde sur la rive,
Le rendez-vous de l'or, et de la force active,
Le pivot du commerce, et l'univers en bloc
Qui s'en vient au progrès chanter le chant du coq.

Que de vieilles forêts, que d'arbres séculaires
Je porte sur mon sein, et sont mes tributaires,
Je suis un grand chemin où nombre de vaisseaux
Et le jour et la nuit les labourent mes eaux !
Cependant que dans l'air flotte le son des cloches,
Annonçant le matin, ou des médianoches,
Et que souventefois de sauvages lueurs
Paraissent de mes flots sonder les profondeurs !

Mon onde qui s'émeut des cris de la victoire
Quand rivaux à la course y courtisent la gloire,
Devient hélas ! parfois le lugubre tombeau
De malheureux qui vont arbriter sous mon eau

Les remords incessants de quelqu'atroce crime,
La misère, la faim que reclame l'abîme,
Tous les maudits enfin, se fichant de l'enfer
En quête d'un solace à désespoir amer.

En avant! de Greenwich j'ai passé la coupole,
La Science orgueilleuse a là son capitole;
En avant! . . et je suis par un élan soudain
A Woolwich, entrepôt des forges de Vulcain,
Où l'homme dont pourtant la vie est éphémère,
S'ingénie à forger les fondres de la guerre;
En avant plus encor! . . Mes vagues en émoi
S'élèvent—quand la Nore a fui derrière moi.

Plus loin, plus loin encor finit mon existence;
Les deux jumelles tours déjà sont à distance . . .
Après les Reculvers,—voici l'ancienne mer,
L'espace magnifique où vit le flot amer:
Il est beau d'y mourir, c'est une noble tombe,
Que celle où vient périr mainte et mainte hécatombe,
Que ce large bassin où les vaisseaux divers
S'en vont vivifier tout le vaste univers!

RECETTE POUR DEVENIR RICHE.[1]

QUEL malheur est ici? . . Quelle bisbille est là?
Que je relaque sous la lune?
En guise de secours, c'est un coup que voilà!
Et pour sourire . . . une rancune.
Le frère hait le frère . . . et puis
Le père ôte sa main . . . du fils.

Je vois sous un vil bât, maîtrisant sa colère,
Passer le plus noble coursier,
Puis orné d'un col d'or d'un seigneur de la terre
Se rengorger l'âne princier.
Les sots sablent le vin des sages,
Réduits au seul vin . . . des nuages.

Je te donne un conseil, moi d'argent indigent,
Conseil que priseras, l'espère;

---

[1] Ce poème et le suivant sont traduits sur les traductions du Persan de Hafiz faites par Patrick Scott.—*Note du Traducteur.*

Au vis à vis d'autrui du doux ciel sois l'agent,
Mais à toi même sois sévère.
Au bien ainsi donne l'essor,
Et tu vaudras . . . ton pesant d'or!

Adonc ne te lamente plus!

De Canaan Joseph retouchera la terre,
Et la maison de deuil verra jour plus prospère,
Les cœurs refleuriront après pluie éphémère,
Adonc ne te lamente plus!

Mon faible cœur vivra pour une heure meilleure,
Comme le Rossignol quand l'averse qui pleure
A fui—s'en va trouver la rose—sa demeure,
Adonc ne te lamente plus!

Dans sa course en changeant toujours tourne le monde,
Si le déluge fond sur la machine ronde,
Mais que Noé soit là,—que craindrais-tu de l'onde?
Adonc ne te lamente plus!

Et mon état, et moi,—mon rival, son idole,
Ils sont connus de Dieu. La terre a pour boussole
Celui qui peut des cieux secouer la coupole . . .
Adonc ne te lamente plus!

Hafiz! ne pleure pas dans ta cellule obscure,
Car nul chagrin n'exhale odeur assez impure
Pour que par la prière on n'en chasse l'ordure . . .
Adonc, Hafiz! ne pleure plus!

SCOTT (SIR WALTER).*

Chanson de Chasse.

Gais châtelains, gentilles châtelaines
Eveillez-vous, le jour éclaire et monts et plaines,
Toute la chasse est ici sous le bois
Avec faucons, chevaux et lances,
Les faucons sifflent fort, les cors font leurs cadences,
Les chiens sont accouplés et donnent de la voix,
Ces bruits vont éveiller et les monts et les plaines,
Eveillez-vous châtelains, châtelaines.

Gais châtelains, gentilles châtelaines
Hors du lit, la bruïne a quitté monts et plaines,
Jà la vapeur sort des petits ruisseaux,
Sur les buissons on voit des perles,
Jà les garde-forêts ont éveillé les merles
En suivant le chevreuil et par monts et par vaux;
Sus! hors du lit, il faut hanter et monts et plaines,
Eveillez-vous châtelains, châtelaines.

Gais châtelains, gentilles châtelaines
Vite venez courir au fort de nos domaines,
Il est blotti, voyez, dans ce taillis,
De pied léger, mais haut de taille
Aux chênes il a fait de ses bois mainte entaille,
Vous le verrez bientôt aux abois, puis occis.
Accourez donc, il faut hanter et bois et plaines
Eveillez-vous châtelains, châtelaines.

Que ce refrain résonne dans les plaines,
Hors du lit, levez-vous, châtelains, châtelaines,
Puis oyez tous, vont au courre avec nous,
Beauté, vigueur, joie et prestesse,
Et puis le temps ce vif chasseur de la jeunesse
Qui toujours le premier arrive au rendez-vous!
Tenez-vous le pour dit, et pour courir les plaines,
Eveillez-vous châtelains, châtelaines!

SHAKESPEARE (WILLIAM).*

NOUS avons expliqué dans l'Introduction de ce livre pourquoi les noms de Shakespeare et de Chaucer ne devaient pas se trouver représentés par quelques uns des poèmes de ces deux frères en génie. D'abord *Les Beautés de la Poësie Anglaise* et les *Rayons et Reflets* contiennent des spécimens de ces deux grands poètes; ensuite nous avons publié séparément de Chaucer la traduction en vers (vers pour vers, stance pour stance, par parenthèse) of the *Floure and the Leafe*—et la traduction en vers français of the *Canterbury Tales*, et nous avons publié de Shakespeare *Macbeth* et *Hamlet*, les deux œuvres les plus remarquables, à notre avis du moins, du Cygne de l'Avon. Le présent ouvrage, que nous appellons *Le Fond du Sac*, nous paraîtrait toutefois incomplet, si nous ne protestions pas de toute la force de notre conviction contre quelques critiques non

pas seulement malveillantes, mais absurdes qui ont été faites par des *flibustiers* littéraires *anonymes*, sur nos traductions de *Macbeth* et d'*Hamlet*.

Nous l'avons reconnu souvent, et nous nous plaisons à le reconnaître de nouveau, nous avons de grandes obligations à l'élite de la Presse Anglaise, qui, *toute anonyme qu'elle soit*, a encouragé plus d'une fois nos efforts; nous ne parlons donc ici que de la Presse anonyme *malhonnête*, de ces articles que leurs auteurs n'oseraient signer de peur de *se libeller*, et de se signer à eux-mêmes un brevet d'imbécillité, nous ne parlons que de ces critiques éhontées dans le genre de celle du rédacteur anonyme de l'*Athenæum* qui après avoir *damné* les *Misérables* de Victor Hugo,—traitait Victor Hugo de *vieil acrobate* parce que Victor Hugo est né en 1802. Une telle insulte et le dégoût qu'elle inspire retombent sur l'éditeur de l'*Athenæum*(1) et est une

(1) Nous n'avons pas attendu jusqu'à ce jour pour rendre à César ce qui appartient à César et à l'éditeur de l'*Athenæum* ce qui appartient à ce Monsieur, c'est à dire la responsabilité de cette infamie jetée sans motif à la tête de Victor Hugo,—et à la France Poëtique du XIXème siècle. Le 29 juillet 1862 dans *The Jersey Independent* nous faisions précéder notre revue de la IVème partie des *Misérables*, "L'Idylle de la Rue Plumet," des lignes que nous reproduisons ici, afin qu'elles restent *incrustées* non pas seulement dans un journal qui n'a qu'une existence d'un jour, comme le dit son nom, mais dans un livre déposé aux principales bibliothèques; afin que dans le siècle de lâchetés où nous vivons, où il suffit à un *spadassin* littéraire de tenir une plume anonyme et d'être enrôlé parmi les *Claquesous* d'un journal aussi méprisable que l'*Athenæum* pour pouvoir tout se permettre avec impunité, il reste au moins la protestation d'une plume honnête et indépendante qui ose stigmatiser de tels drôles en appelant:

"Un chat un chat, et Rollet un fripon!"

L'influence pernicieuse de la critique anonyme qui a rendu Byron misanthrope, ne subsisterait pas sans l'appétit odieux et malsain de cette classe de lecteurs qui ne prend un journal que parce que auteurs, artistes et acteurs, y sont hebdomadairement hachés menu comme chair à pâté, et servis en cet état pour plaire au goût dépravé de cet immense troupeau d'Incapables.

From the Jersey Independent.

* * * * * * * * *
* * * * * * * * *

"Previous, however, to our analyzing this noble work, we had read several letters addressed to us during our absence, having reference to

honte pour la littérature anglaise. La presse en masse, par des protestations unanimes, eut dû crier Haro sur l'auteur de cet outrage insensé fait à Victor Hugo; et n'eut pas dû permettre

---

the subject in hand, one of which contained these memorable lines. 'Have you read, my dear Chevalier, the atrocious review (?) of the concluding volumes of *Les Misérables* in the *Athenæum?*—a disgrace *even* to that paper. I say 'atrocious'—the gross insults heaped upon the age of Victor Hugo, stamp the writer, whoever he may be, as a . . . The reviewer and editor ought to be pilloried and pelted.'—Another correspondent, speaking of the same worthies, declares that it would be a good deed 'to nail them up like dead carrion, a warning to similar disgusting creatures.'

"As a standing rule, medical men warn us against the too frequent use of emetics, lest the nausea they produce should bring on a state of general ill health. Another rule is to avoid over heavy nourishment, if we wish to steer clear of indigestion. Hence our readers may conclude that we read the *Athenæum* but seldom. For several months past that journal has fed chiefly on 'Bacon,' (*The Life of Bacon*, by J. Hepworth Dixon, editor of the *Athenæum*, a work belonging to the school of conjectural biography, closely bordering on fiction,) an excess of which indigestible and unwholesome food being liable to engender leprosy—an ugly complaint enough, as we gather from Mediæval chronicles,—we prefer leaving it to its lazaretto in Wellington Street. Still in this instance we invested three pence in the purchase of a copy of the *Athenæum*, which we could not help regretting we had not given instead to the sweeper at the crossing, upon reading the diatribe penned by the literary *Thénardier* belonging to that paper. The review is nothing short of disgusting. We who know how the bill of fare is concocted in many of these weekly journals, make bold to say that whoever the hack scribe may be who dished up the hash in question, under orders from the *chef de cuisine*, said scribe would never have had the brass to affix his signature, however damaged it may be, to such an article, had a declaration of his individuality been obligatory. Since the article, however, is anonymous, the whole weight of the responsibility rests with the editor, Mr. H. D., the Great Lama of the *Athenæum*, who ought to have pruned the instances of bad taste, coarseness and ineptitude, with which it abounds. It is true that in so doing it must have been reduced to its true value, *viz.* zero, in which case we should not have had the disagreeable task of holding it up to public contempt

"In reply to the anonymous inquisitor, who twits Victor Hugo for being 'declined into the vale of years,' we shall remind him that the XIXth century is only sixty-two years old, and that the great poet was born

qu'un tel homme, la bête noire de Thackeray, pût se pavaner secrétaire du "Shakespeare National Committee."

Nous divisons en trois points notre réponse aux objections qui nous ont été faites.

Un journal nous a dit:

"Vos traductions de *Macbeth* et d'*Hamlet* sont des mystifications; puisque vous vouliez traduire ces deux pièces, il fallait les tradnire snr les éditions anciennes et non sur les versions tronquées, arrangées par Mr. Charles Kean."

A ce reproche nous nous permettons de répondre:

Jamais en France une version de *Macbeth* ou d'*Hamlet, conforme aux deux pièces de Shakespeare*, n'a encore été donnée sur la scène française. Les auteurs français ont pris le nom des deux héros de Shakespeare, et ont bâti des pièces avec ces noms avec autant de fidélité historique que Mr. Tom T—— en met, quand il prend des pièces françaises qu'il habille à sa manière, et qu'il présente, avec l'intrépidité d'un Robert Macaire éhonté, comme des pièces originales au bon public Anglais qui paraît s'en contenter, et n'y voir que du feu.

Donc voulant offrir à nos compatriotes le moyen de mettre sur la scène française et *Macbeth* et *Hamlet* nous avons dû donner les versions arrangées, soit dit en passant, avec beaucoup de tact et de goût par Mr. Charles Kean. L'*Hamlet* des vieilles éditions de Shakespeare ne se joue plus depuis longtemps sur la scène Anglaise; et ne pourrait se jouer. Il est

later than 1800—and moreover—be it said in no profane spirit—that the Almighty, though old as eternity itself, yet in spite of so incalculable an age, creates daily, hourly, nay at every moment, fresh wonders to delight our eyes, and thrill our souls into pouring forth hosannas of gratitnde and admiration:—that genins is young even when a centenarian, while silliness is a twaddler even in its nonage:—that the most productive tree yields its richest fruits only after a number of winters have past over its head:—that the aloe blossoms bnt once in a century,—and that the flower called immortality, which hovers over the Infinite, is likewise not the produce of a day, bnt reqnires centuries to unfold its treasures:—and that Victor Hugo, had he written no other works than *La Légende des Siècles* and *Les Misérables*, would yet have won that never fading flower, which so rarely blossoms during a poet's lifetime—while we qnestion mnch whether the writer of the article in the *Athenæum*, even were he able to attain the age of the patriarchs of old, wonld ever be anything beyond *un sot en trois lettres*, as we say in French.

des mots *déshonnêtes*, impossibles à écrire, impossibles à prononcer, impossibles à entendre dans ce siècle, à l'audition desquels le pnblic du temps de Shakespeare *se lichait les babouines*. Allez donc dire sur la scène aujourd'hui ce vers de la page 202 de certaine vieille édition, commençant par ces mots:

"That a fair thought to lie......"

Ou celui de la page 222 commençant par ceux-ci:

"In the rank sweat of....."

Il n'y aurait pas en assez d'anathèmes sur le traducteur de ces abominatious.

Est-ce parce qne la version *nettoyée* par Mr. Charles Kean brille par l'absence de ces monstruosités qn'on nous fait un crime de l'avoir suivie?...

Passons à la seconde objection.

"Un autre journal nous a dit,—Non!—nons nons trompons, plnsienrs autres journaux (¹) nous ont dit (Mais peut-être est-ce à la même plume anonyme qne cette triple critique est dne)—, que nos traductious de Macbeth et d'Hamlet n'étaient pas assez concises, que nous mettious parfois *dix* vers français à rendre *six* vers de Shakespeare."

Entendons-nous donc un peu, Messieurs de la Critique! Si vous eussiez pris la peine de lire nos introdnctions aux pièces de *Macbeth* et d' *Hamlet*, vous eussiez vu qne nous étions de votre avis, que vous prêchiez un converti. Le *blank verse*, avons-nous fait remarquer, n'existe pas en France, comme il existe en Angleterre et en Allemagne; il nous faut donc à nous autres français remplacer le *blank verse* par les vers héroiques rimés. Par suite une concision égale à celle de Shakespeare est tout simplement impossible.

Pourquoi exiger une impossibilité?

D'autres journaux cependant ont été plus loin encore, ils ont posé en principe, *gravement*, *carrément*, que Shakespeare ne devait pas être traduit en français.

C'est pour l'usage des journaux qui sont tombés dans ce travers que nons reproduisons ici la lettre que nons avons cru devoir adresser le 14 janvier de cette année de grâce 1864:—

(¹) *The Literary Budget—The Orchestra—The Weekly Dispatch.*

To the Editor of the Reader.

Monsieur l'Editeur.

Nous avons en France ce dicton :

" Après sa condamnation, un condamné a vingt-quatre heures pour maudire ses juges."

J'ai voulu attendre quelques jours après la condamnation portée sur ma traduction d' *Hamlet* par un de vos hommes-liges, pour vous écrire afin de n'avoir pas trop l'air d'appartenir à la *gens irritabile vatum*. D'ailleurs je ne viens pas vous maudire, Dieu m'en garde ! je viens m'asseoir à votre bureau, et causer un instant avec vous.

Dans la grande bataille de la vie littéraire,—à l'occasion du même ouvrage, le même auteur est souvent porté aux nues par les uns, et foulé aux pieds par les autres.

" La Roche Tarpéienne est près du Capitole."

C'est le sort des combats ; et si le rédacteur *anonyme* du *Reader*, par exemple, n'est pas le même qui a formulé son opinion adverse dans l' *Orchestra*—et une opinion favorable peut-être dans un troisième journal dont l'éditeur *cette fois* n'aurait pas voulu laisser *érinter* l'auteur, *Benè sit!* Tout alors est pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'inconvénient de l'*anonymité* en Angleterre, c'est que l'ennemi *intime* d'un littérateur, *ne signant jamais ses élucubrations* devient ainsi, *ipso facto*, une légion, ou pour parler plus distinctement une bête à mille pattes qui peut lui faire impunément mille et une blessures à la barbe *d'un éditeur honnête-homme*—qui ne suppose pas que le croque-mort qu'il emploie est un abominable chenapan, d'une mauvaise foi insigne.

Je ne viens donc pas m'inscrire contre la critique du *Reader*. Mon ouvrage est *damné* par le *Reader*, tant pis pour mon ouvrage ! . .

Mais je viens m'inscrire contre cette assertion qu'on ne devrait pas traduire Shakespeare en français ; cette assertion est bouffonne.

En France sur 100 personnes, il n'y en a pas 5 qui comprennent la langue anglaise. Sans les traductions, Shakespeare, et tous les auteurs anglais ne seraient connus que de nom ; et auraient le sort que Chaucer se trouve avoir en Angleterre. Vous savez, n'est-ce pas, Monsieur l'Editeur, vous savez . . . . Chaucer ! le Grand Chaucer ! . . le Père de la Poësie Anglaise,

comme vous l'appelez! . . . . . Tous les anglais le connaissent . . . . de nom! Combien peuvent lire son langage *obsolete?*

'That is the question.'

Moins peut-être de 5 sur 100.

Voilà pourquoi j'ai traduit en vers français les *Contes de Canterbury* de Chaucer, à l'usage *cette fois* autant des *anglais* que des *français*, mes compatriotes.

RÉSUMÉ.

Tant que vos *Reviewers* pourront malhonnêtement et par derrière,—*anonymement* en un mot, assassiner un auteur, ils mériteront, tons et chacun, de passer par les mains de Monsieur Calcraft; et ce serait justice plus juste que celle administrée mardi au malheureux Wright, à l'*esbahissement* (comme eut dit Montaigne), de la Nation Anglaise, et à la honte éternelle du gouvernement Anglais.

Wright n'avait tué qu'une prostituée,—*sans préméditation;* Vous autres, Messieurs les Garotteurs littéraires vous tuez ou cherchez à tuer, c'est tout un, la réputation d'un écrivain, *avec préméditation*, dans l'ombre , . . . *anonymement* . . . . . C'est du propre! vous pouvez vous en vanter!

Du reste nous autres qu'il vous plaît de tuer si gaillardement, nous avons l'effronterie de survivre à votre tuerie; c'est pitié, n'est-ce pas, Monsieur l'Editeur?

Mon dire est dit.

J'ai l'honneur de vous saluer,

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

P.S. Un critique de bonne foi, même en *damnant* ma traduction, eut dû avoir quelqnes bonnes paroles pour les beaux vers de Théodore de Banville sur Shakespeare. Ces vers forment la première page de mon livre.

Castelnau Lodge,
Ce dit jour 14 *janvier*, 1864.

Voici notre défense. Nous n'y ajoutons pas un mot de plus seulement nous la faisons suivre de l'un des poèmes écrits par nous à l'occasion du 300ème anniversaire de la naissance du grand poète.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

A SHAKESPEARE.

23 AVRIL, 1864.

Tu veux savoir Ami Shakespeare
Ce qu'on pense de toi céans,
Et si, même après trois cents ans,
On t'aime encore et l'on t'admire?
Eh bien!.. Tu trônes Roi des Rois!
Ton beau front ceint du laurier rose,
Ce jour même à l'apothéose
Nous venons proclamer tes droits.

Ainsi que la moderne Athènes
Sut élever dans sa cité,
Souvenir d'immortalité
A Burns, à Scott, ses deux Mécènes
Auprès de la Postérité,
Voilà que la vieille Angleterre,
De ton grand nom, maintenant fière
Vient célébrer ta royauté.(1)

(1) C'est un fait qui mérite d'être signalé que le revirement d'opinion qui s'est fait en ces derniers temps à l'égard de Shakespeare tant en France qu'en Angleterre. De nos jours les meilleurs esprits en France admirent franchement Shakespeare que Voltaire traitait de *Barbare!* Qu'est le théâtre de Voltaire en 1864? . . . Mais quelque chose de plus curieux encore, c'est de voir ce qu'en 1738, on pensait en Angleterre de Shakespeare, et ce que l'on imprimait sur le Barde de l'Avon dans la bonne ville de Londres.

Nous trouvons ces détails page 212 du noble ouvrage écrit par Victor Schœlcher.—(*The Life of Händel.*)

The London Daily Post du 14 mars, 1738, fait cette communication à ses lecteurs, (*nous traduisons*):

" Plusieurs membres de la noblesse ont manifesté l'intention d'élever dans Westminster Abbey un digne monument à la mémoire de Mr. (*sic*) William Shakespear, le fameux poète anglais. Le 28 avril sera représentée à Drury Lane la tragédie de Julius Cæsar pour venir en aide à l'accomplissement du monument projeté."

Au bout d'un an, l'idée n'avait pas avancé d'un cran; on lit en effet dans le même journal du 10 avril, 1739: Hier soir, Hamlet a été joué à Covent Garden, la recette destinée à augmenter le fond du monument à élever à Shakespear. Il est à regretter que pour une telle occasion l'audience ait été si peu nombreuse. Lord Burlington pour rendre hommage au grand poète a payé sa place dix guinées.—*Note de l'Auteur.*

Car la royauté du Génie
Elle seule de franc-alleu,
Vaut la royauté de par Dieu !
Bien souvent une ignominie !
Qne sont Papes, Rois, Empereurs
Près d'un Hugo, près d'nn Shakespeare !
Un sublime enfant de la Lyre
Est le seul type des Grandeurs !

Des penples c'est la grande armée
Qui vient défilant devant toi,
De l'univers t'acclamer Roi,
Porter aux cieux ta renommée.
C'est que ton nom à tons est cher,
C'est que l'heurenx fruit de tes veilles
Nous a recréé des merveilles
Depuis que nous quitta Chaucer.

Contemporain de tous les âges,
Comme Chaucer observateur,
Apte à fouiller, scalper le cœur,
A deviner tous les langages,
Tn sus d'un immortel burin
Creuser à fond ces caractères
Et de tyrans et de mégères,
Chancres hideux du genre humain.

Mais laissant dormir la furie,
Le crime et la perversité,
Dn "Songe d'une nnit d'été,"
Tn sus évoquer la féerie,
Et de la Folle dn Logis
Dans le pays imaginaire,
Tu nous fis trouver l'art de plaire
Avec un tact, un goût exquis.

Admirateur de la nature
Qui ponr toi n'a pas de secrets,
A chaque instant tn nous en fais
La plus adorable peinture;
A tout mystère initié,
Aux arcanes de la doctrine,
De la loi, de la médecine,
Tant ton esprit est délié !

Le monde n'a pas de limite
Pour toi, grand Investigateur,
Du temps à venir Eclaireur,
Et son Grand Prêtre et son lévite;
Dans tes vers . . . au ciel un encens,
Dans la raison, dans la folie,
Du peuple et des rois dans la lie . . .
Tu peins l'homme de tous les temps!

Honneur à toi, divin Shakespeare!
A toi monumental Géant,
Qui donnas une âme au néant
Aux doctes accords de ta lyre.
Honneur à toi! puissant Penseur!
Dont l'auréole singulière
A l'éclat de notre Molière,
Et de Corneille le grand cœur!

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

SIDNEY (SIR PHILIP).*

AU SOMMEIL.

SONNET.

VIENS Sommeil, doux Sommeil, ô lien de la paix,
Oreiller de l'esprit, baume de la tristesse,
Liberté du captif, juge des nombreux plaids
Entre Grands et Petits; du pauvre la richesse;
Abrite-moi, Sommeil, sous tes voiles épais,
Contre le désespoir et sa flèche traîtresse;
Rends à mon cœur troublé la paix et sa simplesse,
Je promets te payer bon tribut désormais.
Prends de moi bien doux lit, de moi prends une chambre
Aveugle et sourde, et ce, de janvier à décembre,
Guirlande de pavots . . . et si ces choses là
Etant tiennes de droit, ne gagnent ton suffrage,
Pour l'obtenir regarde en moi la douce image
Plus belle que partout, de mon ange Stella!

SIMMONS (B.)*

A une Dame aimant les Fleurs.

Aime toujours les fleurs ô gente Dame!
Leur amitié ne fait faux bond jamais,
Sur elles si tu mets ton âme,
Tu n'en n'auras pas de regrets:
Comme l'homme la fleur ne sait pas être ingrate,
Elle accepte les soins ainsi que des faveurs,
Et dans son âme délicate,
Au centuple elle rend tous ces soins protecteurs.

Ton doux sourire est payé par la Rose,
Pour toi le Lis, en son sein virginal,
Cache un brillant qui grandiose
De ton pleur n'est pourtant l'égal:
Les regards de tes yeux sont scintillants de joie,
Ils ne sont point perdus, ni prodigués en vain,
De la Violette en la soie
Tu les apperçois tous, et les as sous ta main.

Sur cet Œillet s'est penché ton visage
Quand cet œillet n'était qu'un tout petit,
Il est éclos—c'est ton image . . .
Oui, c'est ton incarnat subit!
Ton soupir! . . . en vois trace en cette Balsamine,
Et cette Perce-neige elle a touché ton front,
Tu ne mourras pas, ma divine,
Tes charmes à toujours les fleurs nous les diront!

SMART (CHRISTOPHER).*

FABLE I.

Le Critique en Gros et le Marchand Houblons.[1]

Salut à chaque ombre sacrée
De ceux qui, dans chaque contrée,
Du vers mystérieux sachant juger l'essor
Dans un penser honnête ont encloué son or.

[1] Nous avons donné page 260 du 1er volume des *Beautés de la Poësie Anglaise* le poème de "David" de Smart. Nous donnons ici

Aristote! salnt à ta divine châsse!
A la tienne salut, aussi, grand Longinus!
Salut à vous Horace et Quintilianus
Que d'admirer nul ne se lasse!
Vous la terreur du Goth, vous la terrenr du Hun,
Qui ne le cédez à pas un,
Salnt à vous, Addison, Pope
Dignes enfants de Calliope!

De toute autre façon, ces hâbleurs patentés,
Dits "Eplucheurs d'esprit," qui ne sont pas des anges,
Recherchent de nos jours à capter les louanges.
Ils jugent les Beaux Arts, ou les Humanités
Ou par le préjugé qui leur sert d'équilibre,
Ou par échantillon du plus menu calibre;
Car dans une âme étroite existant en prison,
Forcément à la porte ils laissent la raison.

Je connais, entre nous, maint et maint Aristarque
Qui pour juger autrui, dans son savoir le parque.
L'un a pour son dada le prisme et ses lueurs,
Des bardes . . . il en fait de toutes les couleurs!
L'autre est un autre fou, sa science est l'optique,
Selon la perspective il règle sa critique;
Un autre a pour moteur la gravitation,
Par poids et par mesure, ou par attraction
Il juge;—un autre enfin est fort sur la bâtisse,
De ses goûts favoris ne craignez qu'il pâtisse!
Par sa bouche écoutez vibrer sa passion:
Du livre il parlera de la proportion,
De sa forme et de sa moulure,
Et ne riez par trop! . . . de son architecture!

Dès que du Kent et de ses gais vallons
Sur le quai sont débarqués les houblons,
Le Marchand vient au port guigner la marchandise;
Sa main habile à l'analyse
Dans un sac est fourrée—et vite un spécimen

toutes les fables écrites par cet auteur, à l'exception de celles par nous précédemment présentées aux lecteurs soit des *Beautés*, soit des *Rayons et Reflets*, en ayant soin d'indiquer la pagination de ces fables dans l'un ou dans l'autre ouvrage.—*Note du Traducteur.*

Est l'objet de son examen:
L'œil, l'odorat, le tact lui font voir sans méprise,
Que le houblon est à sa guise;
Et de suite il achète et fait affaire—Amen!

Furet, ce touche à tout, à l'esprit si caustique,
Furet était là par hasard;
Comme Iago, Furet sur le tiers et le quart
Qui mord et toujours mord, n'est rien s'il ne critique.
En ricanant aussi voilà Furet
Avec son œil retors, sa face de roquet,
Qui vous lâche au Marchand ce brûlant camouflet:
"Bien joué! compagnon! parole! je t'admire!
Dix tonnes de houblons sur un échantillon
Contenu dans la main, les achètes sans rire!
Mais c'est agir en papillon!
Tu mériterais, cher! que l'on te mit sous cloche;
N'entre-t-il pas dans ta caboche
Que parmi ces houblons dans les neuf autres sacs
On pourrait bien avoir fait de nombreux micmacs,
Qu'il s'y peut bien trouver du déchet d'aventure,
Et des vides comblés par mainte et mainte ordure?"

Le Marchand qui savait tout son Furet par cœur,
(Et qui, quoique Marchand, certes n'était pas bête)
Répondit: "Ce qu'ai fait, connaissant mon vendeur,
Je le ferais encor, car je le sais honnête.
A toi, Critique absurde et méchant chicaneur,
Qui te sers pour parler du jargon de la halle,
Je renvoie aujourd'hui la balle;
A toi malheureux ergoteur
Qui de critiquer dans ta rage
De dix volumes veut juger sur une page;
Dont le regard étonnamment profond
Bien mieux que Salomon des choses voit le fond;
A toi qui crois savoir dans ton outrecuidance
Arts et Métiers, Vocation, Science;
Et qui mesurant tout, oui tout d'après ton fiel,
N'es au total qu'un sot . . . universel!
Un radoteur, un fat dont l'immense sottise
A nouveau se déploie aux yeux du tiers, du quart
Autant de fois, à diverse reprise,
Que prends sous ton bonnet de discuter d'un art!"

FABLE II.

LE BOULE-DOGUE, LE MÂTIN HOLLANDAIS, ET LA CAILLE.

TOUS, ne sommes-nous pas d'une race divine,
Et qui plus est d'immortelle origine?
L'homme doit-il à l'homme être en aversion
Pour quelques cas légers de contradiction?
Adonnés, c'est fâcheux, à des péchés damnables,
Nous nous faisons à tous des tours pendables,
Et bien souventefois
Kentois, hélas! contre Kentois.
Des êtres tous sortis d'une flamme éthérée,
Devraient vivre toujours comme à l'âge de Rhée,
Quelque fut leur costume, et la localité
Où chacun d'eux fait voir son excentricité.
Dame Nature, c'est notoire,
Dans un Anglais pur sang qui trône dans sa gloire,
Est vive, honnête, brave, avenante parfois,
Chez le Français, chez le Gallois,
L'Irlandais, l'Ecossais, tous des peuples de choix.
Aux vents jetons-les donc nos préjugés d'Ilotes,
Et de l'humanité soyons les patriotes.
Vade retrò Tartuffes et bigots,
La Fable Messeigneurs vous déclare archi-sots!

Un Chien au nez camus d'assez ronde encolure,
D'une Anglaise le favori,
Et du nom de Van Trump, un matin d'aventure
Auprès d'Exeter Change, en cherchant un abri
Rencontra Dom Cæsar, chien de belle venue,
Et dont la dent semblait narguer la nue.
"Qui vient," dit Dom Cæsar, "qui vient troubler ma paix,
Ne se peut-il donc plus qu'un chien Anglais,
Ne puisse par hasard humer l'air et le frais
Sans que quelque vieux chien, enfant d'une autre plage
Ne vienne incessamment reluquer son visage?
Je voudrais que les chiens Espagnols, et Français,
Danois, Flamands, et Hollandais
Qui rabougrissent notre race,
Fussent forcés d'évacuer la place,

Sinon noyés, empoisonnés, pendus,
Plus vite que ça mordicus !
Car, dit Camden, les Chiens de la vieille Angleterre
Les Boules-Dogues sont ce qu'on trouve sur terre
De mieux parmi les Chieus ; il a raison par Dieu !
Et j'y mettrais ma patte au feu.
De nous tous le défant unique
C'est trop d'humanité, c'est trop d'urbanité,
Mais que voulez-vous dà ! le dis en vérité,
Toute chose en ce monde est sujette à critique,
Et chaque créature a sa fragilité !"

" Eh ! qui donc êtes-vous ?" sur son large derrière
Arrondissant sa quene altière,
Répondit le Van Trump, " Vous dont les passions
Flagornent à plaisir d'une voix mensongère
Le pays des partis et des divisions.
Il n'y a que chez nous, je le dis, en Europe,
Où petit à petit, sans bruit, se développe
L'opulence et la paix plus douces mille fois
Que tous les arts savants, que les bruyants exploits.
Vous enviez, le sais, dans vos pays de houilles
Nos marais, et le chant si gai de nos grenouilles !
Pour poètes avons, rivaux du rossignol
Des bardes distingués qui font du gé-ré-sol
Crânement, en dépit des X, et des Z doubles
Qui dans notre langage enfantent quelqnes troubles.
Si l'on parle de guerre,—il faut nous estimer,
Nous aimons mieux nous battre que fumer ;
Demandez-le plutôt anx braves de tout âge
Qui tous, à Fontenoy, si grand fut leur courage !
Sont, comprenez le bien, échappés au carnage.
Puis comme alliés, comme amis,
Nous sommes toujours dà ! sans crainte d'être occis,
Prêts à frapper les ennemis.
Pour porter du secours, même à longue distance,
Nous sommes renommés ; sûre est notre assistance,
Mais dà si vous blaguez, vous dirai serviteur !
N'allez pas vous frotter à nous,—sinon malheur ! "

" Vous avez tort tous deux, cet avis vous le baille,"
A travers ses barreanx leur dit certaine Caille :
" J'ai beaucoup voyagé, vu bien des horizons,
Et changé de climat quand changeaient les saisons.

L'humanité n'est pas si dépourvue
De bonté qu'on ne puisse en trouver sous la nue,
En France, moi j'ai vu de la sincérité;
Et de la complaisance, oui, c'est la vérité
En Allemagne;
En Hollande ai trouvé de l'esprit . . . par hasard;
Et de l'humilité dans la très fière Espagne;
Un vrai Turc à turban, je ne fais un canard,
Dont la vie, entre nous, était toute admirable,
Dont le cœur d'or était celui-là charitable!
En m'ouvrant ma prison m'a rendu ma gaîté—
Ici, vous le voyez, pays de liberté
Je suis hélas captive en une cage.
Comme une Reine en son veuvage,
J'ai vu l'Irlande en deuil de liberté,
Porter sa robe usée avec grand' dignité.
Son fifre sans un son, et sa harpe sans cordes,
Disaient assez l'effet de ses discordes.
Par terre sa lance gisait,
Et d'érudition son beau livre dormait.
Sa loyauté toujours sans tache,
Et l'hospitalité dont elle se panache,
Restaient muettes et sans voix,
Sous le poids des malheurs l'accablant à la fois.
Où vipère jamais n'osa lever la tête,
Corruption! vilaine trouble-fête,
Pourquoi te faufiler, répandre ton poison
Dans le sol où ne put germer la trahison?
Qui rendra la fraîcheur à ta verte guirlande
De ton front nnageux en effaçant le pli?
Qui te sauvera belle Irlande! . . .
Harrington et le ciel . . . c'est un fait accompli!"

FABLE III.

La Mode et la Nuit.

La Mode qui naquit nymphe assez effrontée
De la Reine de Cypre, et de Monsieur Protée,
Bariolée et de mille couleurs,
Se moule sur les temps, les climats et les mœurs,
Et du joujou d'hier en son apostasie,

Fait un monstre aujourd'hui selon sa fantaisie.
Du reste, femme en tout, elle ne sait jamais
Ce qu'elle veut ; n'ayant qu'un désir, être belle,
Elle change toujours, se met en nouveaux frais
Pour se faire adorer cette vieille immortelle.

Un certain jour qu'en un simple appareil
Sur son sofa moelleux la noble paresseuse
Nonchalamment maugréait au soleil,
Elle jeta ces mots à la nuit ténébreuse :
" Le soleil m'importune ! . . . A ma voix, Nuit, accours,
Toi qui fus pour la honte un paravent toujours,
De l'occident surgis de l'ambnscade,
Reine de la soirée, et de la mascarade ;
Sans toi les cartes ne vont pas,
Et la danse traînante en boitant fait ses pas.
Oui, si tu n'es là tout est gêne,
Les Belles et les Beaux n'ont que triste dégaîne,
Sur tous ces ennnyés en tête ayant martel
Viens, mets le masqne universel ;
Et déguisés par toi, tous dans un gai désordre
De la Nature intervertirons l'ordre."
La Mode a dit. D'un pas lent et majestueux
La Dame an manteau noir, envahissant les cieux
En fronçant le sourcil, d'un rire sardoniqne
Fit à ce bean discours cette simple repliqne :
" Cette Nature dont vous vous plaisez, cher cœur,
A mécaniser la grandeur,
Moi, pour la réparer, de Dien reçus naissance,
Pour contraster par ma paisible essence
Les tableanx éclairés par le brillant soleil.
Avec ma potion invitant au sommeil,
A l'art laborieux je rends l'omnipotence,
Et prépare sans bruit le règne du silence.
Mais toi j'ai mille raisons pour
Te maudire insensée ! en ton hnmeur légère,
Toi qui prétends porter mon sceptre, et faire
Des heures de la nuit le snpplément du jour.
De tes brillants flambeaux la lumière parjure
Est un ontrage à la Nature ;
M'accorde-t-on un endroit ténébreux,

Un seul, impénétrable anx regards curieux,
Là, de l'enfer soudain se déchaînent féroces
Les passions les plus atroces,
Et le meurtre, et le vol et la corruption,
Poussés par la misère ou par l'ambition.
Créature immortelle encor bien qu'éphémère,
Sur mon compte apprends à te taire;
De tes éloges point ne veux,
A ton amour préfère un sentiment hainenx,
Donc pour moraliser mon culte
Fais-moi dorénavant l'aumône d'nne insulte!"

FABLE IV.

Où est le Tisonnier.

Voir page 283 du 1er volume des "Beantés de la Poésie Anglaise."

FABLE V.

La Théière et la Brosse.

Aux criardes couleurs une vieille Théière,
Très à la mode, et le sachant,
Et sur laquelle l'art d'un ton assez tranchant
Et d'une main, entre nous, peu légère,
Avait d'affreux poissons buriné les émois,
Et des arbres bossus, et des bêtes fantasques,
Des tempêtes et des bourasques,
Le tout avec un goût . . . chinois,
Vu son ancienneté, c'était bieu légitime,
Etait teuue en grande estime.

Au sommet d'un buffet d'un travail merveilleux
Trônait cette Théière au regard orgueilleux,
Quand faisant honte à l'entourage,
Sur un marbre elle vit en son état crasseux
Une Brosse de bas étage,
Sans doute laissée en ce coin
Par un subalterne sans soin.
"Quel est donc l'insolent," exclama la Théière,
"Qui du lavoir ou bien du cabinet
Secret



Apporta là cette chose à tout faire,
Parmi nous autres gens, fine fleur de muguet?
Chose sans nom, retourne à l'écurie,
Va nettoyer l'égoût ou la buanderie,
Mais ne t'avise pas certe de m'approcher,
Loin de moi ton contact, loin de moi ton toucher.
Tournez de ce côté, chère sœur Cafetière
Votre long bec, voyez-vous la mégère
Qui paraît dédaigner mon indignation;
Regardez Sucrier d'argent, et vous Crémière
Si cette chose nous fait réparation?"
—"Troupeau de fats! le diable et son escorte"
A répondu la Brosse, "en enfer vous emporte!
Il faut être ignorant, et n'avoir pas de cœur,
Pour tout juger d'après l'extérieur.
Moi, que vous poursuivez de votre humeur chagrine,
Dans le travail j'ai pris tous mes dégrés,
On ne me vit jamais parmi les désœuvrés,
Je suis membre, on le sait, ce sont faits avérés,
Du collège de la cuisine.
Avec le *Mop*,[1] mon vieil ami,
Qui lui non plus, n'est endormi,
Je fais de la maison les nombreuses affaires,
Et je vaux plus que quatre ménagères.
Je déteste la saleté,
Et si je prends sur moi, las! la malpropreté
Des autres chaque jour, doit on me faire un crime
De ces vertus dont je suis la victime,
Le dis, sans me vanter, pour le salut de tous?
Et vous qui m'attaquez, Madame la Théière
Vous luisez au dehors, mais dedans vertueux!
Vous êtes de méfaits bien laide fourmilière;
Des monceaux de scandale ils vous sont dûs à vous
Qui faites jacasser les voix populacières
De ces péchés vivants qu'on nomme les commères.
C'est par vous que l'on sait que Monsieur le Curé
Dépense de façon, dit-on, peu légitime
Sa dîme,

---

[1] On donne le nom de Mop en Angleterre à un assemblage de morceaux de drap découpés en lanières, qui attaché à un manche à balai sert à nettoyer.

Et qu'on peut expliquer son regard empourpré;
C'est par vous que l'on sait que Miss Sainte-n'y-Touche
En petit comité, n'est pas du tout farouche,
Si bien qu'elle a donné le jour à deux jumeaux
Fort beaux;
C'est par vous que l'on sait que la fière Marie
Quoique grave à l'église, au jeu pourtant parie,
Et que son incarnat et sa belle fraîcheur
Tout ça lui vient . . . de chez le parfumeur;
Et qu'en un mot cette digne fillette
Est à la fois prude et coquette.
Oh! c'était le bon temps que le temps d'autrefois
Quand chaque vierge britannique
Acquerait sa rougeur pudique
Avec du bon rosbif, et de l'*ale* de choix;
Et ne rougissait pas, attendu qu'il faut vivre,
De manger à diner pour le moins une livre.
Telles étaient les mœurs du bon temps d'autrefois,
Alors qu' Elisabeth était sur le pavois!
Certe alors chaque Damoiselle
Devait son incarnat, ainsi que la gaîté
Qui débordait en elle,
A l'emploi de ses bras, à . . . *mon* activité.
Mais, maintenant, tout le plaisir consiste
Pour les filles de qualité
A faire . . . de l'inanité,
Et de hochets nombreux à voir grossir sa liste.
Et tant qu'un destin malheureux
Au monde qui n'en peut, enverra des Théières,
Les temps ne cesseront pas d'être désastreux,
Et des cancans toujours nous aurons les misères,
Jusqu'à ce que quelqu' inventeur,
Ou quelque philosophe ou médecin des âmes,
Trouve une Brosse propre à nettoyer le cœur
Des beaux Messieurs, . . . voire des Belles Dames!"

FABLE VI.

LE DUELLISTE.

"DONC! qu'est-ce que l'honneur?"—Dit Votre Seigneurie?
—Je demande humblement, Milord, sans raillerie,
Tout un jour pour répondre à cette question
A mon avis fort disputable,

Qui, comme la substance, est indéfinissable.
Ce que c'est que l'honneur? . . . c'est une légion
De lutins infernaux qui s'agrippent en somme
A l'homme;
L'honneur! . . c'est quelquefois dans l'orgie ou le jeu,
De profaner le jour de Dieu!
Ou de la passion sous l'honnête prétexte
Des saintes lois tourner et bafouer le texte.
Les dettes que le jeu, par la main d'un voleur,
Nous a fait contracter, c'est au nom de l'honneur
Qu'il nous faut les payer! Bref notre myopie
Dans un but égoïste, impie,
Nous fait souvent placer en assez mauvais lieu,
Ce point d'honneur dont nous faisons un Dieu.
Donc qui vondra devenir honorable
Fera mieux de scruter le fin fond de son cœur,
Afin d'en expulser le diable,
Et d'en nettoyer la noirceur,
Plutôt qu'avoir recours aux moyens de ma fable.

Un jour, Dieu seul sait quand, dans Ely, je le crois,
Ou bien, je ne saurais exactement le dire,
Dans un marais du Lincolnshire,
Tant il y a que ce fut autrefois,
Une Grenouille, une Souris, deux brutes,
Eurent entr'elles deux de bien longues disputes
Pour savoir qui resterait possesseur
D'une mare et d'un pâturage,
Qui tenaient fort au cœur
De ces amis du marécage.
"Madame! par mon noble sang!"
Dit à la Souris la Grenouille,
"Ma conscience, ici, je vous la dévérouille,
Or pour vous parler net et franc,
De mes prétentions je ne veux rien déduire
Je saurai maintenir mes droits, oyez mon dire!"
—"Vous en avez menti! cette mare là bas,"
Retorqua la Souris, "ne vous appartient pas;
Et quant au pâturage,
Pour se l'approprier il faudrait du courage,
Et dussiez-vous crever de rage,
Vous êtes Belle Dame en fait de lâcheté
Un héros à rebours, c'est notoriété!"



Entendre ainsi douter de sa Grenouillerie
Cela ne pouvait être, et passait raillerie,
Aussi sans trop ménager les gros mots,
A cette Souris la Grenouille
Offrit un cartel . . . aux roseaux,
Comme le seul moyen de finir cette brouille.
On convint de se battre à mort au point du jour,
Dès que le coq aurait lancé son chant d'amour.
Le lendemain vit donc d'une logomachie
Entre ces brutes naître une monomachie.
Je ne veux point vous dire ici de ces bretteurs
Le jeu discret d'abord, puis les bottes secrètes,
Qu'à l'envi l'un de l'autre en leurs grandes fureurs
Ils se poussèrent las ! ce n'étaient amusettes !
J'arrive au dénonement qui se fit sans émoi
Par un certain Vautour qui prit sur lui ma foi
Entre les deux d'éteindre la querelle,
Aussi bien que l'eut fait certe un homme de loi;
Et pour lui ce fut bagatelle,
Il décida ce point d'honneur
En dévorant plaignant et défendeur.

Ainsi souventefois, le dis, en Angleterre
(Nombre d'exemples en font foi)
Un démenti donné, l'on ne sait trop pourquoi
Sur la plus futile matière,
Le moindre petit altercat
Avec un spadassin, apprenti scélérat,
L'action de marcher, et par inadvertance,
Sur le pied d'un manant bretteur d'expérience,
Une dispute quoi !
Sur la politique ou la loi,
Enfin sur mille bagatelles
Sur le jeu, les chevaux, les jockeys ou les belles,
Seront la cause d'un cartel
Qui vous envoie en poste au séjour éternel;
Pendant que le diable en sa jole
Semblable à l'Epervier qui flaire au loin sa proie
Plane au-dessus des malheureux
Qu'en fin de compte, il emporte tous deux !

FABLE VII.

Le Hobereau et la Mandragore.

Voir page 331 des "Rayons et Reflets."

FABLE VIII.

La Robe de Brocart et le Chiffon de Toile.

Voir page 280 du 1er volume des "Beautés de la Poësie Anglaise."

FABLE IX.

Madame et la Pie.

Voir page 284 du 1er volume des "Beautés de la Poësie Anglaise."

FABLE X.

Le Nigaud et la Ruche d'Abeilles.

Nouveau fauché, le foin gisant tout à l'entour,
De son parfum rendait l'encens au Dieu du jour,
Qui, fougueux, traversant la porte orientale
Sur le monde épandait l'or, l'argent et l'opale.
Arraché par la Muse à son calme sommeil,
De la Nature un Barde admirant le réveil,
Vint du jardin, (c'était là son étude),
Mesurer de ses pieds la fraîche solitude.
L'ombrage vert s'élançant en arceaux,
Et créant de profonds et d'immenses berceaux,
La pelouse à côté du ruisseau qui serpente
Rasée à neuf, et d'autant plus charmante,
Les arbres, le foin et les fleurs
Récompense du lai de maints oiseaux chanteurs
Tous poëtes ailés, qui chantent sans salaire,
Bien qu'ayant leurs dégrés dans l'art heureux de plaire,
Du Barde ont attiré vite l'attention,
En peuplant tes déserts, Imagination !

"O Nature !" a-t-il dit, "qui sur cette pelouse
Sèmes ces diamants dont la terre est jalouse,

Nature! . . Muse du mauvis,
Et Mère des pensers, des chants les plus exquis,
Comme dans ta solicitude
Tu nous fais oublier chagrin, inquiétude!
Tu souris, mais non pour moi seul,
Sur le mont, sur le lac, le vallon, le tilleul,
Comme sait sonrire Clélie
Quand on fait son portrait, pour être plus jolie,
Devant Hayman, le peintre sans rival,
De ses beautés au vent mettant la panoplie
Pour le désespérer, et punir sa folie
De chercher même avec son pinceau magistral
A vouloir égaler jamais l'original!"

Il eut dit certes davantage,
Mais en scène voilà qu'advint un personnage,
Nigaud de sa nature, et Rustaud de son nom.
Le Barde reconnut l'imbécile en renom,
Et prudemment faisant retraite
Se blottit dans le coin d'une verte cachette,
Apte à continuer sous l'abri protecteur
Le rôle qu'il aimait, celui d'observateur.

Cependant ennuyé de bayer aux corneilles,
Et de ne trouver pas d'hommes à tourmenter,
Rustaud s'imagina de parler aux Abeilles
Et de ce ton cassant qui veut tout pédanter,
Ainsi de but en blanc sans façon et sans gêne,
S'adressa tout à coup de la Ruche à la Reine:

" Madame ne prenez ni vapeurs, ni terreurs,
Je m'en viens seulement nettoyer vos erreurs;
Et de mon amitié pour vous donner le gage
Vous mettre à même de faire meilleur ouvrage.
Et tout d'abord je vous dois un conseil:
Cessez, Madame, avec tant d'appareil
De porter du miel sur vos cuisses;
Porter de tels fardeaux dà! c'est bon pour des Suisses!
Mais employez, (c'est mieux, je le soutiens),
Le bon vieux Mans, le carrossier des Fées;
Car celui-là qui peut faire, avec quelques riens
Un char,—pourra fort bien pour porter vos trophées,
Improviser ainsi que les magiciens

Pour votre usage une charrette
Tout à la fois élégante et proprette.
A la charrette alors vous ferez atteler,
Disons en pourparler,
Environ quelque seize Abeilles,
Il ne faudra leur tirer les oreilles
Pour emmagasiner votre moisson de miel.
Je vous le dis ensuite, et c'est un fait réel,
Vous ne connaissez pas l'art de l'architecture,
Vous bâtissez très mal, je vous assure,
Je vous enseignerai par un moyen nouveau
A mieux vous servir du niveau.
Je suis quoique modeste, un vrai puits de science,
Je suis un érudit de grande expérience,
Si que, de chaque auteur je sais chaque dicton,
D'Archimède jusqu'à Whiston.
Bien que faire le miel soit votre lot, ma mie,
Vous avez besoin d'aide en l'art de la chimie;
Et bien que vous chantiez vos succès ta! ta! ta!
Vous n'êtes, croyez-moi, dans la *viâ rectâ!*
Volontiers je mettrai moi la main à la pâte,
De vous rectifier, Madame, tant j'ai hâte!
A propos l'on m'a dit, ne sais d'où ce bruit part,
Que vous vous prépariez à soutenir la guerre;
J'aimerais avec vous d'honneur y prendre part;
Mais bien que l'ennemi soit débarqué naguère,
C'est mal de dépenser tout autant qu'un milliard
Pour une permanente armée.
Si des lois contre moi baillonnez la rigueur,
A vos pieds, Majesté, je mets ma renommée,
Et j'écris un pamphlet tout en votre faveur.
Si je jette un coup d'œil sur votre politique,
De personne ne dis du mal,
Mais je n'aime, entre nous, votre conseil aulique,
Il est vraiment trop peu national.
Il y a, je le crois, aussi certaine Abeille
Qui sur pattes se hausse, et passe pour aiglon,
Et qui n'est rien moins qu'un frelon,
Qui vit sur vous, et ce n'est pas merveille!
Je ne nomme personne, et ne fais de caquet
N'aime pas attiser les flammes,
Non plus faire des épigrammes,

Mais il y a, chacun le sait,
Dans votre vilain ministère
Un tas de chenapans qui feraient bon effet
Mais seulement à leur place . . . au gibet!
Et ce serait exemple salutaire;
Car voyez-vous, pour un peu d'or
Entourant leurs secrets de crêpes,
Ils complottent avec les guêpes!
Malgré tout, cependant, vous serez grande encor,
Et vos sujets seront heureux et libres,
Si de l'honneur en vous sentant vibrer les fibres,
Vous me remettez, Majesté!
Sur l'affaire en entier complète autorité!"

Ainsi comme les eaux de l'océan immense,
Sa langue eut clapoté sans nulle intermittence,
Si la Reine n'eut cru de ce lourd paltoquet
Devoir ainsi rabattre le caquet:

"Impertinent brouillon, sans esprit, sans vergogne,
Qui de tout colporter fais la sale besogne,
Outre pleine de vanité
De laquelle il ne sort jamais qu'inanité!
Pour servir de jouet à la cour, à la ville,
Rebut du genre humain, admirable imbécile!
Ne dois-tu donc savoir, en vérité,
Que dans ce beau pays où vit la liberté
La guerre est faite
Ou par Eléonore, ou bien de par Suzette!
Et que Jobson . . . l'universel
Espèce de Cadet Roussel
N'est rien moins qu'un Machiavel!
Qu'en un mot Albion a de bons diplomates
En un besoin pressant autant que de tomates!
Après cela tout simplement
Dis à Hardwick qu'il n'a de jugement!
Enseigne à la justice à tenir sa balance,
Et puis dis à Murray comme une remontrance,
Que de feu Démosthène il n'a pas l'éloquence!
Dis à Vane qu'il n'est connu par sa bonté,
Et qu'il manque de goût, même d'humanité!
Pelham est, on le sait, l'émule de Mécène,
Dis qu'est fausse sa mise en scène,

Et puis après, Hector verbeux,
Aux Abeilles viens donc souffler tes propos creux!"

Et ce disant, la Reine des Abeilles
Dévérouilla la ruche, et de ses ateliers
Lui lâcha subito tout autour des oreilles
Dix mille de ses grenadiers.
Et de l'impertinent auteur de la harangue
L'essaim piqua très crânement la langue.

"Juste, bien que sévère est votre triste sort,"
Dit le Barde sortant de sa verte retraite,
"Vous qui pensez, parlez, vivez toujours à tort . . .
Pauvret jamais vous ne ferez recette!
S'immiscer à tort à travers
Dans la chose d'autrui, c'est stupide et pervers!"

FABLE XI.

Le Bourgeois et le Lion Rouge de Brentford.

Oui,—j'aime mes amis;—mais j'aime aussi mes aises,
Je reclame le droit—de manger seul mes fraises,
Si cela me convient. Bref, oui dà, quelque goût
Qu'on ait pour tout le monde,—il existe après tout
Des moments où chacun, dans la béatitude,
Aime à se goberger, humer la solitude!
A la porte de Londre, est, comprenez cela,
Ma maison de campagne,—ou plutôt ma Villa;
Chacun de mes amis en paraît idolâtre,
Si, que ça se remplit plus vite qu'un théâtre,
Sitôt que le dimanche arrêtant les travaux,
A dit à tous: "Ce jour est le jour du repos!"
Mais le repos, vous engage à le croire,
Il n'est pas fait pour moi;—voilà ma triste histoire.
Vite un parent par ci, vite un ami par là
Suivi l'un d'un cousin, l'autre d'un falbala
M'arrivent tour-à-tour; ça se meut par douzaines
Et quelquefois las! par vingtaines!
En vain tout le long du chemin
Les hôteliers, le bonnet à la main,
Ayant houblons dorés, ou Bacchus pour enseigne,
Ou bien encor l'arbre porte-châtaigne,

Invitent tons ces voyageurs
A s'arrêter chez eux les traitant de seigneurs;
A tous leurs beaux discours chacun d'eux dit: "Bernique!"
Préférant, malgré moi, me donner sa pratique.
Comment! . . . chaque bipède impertinent ou sot
En me donnant du Jean et voire du Christophe,
Me croira d'assez bonne étoffe
Pour me faire payer après tont son écot,
Et viendra butiner et mou temps et ma table! . .
Non pas! . . uon pas vraiment! . . mais passons à ma fable!

Nous sommes à ce jour qui suit le vendredi,
Il a fait atteler sa pauvre poulinière,
Le Bourgeois! et s'en va de ce pas, hors barrière
Pour célébrer Saint Samedi.
Femme, fille et roquet, entassés comme au bagne,
Vont s'installer à leur campagne,
Afin de recevoir demain leur parenté,
Aussi tous leurs amis d'été.
Pour gagner Twickenham (l'essien, par parenthèse,
Depuis un trop loug-temps las! étant veuf de graisse),
Conrt en grognant comme atteint de malaise;
La famille espérait pourtant passer un jour
Dans cet agréable séjour;
Mais tous avaient compté sans Brentford d'aventure,
Sans Brentford et sans son Lion,
Qui lui, fidèle à sa uature,
(Le Lion par vocation
Est, c'est su, généreux, sans osteutation),
Pris tont à coup de belle passiou
Quoiqu'il fut peint sur un enseigne,
Et pour dire le vrai, sans grand' prétention,
Et sans que dans ses crins souvent passât le peigne,
Rugit, mugit, rugit encor
De sa griffe et laissant tomber son sceptre d'or:
"Sot! triple sot! Bourgeois stupide que vous êtes!"
Lui dit la Majesté des bêtes,
"Ennemi de vous-même et des vôtres, morbleu!
Pour des aventuriers vous vous hissez en Dieu,
Vous gavez de gâteaux ceux dont l'unique étude
Est de vous dévorer, j'en ai la certitude,
Ne soyez pas si bête,—entrez au cabaret,
Ma Majesté vous le conseille,

Dame Prudence aussi vous le dit à l'oreille,
Et vous trouverez là, vrai, tout ce qui vous plaît;
Pour votre pauvre poulinière
La ration d'avoine,—et puis un petit verre
Pour votre Dame; et puis pour vous
Vous pourrez avoir, entre nous,
Un verre de porter;—le roquet, votre fille,
Trouveront des gâteaux ou quelqu'autre broutille;
Et puis après cela, retournez vous coucher,
Croyez-moi, chez vous, à la ville,
Mieux vaut cela que de vous laisser raccrocher
Des pique-assiettes par la file.
Puis allez acheter le nouveau Panthéon
De l'ami Newbury,—vous y verrez l'histoire
De ce malheureux Actéon
Par Diane rendu cornu, c'est bien notoire,
Et puis dévoré par ses chiens,
Comme vous l'êtes, vous, aussi par vos chrétiens;
Pour votre femme, si mes bons avis sont mornes,
Garez-vous d'Actéon,—garez-vous de ses cornes!"

"Sire," dit le Bourgeois se caressant le front,
Tout en faisant salut profond,
"Votre gravité, votre grâce,
Feraient honneur du Lord Maire à la masse.
Ce bon avis je le reçois comme un joyau,
Un p'tit verre garçon! . . apportez un gâteau!
Et de la bierre aussi—brune autant que mousseuse!"
"On y va m'sieur! . . . Voici la liqueur généreuse!"
Le Bourgeois but rasade, et rasade fameuse,
Et puis riant à flots
Il salua le Roi des bêtes,
Et l'apostropha de ces mots
Civils, autant qu'honnêtes:
"Messire," lui dit-il, "pour votre bon avis
Je vous dois de la gratitude,
Et d'être ingrat, je n'ai pas l'habitude.
De la Tour, voyez-vous, je connais Jack Ellis,
Et voici quelle est mon idée:
Vous êtes exposé de nuit comme de jour
A la brume, au brouillard, au soleil, à l'ondée,
Or mon ami Jack de la Tour
Qui n'est pas du tout un pygmée,

Peut vous faire obtenir bientôt la renommée,
En montrant votre Altesse à la ville, à la cour;
Que si vous préférez rester l'année entière
A Brentford appelant les amis à la bierre,
Comme peintre très distingué
Jack Ellis enverra vite passer le gué
Un des siens vous brosser par devant par derrière
Votre magnifique erinière."
Sur ce, Sa Majesté Lion
Remercia le Bourgeois de son offre,
Disant qu'ayant amplement dans son coffre
Les germes de l'ambition,
A la Tour, un jour, si la place était vacante,
Il en aurait certes l'âme contente,
Et ne serait contraire à la promotion.
Le Bourgeois s'en fut donc vers Londres faisant route,
Fort gaiement se concher,
S'inquiétant fort peu de la course au clocher
Que ses amis, ses visiteurs sans doute,
Feraient le lendemain ne pouvant l'aboucher,
Et se trouvant tous en déronte
Faute de savoir où nicher.
Notre Bourgeois ne dois pas le cacher,
Jusqu'à ce jour n'est pas encore en banqueroute.

FABLE XII.

LE HÉRAUT D'ARMES ET LE PAYSAN.

"Nobilitas sola est atque unica virtus."—*Juvenal.*

OUI dà! je suis d'accord avec feu Juvénal,
La vertu! voilà ma noblesse!
Elle a suffisamment d'attraits, je le confesse
Pour se passer d'armorial.
Honestus ne connaît pas les bizarreries
Que l'on lit dans les armoiries,
Les Lambrequins d'Azur,—les Gueules à la Croix,
Les Griffons, les Lions, Levrettes et Chamois,
Pourtant il fait parler les fastes de l'histoire
Par telles actions qu'au temple de la gloire
La vertu sait bien buriner,
Mais qu'un Héraut jamais ne saurait blasonner.

Des armes de quartier par trop écartelées
Où de l'Azur, de l'Or pleuvent les giboulées,
Rendent trois fois plns sot celui qni n'est qu'un sot,
Si ces armes, d'un sot par malheur sont le lot.
Doublement nn poltron mérite persifflage,
S'il a sur son cimier l'emblème dn courage.
Comme les choses vont, c'est parfois curienx!
Si qu'on peut voir denx Coursiers fabulenx
Par un emploi las! bien profane
N'être que les snpports d'un âne!
Tandis qu'une devise ayant moralité
Et moralité la plus belle,
Devient dérision, libelle,
Pour un joueur on bien nn bouffon éhonté.

Un Rustand, mais honnête, ayant journée entière
Travaillé crânement pour son maître et seigneur,
Rentra chez lui le soir, contentement au cœur,
Pour labourer petit lopin de terre
Tonchant à sa cabane, et faisant son bonheur.
C'est qne dans ce jardin, si petit dans sa sphère,
Notre Rustaud aimait à retrouver
Le jardin potager de son propriétaire;
Car il y savait cultiver
Des herbes ponr nourrir, d'antres pour préserver
Des mnltiples bobos qu'engendre la misère.
Dans ce jardin, son petit univers,
Se voyait tont d'abord la sange,
Qni, comme on sait, guérit des manx divers
Qne Dame Humanité nous jauge.
La marjolaine aussi plante gentille à voir,
Le thym de l'abeille l'espoir,
La menthe et le pouliot, le baume et la mélisse,
Et la ronge carotte, anssi le blanc navet,
Et le poireau dn Gallois le délice,
En nn mot chaqne objet
Ayant pour but l'ntile et l'agréable,
La santé du corps ou la table.
Comme tont absorbé le Rustre analysait
De son petit terrain les innombrables charmes,
Vint à passer un Hérant d'armes,
Homme sur le blason qui très long en savait,
Et qui du Paysan en devinant l'églogue
Soliloqua ce monologue:

"Quelle différence! Grands Dieux!
Nature place entre les hommes?
Par des hauts faits d'honneur les uns jusques aux cieux
S'en vont porter leurs fronts les nobles gentilshommes!
Les autres ainsi que ce gueux
Végètent sur le sol, et farfouillent la terre
Dans la crasse et dans la misère,
Et sans lignée aucune hélas! les malheureux!
Salut Blason! savoir mystérieux,
Seul protecteur éclairé du mérite,
Si tu n'existais pas, tout au même niveau
Serait l'humanité . . que deviendrait le Beau?
Il tomberait, c'est bien sûr en faillite!
Le Blason! . . Mais des Dieux c'est le flambeau!"

"Je ne m'abuse pas, vous plaisantez Messire,"
Dit notre Rustre, (il bêchait en parlant),
"Ce que bavardez là, c'est histoire de rire,
Dans la blague c'est pour montrer votre talent;
Puis qu'en l'art du blason vous êtes passé maître,
Seriez-vous assez bon pour me faire connaître
Du père Adam quel était le cimier?
Etait-ce une Colombe, ou bien un Epervier?
Lorsqu'au sortir d'un gentil rêve,
A ses côtés il trouva Madame Eve,
Dites-moi son blason
Fut-il écartelé sitôt la livraison?
Avait-il des supports de l'amour dans la fièvre,
Quand il l'embrassa sur la lèvre?
Etait-ce, dites-moi, c'est utile à savoir,
Du côté dextre, ou du côté sénestre
Qu'il embrassât sa femme au gré de son vouloir?
Portait-il un ordre en sautoir
Adam, quand il vivait au Paradis terrestre?
L'âme de sa devise était-elle en anglais,
En grec, latin, gallois ou bien en vieux français?
Adam enfin, un animal pédestre
N'était-il pas, de par ma foi
Noble . . . tout comme moi?
La vertu, je le sais, facilement s'incruste,
Sur le champ d'azur d'un Blason,
Une médaille même fruste
Peut indiquer l'honneur d'une ancienne maison,

Et les réalités mises en évidence
Sur le manteau de l'apparence
Peuvent briller et fleurir quelquefois;
Mais par eux seuls ces mots de choix
Or, Azur, et Faces et Gueules,
Sont des zéros, sont moins que des éteules.
Des crimes et du mal sois innocent toujours,
Sois plein d'honnêteté dans les plus mauvais jours,
De Dieu voilà la loi suprême.
Sur mon visage est la santé,
Dans le fond de mon cœur est la tranquillité,
Mon Créateur je le respecte et l'aime!
De mon très humble monument
Voilà quelles sont les assises,
Après cela, je regarde vraiment
Comme monstrueuses sottises
Les stupides prétentions
Et mêmement les divagations
D'un Héraut, d'un Roi d'armes
Quelque soit sa noblesse et ses multiples charmes;
Et quant à son orgueil
Ah! pour cela, je m'en bats l'œil!"

FABLE XIII.

LE COQ ET LE TAUREAU.

OUI certes, nous primons dans les arts, à la guerre,
En érudition,—et le sexe insulaire
Ne le cède à pas un. Nous dominons sur mer,
Toutes les nations nous admirent, c'est clair!
La liberté chez nous a pris son domicile!
Qui l'oserait nier serait un imbécile!
Un Anglais, ça se sait, vaut plus que dix Français,
C'est une vérité, je ne blague jamais;
Et pour la démontrer du blanc de mon épée
De mes contradicteurs ferais franche lipée.
Pourtant, (bien qu'il y ait peut-être vanité
Dans ce désir), en fait d'humanité
J'en voudrais un peu plus, soit dit en aparté!
Mais il me faut cesser la raillerie,
Peut-être ai-je poussé trop loin la hâblerie,

Je laisse donc au Coq aussi bien qu'au Taureau
Le soin de présenter au public mon tableau.

Un fier Taureau qui, depuis son jeune âge,
Avait soumis à son servage
Des vaches par milliers ; père de maints troupeaux
De veaux,
Que chaque printemps voyait naître,
Pour le profit de Mons Grosjean son maître,
Devenu vieux, tel qu'ermite au désert,
De lui-même se mit au vert,
Et chercha la béatitude
Loin des plaisirs du monde, et dans la solitude.
Les vaches cependant dirent dans leur caquet
Qu'en amour le taureau n'avait plus de toupet,
Puis allèrent conter leur peine
En gémissant au maître du domaine.
" En est-ce venu là ?" . . dit Grosjean, le rustaud,
" Ce que vous me narrez, si c'est bien de l'histoire,
Tant pis, ma foi, pour le maraud,
Tout justement demain est jour de foire,
Nous lui ferons donner l'assaut !"
Puis il dit au Taureau : " Mon vieux ! bonne nouvelle !
Les chiens demain matin te broieront la cervelle ! "
Ce qui fut dit, fut fait. Mais certes point ne veux
Dire un mot, un seul mot de ce supplice affreux
Qui devrait être en horreur à la terre.
Toutefois le Taureau revint victorieux.
Tenez, il se lamente en un silence austère !

Un Coq,—un vétéran, brave et majestueux,
Un serviteur et loyal et fidèle,
Et qui depuis long-temps servait aux mêmes lieux
Et d'horloge et de sentinelle ;
Dont le coricoco vaillant, des plus oseurs,
Mettait lutins en fuite—aussi bien que voleurs,
Et qui dans sa verte jeunesse
Par son agilité, par sa rare prestesse
Avait su, déplorant le sort des poulets gras,
A Noël esquiver billot et coutelas,
A l'instant revenait portant noble blessure,
Souffrant, mais triomphant, de l'un de ces combats
Dont le profit, c'est chose sûre,
Est pour les généraux, et non pour les soldats.

Sur le bord d'un ruisseau qn'ombrageait nn grand arbre,
Chanteclair entendit, (son cœnr n'était de marbre),
De son frère en malheur les sourds gémissements,
Et faisant fi de sa propre souffrance,
Dans l'air il jeta d'importance
Par trois fois, trois hourras dans ses plus fiers accents.
" Relève-toi, voisin, de ta sombre attitnde,"
Dit-il, " et ne fais cas de Grosjean, un manant ;
De l'homme ne sais-tu quelle est l'ingratitude ?
Méprisons tons les deux ce monstre raisonnant
De nos ergots et de nos cornes,
Et ne nons laissons pas aller aux humeurs mornes.
Il me semble, voisin, à chaque aube du jour,
Lorsque j'adresse au ciel le cri de mon amour
Qn'une voix me répond reconfortant mon âme
Que tout ira bien mienx dans peu,
Selon l'ordre de Dien :
Que l'homme en s'écartant dn céleste programme
A lui tracé par notre Créateur,
Forfait sur cette terre à son futur bonheur ;
Et qu'en nous refusant à tous miséricorde,
Il outrage la loi d'amour et de concorde
Que le bon Dieu créa pour tous.
Au jour dn jugement, ne fant être prophète,
Ponr prévoir que l'homme à genoux
Enviera le sort de la bête
Dont il fut le fléan, qn'il abîme de coups ! "

FABLE XIV.

Le Serpent, l'Oie et le Rossignol.

Humblement adressée aux Siffleurs des deux Chambres.

Lorsque la vérité lui sert de gouvernail,
Qu'avec justice il blâme on bien lone un travail,
J'honore le Critique et respecte sa verge,
Et pour lui brûlerais très volontiers mon cierge ;
Mais lorsqne le Critiqne est envieux, hargneux,
Qn'enflammé de dépit, mirmidon orgueillenx,
Il amasse à grands flots les venins de sa bile,
A l'auteur qui n'en peut pour donner une pile,

Cet homme et son espèce ont mes mépris tous deux,
Des Critiques pareils, ce sont d'infâmes gneux !

Comme en se dandinant une Oie
Vers un taillis voisin un jour se frayait voie,
Elle arriva, clopin-clopant
A trébucher sur un Serpent,
Et prit occasion sans pudeur ni vergogne,
De l'accuser de plagiat.
"C'est moi," fit-elle, "qui me donnai pour besogne
De siffler certe avec éclat
Le bruyant Rossignol, et des bois l'Alouette
Qui si stupidement caquette;
Moi qui, sublime, en gros comme en détail,
Me baisse cependant pour entrer au portail
Qui conduit à mon temple;
Moi qui, toujours, partout, ai su servir d'exemple,
Et la première ai fait jabot,
De mon mépris pour le nou comme il faut!
Tandis que toi, contrefaiseur indigne
De ma méthode, en ton humeur maligne,
Oses sans te ranger sous mon noble étendard
Chercher à siffloter, contrefaire mon art!"

Le Serpent furieux répondit: "Sachez Dame
Que u'ai pour mon talent pas besoin de reclame;
Car je date d'Adam, et c'est moi, je le dis,
Certain jour qui lui fit fermer le Paradis.
Siffler! ne le dis pour la rime,
Est l'art, on le sait, où je prime,
Et j'irais imiter—être contrefaiseur! . .
Si tout autre que vous m'eût chanté cette gamme,
J'eusse dû le punir, mais vous ma pauvre Dame,
Vous! . . vous êtes une Oie.—Ainsi donc serviteur!"

"Vous qui vous chamaillez, trêve à votre folie,"
Dit en les entendant, soudain le Rossignol,
"Puisque dans la nature, il n'est, point ne l'oublie,
Pas d'autres animaux sifflant sur notre sol,
Vous devriez tous deux comme sœur, comme frère,
Vous estimer, plutôt que vous mettre en colère!
Car souvenez-vous en, vous qui possédez l'art
D'engueuler le prochain, et le tiers et le quart,
Vous êtes tout au plus maîtres en l'art de braire,

Toi Serpent, mon très cher, tu n'es qu'une Oie austère,
Et toi qui va clopin-clopant
Patauger dans la boue, en humer les écumes,
Tu n'es rien qu'un Serpent
A plumes!"

FABLE XV.

Madelon et l'Etagère.

Le sourcil renfrogné, la joue à la tempête,
Le bonnet de travers applati sur la tête,
La belle Madelon un jour
Nettoyait chaque chaise en en faisant le tour,
Sans la moindre chanson, le moindre monologue,
Signe que Madelon était d'humeur de dogue:
Elle épousssetait tout pourtant,
Mais d'une façon terre à terre,
Ne paraissant avoir d'autre soin plus constant
Que de déplacer la poussière.
Tout à coup cependant comme elle travaillait,
Elle apperçoit . . . ce qu'on appelle en Angleterre
Un "*Dumb Waiter*" (garçon muet),
Ce que nous appelons en France une Etagère.
Apostrophant ce meuble alors d'un air narquois
De tout l'aigrelet de sa voix:
"Meuble stupide, aussi des plus vulgaires,
Avec tes bruns plateaux pour les plats et les verres,
Cage qui fait la roue, et tourne à volonté
Pour remplacer par ta célérité
De nous, honnêtes gens, la nombreuse cohorte;
Et qui, de par ton jeu, nous fait mettre à la porte;
Vilain *garçon muet*, détestable instrument
Dont la mission est de nous faire indûment
Quitter la place ainsi que font les demoiselles
Lorsque dans un baptême on dit les bagatelles;
De not' maître quoique tu sois le favori
J' vas t'en donner un de charivari!
Et te faire grincer ma foi sur tes roulettes
Comme une gironette aux vents contant sornettes."
Et ce disant la Madelon
Etrilla rudement chaque pauvre échelon,

Et fit craquer le meuble en lui donnant sa danse.
Le muet révolté rompit lors le silence :
"Péronnelle!" dit-il, "manœuvre de balais,
Incessant moulin à caquets,
Dont la langue effrontée en injures fourmille,
Et qui n'es après tout qu'une sale chenille,
Monseigneur, dès qne je parais
Il est vrai te relègue avec tous les laquais,
Et lors tu peux jaboter dans ta sphère;
S'il n'en était ainsi, bientôt la rue entière
Retentirait de tes cancans;
De chaque mot, dit à la table,
Tu ferais de si longs rubans
Dans ton humeur impitoyable,
Que mon maître et les siens dans peu seraient la fable
Et du savetier,
Du cabaretier,
Et de l'épicier
Et du quartier, en son entier.
Chaque fois que je sers mon maître
Il peut, sans craindre à ses côtés un traître
Laisser en toute sûreté
De son esprit plaisant ouverte la fenêtre;
Mais toi lorsqu'on te voit paraître
On ne doit dire, en vérité,
De tes méchants propos pour n'augmenter les masses,
Ou que le *Benedicite*
Ou mieux encore que les Grâces!"

FABLE XVI.

La Perruque à Bourse et la Pipe.

Une Perruque à bourse à l'air provocateur,
Par un barbier avec soin attifée,
Poudrée à blanc, lançant des parfums par bouffée,
Dans le saint des saints d'un viveur,
Dans son cabinet de toilette,
Se trouva suspendue un jour.
Lorsqu'en jetant son regard alentour,
Elle vit sur une tablette

Une noire Pipe à fumer,
Dont les vapeurs, je vous le dis, en confidence,
De rose ne sentaient aucunement l'essence,
Mais bien un de ces goûts qni vous font blasphémer.
La Perruqne eut bientôt cette odeur à la tête ;
Or elle avait la tête assez près dn bonnet,
Si, qu'à la Pipe malhonnête,
Elle riva son clou par ce vif camouflet :
"Vilain morceau mal cnit de la plus vile bone,
Qui de l'homme abrutit et boursonffle la joue,
Que viens-tu faire ici dans ce séjour de paix
Où monstre tel que toi certes n'entra jamais ?
Vade retrò—ton haleine est funeste,
Et ton contact hideux me donnerait la peste.
O barbares Anglais ! ô vilains Hollandais !
Qui vivez de la Pipe ! oh ! combien je vous hais !
Je vais m'évanouir . . . A moi Nanon ! Snzette !
Au secours ! au seconrs ! ouvrez l'espagnolette
On je meurs . . . on plutôt appelez un valet
Et qu'il emporte an loin ce dégoûtant objet.
Qui t'as fumé ? Dis ! Pipe abominable !
Ou c'est l'Epidémie, on plutôt c'est le Diable !
Oh ! quel tohubohu ! qnel laid fouillis d'odeurs !
Ça résume en soi seul toutes les puanteurs ! . .
Suzette ! à ma rescousse on vais avoir la grippe !"
A ce débordement, la Pipe
(Car c'était nne Pipe ayant ma foi grand cœur,
Et qui ne laissait pas marcher sur son honneur,
Ni baver sur sa renommée,)
An milieu de flots de fnmée
Comme l'oracle des anciens,
Ainsi de la Perruque annihila les riens :
"Eh ! de qnoi s'agit-il Madame la Vantarde ?
Et pimpante et fantasqne, et française et poissarde ?
Votre langage outrecuidant,
Et qui voudrait être mordant,
Au nez fait monter la montarde.
Nos Anglais certes valaient mieux
Avant de vous donner la vogue,
Quand ils se contentaient de leurs propres chevenx,
Dédaignant de porter vos crinières de dogue !
Sachez-le bien, de cheveux vil amas !
Que tous les gens sensés de vous font pen de cas.

Moi, je suis une Pipe Anglaise
D'un matelot anglais l'amour, ne vous déplaise,
C'est par moi, c'est par mon secours,
Par l'influence que j'exerce,
Qu'il vient, et cela tous les jours,
En aide à l'Angleterre, en aide à son commerce.
Que je sois ivre, ou sois à jeun
Je suis honnête fille, et mon acre parfum
Vaut mieux, le dis sans haine,
Que votre odeur malsaine.
Je sais que gens de votre bord
M'accusent de puer triple nom d'un sabord!
En disant que je suis déguenillée,
Parce que, comme vous, ne suis pas habillée;
Vos mépris je les bois, car, me venant de vous,
Ce sont éloges vertuchoux!
La vertu, ça se sait, est toujours peu vêtue,
Le vice est, au contraire, en très grande tenue;
La Nature proscrit l'abus, c'est vérité,
Et sa grande toilette est . . . la simplicité!"

FABLE XVII.

LE BONHOMME PRUDENCE ET LA GÉNÉROSITÉ.

A FORCE d'industrie et d'art,
Et de soins journaliers, le Bonhomme Prudence
Avait su devenir ce qu'on nomme un richard,
Si bien que l'Avarice à l'avide regard
Eut envié son opulence.
De dix mille brebis se composait son parc,
Ses coffres regorgeaient d'or, et du meilleur marc,
Des terres à l'entour il avait les plus belles,
Et ses greniers étaient pleins jusques aux poutrelles.
Si vaste était son gain, et si grand son bonheur,
Bref, que c'était presqu'un malheur;
Car je le dis sans métaphore,
Les biens mêmes ont leur pléthore.
Près de lui demeurait une jeune Beauté
Aimable fille, aussi belle que bonne,
Toujours prompte à donner la charmante mignonne!
Son nom était: la Générosité.

Elle faisait, mais sans blesser personne,
A tout le monde charité;
Le pélerin pouvait en sûreté
S'abriter sous son toit; des affamés la troupe
A son logis trouvait la soupe;
La maladie avait là toujours un crédit,
Et le malheur y trouvait un bon lit.
A chaque instant d'une main magnifique
Elle épandait ses dons sur tous, dit la chronique;
Ses bienfaits si nombreux
Dans le pays long-temps vibrèrent fabuleux.
Cependant à la fin la pâle pénurie
Saisit la demoiselle en délit . . . d'incurie;
La Fortune s'enfuit, la Ruine s'en vint,
Si que, sans un ami, comme feu Charles Quint,
Quand un beau jour il prit le goût du cloître,
Sans un seul sou vaillant, elle se vit décroître,
Et tomba, comme on dit, le mot n'est pas fort beau,
Du bout de son rouleau,
Et d'épine en épine,
Dans la plus affreuse débine!
Contr'elle alors chacun récrimina,
Et chacun lui jeta la pierre,
Car, voyez-vous bien, le vulgaire
Contre les déconfits vite lance un Etna
Et d'injures et de sottises;
Ces déconfits alors en voient de grises!
La pauvre Générosité
Pleura fort, et porta le deuil de sa bonté,
Quand en oyant ses cris, le Bonhomme Prudence
De la consoler prit la chance.
"Ma chère," lui dit-il "dans les nœuds de l'hymen
A ma main si voulez bien unir votre main,
Vous aurez des trésors, je serai dans l'ivresse,
Et je n'aurai plus, las! l'ennui de la richesse!
Quoique je retiendrai quelque peu votre cœur,
Vous pourrez cependant soulager le malheur!"
Les noces eurent lieu. Ce fut de main de maître,
Le pudding fut très bon, excellent fut le prêtre.
La nouvelle épousée après trois fois trois mois
Fit don au Bonhomme Prudence
D'une petite fille, au très gentil minois,
Qui par lui fut reçue avec grand' bienveillance;

On la baptisa, de par Dieu !
De ce doux nom : Economie ;
Et puis sur l'air : "Rassurez-vous ma mie,"
On la nomma comme à l'Académie
Maîtresse du juste milieu.
Et maintenant, de fait quoique restreinte,
En ses épanchements, la Générosité
Exempte de soucis, aussi n'a plus la crainte
De sottement mourir d'un excès de bonté.
Economie est mère d'Abondance,
Elle sait cette vérité ;
Et ne voudrait dans aucun cas, je pense,
Se séparer du Bonhomme Prudence !

FABLE XVIII.

Le Cochon.

Dans chaque siècle et chaque état,
Du préjugé chaque homme est l'insensé soldat ;
Mais si par A plus B une chose s'éclaire,
A ses yeux, malgré lui, si jaillit la lumière,
Il lui faut pourtant bien de son faux jugement
Faire son deuil, assurément.

Un jour certain Baron de frou-frou fort avide,
Bâtit dans sa maison un théâtre splendide,
Et puis il invita des beaux esprits la fleur,
Massey, Shuter et Skeggs, et maint et maint farceur.
De cette foule sans pareille,
Ça va sans dire, on attendait merveille ;
Mais surtout d'un quidam qui, lui, se faisait fort
De tenir en réserve un tour très excentrique
Inédit, tout nouveau, sur lequel la chronique
Avançait des propos à réveiller un mort.
Ce bruit, de porte en porte, à chaque domicile
Fut toujours grossissant asticoter la ville,
Si que de ce Baron, la maison par le fait
Etait bondée ainsi qu'un vaste champ de foire.
Quand advint le quidam, si grand fut son effet,
Qu'un silence de plomb baillonna l'auditoire.

C'est que notre quidam entrait,
Et sans souffleur et sans parade :
Et que sans s'adresser même à la cantonnade,
Mais pour ainsi dire d'un jet,
Légèrement tournant la uuque,
Et se dissimulant derrièŕe sa perruque,
Sans affectatiou en scèue il se mettait.
Soudain il contrefit uu cochon, je vous jure,
Si bien, avec tant d'art, ou plutôt de nature,
Qu'à ses voisins chaque voisin disait :
" Pour produire un cri si parfait
Cet homme doit avoir, à nos yeux invisible,
(Car il u'est pas un cornichon),
Quelque lutin grognant qu'il sait reudre irascible,
Ou bien lui-même est un cochon."
Du cochon supposé chacun se mit en quête,
L'animal fit uéant à la requête,
Car sou cri se trouvait du quidam en la tête.
Alors ou applaudit, bravo ! bravi ! quel chic !
Merveilleux ! bis ! eucor ! hurlait le bon public,
Et le parterre, aussi les loges,
Riaieut à tour de reins, ue tarissant d'éloges.

Le vieux Roger, un rustre campagnard,
Qui n'était pas pourtant un imbécile,
Et qui s'était frôlé maintefois à la ville,
N'admirant du tout ce grognard
Qui de la basse cour croassant l'harmonie
S'imaginait par là faire œuvre de génie,
A ce farceur dont certe il faisait fi,
Pour le lendemain fit parvenir un défi,
Faisant savoir à tous, aux Beaux ainsi qu'aux Belles,
Qu'il improviserait de cris des kyrielles,
Qu'il grognerait plus fort que cet homme-cochou
Du public le coqueluchon,
Qu'ou avait enteudu la veille.

Le leudemain, ce n'était pas merveille
Le public vint en foule au spectacle promis ;
Mais fort mal disposés se trouvaient les esprits
Contre ce vieux Roger, contre ce rustre
Qui s'avisait vouloir dégommer un illustre ;
Et la force du préjugé
Fit que le paysan d'avance était jugé.

Au bruit a cependant succédé le silence.
L'homme de la ville commence.
De l'animal immonde il fait le grognement
Et le public de dire: "Oh! charmant! c'est charmant!
Bis! bis! bravo! cet homme est impayable,
Et son fausset est admirable!"
Voilà qne maintenant advient le vieux Roger,
Le public tout d'abord de le dévisager;
(Lui cependant il avait en cachette
Un vrai cochon sous sa jaquette,)
Il salua d'un air narquois,
Et du cochon pinçant la queue en tapinois,
Le cochon torturé lâcha de sa narine
Le véritable *ut* de poitrine
Dont la nature un jour aux cochons fit cadeau,
Cet *ut*, comme on le sait, qui n'est pas du tout beau.
Alors tout ce public en masse
Comme gamins au sortir de la classe
De se lever, et d'un air folichon:
"A la porte Roger! son cri n'est d'un cochon,
A la porte le vil paillasse,
A la porte l'oison!"
Quant au contrefaiseur il fut mis au pinacle,
Du goût n'était-il pas et l'arbitre et l'oracle?
Mais du pauvre Roger sans rime ni raison
Les sifflets furent le partage,
Et contre lui si fort s'enfla l'orage,
Qu'il dût penser à quitter la maison.
Toutefois au public avec grand' patience
Faisant humble salamalec:
"Avant," dit-il, "que je ne quitte avec
Tous vos sifflets, messieurs, vous permettrez, je pense,
Que vous présente en ce dernier moment
Ce cochon dont avez entendu l'instrument:
C'est un cochon réel. La pauvre créature
Vient appeler de votre jugement!"

Vous voyez par cette aventure,
Que les critiqnes, ces blagueurs
Du mérite d'autrui qui se font les jaugeurs,
En savent long sur la nature!

FABLE XIX.

Le Bonhomme Raison et l'Imagination.

L'Imagination dans le vol incessant
Du désir fugitif au plaisir ravissant,
Quoique fraîche toujours, et toujours fort gentille,
S'avisa de penser que l'heure du berger
Avait sonné pour elle, et que pour se ranger,
Elle devrait cesser enfin de rester fille;
Faire sa volonté toujours, toujours, toujours
Ça l'ennuyait, c'était de même tous les jours;
Elle s'en fut donc à sa chambre
Pour s'attifer et se parfumer d'ambre.
Elle plaça d'abord sur ses cheveux
De diamants une rivière,
Et puis une couronne altière,
Qui reflétait l'azur des cieux;
Puis elle mit à ses oreilles
De bijoux précieux les plus rares merveilles.
Ses sourcils trop arqués d'un éclat sans pareil,
Certes beaucoup plus vif que le brillant soleil,
Et sa charmante et trop brûlante joue
Faisant rêver les plaisirs de Capoue,
Elle les voila tous à l'œil du spectateur
Sous le manteau de la pudeur;
Cette gentille mappemonde
Où s'égare à plaisir partout le demi monde,
Un gros morceau de pinchina
L'emprisonna;
Puis elle jeta sur ses ailes
Un parfum de fleurs éternelles.
Puis ensuite elle mit encor
Une charmante écharpe d'or
En bandoulière,
Sur laquelle on lisait ces mots: "Moi, dans ma sphère
Du monde à chaque instant je change le décor!"
En sa main droite était une baguette
De la magie espagnolette,
Car en en levant le châssis,
On acquérait soudain le pouvoir des houris.
Sa main gauche tenait une admirable carte

De tous ces pays inconnus
Que malgré son savoir ne put rêver Descarte,
Bien qu'il ne fut pas un intrus
Dans ces pays divers où danse le fluide,
Et se promène en son brouillard le vide.
Les Sylphes, Messieurs les Zéphirs,
Les Sylphides et les Plaisirs,
De la nuit Mesdames les Fées
Dans leurs accoutrements les plus beaux attiffées,
Et les Grâces sans fard, les Muses, les Lutins,
Nombre d'Amours, gentils bambins,
Mêmement encor la Fortune,
Le blanc esprit de Madame la Lune,
Lui font un cortége sans fin,
Et de fleurs sèment son chemin.
La Fortune étant sous sa main,
L'Imagination lui dit : " Ma chère belle !
Au Bonhomme Raison va porter la nouvelle
Que vers lui j'arrive soudain."

D'un chêne vert sous l'ombre tutélaire
Du Bonhomme Raison se trouvait la chaumière,
Sur le devant coulait un fleuve très profond,
Sur le derrière était rocailleux un grand mont.
Le Bonhomme Raison très propret dans sa mise,
En ce moment tourné vers l'orient,
Lisait d'un œil édifiant
De la sagesse un livre écrit par feu Moïse,
Quand il était de Dieu le prêtre officiant.
L'Esprit de la tournante roue
Au Bonhomme Raison faisant gentille moue,
D'un accent à la fois et caressant et doux
En ces mots essaya de lui tâter le pouls.
" La Déesse qui règne et trône souveraine
Sur les ouvrages de l'Esprit,
L'Imagination, de l'Univers la Reine,
Et dont le front touche au zénith,
Est en chemin pour votre humble chaumière,
Et vient vous appeler à destin plus prospère ;
Moi, la Fortune je promets
Et richesse et pouvoir et beaux colifichets
Pour dot ; ainsi je veux semer l'or et la joie
Sur votre voie ! "

La Fortune achevait son allocution,
Lorsqu'arriva l'Imagination.

"Moi qui perche dans les nuages,
Qui suis la Reine des images,
Dont la plaine infinie est la vaste maison,
A vos pieds Bonhomme Raison
Je viens traiter d'un sujet d'importance,
Ecoutez-moi donc, je commence.

"Vous vivez seul, et c'est un tort,
Car vivre en célibat, c'est à peu près la mort;
De vos déductions on voit par trop l'écorce,
Si que, de vos esprits vous gaspillez la force;
Votre logique est, c'est la vérité,
Trop serrée, et votre morale
Est un peu par trop sépulcrale,
Quelqu'en soit d'ailleurs la beauté.
Vous poursuivez trop à fond les études,
Et vous perdrez vos sens par des travaux si rudes;
Si vous continuez, il faudra par Pluton
Vous enfermer à Charenton!
Mais si consentant à m'entendre,
Mon offre généreuse il vous plaît de la prendre,
Je vous emmenerai de ce vilain tandis
Pour vous faire monter jusqu'aux sacrés lambris,
Dans la région des nuages,
Où s'en viendront à vous, d'honneur, tous les mirages
De ces orbes peuplés de Sylphes, de Lutins,
De l'Infini près des confins.
Je vous conduirai voir de près les chars de perles
Traînés par des Dragons, où gazouillent les Merles;
Et vous verrez enfin sous leur fraîche couleur
Tous ces tableaux qui surplombent la vie,
Des sublimes rêveurs objets de noble envie,
Qui captivent les yeux et dilatent le cœur.
De tout vous démontrer Moi je serai jalouse,
Et comme votre guide et comme votre épouse!"

"Doucement, doucement," (dit Bonhomme Raison),
"On pourrait me taxer de battre la campagne,
Si je vous prenais pour compagne,
Ne puis changer d'état pas plus que de maison.

Si je vous épousais trop adorable Amie,
Je le dis avec bonhomie,
Je serais un homme perdu.
Donc, entre nous, qu'il soit bien entendu
Que lorsque vos transports sur l'aile de la brise
Monteront à la nue, alors à votre appel
Je viendrai, si je puis, avec ma marchandise,
Pour vous éviter, c'est réel,
D'aller vous écorner à la croûte du ciel.
Lorsque votre volcan jettera ses paillettes,
Puissantes, je le sais, mais par trop guillerettes,
Je convoquerai, Moi, le ban de mon secours,
Pour vous être en aide toujours,
Avec mon bon sens terre à terre.
Nous pouvons tous les deux alliés dans la guerre
Avec ensemble agir contre l'inanité,
Et contre la stupidité
Que tous deux détestons à l'égal l'un de l'autre;
En un mot, je suis bon apôtre,
Je veux bien en cas d'altercat
Mener vos troupes au combat;
Mais pour tâter du mariage
Avec vous, belle Enfant, nenni! je suis trop sage,
Ce serait folie à mon âge.
Et maintenant pour que soit cimenté
Entre nous, ce noble traité,
Remettez-moi votre baguette,
Et ce cheval ailé trop vaillante estafette;
Et prenez cette règle ainsi que ce compas,
Si ces deux instruments vous ne les perdez pas,
L'Esprit pourra cesser de dire des sottises,
Et vos nombreux adorateurs
De vos pensers suivront les sublimes hauteurs,
Sans risquer du non sens si fertile en méprises
De se perdre hélas! dans les frises!"

SMITH (ALEXANDER).

Barbara.

Le jour au seigneur consacré
Je traversais le terrain effondré
Du cimetière et gris et vieux et délabré;

Et parmi tous ces chants de paix et de concorde
Parmi l'orgue fougueux tonnant miséricorde
Et le chœur répétant : " Seigneur accorde ! accorde !
Je me tenais distrait Barbara !

Mon pauvre cœur était ailleurs
Pendant que l'orgue épandait ses clameurs,
Et qu'il les bénissait le prêtre les pécheurs !
Mais quand je me levai, pour gagner d'aventure
Ma demeure, à mes yeux s'offrit une figure
De céleste beauté, c'était toi, je le jure,
Comme avant ta mort, ô Barbara !

Cette forme aux pâles lueurs
Ces yeux si beaux, si doux, et si rêveurs
Quand je les vis jadis chère, c'était ailleurs ;
Tu venais en courant m'apporter ta constance,
Le fleuve en te tuant, tua mon espérance ;
Sur ta bouche baisée était angoisse intense,
Quand alors je te vis Barbara !

Pendant ces tristes ans, onze ans
As-tu dis-moi langui dans ton ciel sans
Qu'un apperçu terrestre ait visagé tes sens ?
As-tu donc négligé les destins de ta race,
Le tombeau paternel, de ta mère la trace,
Pour ne voir que moi seul qui vivait de ta grâce . . .
Es-tu, dis, heureuse Barbara ?

Parmi les anges, penses-tu
Au bracelet que je mis impromptu
A ton bras sur ce bord ? . . Ou quand minuit vêtu
Du silence du ciel, et d'étoiles nombreuses
Nous le vîmes ensemble, après heures joyeuses,
De gais propos, de chants, de voix harmonieuses . . .
Taut qu'enfin vint l'aube Barbara !

J'ai bien changé depuis ce temps,
Mon cœur il a gaspillé ses printemps,
J'ai payé cher péchés, erreurs, depuis onze ans ;
Mais à toi, malgré ce, je fus toujours fidèle ;
Je t'aimais,—au-dessus de mon âme immortelle,
Comme un vif arc-en-ciel tu domines, ma belle,
Et l'amour m'a sauvé Barbara !

Amour!—ne suis pas béni moi!
Le bien, le mal, ne sais auquel ai foi,
De doutes monstrueux ma vie est le pourquoi?
Si je pouvais pourtant une heure, une seconde
Du rivage étoilé t'attirer en ce monde,
J'apprendrais de la mort la science profonde . . .
Dis, veux-tu m'instruire Barbara?

En vain! en vain! en vain! en vain!
Non plus jamais ne viendras, c'est certain:—
Sur les lugubres monts là bas tombe sans frein
La pluie, et le vent souffle; et la mer elle exhale
De longs gémissements de sa voix sépulcrale,
Avec la mort et toi, la paix . . . c'est sous la dalle,—
Oh! je suis fatigué Barbara!

SMITH (HORACE).*

A une Momie Egyptienne.

Dire qu'en ton vivant, de Thèbes dans les rues,
Dans ses verdoyants parcs, et dans leurs avenues
Tu marchais, il y a de cela trois mille ans
Quand du Memnonium s'entendaient les accents!
Quand le Temps n'avait pas encor de chute en chute
Aux temples, aux palais fait faire la culbute,
Et que n'existait pas cet immense néant
De ruines d'un monde en ce temps là géant!

Parle, voyons, Momie, et dis-nous quelque chose,
Depuis assez longtemps tu restes bouche close;
Quand on a comme toi langue, il faut s'en servir,
Plutôt que végéter dans un muet dormir:
Debout tu te tiens là comme un I sur la terre,
Visitant à nouveau ce monde sublunaire,
Non comme ces Esprits, ombres de revenants,
Mais avec tes vrais os, et tes traits permanents.

Dis-nous,—tu dois sans doute en avoir souvenance,
Du Sphinx à qui faut-il assigner l'importance?
Chéops ou Céprénès construisirent-ils pas
Les Pyramides qui portent leurs noms là bas?

La postérité, dis, n'est-elle pas trompée
Eu affublant uu fût du grand nom de Pompée?
Thèbe avait-elle bien cent portes tont de bou?
Homère qui l'a dit, était un vieux barbon! . .

Mais peut-être étais-tu quand tu grouillais sur terre
Plus ou moius franc-maçou, et que tu dois te taire?
Voyons, sois bon enfant et dis-uous la façou
Dout s'y prenait Memnon pour saluer d'un son
Le lever du soleil.—Mais, j'y pense, peut-être
Momie, eu tou vivant, tu reufermais un prêtre;
Oh! s'il en est ainsi uuls seront mes efforts,
Prêtraille n'a jamais laissé voir ses ressorts.

Peut-être cette main aujourd'hui sans pensée
Triuqua de Pharaon à la belle épousée;
Peut être s'onvrit-elle affable avec dn pain
Quand meudiait Homère, et qu'il mourait de faim;
Peut-être d'un salut fut elle l'interprète
Quand la Reine Didou se promenait seulette;
Peut-être elle a tenu, Salomou étant roi,
A la porte du temple une torche ma foi!

Ne te demande pas si cette main armée
A fait le coup de poing de courroux animée,
Avec quelque Romain: Romulus et Rémus
Etaient dans le néant en état de blocus,
Alors que dans la mort tu pataugeais Momie,
Et te tenais debout crâuement endormie.
L'antiquité paraît n'avoir pris sou parcours
Que bien longtemps après qu'eussent fini tes jours.

Tu pourrais uous narrer, si cette langue uoire
De ces yeux sans clarté, pouvait dire l'histoire,
Quelle mine faisait le monde en quittant l'ean
Alors que le déluge avait lavé sa peau,
Et l'avait recouvert d'un manteau de verdure!
Ou bien déjà dès lors était-il d'aveuture
Si vieux, si vieux, si vieux, que tous ses faits passés
Fussent du souvenir tout à fait effacés?

Pierrot silencieux! As-tu fait la promesse
De garder le secret sur ce qui m'intéresse?
Eh bien! tiens ton serment; mais au moins là, dis-moi
Sans te faire prier quelque chose de toi;

De ta prison tu fus trop longtemps locataire
Pour conserver toujours le besoin de te taire?
Dis-moi vieil habitant du monde des Esprits
Que fis-tu par là bas? et quel est ce pays?

Depuis le jour, Momie, où tu dors dans ta boîte
Nous avons vu sur terre, et de gauche et de droite
D'assez grands changements; est né, puis a pris fin
Cet état tapageur dit l'Empire Romain;
Nous avons vu surgir aussi de nouveaux mondes,
De vieilles nations s'éteindre moribondes;
Nous avons vu pourrir ne sais combien de rois,
Tandis que tu te tiens debout comme autrefois.

N'as-tu pas entendu cette immense tempête
Que souleva Cambyse alors que sur ta tête,
Le grand vainqueur Persan fit marcher ses guerriers
De l'Egypte effaçant les soldats par milliers,
Renversant Osiris, Orus, Apis . . . que sais-je?
Et par l'effroi faisant annoncer son cortège?
Les Pyramides lors tremblèrent de frayeur
Quand fut broyé Memnon tombé de sa hauteur.

Si du tombeau pour nous la vie est un mystère,
Revèle-nous du moins ce que tu fis sur terre?
Sous cet amas de cuir tanné battait un cœur
Accessible aux émois de peine et de bonheur;
Ce visage cuivré sans doute bien des larmes
L'ont sillonné parfois;—as-tu goûté les charmes
De voir sur tes genoux des enfants de ton sang?
Dis! quel était ton nom, et ta race et ton rang?

Immortel chez les morts! de chair jaune statue!
De l'Ephémère, forme intacte maintenue!
Homme posthume qui de ton lit trop étroit
Par nos vouloirs tiré devant nous te tiens droit,
Non encor dépéri;—tu ne saurais comprendre
Nos sentiments divers, car tu ne peux entendre,
Et tu n'entendras rien jusqu'au jour solennel
Où pour le jugement résonnera l'appel.

Pourquoi donc cet habit de notre forme humaine
Survivrait-il ainsi, si l'âme souveraine,
Si cet hôte immortel dût périr à jamais?
Oh! sachons donc garder à l'abri des regrets

Dans la vertu notre âme immaculée et pure ;
Afin quo, quand un jonr le voudra la nature
S'il faut nous séparer, puisse périr l'étui
Mais qne l'hôte immortel puisse aller près de Lui !

SMITH (L. W.)

Une petite Pensée.

Où des eaux s'arrête le conrs
Ondoyant avec grâce,
Sur son oreiller de velonrs
Reposait dans l'espace
La violette à blanche fleur.
Voilà qno l'ombre d'une étoile
Couvrit d'nn léger voile
Ce tout gentil dormeur.

Mais tont à coup de l'océan
Surgit gros de tempêtes,
Le majestueux ouragan,
Des pins brisant les têtes ;
A travers les déserts de l'air
S'agitaient de nombreux nuages,
Précurseur des orages
Déjà brillait l'éclair.

Sur les vagues en folâtrant
Glisse nonvelle aurore,
Où donc est cet être odorant
Qui là rêvait encore
Hier sons le souffle du soir ?
Là bas erre l'orgueil des Fées,
Du vent sous les bouffées,
Morte de désespoir.

Ainsi sur le courant des ans
La fleur—c'est la jeunesse,
L'espoir lui donne ses élans
Ses plaisirs, son ivresse :
L'âge, c'est lo nuage épais
Qui vient obscurcir son passage,
Et le chagrin l'orage
Qui l'écrase à jamais !

SOTHEBY (W.)*

La Grotte d'Egérie.

Puis-je oublier ce jour si beau
Lorsqu'en quête d'un peu d'ombrage,
Je m'étendis près de ton eau
Grotte qui fus celle d'un sage.
A mes pensers là donnant cours
J'évoquai dans ma rêverie
De Numa, de son Egérie,
Les chastes et prudents discours.
Toute de lierre tapissée
L'arche avait peine à se tenir,
Et sous la voûte crévassée
Ne folâtrait aucnn zéphir;
Affaissée était la nature,
Le brin d'herbe point ne bougeait,
Dans un coin le serpent dormait
Ratatiné dans son armure;
Tont était mnet à l'entour,
Hormis le lézard plus vivace
Qui, lui, sortait d'une crévasse
Pour mieux se pavaner au jour.
Cependant sur le monticule
Orné d'un verdoyant bosquet
Qui dominait cette cellule,
S'entendait le chant maigrelet
De la monotone cigale
Qui criait et toujours criait,
Et dans son ardeur martelait
Son oraison dominicale.

Etranger! ô toi dont le cœur
Se complaît dans la solitude,
Cherche dans ta sollicitude,
Lien plus charmant, plus enchanteur.
Ce gai ruisseau, cette onde pure
Venant de ce tertre voisin,
Ils se glissaient en doux murmure
Dans l'urne de ce bean bassin.
Urne et bassin, tout est décombres,

Mais les eaux continuent toujours
A se trémousser sous leurs ombres
Et sous l'herbe en leurs vifs parcours.
Là lorsque languit la nature
Sous l'éclat trop brillant du jour,
Entre sous cette grotte obscure,
La fraîche nuit y tient sa cour.
Là tu verras frémir le lierre,
Là tu verras suinter la pierre,
Et sous cet abri rocailleux
Tu verras bijoux merveilleux,
Capricieuses stalactites
Jointes aux fleurs des clématites.
Comme un lugubre *memento*
Par intervalle de la voûte
Le bruit de l'eau qui goutte à goutte
Tombe, vient éveiller l'écho,
Et de la nymphe qui sommeille
Enlever un bout de l'oreille.
Alors si toi, tu fus jamais
Affamé du désir d'entendre
Du Latium le lai si tendre,
Il vit sous ces lambris épais.
Evoque la belle Egérie
Et la charmante causerie
Entr' elle et le sage Numa
Ce mortel que la nymphe aima :
Près de l'onde de sa fontaine
Il venait, lui, puiser ces lois
Qui de la Rome d'autrefois
Fit un jour des Cités la Reine.

SPENCER (H. L.)

Ensemble nous devenons Vieux.

Ensemble nous devenons vieux
O des femmes la plus aimée,
D'un matin qui fut radieux
Nous n'avons plus que la fumée ;
Nombre d'amis sont au tombeau, .
D'autres sont plus froids que la pierre,

Mais au vilain temps comme au beau,
Nos cœurs ont leur ardeur première.

Ensemble nous devenons vieux,
L'arbre où se cramponne le lierre
Voilà l'emblème harmonieux
De notre amour sur cette terre;
Et c'est plaisant que de savoir
Malgré le monde et ses systèmes,
Qu'au matin de la vie, au soir,
Nos deux cœurs sont restés les mêmes.

Ensemble nous devenons vieux
Et puissions-nous mourir ensemble;
Puissent nos âmes jusqu'aux cieux
Toutes les deux monter à l'amble;
Car nous avons su nous chérir
En traversant la vie entière,
Si bien qu'au moment de mourir
Nos cœurs ont leur ardeur première.

SPRAGUE (CHARLES).

A deux Hirondelles.

Venues dans une église pendant le service divin.

Hirondelles, couple joyeux
Que cherchez-vous au ciel sur vos ailes légères?
Le repentir n'est pas pour vos cœurs généreux,
Point n'avez besoin de prières.

Pourquoi venir ici percher
Dans ce temple où vers Dieu s'élèvent nos louanges?
Contre le Créateur vous n'avez pu pécher
Vous aussi pures que des anges!

De l'air pélerins bienheureux
Vous n'avez comme nous à déplorer des crimes;
Vous n'avez, comme nous, à fatiguer les cieux
De repentirs bien légitimes?

Il vous est donné d'éveiller
Les suaves chansons de la douce nature;
De vos gazouillements de nous émerveiller
Quand vient à nous votre voix pure.

Bien au-dessus des lacs, des monts,
Elevez-vous, Oiseaux, vers le séjour des anges,
Au-dessus des cités, de leurs gouffres profonds
De Dieu pour chanter les louanges.

Ou, si vous restez parmi nous
Pour rendre compte au ciel de nos humbles prières,
Montrez-moi le chemin où pourrais avec vous
M'élever au-dessus des sphères.

Car moi, si je pouvais voler
Au-dessus de la foule, au-dessus de la terre,
Au profond du nuage, oh! j'irais sans trembler
Chercher l'étoile solitaire.

Oh! ce serait vraiment le ciel
Que monter à travers l'immensité des mondes,
Jusqu'en son sanctuaire adorer l'Eternel
Qui créa la terre et les ondes!

SWAIN (CHARLES).

L'Esprit.

CHANT SECOND.[1]

Ce que l'Esprit conçoit, ce qu'il sait définir,
Revêt de sa beauté la nature à plaisir.
Que serait en effet, que serait la Nature
Sans l'Esprit qui l'anime, et qui la transfigure?
Que serait, dites-moi, ce magnifique ciel,
Ces montagnes d'azur au sourire éternel,
Et des milliers de fleurs la république entière,
Et ce panorama si beau, si solennel?
Dites-moi, sans l'Esprit, oh! que serait la terre?

C'est beau, c'est vraiment beau le matin dans l'été,
Quand mouillé de rosée, et par l'air agité,
L'arbre frémit ému; lorsque l'oiseau s'éveille,
Que s'entr'ouvre la fleur encor bouton la veille;
Quand à travers la brume et l'azur, radieux

---

[1] Voir l'Introduction et le Chant premier de ce Poème, page 336 et suivantes des *Rayons et Reflets*.

S'avance le soleil à sou départ des cieux ;
C'est beau, c'est vraiment beau du pic de la montagne
Dominer la nature, ou d'un œil curieux
Coutourner bois et rocs, le lac et la campagne.

C'est beau, c'est vralment beau vers l'heure de midi
Quand le saule pleureur de fatigue endormi
Laisse tomber sa tête au sein d'une onde pure,
Quand l'alouette an ciel gazouille à la nature :
C'est beau, c'est vraiment beau quand au plus haut des cieux
L'on voit ces îles d'or aux circuits fabnleux,
Aux lignes reflétaut des spleudeurs sans pareilles,
Ces îles d'or des Saints séjours délicienx !—
Peut-on douter de Dieu témoiu de ces merveilles ?

C'est beau, c'est vraiment bean lorsqu' arrive la nuit
Qu'à travers le vallon le blanc ruisseau bruït ;
Que bien pudiquement en soulevant leurs voiles
Pour tout illuminer surgissent les étoiles :
C'est beau, c'est vraimeut beau quand soudain l'ouragan
Pousse contre les rocs les flots de l'océan,
Quand sur la vague en feu file une voile errante,
Fantôme de la mer bousculé par l'autan,
Et qu'une flûte au loin domine la tourmeute.

C'est beau, c'est vraiment beau quand sur le lac dormant
Sommeilleut les oiseaux silencicusement ;
Quand sur ces calmes eaux l'étoile solitaire
Se mire en sa beauté loin de l'œil du vulgaire :
C'est beau, c'est vraiment beau ce repos si profond
Où la nature dort sur l'abîme sans fond,
Ce sommcil eu lui-même il a tant d'harmonie
Quc devant son silence on incline le front
De crainte d'éveiller du beau lac le géuie.

C'est beau, c'est vraimeut beau quand sous le ciel d'azur
De l'Italie, on voit surgir le front si pur
De ces orgueilleux mouts tout couronnés de neige
Des siècles écoulés l'aumône et le cortège :—
Quand les vives splendeurs d'un concher de solcil
Illuminent de feux d'un éclat sans parcil
Et des murs de crystal et des palais de glace,
Pour tenir les lutins constamment en éveil
Par des mains d'enchanteur jetés là dans l'espace !

C'est beau, c'est vraiment beau quand au déclin du jour
Sur le vieux monastère et son vaste contour
Comme une blanche nonne on voit le crépuscule
Majestueusement s'avancer noctambule
Tandis qne sur la châsse, ô pieux souvenir!
Consacrée autrefois par le sang d'un martyr,
D'un pas sûr et vainqueur tranquillement le lierre
Enlace de ses bras pour mienx l'ensevelir
Cette noble ruine, et sa noble poussière!

Mais privé de l'Esprit—de ce flambeau si pnr
Qui de l'obscurité déblaye le fntur,—
Ni le doux point du jour, ni le midi, ni même
La nuit d'été, la vague, on la flûte qn'on aime
Lorsqne douce et plaintive au-dessus de la mer
On l'entend sur les flots se bercer dans l'éther,
Rien ne peut de beauté, de grandeur toucher l'âme!
Car l'Esprit veuf d'essor,—obscur est notre hier,
Et quant à l'avenir, morte, éteinte est sa flamme!

Le Beau gît dans l'Esprit—la terre et ses splendeurs,
Ses parfums les plus doux, ses plus suaves fleurs,
Ses cieux les plus sereins n'ont jamais fait éclore
De plus purs sentiments que ceux là que surdore
L'Imagination. —— Chaque ressouvenir,
Chaqne création, de nos yenx le plaisir,
Ne sont Beautés d'un jour, mais Beautés éternelles;
Quand le soleil se couche on ne les voit mourir,
Elles ont pour survivre un talisman en elles.

Approchez du tombeau de Jule, et regardez
De l'Intellect humain la puissance; voyez
De ce marbre vivant la majesté, la grâce;
Là surgit le prophète; elle est humble sa face
Comme devant les yenx de son maître éternel.
De l'Inspiration enfant tombé du ciel
Là nous reconnaissons le sublime mystère;
La forme emporte l'âme au séjour immortel,
Pour nos sensations trop étroite est la terre!

La Sculpture est l'Esprit en pierre éternisé,
Une archive sans voix, un fait poëtisé;
Elle est toute puissante en sa grandeur suprême,
D'un monde tout entier c'est le souvenir même;

Des fiers empires morts autel majestueux
Panthéon à la fois des béros et des Dieux,
C'est parfois le Téuare, et parfois l'Elysée,
Des plus méchants esprits, des noms les plus fameux,
C'est tour à tour enfin l'enfer ou le musée !

Se peut-il que ce soit du marbre que cela?
L'intelligence boût sur le front qne voilà !
Seulement la parole iudécise s'arrête . . . .
A quoi sert d'achever si facile conquête . . . .
Atteudez un moment . . . oh ! non ne bongez pas,
Le charme, voyez-vous, va cesser par Pallas !
Vous serez ébloui par sa uoble éloquence;
Car si la vérité fait son trône ici bas
C'est Apollou . . . Du Dieu je resseus la présence !

Immortelle Statue, ô merveille de l'art !
Le génie a doté de gloire tou regard !
Et nous nons inclinons devant tou éloquence
Si sublime en effet dans son muet silence !
C'est beau ! c'est vraiment beau que l'Inspiration
D'un uoble cœur, absorbe ainsi l'attention;
C'est beau ! c'est vraiment beau qu'au Dieu de la lumière
Le ciseau d'un mortel doune un uouveau rayon,
Qu'il impose un Dieu mort au culte de la terre !

Canova ! ton grand nom silence le passé !
Ton ciseau grandiose a tout l'art de Circé !
A voir tes monumeuts je passerais des beures,
Je révère avec toi, je pleure quand tu pleures,
Je me surprends enfin ou joyeux ou pensif
Selon que ton penser est gai, méditatif;
De la vertu sublime en révélant la grâce,
Tu sus grandir pour tous le sens admiratif
Et ton beau uom défie et le temps et l'espace !

Des roses de son lit dans un mol abandon
Tout radieux d'amonr se lève Cupidon,
Et sciutillant et beau comme nouvelle étoile;
Qui peut voir d'nn cœur froid les ailes qu'il dévoile?
Voyez ! voyez ! Vénus aux candides attraits
Modeste autant que belle, et dérobant ses traits,
Avec ses blonds cheveux, et son beau front pudique,
Sa démarche divine et sou œil chaste . . . mais
Ne l'aimez-vous pas mieux que la Vénus antique?

Ici, je laisserais aller mes yeux, mon cœur,
Transportés par le choix des sujets du sculpteur;
Recueillant dans mon âme et leur gloire et leur sève,
Comme un de ces rêveurs qui muse avec un rêve!
Si mon esprit pouvait fixer ces beaux rayons
Flottant autonr de lui, magiqnes visions,
S'il pouvait retenir moitié de leur puissance,
Ces vers iraient porter aux générations
Quand je ne serai plns, bien des flots d'éloquence.

Où reste le pouvoir de toncher, de charmer,
D'inspirer, d'émouvoir, d'animer, de calmer.
D'élever l'âme humaine, et comme par magie
A la voix d'un Hampden d'éveiller l'énergie?
De faire que le cœur vibre avec le désir
Des palmes du combat, d'un nom à conquérir?
Ecoutez! c'est le son du clairon, de la lyre,
Battez tambours il vient! le héros va venir,
C'est Bacchus jeune et beau, Bacchus et son délire!

Ne le sentez-vous pas? C'est l'émoi tout puissant
De la musique —il vibre, et s'en vient ravissant
Tronbler l'âme, et la vue au contact d'une larme,
Et réveiller en nous nn indicible charme!
Ecoutez! . . A travers les ombres de la nuit
Entendez-vous au loin une hymne qui bruït,
C'est d'un chant solennel la funèbre prière
Comme elle émeut le cœur, et que le son qui fuit
Le son du glas traînard est sombre et léthifère!

Oui; la musique c'est la mémoire du cœur,
Et la mémoire, c'est l'amour, c'est le bonheur!
Que de doux souvenirs s'éveillent dans notre âme,
Combien d'affections dont nous sentons la flamme
Quand la musique vient comme un esprit d'en haut
Vivifier notre être, et le prenant d'assaut,
Rendre l'heure sacrée, et quelquefois divine!
Quand à la poësie unie, elle prévaut
A jeter en nos cœurs son charme qui fascine!

Quand le Suisse exilé t'entendra sans un pleur
Ranz des vaches, doux chant qui va droit à son cœur;
Quand le jeune Ecossais entendra les matines
Du Pibroch, sans bénir le Pays des Collines;

Quand le cœur d'un Breton cessant d'être loyal
Entendra sans émoi l'air du pays natal;
Quand la mnsiqne enfin cette fibre de l'âme
S'éteindra sans écho ;—lors dès ce jour fatal
La mémoire éclipsée aura perdn sa flamme.

L'âme ne peut avoir sanctuaire plns pur
Que lorsqu'elle rayonne en denx beaux yeux d'azur,
Car la femme a toujours un naturel empire
Sur nons, nos passions ;—sa force est son sourire:—
Et lorsque nous voyons immense affection,
Courage et fermeté, pure dévotion
Dans le cœur de la femme abriter la constance,
Cette vertn céleste et d'abnégation,
Pour la loner le cœur ici bas n'a pnissance!

J'interroge le temps muet, silencienx,
Je plonge mon regard dans le passé brumeux,
Et je vois s'élever aux rives d'Agrigente
Une vaste cité, belle autant qu'élégante!
De nouveau je regarde, et que vois-je à présent?
Des ruines sans forme, un peuple agonisant;
Braves, jeunes et vieux au milieu des ténèbres
Tous paraissant ployés sous un mal écrasant
S'élancent pêle-mêle avec des cris fnnèbres!

Tous—tous sauf *une* senle—elle est anprès de lui,
Lui! dont les bras un jour furent son doux appui,
Dont l'amour paternel soutint son âme aimante,
Quand jeunette elle était fraîche feuille d'acanthe;
Elle est là près de lui,—pleine de charité
Soignant son pauvre corps avec tendre pitié,
Et souvent vers le ciel élevant sa prière,
Elle invoque de Dien l'ineffable bonté
Pour l'aimé de son cœnr, pour son malheurenx père

Je regarde à nonveau. C'est l'heure de minuit,
Bruits d'armes et d'orgie épouvantent la nnit!
Quelqne soudaine horreur—qnelqne soudain carnage
Ont profané le sol qui succombe à l'ontrage!
Hélas! ô doux amour! . . Elle un si noble cœur
Ne peut-elle éviter ta colère, ô vainqueur!
Tandis que tout fuyait, elle chercha son père,
Pour calmer son angoisse, endormir sa douleur,
Et lui rendre la mort par ses soins moins amère!

Il n'est aucnne corde à la lyre du cœur
Dont le ton naturel ne résonne malhenr !
Et l'on dirait vraiment que même dans l'enfance
Quand le monde fourmille en boutons d'espérance,
Et d'oiseaux et de fleurs, de rayons de soleil,
Quand à nos jeunes cœurs tout enfin luit vermeil,
Se cache sous le fruit l'insecte et la piqûre . . .
Devais-tu donce fille avoir un sort pareil?
Ta pureté si blanche avoir une souillure!

Dans cette heure d'angoisse impossible à narrer,
Où tontes ces douleurs tu les sus endurer,
A ton vouloir qui donc a donné la pnissance
Pour lutter, jeune fille, avec tant de vaillance?
C'était l'Esprit,—l'Esprit ! sainte émanation
De la Divinité;—l'Esprit noble Alcyon,
Ce rocher de vertu sur une mer houleuse,
L'Esprit qui rompt le charme—et dans son action
Rend libre le captif—la mort victorieuse !

Qui seul pent pénétrer bien par delà les cieux
Ce mystère sans nom qui se cache à nos yeux,
Explorer les splendeurs de la céleste voûte,
Avec l'œil d'un prophète en épier la route?
Qui peut comprendre seul ce lien éternel
Qui rive cœnr à cœur, et la terre et le ciel,
An fini l'Infini, le sens à la matière,
Sinon l'Esprit, sinon ce fen surnaturel
De notre Intelligence ineffable lumière!

Le temple de ton Dieu!—le Puits de Vérité!
De la Religion l'asile respecté!
Esprit! ah! qnelque loin puisse errer la croyance,
Tu restes le miroir de Dieu, de son essence!
Toi seul reste le sceau de l'Immortalité!
L'Espérance qui vit de toute éternité,
Le livre où vit toujours la divine parole,
La mort peut balayer la pauvre bumanité,
Mais sur l'âme la mort n'a pas de monopole!

Sur les sphères allons jetez-moi donc les yeux,
Et lisez couramment au beau livre des cieux!
Voyez le grand cadran de toutes les années,
Et des siècles les tours roulant nos destinées!

Des mondes sentinelle est là l'Index, voyez !
Il est là pour vous dire : Orgueilleux ! abaissez
Votre orgueil, il est vain ; sotte est votre jactance !
Les cycles ont couru bien des temps, calculez . . .
Et calculez des morts le nombre . . . Il est immense !

Ainsi donc pour la vie !—Avançons avec ceux
Qui par delà la mort existent glorieux,
Montons avec Newton aux lieux où la lumière
Se déverse toujours du plus haut de la sphère ;
Voyez le dévoiler les merveilles du ciel,
Vous montrer du rayon l'or proportionnel,
Dépeindre ses couleurs, analyser ses teintes !
Une couronne d'or en forme d'arc-en-ciel
Met le nom de Newton hors de toutes atteintes !

Aux sphères montez donc, montez, montez toujours,
A bien des millions au-dessus du parcours
De la pensée humaine, et de ce sanctuaire
Voyez ! Qu'est le soleil ?—Un point imaginaire,
Un atome incréé—parmi l'Immensité !
O trônes de la terre où gît votre fierté ?
Si la soif du pouvoir homme insensé t'altère,
De ce haut belvéder vois en l'inanité ;
La voix des cieux te dit tu n'es rien . . . que poussière !

O mondes lumineux ! l'Imagination
N'a jamais pu sonder votre aggrégation,
Ni les splendeurs sans fin de la céleste voûte ;
Mais Newton, il sut, lui, se frayer une route
Parmi tous vos détours, ô sentiers merveilleux !
Des superstitions son bras audacieux
Par terre a jeté bas les infernales portes ;
Et son habile main en mesurant les cieux
Des planètes sans nombre a dompté les cohortes.

Avec les sphères donc proclamons leur Auteur,
Avec elles disons : A Toi Gloire ô Seigneur !
Que la splendeur qui brille autour de leur lumière
Ne l'éclipse donc pas aux regards de la terre :
Que l'Immortel Auteur de la Création
Reçoive pour tribut notre adoration ;
Adorons-le, Trônant dans son intelligence,
Et parmi nos erreurs ayons attention
De ne lui refuser jamais reconnaissance !

CHANT TROISIÈME.

La Terre, l'Air, le Ciel, et l'immense Océan
Voilà des visions de l'Esprit le divan:
Imagination! là sont tes draperies!
Muses de tous les temps là posent vos patries!
Que sont les éléments? La sphère et le zénith
Où brillent tour à tour les joyaux de l'Esprit!
Viens Terre, notre mère! Air, oh! viens doux Messie!
Nature! de nos cœurs viens lever l'interdit!
Viens des mondes divins, Toi Ciel . . . la prophétie!

Les courants des pensers ne restent dans leur lit,
Mais pourvoyent actifs l'océan de l'Esprit
De l'heureux occident comme flots tributaires;
Tantôt comme tombant des monts et des clairières,
Et tantôt de l'encens des fleurs tout parfumés,
Ils paraissent quitter des bords par eux aimés;
Ou bien venant des bois tout radieux de vie,
Ils inondent le cœur de leurs chants innommés,
Ou bien viennent au but souillés—sans faire envie!

L'Esprit comme la terre a ses mutations,
Son zénith, son déclin, ses révolutions!—
Ses révolutions mille fois plus fantasques
Que celles de l'histoire aux nombreuses bourrasques!
Ses conquêtes aussi la science les dit!
Ses défaites aussi le malheur les écrit!
O Terre! sur tes fils que pèse ton argile!
Les ruines du sol et celles de l'Esprit
Font sur la nuit des temps empreinte indélébile!

Pourtant elle a son monde aussi l'obscurité!
La mort est un squelette,—un squelette habité!
D'innombrables soldats sont blottis sous la mousse
Racine, branche, fleur ont chacune à leur trousse
Des insectes la foule; et sous le frais gazon
D'atomes un essaim vit et grouille à foison;
Nous foulons sous nos pieds plus de métamorphoses
Que l'Esprit n'en conçoit dans son vaste horizon,
Et qu'il ne naît d'amours sous la feuille des roses!

Du doux sein de la rose, hélas! on ne voit plus
La fée aller le soir danser sur le talus,

Et du superbe lis les salons tout d'ivoire
Ne sont plus des Lutins le gentil réfectoire :
Adieu du peuple Fée et les doux réveillons,
Et les gais ménestrels, et les gais tourbillons,
Dansant si bien leur ronde en leur désinvolture . . .
La vision, la grâce ont quitté nos sillons
Pour eux notre Angleterre est de raison trop mûre !

La croyance au savoir des bons temps d'autrefois
Pour la tolérer nous sommes trop fins matois ;
La science à nos yeux a montré sa lumière,
Mais chacun est-il donc plus heureux dans sa sphère,
Depuis qu'on a détruit l'Imagination ?
Depuis que de Minuit la Fascination
N'opère plus sur nous sa puissance magique ?
Depuis que ne cherchons Lutins en faction
Veillant la lance au poing sur le palais Féerique ?

Lutines et Lutins qui franchissez d'un bond
La frêle campanule, et grimpez au plafond
De la ruche, et cela pour agacer l'abeille
Et pour la tourmenter alors qu'elle sommeille !
Ici de vos autels incrustés dans la fleur !
Ici de vos palais, vite ici sur mon cœur !
Menez-moi de nouveau vers ces lieux où l'enfance
De vos frais vers luisants s'éclaire à la lueur,
Amenez avec vous la naïve croyance.

Charmantes visions de l'immortalité,
Qui donnez à l'Esprit cette velléité
D'interroger la cause, en quête du mystère
De ces êtres innés qui peuplent notre terre !
Lutins qui recréez l'imagination,
Venez, et rendez-nous la fascination
Qu'exerçait votre humeur parfois aventureuse ;
Venez ressusciter en nous l'émotion
Que créait d'Aladin la lampe merveilleuse !

Sous le poids des douleurs et des afflictions
Mortes en notre sein sont les affections ;
Et de nos cœurs a fui l'enfant de l'espérance
Sans pouvoir accuser la Fée et sa vengeance !
La coupe est renversée et le bol est brisé

Le calice lui-même anathématisé
Non par l'art des Lutins . . . Mais enfin la mémoire
Sur son vert souvenir spiritualisé
De Fée et de Lutin garde pour nous l'histoire.

O Fée ! à ton nectar n'avons nous pas goûté?
En tout n'avons nous vu que la réalité?
Comme Titania, d'un charme sous l'empire,
N'avons nous pas faussé d'amour le point de mire?
Nous aimons une étoile . . . et ce n'est qu'un caillou;
Le cœur comme Obéron est susceptible et fou,
Il cherche à guerroyer même avec ce qu'il aime;
Grand Enfant, il se plaît à briser son joujou,
Et pour lui cela semble être un plaisir extrême!

O Reine des humains !—Imagination!
Ton empire est immense, il a nom légion!
Les Idoles, les Dieux enfantés par le Barde
Ils vivent sous tes lois, ils vivent sous ta garde!
De hautes vérités moules harmonieux,
Formules du passé, leurs accents généreux
Ils sont tous consacrés au culte du génie;
Rois de l'Esprit ils vont de pair avec les Dieux
Couronnés par le temps, couronnés d'harmonie!

N'ont-elles pas muct un langage les fleurs!
Oh! parle jeune Rose aux candides couleurs!
Raconte-nous, tout bas, la véridique histoire
De tes amours fleuris tout imprégnés de gloire;
Conte-nous la légende où chevaliers et preux
Te dirent leurs péchés avant d'aller aux cieux!
Et toi ma jeune vieille, antique Paquerette,
Vous poètes des champs, fleurs aux yeux langoureux
Chacune, dites-moi, qui vous conta fleurette?

Regardez—et voyez avec quelle pudeur
La Violette voile et son sein et sa fleur;
Voyez la Perce-neige, avec quelle insistance
Elle lève le sol pour appeler d'urgence,
Le doux printemps encor prisonnier des autans;
Voyez comme le Lis en terre dort longtemps,
Bercé par le zéphir, comme dort l'innocence
Admirez cette fleur Etoile du Printemps
Le Miroir de Vénus . . . fille y boit l'espérance

Voyez l'Amaryllis, ce type de l'orgueil,
Superbe, s'étaler, tandis que sur le seuil
D'un mur, pour l'amitié fleurit la Giroflée!
Voyez le vain Narcisse à la fleur étoilée
Se consumer perdu dans son propre regard,
Cependant que le Myrte en un coin à l'écart
Emblème de l'amour et modeste et pudique,
Revèle son parfum et sa beauté sans art!
Sois bénie à jamais fleur à blanche tunique!

Allons interroger des bois les profondeurs,
Lire de la nature aux feuillets enchanteurs;
Les branches, admirez! se ballottent houleuses
Comme vagues de mer; et ces clartés ombreuses
Sont le jour qu'il nous faut;—voyez! c'est le chevreuil
Qui de silence vit, tandis que l'écureuil
Court et s'agite lui! . . voyez! la tourterelle
Lentement elle monte au ciel mirer son œil . . .
Voyez filer sur l'eau du cygne la nacelle!

Des bois la poësie elle se montre en vous
Animaux qui vivez sous leur abri si doux,
En vous, ô simples fleurs bijoux de la nature
Que Dieu pour nous charmer fit naître sans culture;
Pour nous charmer! . . bien plus pour notre instruction,
Car les fleurs sont du ciel la révélation,
Un langage que l'homme un jour saura peut-être,
Qui des Anges là haut sont l'érudition;
Les fleurs de leur encens font hommage au Grand Etre!

Flânons sur ce sujet,—c'est un thème enchauteur
Que le plus simple chant peut chanter—que la fleur!
De l'Esprit éternel les fleurs sont les empreintes,
Dans leur simplicité Nature mit ses teintes;
Quel plus charmant sujet de contemplation!
Le sauvage les voit—dans sa dévotion,
Lui qui ne croit en Dieu, s'agenouille et les cueille,
Puis les porte à l'objet de son affection.
Les fleurs! . . c'est de l'amour le riant portefeuille!

Des cœurs qui restent froids, alors que le Printemps
Semble de ses vieux ans mécaniser le Temps,
Alors qu'en arc-en-ciel il suspend ses guirlandes
Qu'à la terre éblouie il jette pour offrandes;

Oui, des cœurs que la Rose et sa suavité,
Ou d'un ciel étoilé le pourtour argenté
Trouvent indifférents,—voyent la Poësie
Dans ces petites fleurs du jardin de beauté,
Dans ces doux chérubins,—de l'amour l'ambroisie!

Qnel sauvage rocher au pic aride et nu
Qui ue doune la vie au gramen inconnu?
Existe-t-il un cœur qui soit fait de la sorte
Que Poësie, Amour, soit pour lui lettre morte?
Non; bien qu'nn doux sourire illumine tes yeux
Berger! si te disions romanesque, mon vieux!
Cependant ce serait la vérité! . . Silence!
C'est ta fille, je crois, qui s'avance en ces lieux?
Quels rêves u'as-tu pas fait pour elle . . . d'avance!

Oui Terre,—écoute-le!—Toi, Ciel sois en témoin!
Partout la Poësie existe . . . eu quelque coin;
Parmi les travailleurs le Dieu de la nature
Infiltre ce besoin, du cœur c'est la parure.
L'ouvrier qui s'en va tout clopin, clopinant
Regagner son chez soi la trouve en cheminant;
C'est le repos du soir pour lui—c'est sa chaumière,
Sa femme qui l'attend le front tout rayonnant,
C'est le baiser si doux de l'enfant à son père!

Oui, la Nature en tout offre disparité,
Et c'est là le secret, la loi de sa beauté!
La goutte d'eau du ciel descend, elle se pose
Tantôt sur un chardon, tantôt sur une rose!
Tantôt au sol mêlée, et tantôt au ruisseau
Ou sur terre ou sur mer elle arrive au tombeau!
C'est que chaque bouton de s'ouvrir n'a la chance,
Chaque feuille ne peut naître au plus haut rameau,
De la nature tout suit pourtant la tendance!

Examinez un peu le mystère du sort
Qui chacun nous conduit de la vie à la mort?
Un enfant vient de naître, et de par sa naissance
Il est d'anciens honneurs, de suprême puissance
L'héritier par hasard.—Un autre nouveau né
Naît héritier de pleurs, d'un nom déjà damné;
L'un est bercé de joie, et l'autre de misère,
Son lot à ce dernier il est empoisonné:
Sans le bonheur pourtant, ces deux là font la paire!

Un pas hors du chemin,—un vice,—en vérité
Un seul—ent-il pour nom: la Prodigalité!
C'est vendre son bonheur à Satan qui l'escompte,
Acheter du péché les heures—par la honte;
Les hommes, voyez-vous, et ce, pour la plupart,
De leurs rouges malheurs ont tissé le brocart,
Dépensant par dégrés bien plus que leur pécune,
Pour eux tous les moyens et de corde et de hart
Sont bons—pour rattraper sans la paix—leur fortune!

A l'homme comparé l'invisible idéal
Quel est-il donc? sinon un fait conjectural?
Sentiments, volontés, ardentes sympathies,
Vives affections, rudes antipathies,
Tels sont les éléments de notre humanité!
Collines et rochers qu'êtes-vous à côté?
Poète laisse donc là le bois, la vallée,
Car la ruche de l'homme est la vaste cité,
Pour étudier l'homme il te faut sa mêlée!

L'Indolence aura-t-elle et tes chants et tes vers
Poète!—et l'Industrie et ses travaux divers
N'éveilleront-ils pas en toi chant sympathique?
Noble Esprit du Commerce, Esprit de la Fabrique
Viens lui montrer tes mâts, ces forêts de la mer,
Tes voiles s'agitant à chaque brise d'air;
Dis-lui que là, partout où ta langue est connue,
Tu rends l'homme puissant, indépendant et fier;
Que de la liberté ton sceptre est l'avenue!

Et toi dont le penser s'élance au firmament
Suivant son libre essor, son développement,
Où l'œil perd son pouvoir,—Science inspiratrice!
Des arcanes du ciel noble révélatrice!
Oh! qui mieux que toi, Fée à l'éternel printemps
Sût mesurer l'espace et mesurer le temps;
De dessus le boisseau sut tirer la lumière,
Sut éclairer la mine, et diriger les vents
Et monter sans effroi visager le tonnerre!

Toi qui dotes du sol les bruts matériaux
D'ordre, de mouvement, de pouvoirs tout nouveaux,
Qui du plomb fais de l'or, véritable Protée,
Epurant la matière au feu de Prométhée!

Une chose minime, un rien, par ton secours
Acquiert une valeur qui s'angmente tonjonrs ;
Révélant la richesse où végétait la gêne ;
Qui pent fixer limite à ton vaste parcours,
A tes progrès futurs Toi des humains la Reine !

A ton gré snbjuguant, emprisonnant le feu
Tu le rends ton esclave, et tu te fais un jeu
Pour lui d'écraser l'eau, d'en faire une poussière ;
L'air subtil t'obéit ;—tu changes la matière
Selon ton bon plaisir ; là créant un jardin
Où l'aride désert se prolongeait sans fin,
Demandant à la mort le secret de la vie,
A l'herbe malfaisante un snc de son venin,
Au bourbier un ruisseau d'un clair à faire envie !

A toi cette fontaine aux eaux vives, l'Esprit !
Dont les bienfaits sans nombre ont créé l'érudit !
De l'érudition source brillante et pure,
Immortelle à jamais autant que la nature ;
De nos libres pensers noble incarnation
Par toi seule, par toi vit l'Inspiration ;
Aussi bénissons-nous ton beau nom, ô Science !
C'est par toi que grandit l'Imagination
Du Grand, du Beau, du Bon suprême Intelligence !

Aussi loin que s'étend, se meut l'humanité,
Comme étoiles du ciel resplendit ta clarté ;
Des sables du désert ta puissante faconde
Fait surgir des cités l'étonnement du monde !
Noble thème à léguer aux siècles à venir
Ressusciter des noms qui ne pourront périr
Tant que subsisteront une date, une pierre,
Offrant à la mémoire un vivant souvenir
De ces trônes éteints dès longtemps en poussière !

Des monceaux entassés d'aspect pyramidal
D'Egypte et de Syrie,—au pourtour colossal,
Des ruines sans nom de ce vaste hippodrome
Prodige du génie, et merveille de Rome,
Des fleuves tout-puissants sont conquis, muselés,
D'immenses océans sont mis sous tes scellés,
Les obstacles ce sont tes jeux ; sous ton étreinte
La terre se soumet, et te remet ses clés,
Tu la broyes du pied et te ris de sa plainte.

Une merveille ailée à l'instinct noble et fier,
Un magnifique objet, tranquille fend la mer,
Avec de la beauté plus qu'on ne saurait dire,
Avec de la puissance à défendre un empire,
A braver la tempête et les vents furieux,
A semer les trépas de ses flancs monstrueux!
Oh! regardez-le donc? Qu'il est beau ce Navire!
Plus beau que toute chose existant sous les cieux,
Toute chose terrestre et que notre œil admire!

En avant! en avant! voyez le Vaisseau-Roi
Vers les lointains climats s'avancer sans émoi,
Langage universel, de chacun l'idiome,
Il porte à tous ses lois de royaume en royaume,
Impassible en sa marche, être supérieur,
Au mépris du danger il ajoute un grand cœur;
De sa forme admirez la haute intelligence!
Créature vivante avec âme sans peur,
Oui,—tel est un Vaisseau! ton chef-d'œuvre ô Science!

O Commerce ouvre à tous les portes de ton cœur,
Montre à l'humanité ce que peut ton labeur!
Excite l'Industrie à braver les tempêtes,
Et de la Mécanique élève les conquêtes;
Fais aussi voir à nu l'orgueil et son néant;
Etale tes trésors et ton pouvoir géant!
Chemins de fer, canaux, entrepôts—ta navette
Qu'on la compare au soc, ou le cas échéant
Le fil du tisserand au glaive, à l'épaulette;

Honore le métier de l'humble tisserand
Angleterre! . . plus d'un fut vertueux et grand!
Des héros sont sortis de leur pauvre demeure,
Nombre d'hommes d'état utiles à leur heure,
Dont le vaste cerveau, dont le vaste savoir
Ont de l'Intelligence ennobli le pouvoir!
Que ce soit ton orgueil que notre art mécanique!
Sa franchise obtiens-la—pour toi c'est un devoir
Franklin, Dalton et Watt appuyent ma supplique.

Franklin qui sut tracer en un zigzag d'éclair
Son illustre et grand nom sur le bleu de l'éther!
S'en fut braver la mort avec sa vue oscuse
Mais devant lui la mort se recula, peureuse;

C'est qu'il savait revivre aux siècles à venir!
Il savait que le Dieu certes pouvait sévir
Quand il allait chercher le fluide électrique,
Mais d'un nuage à l'autre il s'en fut sans blêmir
Du tonnerre ébahi faire la statistique.

Oui, lui! dont le génie aimait, aventureux,
A consigner l'éclair à la porte des cieux,
A visager l'éclat dévastateur des mondes,
Qui fit tant de trépas sur les funèbres ondes;
Dont le scintillement allumait la terreur,
La superstition pâle enfant de la peur;
Lui—broya sous ses pieds en l'évoquant la fondre,
Et puis faisant du fer un abri protecteur,
Dans la nuit du tombeau l'envoya se dissoudre.

Philosophe et Poète à la perfection
Montent par ton pouvoir . . . . Imagination!
Et la Science ainsi que la Littérature
A pour diapason l'Esprit et sa culture;
Quand Dalton fit connaître à l'Esprit étonné
Dans le front d'un penseur un monde nouveau-né,
Quand il analysait le monde des atomes,
Poète à la Milton son cœur passionné
Au livre de nature ajoutait nouveaux tomes.

Des astres suspendus au haut du firmament
Etablir les hauteurs, régler le mouvement,
Aller interroger l'ouragan, la tempête,
Fut le lot de Newton par son droit de conquête!
Des atomes sans nombre étudier les lois,
Les soumettre à la loupe, à des nombreux pourquois,
Fut le lot de Dalton;—et ces deux grands génies
Triomphèrent tous deux, plus puissants que des Rois,
Des mondes en trouvant ainsi les harmonies.

Où gît des Nations l'or—le véritable or?
Est-ce en l'homme d'état qui leur donne l'essor?
Est-ce dans le soldat, est-ce dans son épée?
Mais alors voyez Rome et sa gloire usurpée?
Voyez la Grèce aussi? . .—Non:—c'est dans un Dalton,
Par ces fils du labeur, par un Watt, un Newton,
De ces puissants esprits par une noble armée,
Qu'un peuple à l'univers peut seul donner le ton,
Qu'il épand la lumière avec sa renommée.

Le jour aux yeux blafards,—pâle, gris, hiverneux,
Sortit en s'éveillant d'un sommeil nuageux;
Et sur la froide ville où le silence encore
Dormait, parut bientôt la souriante aurore,
Cependant il veillait un homme peu connu
Dont le vaste penser par l'espoir soutenu,
Rêvait le mouvement d'un piston, d'une tige
De fer,—tout comme si ce problème inconnu
Une fois résolu,—donnerait le vertige!

Cet homme, c'était Watt, c'était Watt dont la main
D'un immense pouvoir dotait le genre humain.
C'était Watt le vainqueur du Temps, de la Marée
Qui dans une chaudière emprisonnait Borée!
Des ouvriers, c'était le grand Magicien,
Dont le seul bras de fer rendait l'espace—un rien,
Et donnait à l'Esprit le pas sur la Matière!
Et se courbaient devant l'utile citoyen,
Comme ses grands vassaux, et la Mer et la Terre!

Esprit mystérieux, grandiose, éternel,
Mon chant n'est par malheur que le chant d'un mortel,
Et comme un chant d'oiseau qui flotte sur la bise
Inécouté, dans l'air il se peut qu'il se brise;
Mais si j'avais en moi l'éloquence du cœur,
Ce chand de la parole, accent toujours vainqueur,
Ce don de sympathie à remuer la terre,
De tout ce que je sens mon chant révélateur
Aurait le roulement d'un éclat de tonnerre!

Intelligence exquise!—oh! s'il est ici bas
Si beau ton noble aspect, et si rempli d'appas,
De quel plus grand éclat dans tes célestes sphères
Ne doit-it pas briller ton faisceau de lumières?
A travers ton ciel pur, à travers ses soleils,
Quels pouvoirs ignorés s'élanceront vermeils,
Quels mondes de trésors, quels mondes de merveilles
Se feront jour alors par d'éclatants réveils,
Inconnus à notre œil, inconnus à nos veilles!

Lorsque le Temps muet devant l'Eternité
Se tiendra,—que l'Esprit tout immortalité
De par Dieu flamboyant de nouvelle lumière
Prendra son libre essor vers la plus haute sphère,

Un ange glorieux dans son vol immortel!
D'un regard noble et fier des cieux fixant le ciel
Pour mieux apprécier le bonheur de ses ailes!
Une gloire au milieu d'un chœur chantant Noël,
Une âme libre enfin de ses formes mortelles!

Alors et seulement,—ouvrez vos deux battants
Portes de la Science à nos vœux persistants;
Vous nuages fuyez qui cachez sous vos voiles
De l'Inspiration les magiques étoiles,
Et le Génie ira vers son propre manoir.
Oh! quand viendra ce jour que tant je voudrais voir,
Aurore de l'Esprit et de l'Intelligence,
Musique de ce chant d'éternel bon vouloir
Quand le Temps, quand la Mort n'auront plus de puissance!

CHANT QUATRIÈME.

Que substance terrestre et rien que ça,—l'Esprit
Il doive retourner à la terre,—son lit,
Ou que du pur éther là haut divine essence,
Il trouve après la mort glorieuse existence,
Tout cela de mes chants n'a pas été l'objet,
A plus nobles pensers, je borne mon sujet,
Je ne veux pas souiller—souiller à la légère,
Les ailes de l'Esprit au contact indiscret
De l'argumentateur, de sa lourde poussière.

Alors que vous vibrez, vous, fibres du cerveau
Sous l'invisible coup d'un invisible étau,
Cette pression là, donne-t-elle existence
A la pensée humaine,—est-ce ainsi sa naissance?
Ce que nous appellons pensée—est-ce d'ailleurs
Vraiment une pensée? . . A vous spéculateurs
A décider le cas;—si l'Esprit est un arbre
Et son fruit la pensée, il faut chercher ailleurs
La racine,—elle gît sous notre dernier marbre.

Une substance existe, elle a son but,—ses fins;
Quel pédant de l'Esprit peut fixer les confins?
Feuilles et fleurs et fruits complets—l'arbre d'automne
Il n'accomplit plus rien, hors ce but monotone!

Mais comment calculer de l'Esprit le Pouvoir!
Quels immenses désirs! quel énorme vouloir!
Est-il pour ses beaux fruits, est-il donc un automne?
Un produit du matin qui doive avoir un soir,
Et puis se consumer, existence monotone?

Non: il est comme Dieu sans limites, sans fin—
Son essence est divine et son essor divin!
Cherchez à mesurer le ciel immesurable
Plutôt que de vouloir l'arrêter par un cable,
L'Esprit—car voyez-vous ce serait aussi vain
Que d'éteindre le vent, de l'enchaîner soudain!
Aveugle à la beauté, sourde à toute harmonie
Qui voudrait à l'Esprit mettre un mords, mettre un frein,
Assombrir ses esprits, enchaîner son génie!

L'Esprit percevrait-il l'objet—ou son pouvoir
N'aurait-il d'effet que de servir de miroir?
Ou, suivant des on dit, l'Esprit d'humeur légère
Quittant le corps, fait-il école buissonnière,
Courant après chaque ombre en quête du nouveau?
A quoi bon discuter! si de notre cerveau
Vous faites une salle où le vide s'étale
Attendant pour s'emplir que l'on mette écriteau,
Encor faut-il un Maître à ce vaste dédale!

Ce qui veut, ce qui pense— et dirige les sens;—
Magasin donne-t-il ordre aux dépôts céans?
Il reçoit, voilà tout;—dites, qu'est-ce qui lie
Tous ces chaînons entr'eux, et les domicilie,
Combiner, parcourir, arranger et choisir
Des choses que jamais les yeux n'ont vu fleurir?
Elle est de droit divin et de divine essence
Cette création qu'on ne peut définir,
Pour en dire le mot sans voix est la Science.

Ça voyons, mesurons à l'équerre, d'un bond,
Chaque sensation,—le plaisir est tout rond,
Mais la douleur doit être au moins triangulaire;
Quant à nos sentiments, oh! c'est une autre affaire,
Changement d'air! voilà!—Pour nos émotions,
C'est d'un sol étranger humbles productions.
Se mouvoir, c'est penser: oh! science profonde!
Avec Hume disons pensons, mystifions;
Rien n'est dans rien!—Le monde il n'est pas de ce monde!

Allez donc demander vraiment ce qu'est l'Esprit
Quand rêves, passions, tout pour lui, tout est dit?
Mais dites-vous d'abord ce qu'est sans sa lumière
Le soleil,—ce que sont des yeux murés sous terre?
L'Esprit se montre au jour par ses capacités,
Vouloir le dépouiller de toutes ses beautés
C'est le mettre au néant, c'est le fait du sophiste,
Entasser à plaisir tissus d'absurdités
Mais c'est des insensés vouloir grossir la liste! . . . .

Mémoire ne rend pas égal le souvenir!—
L'œil dans l'obscurité n'a rien à retenir,
Pourtant si le matin donnait la bien-venue
Au captif,—aurait-il par ce seul fait la vue?
La mémoire est un don, non une induction;
Suivre la vérité de par l'abstraction
Est un effort sans but;—vaine philosophie!
Le doute est-il le droit de l'érudition?
A son savoir alors, oh! bien fou qui se fie!

Sur la rose au matin se prélasse le vent,
Il caresse le saule, et la harpe souvent,
Eveille le parfum, la musique et la grâce,
Et donne à la nature un chic que rien n'efface;
Mais parmi les humains quelle tête à l'évent
Dirait: Parfum, Musique et Grâce c'est le Vent;
Il y a mille agents pour notre intelligence;
L'Imagination . . . c'est l'Esprit concevant . . .
L'agent n'est que le vent;—du pouvoir l'apparence!

La pierre basse et grise au porche des trépas,
Sourde, aveugle qu'elle est, oh! la vieille Malpas
Elle l'aime bien dà! . . maintefois le dimanche
Elle l'attendit là, lui, d'une humeur si franche,
Qu'elle aimait bien avant de songer à l'amour!
Comme des revenants de ce banc tout autour,
Circulent maintenant quatre fois vingt années;
Pourtant l'aveugle voit, la sourde chaque jour
Entend les enfants morts de ses jeunes journées.

Chaque nom sur la pierre il est inscrit—hélas!
La pitié se fait jour près la pauvre Malpas,
Mais elle n'entend pas tous ces soupirs funèbres,
Ses yeux ne voyent rien fermés par les ténèbres;

Cependant elle entend toujours la voix des cieux,
Elle voit de l'été le soleil radieux ;
Si l'Esprit donne aux sourds la faculté d'entendre,
Aux aveugles la vue—est-il alors douteux
Qu'en l'univers l'Esprit ne puisse ainsi s'épandre !

Et la perception—et la reflexion
De la Divinité sont émanation,
Ainsi que la mémoire ;—au livret de Nature
L'une nous initie, et l'autre en sa droiture
Guide, en les contrôlant, avec un tact exquis,
Nos pensers vers un but sacré—le Paradis,
Depuis que la vertu par le Christ révélée
A régénéré l'homme, et sans peine l'a mis
Sur le chemin du ciel, de la voûte étoilée.

Divine Croix du Christ !—par la dérision
Tout d'abord élevée, objet d'abjection ;
Et maintenant portée au cou des jeunes filles,
Et servant d'oriflamme aux flottes, aux flotilles !
Autrefois avilie, et signe de mépris,
A présent de victoire et le gage et le prix,
Les Rois pour t'adorer se mettent en prière ;
Eux qui des saints martyrs versaient le sang jadis,
Inclinent devant toi maintenant leur poussière !

Sainte Religion, guide tombé du ciel,
Tu n'as pas du bigot le cœur rempli de fiel,
Non ; ta croyance elle est d'amour et de concorde ;
La foi n'existe pas sans la miséricorde ;
Non ; tu n'as pas non plus l'orgueil du zélateur
Qui pour mener au Christ se fait persécuteur !
Tu ne te fais point jeu des misères humaines,
Et pourtant maint Caïn se fit ton défenseur
Souillé du sang d'un frère, et fumant de ses haines.

Oh ! fais qu'ils soient à toi nos cœurs, Religion !
Viens à nous, viens à nous avec cette onction
Cette paix de Jésus la divine lumière,
Et ta douce espérance à nos âmes si chère !
Oh ! viens Religion embrasse l'univers !
Nous voudrions trouver par des chemins divers
Des anges la demeure et de Dieu le Royaume ;
Que protéger le faible, et rester toujours fiers
Devant les Grands . . . soit, Dieu ! notre Deutéronome !

La nef elle est foulée et par des pieds armés,
Qui servent-ils ici ces glaives animés?
La rne elle gémit de terrenr et de transes,
Quand dans l'Eglise on voit briller haches et lances!
Où paraissent Crichton, Napier et Rutherford
Ponr ouïr une voix qui la brave la mort;—
L'intrépide John Knox au-dessus de la crainte
Lui, prêche l'Evangile, et ne plaint pas son sort
S'il doit mourir pour Dieu, pour sa parole sainte.

La peur? Il avait vu le cachot sans effroi;
La peur? Il s'en moquait pas mal! . . il avait foi!
La peur? Il eut bravé la mort et le martyre,
Les fers, la question, il eut bravé bien pire
Plutôt que de l'admettre aux parois de son cœur!
Il ignorait, oh! oui, ce sentiment la peur!
Car l'homme! il n'avait pas de ponvoir sur son âme,
Dien seul était son glaive et son inspirateur,
De l'Inquisition que lni faisait la flamme!

Mais au loin de cette île il tonnait son pouvoir,
Sa voix allait braver en tous lieux l'encensoir,
Cette puissance impie, au joug soumettant l'homme,
Les Cardinaux, le Pape et les crimes de Rome;
Et les mitres tremblaient aux accents de sa voix,
Et sa main repoussait l'ignoble main des Rois
Par des titres, de l'or marchandant son sileuce;
Ce n'était un Judas pour le vendre en sournois
L'Evangile établi par sa rare éloquence!

En vain il menaça le farouche Hamilton
Que s'il montait en chaire on rabattrait son ton,
Que comme sur un loup sans chercher d'autre excuse
On tirerait sur lui de bons coups d'arquebuse;
John Knox lui répondit: "J'ose braver pour Dieu
Et pécheurs et péchés, tes lances et ton feu,
Toi, suppôt de l'Enfer dont l'indigne croyance
De tout persécnter semble avoir fait le vœu:
Pour Dieu! j'affronterai la mort et ta vengeance!"

Et de son noble esprit soudain jaillit l'éclair,
Terrassant les abus sous sa verge de fer;
Jetant à bas les saints, leurs os et leurs images,
De la corruption tous les échafaudages.

Et dès ce moment là la pompe et la splendeur
De ces Mammons Mitrés perdirent leur saveur;
La Croix du Christ reprit de nouveau son empire,
De nouveau l'on bénit le nom du Rédemptenr,
Dans le livre de Dieu de nouveau l'on put lire.

Oh! du jour du Seigneur douce anbe, doux matin,
Des mystères d'en haut toi le miroir divin!
Comme le cœur humain ivre de ta venue
Alors qne tu parais fête ta hienvenue;
Comme l'âme languit pour sentir ta beauté,
Et ponr se rapprocher de la Divinité;
Comme elle se répand d'une façon snhlime
Sur l'esprit dans son vol devers l'Eternité
Alors qu'il apperçoit des cieux la douhle cime.

Tandis qu'il se dilate en ce jour éternel
L'Esprit, et qu'il atteint les saints parvis du ciel,
Le futur jette au loiu son beau manteau d'étoiles
Et le passé honteux se cache dans ses voiles!
Tellement grandiose il est le droit chemin
Qui conduit à Dieu même, à son autel divin,
Que les cieux éclatants s'étiolent dans l'ombre,
Devant l'immense gloire, et le splendide écrin
Qui donnent la lumière à des soleils sans nombre!

Oh! du jour dn Seigneur douce anbe, beau matin,
De la Religion montre-moi le chemin;
Conduis-moi vers ces monts sanvages, solitaires,
Pour voir l'humble herger oubliant ses misères
Fêter ce jonr béni, pour lui toujours heureux!
Qui fait de son toit rude un autel glorieux,
Où, pressé sur le sein d'une mère pieuse,
Son enfant, les regards élevés vers les cieux,
Demande à Dieu pour eux la santé précieuse.

Oh! du jour du Seigneur soleil délicieux
Conduis tranquillement mes pas aventurenx
Vers le vallon touffu qui d'un splendide ombrage
Apporte la fraîcheur à ce joli village;
Loin du hruit des cités, de leurs émotions,
Des soucis du commerce et de ses passions,
Où vers l'Eglise on voit dans leur toilette blanche
Jeunes filles aller calmes comme Alcyons
Ponr louer le Seigneur, et fêter le Dimanche.

Délicieuse vue offerte à l'œil humain
De voir deux jeunes sœurs sur le livre divin
Pencher leurs bras charmants, leurs douces chevelures,
Confondre en cet amour leurs haleines si pures,
Laisser monter au ciel, mélodieux encens,
De leurs gentilles voix les suaves accents;
Du jeune Paradis c'est là vraiment le rêve,
Avant que le Serpent par discours décevants
N'eut à jamais flétri ta candeur ô notre Eve!

Salut jour du Dimanche, oh! jour délicieux
Guide et consolateur tu nous ouvres les cieux;
Jour où le voyageur aime à vivre en arrière,
Et de son doux foyer à rêver la chimère;
Jour où sur l'océan les yeux mouillés d'un pleur,
Le marin vers les siens allonge son bon cœur;
Jour où la paix descend sur le captif qui pleure,
Jour où la Croix du Christ défend tout du malheur,
Jour de salut! en toi l'Eternité demeure!

Sur les eaux la prière! . .—Oui sur la mer d'hiver
Où le mât semble à l'œil le clocher le plus fier,
Elevant jusqu'à Dieu des marins la pensée!
Sur les eaux la prière! . . unique panacée
Qui calme et qui guérit toute humaine douleur.
La prière! cette ancre où l'espoir, le bonheur,
S'attachent, quand naufrage, hélas! l'intelligence,
Quand la tombe à venir nous remplit de terreur,
Cette ancre à nous sauver aura seule puissance!

En courroux ou paisible, au soir comme au matin
Mer, j'écoute ta voix, et tes échos sans fin;
Pour saluer le jour tes premières matines,
Puis ton chœur vigoureux et tes harpes divines,
Alors qu'en plein midi s'élance le soleil;
Puis tes vêpres,—le soir ton hymne sans pareil!
La beauté de tes chants, des eaux la poësie,
Suscitent des pensers dans mon âme en éveil
Qui vont chercher au ciel la divine ambroisie!

Tes murmures ils sont l'éloquence du son;
Sans paroles ce sont des chœurs à l'unisson,
Qui réveillent en nous des sentiments sublimes;—
Soit qu'au ciel en fureur tu projettes tes cimes,

Soit que tranquillement comme un beau lac d'été
Tu promènes au loin ton flot vert,—argenté,
Mon cœur pourtant t'admire en tes diverses phases,
Toi l'oracle du temps de tonte antiquité,
Mystérieusement qui roule sur ses bases.

Chacun et tour à tour Juif, Grec, Vénitien,
L'homme civilisé, le Sauvage Indien,
T'ont offert, Océan, de pompenx sacrifices,
Pour appaiser ton ire, enchaîner tes caprices!
Combien n'as-tu pas vu sur tes bords de combats,
Depuis les mécréants jusqu'à nos fiers soldats;
Que de morts au néant retournés depuis l'arche!
Que de gloires à bas, et que de faux éclats
Depuis le jour où Dieu te dit: "Existe et marche!"

Chaîne dont les anneanx rivent le temps an temps,
De toute Eternité l'homme entendit tes chants:
Tu n'es pas autre, Mer, que cette Mer honlense
Qui sur l'ordre dn Christ cessa d'être orageuse,
Et replia son aile ainsi qu'un jeune oiseau:
Tu n'es pas autre, Mer, que ce vaste tombean
Qui jadis engloutit, annihila la terre!
Un mot du Créateur, soudain sous ton mantean
Disparaîtrait encor notre vile poussière.

Lontemps tn supportas les chagrins des mortels
Sur ta vaste poitrine et tes flots solennels;
Depuis les premiers temps où des cœurs en sonffrance
Ont jeté, malheurenx, aux vents leur espérance;
Délaissant le chez soi, les douceurs du foyer
Pour chercher bien au loin toit plus hospitalier!
J'ai connu, me sonviens, charmante jouvencelle,
Une noble beauté, svelte comme un palmier
Tomber comme un épi qne ronge la nielle.

Pauvre rose effeuillée elle dépérissait
Dn mal d'Amour; tout bas, dn moins on le disait,
Mais de ce ver rongeur elle faisait mystère,
Sur son fatal secret elle savait se taire;
Se laisser deviner eut été trop affreux!
Aussi se fia-t-elle à ce lenrre amoureux
Qui faisait luire au loin l'étoile d'espérance,
Elle entrevit bientôt nn sort moins rigoureux,
Sa force revenue, éteinte sa souffrance.

L'Amour ? . . je te dirai ce que c'est que l'Amour !
Avec des sentiments aussi purs que le jour
C'est bâtir une châsse où couve l'Espérance,
Où le Temps paraît *jeune* . . . exquise l'existence.
Désirs, plaisirs et goûts, ce trio séducteur,
S'unit pour consacrer cet Eden du bonheur ;
Au haut du firmament l'étoile est sans nuage,
Les ruisseaux en courant rafraîchissent la fleur,
Et sur terre le ciel semble pris à l'ancrage.

Voilà ce qu'est l'Amour,—l'Amour constant et vrai,
Cette gloire immortelle aussi fraîche que Mai :
De tous les dons du cœur le plus beau, le plus rare,
De la vie, en un mot, le plus lumineux phare !
Oh ! qui de nous ne peut se rappeler le soir
Où pour ses premiers vœux naquit un doux espoir,
Par un beau clair de lune et sous un bois bien sombre,
Et l'émoi des adieux : 'A bientôt !' 'Au revoir !'
Quand tout était soleil où vit aujourd'hui l'ombre !

Elle avait un front chaste, et fait pour captiver,
Un doux je ne sais quoi, qui vous faisait rêver ;
Une taille bien prise et tout à fait mignonne,
Trop faible pour les maux que nature nous donne !
Une oisive langueur, un air méditatif,
L'aspect de la souffrance, un aspect tout pensif ;
Sur son pâle visage une rougeur fébrile
D'un bien triste destin présage indicatif
Semblait dire à chacun : "Cette fleur est fragile !"

L'expression d'extase empreinte dans ses yeux,
Et sur sa blanche épaule ondulant, ses cheveux
Comme des ailes d'or sur le dos d'un bel ange ;
Ses lèvres sans couleur et son sourire étrange,
Les roses du matin mortes avant le soir,
Car la jeunesse était pour elle sans espoir,
Telle était sa beauté,—le déclin d'une aurore ;
Cela serrait le cœur, et faisait mal à voir
Que de la contempler . . . mourir ! . . si jeune encore !

Et la couronne donc que lui tresse sa sœur
La dernière couronne et ses feuilles en cœur
Qui tombaient lentement, et semblaient vouloir dire :
"Sur tes amis ainsi tu perdras ton empire !

De leurs âmes ainsi fuira ton souvenir,
Ou s'il y vient parfois ce sera sans soupir,
Comme une pauvre fleur qu'on regarde sans charme!"
Mais les feuilles mentaient; son doux ressouvenir
Quand il plane sur nous, fait jaillir une larme!

Et toujours, et toujours s'en allait la santé,
Feuille à feuille chaque heure emportait sa beauté,
En dépit du climat, sa taille plus fragile,
Comme un roseau pliait, sous le vent plus débile;
Ils étaient tous au loin cependant ses amis,
Des mers la séparaient de ces êtres chéris,
Que n'eût-elle donné pour les revoir encore!
Et puis elle disait: "Seigneur! en tout pays
Ta volonté soit faite! .. Ecoute qui t'adore!"

A sa vigne en allant, souvent le villageois
Vers la jeune étrangère à la si douce voix
Se retournait ému; cependant qu'avec peine
Elle montait, montant la colline prochaine,
D'où l'on voyait la mer et son immensité;
Et là jusques au soir, dans l'immobilité,
Et l'œil inquisiteur restait la jeune fille,
Croyant que chaque voile apportait l'amitié,
Et le vent de l'espoir lui rendait sa famille!

O cœur humain quand donc d'aussi tendre retour
Le paya-t-on jamais ton saint et noble amour!
Quand donc la paya-t-on avec tant de largesse
Ta touchante amitié par plus vive tendresse!
Car de la vie, hélas! quel est le résumé?
Nombre d'affections d'un trépas innommé
Meurent dans notre cœur sans y laisser de trace;
Et puis l'expérience arrive à point nommé
Pour nous montrer enfin ici bas que tout passe!

Le matin, ce doux chantre, il fit l'appel aux bois,
Et tous de leur sommeil de sortir à la fois,
Secouant empressés leurs verdoyantes tresses;
Et puis il éveilla par de tendres caresses
Le bouton et la fleur, et les gentils ruisseaux;
Voyant tant de beautés qui songerait aux maux?
Qui quitterait ce jour pour une chambre obscure,
Pour regarder des yeux ternes et sans repos,
Et voir s'éteindre en eux la flamme la plus pure?

Et je vis une étoile au-dessus du ciel bleu,
Etoile de pardon, étincelle de feu!
De gloire douze noms lui servaient d'auréole,
Douze astres lumineux étaient sa girandole;
Et du centre de chaque étincelait la Croix,
La Croix du genre humain le symbole et la voix;
Et du plns haut des cienx les Trônes, les Puissances,
Disaient de Bethléhem l'espérance et le choix,
Et proclamaient bien haut, ses gloires, ses tendances!

Lors de ce firmament vivant, soudain surgit
Une forme-lueur qui partout répandit
Un bonheur indicible où brilla sa lumière;
Trônes, Mondes passaient tous sur sa tête altière;
Tandis que sous son pied ce Terrible Pouvoir
Ecrasait le serpent sifflant de désespoir;
Et comme le serpent broyé saignait rebelle,
Les Chérubins chantaient cette hymne de l'espoir:
Salut à Bethléhem, à sa gloire immortelle!

A l'orient s'ouvraient dix mille portes d'or,
Des Anges en sortaient qui prenaient leur essor
Rangeant leurs beaux essaims en lignes scintillantes,
Laissant de l'avenir voir les pages brillantes,
Illuminant ce livre où là haut le bon Dieu
Inscrit tous ses décrets en paroles de feu;
Et les Anges du ciel, Chérubins, et le reste
Chantèrent: "A Lui Gloire! à Lui Gloire en tout lieu,
Salut à Bethléhem, à sa gloire céleste!"

Et traversant les rangs des Chérubins nombreux,
J'arrivai par la Foi jusqu'au plus haut des cieux,
Et d'une profondeur à donner le vertige
Là je vis le Soleil de l'Esprit, ô prodige!
Entouré des rayons du Savoir Immortel!
Et Démons et Pensers se battaient en duel;
Et de cette mêlée une voix d'Espérance
Sortait pure disant: "Salut à l'Eternel
De la terre avec Dieu salut à l'Alliance!"

Devant Son Trône étaient l'Amour, la Vérité,
La Sainteté formant une Triple Unité,
Au-delà de la Châsse, au-delà de l'Etoile,
Du Livre, ils soutenaient de l'Eternel le Voile!

Eternelle Présence—et Seule cependant,
Par toutes les splendeurs vue, et sans Précédent,
Révélée et pourtant Invisible, Inconnue!
Sublime était assis un Etre Transcendant
Saluant Bethléhem! .. ton Etoile Apparue!

Alors les Sept, les Beaux, les Imparadisés
Glorifiés en Dieu, les Apothéosés
Parurent; lors du ciel le sublime mystère
Soudain se révéla:—Moteur!—Esprit!—Lumière!
Cette main—dont l'ombre est le trône de la nuit!
Et puis cette figure au milieu d'un circuit
De gloire auréolée, à tristesse éternelle,
Dont l'homme et ses péchés ont fait un noir minuit,
Quoiqu'au ciel, quand tout est radieux autour d'elle!

Eh! quoi! le Sauveur pleure assis auprès de Dieu,
Eternité peux-tu supporter cet aveu?
Las! le Christ peut-il donc oublier nos offenses,
Le chemin de la Croix, les infâmes potences?
Pour l'homme impénitent, ô Nature, rougis!
Qui ne serait ému quand aux sacrés parvis
Anges et Chérubins sont émus dans leurs sphères,
Qui donc resterait sourd quand le ciel a compris,
Qui resterait sans pleur devant larmes si chères?

Sans la Rédemption qu'eut-il été l'Esprit?
Un jour sans lendemain, un océan sans lit!
Il eut pris son essor sans but, sans espérance,
Condamné pour toujours à mourir sans croyance!
Nulles eussent été ses aspirations,
Parfums jetés aux vents ses nobles visions,
Nul Sauveur pour lui rendre éclat, parfum, lumière,
Nulle voix consolante en ses afflictions,
Mais ténèbres partout, mais sur les morts poussière!

Que serais-tu de l'homme ô noble faculté,
Génie! astre émané de la Divinité,—
Quand semblable au soleil, semblable à son sourire,
De l'Univers l'Esprit serait le point de mire;
Si l'Esprit était né pour subir le néant!
Si Pensers, si Génie en ce gouffre béant,
Tous ils devaient tomber avec indifférence,
Sans arche de salut pour ce qui fut géant,
Sans d'un monde meilleur la sublime Espérance!

Esprit tout ineffable ! Esprit tout immortel !
O Sagesse Infinie ! ô Pouvoir Eternel !
Ame de l'Univers ! Sublime Intelligence !
Trône de la Pensée ! Abîme d'Espérance !
Qui de la terre au ciel renfermes dans tes mains
Le sort des nations, l'avenir des humains,
Nous te bénissons Dieu—Grand Dieu de tes largesses,
Par toi la mort, sa nuit ont d'éternels demains,
Et la tombe nous fait de bien douces promesses !

Dis-les Terre ces mots : "Rédemption ! Salut !"
Forêts pour les chanter prenez votre grand luth !
Et toi vaste Océan par le calme et l'orage
Va les porter au loin de rivage en rivage !
Vous gigantesques Monts aux formidables voix,
Faites résonner hant et partout à la fois :
"Rédemption ! Salut !" c'est là le cri du monde !
L'arche est sauvée encor par le Christ ! par la Croix !
L'Esprit est racheté par l'Arche et la Colombe !

CONCLUSION.

Humblement doux Esprit des chants harmonienx !
Ame de la Pensée, Ange tombé des cieux,
Amour et Vérité dont la langue extatique
A fait vibrer dn ciel nne corde harmoniqne !
Humblement j'ai cherché ton temple, ton palais,
Pour placer à tes pieds mon offrande à jamais ;
Et si, Muse Divine, ainsi que je l'espère,
Tn daignes recevoir l'hommage que je fais
Avec un cœur dévot à ton saint sanctuaire,

Alors accorde-moi place parmi les tiens :
Si de ton doux regard ces vers tu les soutiens,
Aux champs de l'Avenir ils ont chance de vivre,
D'Eterniser ta gloire, et ma tombe . . . et ce livre !
Si mon Thème "L'Esprit" paraît digne de toi,
Si de ces visions j'ai pu chanter l'émoi,
De la Divinité noble et sublime essence,
Fais que l'Avenir garde un souvenir de moi,
Qu'en la tombe mon nom dise encor ta puissance !

Seize Ans et Soixante Ans.

SEIZE ANS.

Son minois!—Vous eussiez pu rêver jusqu'au soir
Que vous n'eussiez jamais malgré votre vouloir,
Pu créer chose plus divine;
Sa taille alors était presqu'enfantine,
Faite pour le bonheur, pour des heures d'été!
Pour l'amour, pour les fleurs, le rire, la bonté,
Mais point pour tempête ou bruine.

Comme le clair de lune alors son front neigeux
Miroitant de blancheur sous l'or de ses cheveux,
Avait l'air d'un saint reliquaire
Dont un bel ange eut fait son sanctuaire;
La fraîcheur de sa joue avait fraîcheur de lis,
Et ses seize printemps avaient ce coloris
Que n'a point détruit la lumière.

Ce coloris pourtant était loin d'être mat,
Au contraire il avait ce premier incarnat
Que l'on voit poindre sur la pêche,
Tant doux à l'œil que le fruit vous allèche!
Il se décomposait et comme un divin fard
S'épandait sur sa lèvre en un suave nard,
Sur sa lèvre toujours si fraîche!

SOIXANTE ANS.

Son visage—Ah! c'était comme un beau jour d'hiver
Quand un brin de soleil illumine l'éther,
Et joue encore avec les brises,
De son beau front les tempes étaient grises,
Mais un je ne sais quoi de doux et d'attrayant,
Faisait voir aisément à tout œil clairvoyant
Un reste de formes exquises.

Son front—Il n'était plus ce qu'il était jadis,
Mais sa blancheur encore était celle du lis,
Et lui prêtait un quelque chose
Qui rappelait de son printemps la rose;
Et venait au présent offrir le souvenir

Du temps qui n'était plus, sans qu'un trop grand soupir
Se fit sur la métamorphose.

Car pourvu que le cœur soit bon, soit délicat,
Et que de la beauté l'âme ait encor l'éclat,
Le vieil âge peut encor plaire,
Même parfois son ombre est tutélaire;
Jusqu'à ce que la vie au ciel remonte un jour,
Alors que le rayon de l'éternel amour.
Vient nous aspirer de la terre!

La Veillée de l'Ange.

Au chevet de sa mère une fille veillait
A l'heure de minuit, sa mère était mourante;
La pauvre enfant point ne dormait
Depuis cinq nuits . . . et l'heure est lente!
Voilà que tout à coup une Apparition
A ses yeux se fit voir étrange:
" Dors et fait trêve à ton affliction
Je veillerai pour toi . . ." dit l'Ange.

Sur ses yeux fatigués tomba le doux sommeil,
Ainsi que sur un cœur flétri tombe la grâce;
L'Ange saint d'un reflet vermeil
L'entourant, se mit à sa place;
Et ses doux yeux brillaient de tant d'amour humain,
Dans leur clarté toute argentine,
Qu'Ange il semblait UN de ce monde vain . . . .
La dormeuse presque divine.

Comme rayons ardents ondoyaient les cheveux
En spirales formés de la frêle dormeuse;
De l'Ange en rayons lumineux
Brillait la tête radieuse;
Un doux je ne sais quoi sur son front épandu,
Donnait certain air de famille
A ce bel Ange, à veiller assidu,
Lorsque dormait la pauvre fille.

Le principe mortel, le principe immortel
Se reflétant tous deux, se trouvaient en présence;

Et terrestre et spirituel,
Entr'eux la mort et la souffrance.
Amour humain qui peut égaler ta grandeur?
De toi s'élévent ces prières
Qui soudain vont trouver le Créateur
Là hant bien par delà les sphères.

A travers la croisée à peine il faisait jour,
L'anbe hiverneuse et froide attristait plus eucore
De la malade le séjour:
"Oh! ma fille! ô toi que j'adore!
Oh! mon aimée! oh! vieus! oh! viens anprès de moi!
Laisse-moi goûter ta présence,
Oh! laisse-moi, dans un bien doux émoi
Te bénir malgré ma souffrance!

"Oh! si jamais je fus trop sévère envers toi,
Pardonue, chère enfant, maintenant à ta mère,
Je t'aimais bien pourtaut, crois-moi,
Quand pour toi j'étais si sévère!
Penche-toi maiutenant pour un dernier baiser,
Viens me dire adieu, chère fille! . . ."
L'Ange soudain se mit à la baiser . . .
Sou âme s'euvola tranquille!

Uu vif tressaillement!—d'un loug rêve la fin,
A soudain éveillé l'innocente dormcnse!
Et paraît à ses yeux soudain
Sa mère morte! . . malhenrense! . . .
Mais daus les bras d'un Ange—elle s'élance alors
Dans une étreinte convulsive;
Mais l'Ange a fui, de sa mère le corps
Est là . . . seul il la tient peusive!

Un Cœur pour un Chacun.

Un cœur pour un cbacun existe,
A rencontrer ce cœur le vrai bonheur consiste.
Sus douc! et cherchez bien quelqne soit le labeur,
Tandis que la jeunesse uniqne,
Vous prête chaque jour sa lanterne magique,
Si vous trouvez ce cœur vous happez le bonheur!

Un cœur pour un chacun existe,
A rencontrer ce cœur notre bonheur consiste.

Un cœur pour un chacun existe,
A rencontrer ce cœur le vrai bonheur consiste.
Par les anges deux cœurs avec soin modelés
Sont formés d'une toile unique,
Mais chacun d'un côté suit un cercle magique,
Le sort de notre vie est d'assembler les lés !
Un cœur pour un chacun existe,
A rencontrer ce cœur notre bonheur consiste.

La Vieille Horloge de la Chaumière.

Oh ! la vieille, la vieille horloge du foyer
Etait chose vraiment et luisante et proprette ;
Ses aiguilles gardaient de l'or sur leur acier,
Son carillon était voix douce et joliette.
Bien qu'au parler concis, c'était un moniteur
Quand nations changeaient conservant son langage ;
Son organe encor frais faisait vibrer le cœur,
Quand l'amitié déjà tremblait vu son grand âge.
Tic, tic, disait sa voix, au lit ! au lit soudain !
Car j'ai dix fois sonné l'heure de la retraite,
Vous ne vous leverez jamais de bon matin
Si vous vous couchez tard, sus ! vite à la couchette !

Vrai ! c'était un ami que ce gai carillon,
Que du coin du foyer lançait la vieille horloge,
C'était un chant pareil à celui du grillon
Qui des heures d'hiver nous fait goûter l'éloge ;
Mais elle avait cri rauque et de mauvaise humeur,
Alors que le matin nous éveillait la vieille,
Quand le jour gris était tout boueux de sueur,
Que le vent matinal vous prenait à l'oreille ;
Tic, tic, disait sa voix, à bas du lit soudain !
Cinq fois je vous ai dit : allumez la chandelle !
A moins de se lever toujours de bon matin
Point de santé, jamais rien dans votre escarcelle !

Cependant le son fait sa ronde ric-à-ric
De seconde en seconde, et sans cesse et sans cesse,

Tandis que nos amis pendant ce long tic-tic,
S'éteignent chaque jour, que fuit notre jeunesse !
Et son cœur bat tonjours bien qu'il soit sans chaleur,
Et toujours et toujours se meuvent ses aiguilles,
Bien que soient disparus, las ! plus d'un noble cœur,
Plus d'une main amie au sein de nos familles !
Tic, tic, disait sa voix, vers le lit dn tombean
Il faut aller coucher sans demander son reste ;
Saluez du regard là haut ce ciel si beau,
Et sus ! préparez-vous pour un matin céleste !

Le Fossoyeur.

Dans sa main tremblote la bêche,
Tout blancs sont ses rares chevenx,
Et sur la terre humide et fraîche
De longs pleurs coulent de ses yeux :
" Pourquoi pleurer ainsi, dis homme de la tombe,
Que sert de t'affaisser sous le poids des douleurs ?
La terre perd lorsqne l'homme succombe,
Mais crois, le ciel préserve, il est nn monde ailleurs !"

" Ce matin," fit-il, " à la vue
Du cimetière désolé,
Et dans la chambre contiguë
Sachant mon fils mort,—accablé,
Je crus qu'il me fandrait pour lui creuser sa tombe
Appeler à mon aide un secours étranger,
Lorsqne des yenx torrent de larmes tombe,
A creuser une tombe alors comment songer ?

" Mais *lui*, j'en avais conscience,
Moi mort, il ent fait son devoir ;
J'implorai donc la providence
De me donner force et pouvoir,
Mais c'était dnr, bien dur ! Vous m'avez fait entendre
Un mot de doux espoir pour calmer mes douleurs,
Tout ici bas je le vois n'est que cendre,
Au ciel montez mes vœux, il est un monde ailleurs !"

Le Thermomètre du Bonheur.

Tous les instants sont enchanteurs
    Quand la bourse est pleine,
Le temps voltige sur des fleurs,
    Quand la bourse est pleine,
Partout où nous portons nos pas,
    Amis par donzaine
Viennent se jeter dans nos bras . . .
    Quand la bourse est pleine!

. Mais fatiguants sont les instants
    Quand la bourse est vide,
Les fleurs elles courent les champs,
    Quand la bourse est vide,
Partout où nous portons nos pas
    Le sol est aride,
Des amis nous n'en trouvons pas . . .
    Quand la bourse est vide.

Le matin paraît en dansant
    Quand la bourse est pleine,
Son regard est tout séduisant
    Quand la bourse est pleine,
La vie a la valeur de l'or
    Oh! la bonne aubaine!
On rit, on chante, on prend l'essor . . .
    Quand la bourse est pleine!

Cependant *l'homme*" nous dit-on,
    Quand la bourse est vide,
"*Seul est l'or pur*,"—mais ce dicton,
    Quand la bourse est vide,
Vrai! n'a ni rime ni raison,
    Est par trop candide,
Pour l'homme il n'est pas d'horizon . . .
    Quand la bourse est vide!

Les Garde-chasses.

Oh ! bien gaiement sous les bois verts
Passons le temps, nous hommes de la chasse,
Notre château, c'est la feuille à l'envers
Du marronnier éventaillant l'espace,
Et notre couche les fleurs d'or :
La forêt est à nous, c'est à nous son repaire,
Ses buissons, ses fourrés, ses recoins, sa clairière,
Que sais-je encor ?
Non, plus fidèles que les nôtres
Jamais un roi n'eut de sujets,
Nos chênes sont, les bons apôtres !
Gardes du corps de nos forêts.
Ainsi gaiement vivons sous ces voûtes ombreuses,
Hourra ! hourra ! hourra ! voilà notre refrain :
Aujourd'hui sans butin, avec chances heureuses
Demain !

Quand l'orage au-dessus de nous
Souffle et rugit, fait son affreux vacarme,
Que les rameaux hurlent comme des loups,
Pour nous ma foi la musique a du charme,
Et nous buvons, buvons encor :
Le matin nos fusils ont guetté la bruyère,
Et toujours au profit de notrę gibecière
Prenons l'essor !
Le cerf qui le matin frétille
Bien souvent nous fournit le soir
Un bon souper, le vin pétille,
Le vin, le bon vin du terroir :
Ainsi gaiement vivons sous ces voûtes ombreuses,
Hourra ! hourra ! hourra ! voilà notre refrain :
Aujourd'hui sans butin, avec chances heureuses
Demain !

Mieux que Belle.

Oh ! mon amour n'est pas une beauté
A d'autres yeux qu'aux miens, en vérité ;
Ses cheveux ne sont pas transparents comme l'onde,
Ni ses yeux les plus beaux du monde.
Ses lèvres point d'amour un nid,
Encor moins des boutons de rose,
Mais bien que sans beauté, j'aime dans son esprit
Un indicible quelque chose.

Son cou . . . du cygne il n'a la majesté,
Son port n'est pas . . . port de divinité,
Et son sein n'est pas blanc comme blanche est la neige ;
Mais un reflet qui la protège,
Paraît l'entourer de bonheur,
Et sa vie est couleur de rose ;
Et bien que sans beauté, je trouve en sa candeur
Un indicible quelque chose.

Ne troquerais certes pas sa bonté
Contre ce charme appelé la beauté
Dont le Dieu Cupidon dote ses favorites,
Si grands fussent-ils leurs mérites ?
Je n'échangerais sa douceur,
Ou pour la perle ou pour la rose,
Bien mieux que la beauté, moi j'estime un bon cœur,
Car un bon cœur vaut toute chose !

Esquisse d'après Nature.

Peu de visages sont plus jolis que le sien.
Peu de traits sont plus doux, peu d'âmes aussi belles,
Et bien heureux sont ceux qui dans son entretien
Peuvent trouver et vie et lumière nouvelles.
Un jour, entendez-vous, ne se lève jamais
Sans qu'elle s'ingénie à créer des bienfaits,
Donnant la joie aux uns, aux autres l'espérance,
Et sans épine offrant la rose à la souffrance.

De quelque lien qu'on soit,—quelque rang que l'on ait,
Qu'importe à son esprit pour juger le mérite?
C'est sa conviction dans son bon sens parfait,
Que sur tous, le talent trône par droit d'élite:
Elle honore l'esprit bien autrement que l'or,
Elle aime le divin, mieux qu'un mondain trésor,
Et trouve que les gens nobles par le génie,
Valent tous les *D'Orsay* de noble ignominie!

Ainsi de l'existence ornant le beau matin,
Ainsi plus honorée alors que plus connue,
La vive affection l'a prise en son chemin,
Vers la douce amitié par son cœur entrevue.
Ainsi toujours aimante, elle vit à l'entour
Des fleurs de l'amitié, des fleurs d'un saint amour;
N'ayant qu'un but celui d'être la Providence
De tous les affligés en aidant leur souffrance.

L'ENFANCE.

"Il est doux d'aimer dans l'enfance.
Quoique ce jeune amour s'éveille pour un rien,
Sa musique s'incruste au cœur, et sa puissance
Dans l'hiver de nos ans vibre encore, et fait bien."
Traduit d'Eliza Cook.

Il était une fois une gentille Fée
Dans un beau palais de rubis,
Pure comme le plus beau lis,
Elle régnait, de grâces attifée;
Elle avait un nom d'homme, on la nommait Le Cœur.
Riche par sa naissance,
Elle donnait bien plus que l'opulence
Ne put jamais donner, car c'était le bonheur.
D'Emotions elle avait des armées,
De beaux sentiments animées;
Elle avait des Emois à faire envie aux Dieux,
A ses moindres désirs des complaisants nombreux.
De sa chambrette,
Où la perle coquette
Etincelait,
Elle envoyait

Des missions vers tous ; sa science profonde
Aboutissait à gouverner le monde.
Beaux Rayons de Soleil, Ailes de Papillons,
Abeilles, mais sans aiguillons,
Aux mille et un reflets gentilles Demoiselles
Les plus jeunes et les plus belles,
Etaient ses éclaireurs, étaient ses arcs-en-ciel.
C'était lien surnaturel
Lien fait à point pour l'enfance,
Et de la Fée aussi, non jamais la puissance
Ne se révéla tant que lorsque folâtrait
L'heureuse enfance,
Et qu'au souffle de l'innocence,
Tout parfumé, tout frais, elle riait, jouait.
C'était vraiment, c'était charmant spectacle,
Comme lorsqu'on rêve, ô miracle !
Par delà notre jour, un jour plus vif encor,
Une patrie au sol tout d'or,
Où les eaux roulent immortelles,
Fraîches toujours, toujours nouvelles,
Quand les yeux de l'enfance empreints de volupté
Voient par de là l'éternité
Des apperçus par ma foi ! bien étranges,
De ces séjours où demeurent les Anges !

De la fontaine du palais
Avec rayons d'argent, avec murmures frais,
Aussi mélodieux que le gentil cantique
Par le matin mis en musique,
Découlait le ruisseau de pure Affection,
Promenant avec lui la douce Emotion !
Tout au-dessus de sa retraite
Calme et tranquille était une fleurette
D'exquis parfum, bijou tombé du ciel,
Qui s'appelait du nom de "l'Amour Maternel."
De feuilles et de fleurs au milieu de ce monde,
Et parmi sa musique en charmes si féconde,
Ses parfums, ses bosquets, ses guirlandes d'été,
Son intarrissable gaîté,
On voyait deux enfants, beaux comme la nature.
L'un un garçon, un garçon bien joyeux,

Tout rouge du bonheur qu'on lisait dans ses yeux, -
Comme nn bijou portait, en guise de coiffure
Au-dessus de sa tête un bouquet de pavots,
Et de rouges coquelicots;
Sur ses genoux, à peine écloses
Insoucieusement il effeuillait des roses,
Tandis que sa charmante sœur
Dans un sourire, autour épandait le bonheur,
Sur tous les trois, garçon, pavots et roses.
Jamais dans ses métamorphoses
Elle n'offrit, la Vie, aussi divins attraits,
Jamais l'Amour, un jour plus séduisant, plus frais.

Mais un Lutin d'humeur accorte
Restait traînard près de la porte,
Jusqu'à ce que l'aube du jonr
Lui fit voir qu'il devait disparaître à son tour;
Et tout à coup son ombre
Disparut sombre.

Mais quand revint le soir, il accourut sans bruit
Comme en maraude;
Et ses yeux de flamme émeraude
Comme belle escarboucle, illuminait la nuit!
Ce fut étonnement mêlé d'un peu d'alarme,
Le rêve d'un prochain danger,
Mais, je ne sais, quel mystérieux charme
Prêtait à ce danger, un plaisir passager.
Pour sujet de ses chants, le Lutin prit la Vie,
Thème arrangé par lui pour exciter l'envie,
Et le traita d'une telle façon
Que sons sa faconde asservie,
La vérité devint poison.
Faisant école buissonnière
A travers l'Inconnu, la Fascination,
Le Fantasque Pays où se plaît la Chimère,
Il fit voir que l'Affection
Roulait plus sombres flots, une onde plus amère
Que les flots de l'Affliction.
Il chanta le Lutin, l'abominable traître!
Un monde si charmant, d'un si chaud coloris,

Que par comparaison, il dût faire paraître
Un rien du tout—le Paradis!

Il chanta bien longtemps, avec langue dorée,
Comme quoi tout au loin là bas, là bas, là bas,
Il existait sous la voûte éthérée
Une ville où naissait le Plaisir sous les pas,
D'or bâtie, où Le Cœur ne se connaissait pas!
On l'écouta pendant de longues heures,
Trouvant ses raisons les meilleures,
Et se laissant donner dans l'œil
Par tout ce faux clinquant, par un bien sot orgueil;
Car là vraiment, on ne s'occupait guère
De ce qu'ils cachaient ces murs d'or!
On ne pensa pas plus encor
Si sans un Cœur l'or n'est pas la misère;
Si les trésors que procure l'Amour
Ne sont pas en un mot les seuls trésors durables;
On ne voulut penser que sous habits de cour
Se cramponnent souvent les douleurs véritables;
Et que sous un masque caché
S'abrite le hideux péché;
Qu'on trouve un fruit amer sous écorce dorée,
Et sur un épi d'or une pointe acérée;
Qu'enfin ce qui luit n'est pas or,
Et quelquefois bien moins que similor;
Eh! que seraient d'ailleurs ces flots d'or, de richesse,
Auprès de ce ruisseau d'amour et de tendresse
Qu'ils coururent tous deux dans un jour de bonheur,
Aux champs Elyséens du Cœur!
Pendant de bien longs jours et des nuits de tristesse,
Ils pleurèrent les deux enfants
Avec un vif chagrin, les plaisirs décevants
Où vinrent se faner les fleurs de leur jeunesse.
Plût au ciel, disaient-ils, et pour notre bonheur
Ecoutant la voix de sagesse
Que nous fussions restés au doux séjour du Cœur!

Le Déporté en Rupture de Ban.[1]

Il foula cette terre amie
Si chère au cœur,—le sol natal!
Mais de Caïn le stigmate fatal
Se voyait sur son front où trônait l'infamie!
Sur son front autrefois si beau
Lorsque du crime encor ne s'y tenait le sceau!

---

[1] L'auteur de l'Ermite de la Chaussée d'Autin, de Jony, dînait un jour chez un ami. C'était à l'époque où florissait en France le Caveau; il était de mode alors de chanter au dessert de tout gai festin. Un des convives se mit donc à chanter "*La Loge Grillée.*" Le sujet de la chanson n'était pas du tout collet monté. Il s'agissait d'un brave Provincial venant à Paris au parterre de l'opéra, s'occupant plus des locataires d'une Loge Grillée, et de leurs faits et gestes que du spectacle lui-même, et finissant par découvrir que la Dame de la Loge était sa femme.

De Jouy trouva la chanson très originale, très drôle et l'applaudit fort. Or de Jouy était l'auteur de la chanson, parue dix ou douze ans avant dans l'Almanach des Muses, ce que ses amis eurent beaucoup de peine à lui persuader.

Dans nos travaux de traducteur, et de glaneur à travers les champs de la Poësie, il nous est arrivé plus d'une fois à la distance de quelques années de traduire à nouveau un poème déjà par nous traduit, sans le moindre souvenir de la traduction précédente. Nous reproduisons ici comme curiosité la seconde version de "*The Escaped Convict,*" faite la seconde fois dans la conviction que nous lisions alors pour la première fois ce poème—cependant très remarquable par l'idée qu'il contient, idée qui n'est pas du tout banale, comme les lecteurs peuvent en juger.

Le Transporté en Rupture de Ban.

Il regagna le sol natal
Ce sol foulé par l'homme libre;
De son cœur remuait la fibre.
Son front portait un stigmate fatal,
Son front où cependant reluisait la jeunesse,
Le sceau du crime y gravait sa rudesse.

Il contempla le beau vallon
Où dormaient toutes les fleurettes,
Du printemps enfants joliettes,
Et que berçait le gentil aquilon;
Comme la goutte d'eau qui précède l'orage,
Un pleur roula le long de son visage.

Il parcourut d'un œil avide
Le vallon où dormaient les fleurs
Du doux printemps ;—et coulèrent ses pleurs,
Au ravissant aspect de ce pays splendide ;
Et dans son cœur un penser noir
Vint soudain éveiller un amer désespoir.

Le matin trônait sur le mont ;
Mais d'un air froid et taciturne;
Comme un voile noir sur une urne
Un lourd nuage assombrissait son front :
Tout enfin paraissait même dans sa patrie
Avoir pour lui dédain ou bouderie.

" Père ! " fit-il en gémissant,
" Mon doux foyer ! .. ma bien aimée !
De tout cela rien que fumée ! ..
Mon père ! .. il a rejeté son enfant !
Je n'ai plus de foyer, non plus rien sur la terre !
Toi cependant, ne me maudis pas, père !

" Quand il la frappa le vilain !
Elle à mon cœur déjà si chère,
Mon sang bouillonna de colère
Et moi sur lui je me jetai soudain !
Car elle m'aimait moi ; c'était ma fiancée !
Il est mort l'homme ! .. oh ! fuis triste pensée !

" Pour ce fait s'empreint sur mon front
De Caïn la hideuse tache ;
Pour ce fait à mes pas s'attache
La populace et son mépris profond ;
Pour ce fait il me faut boire à longs traits la honte
Jusqu'à la mort à mes vœux si peu prompte.

" Pays que ne puis trop chérir,
Patrie et des bons et des braves,
Le destin veut que sans entraves
Je puisse enfin te revoir et mourir ;
Oh ! près de toi patrie, à mon heure dernière,
Oh ! qu'il m'est doux de fermer la paupière ! "

La lune sur le beau vallon
Traînant son cortège d'étoiles,
Laissa sous le bleu de ses voiles
Fantôme blanc voir le corps du félon ;
Et les tristes zéphirs en passant par la plaine
Par un soupir émiettaient leur peine.

On dit que cette même nuit
Parmi les brillantes fleurettes
Du printemps enfants joliettes,
On vit léger se glisser un Esprit
Auprès d'une cabane à travers la prairie
Qui se fondit au doux nom de patrie !

Sur les verdoyantes collines
Le matin s'asseyait,—mais froid,
Comme un linceul sur lui formant un toit,
Le nuage entassait ses noirâtres courtines;
Et Tout,—même son beau pays
Avait l'air renfrogné devant ses traits flétris.

Il gémit :—Mon père ! . . oh ! mon père ! . .
Mon amante ! . . et toi mon foyer ! . .
Quel père dà ! . . Puis-je donc oublier
Que de son fils il a renié la misère ! . .
Quel foyer ? . . je . . . je n'en ai plus ;
Le monde me maudit . . . et lui, mon père en sus !

Je la vis frapper ma charmante,
Elle ! . . ma vie et mon trésor !
A ce penser mon sang bouillonne encor !
Et pouvais-je ainsi voir insulter mon amante!
Moi,—l'insulteur sans nul retard
Je le tuai soudain . . . Merci mon bon poignard !

Pour cela le sceau d'infamie
Vivace envenime mon front;
Oui, pour avoir ainsi lavé l'affront
Qu'un impudique oseur faisait à mon amie!
Pour cela je suis un Caïn,
Oui, pour cela, je suis un objet de dédain!

Sol natal, ma belle patrie !
Berceau des bons, des nobles cœurs !
N'ai du destin cherché d'autres faveurs
Que te voir et mourir, Terre de ma chérie !
Oh ! oui que je sois près de toi
A mon dernier soupir, à mon dernier émoi !

Avec sa couronne d'étoiles
La lune éclairant le vallon,
Fit voir la mort sur le corps du félon
Assise et l'étreignant de ses funèbres voiles;
Tandis que le triste zéphir
Sur ce mort exhalait un long, bien long soupir.

Dans cette nuit, dit la chronique,
On vit un Esprit jouvencel

Parmi les fleurs et sous le grand ormel
Lentement se glisser devers un toit rustique;
Puis là dans un torrent de pleurs
Il s'affaissa soudain, et fondit en vapeurs!

SYMINGTON (J.)

Clos ton grand Livre, ô Temps!

Sus! clos-le ton grand livre, ô Temps!
Lentement, tristement elle a passé l'année.
Quel est le résultat, voyons, de sa tournée
A travers les saisons, les mois, les éléments?
Dis! quel compte à régler en fait d'amour, de crime,
En fait de passion plus ou moins légitime,
D'une espérance au ciel a-t-on gagné la prime?
Sus! le bilan de ton grand livre, ô Temps!

Sus! clos-le ton grand livre, ô Temps!
Maint nom remplit, je sais, je ne suis pas un cancre,
Soit en bien, soit en mal tes feuillets tachés d'encre,
Maints féroces vouloirs ornés de guet-apens,
Les méfaits de mainte âme on les lit sur tes pages,
Les crimes, les vertus de tous rangs, de tous âges,
Du ciel et de l'enfer formant les deux partages:
Sus! le bilan de ton grand livre, ô Temps!

Sus! clos-le ton grand livre, ô Temps!
Sommes-nous créanciers, nous est-il dû des primes?
Pour balance avons-nous des vertus ou des crimes?
Quel est notre budget tenans aboutissans?
Avons-nous amassé pour dorer l'existence
Un nom faisant jaillir pleurs de reconnaissance,
Et s'imposant à tous par sa vaste importance?
Sus! le bilan de ton grand livre, ô Temps!

Sus! clos-le ton grand livre, ô Temps!
Mais dis, sur toi combien a tiré l'Espérance,
Combien la Vérité? combien l'Impertinence?
Dis de la banqueroute aussi les accidents?
Dis-nous encor combien de cœurs en commandite,
Aux serments les plus doux, las! n'ont pas fait faillite,
Attirés par l'aimant d'une flamme illicite?
Sus! le bilan de ton grand livre, ô Temps!

Sus ! clos-le ton grand livre, ô Temps !
Car jà j'entends le glas de l'année expirante,
Et de son sablier l'âme est agonisante.
Où serai-je, Grand Dieu ! lorsque les mois roulants
Auront par douze fois vieilli ma destinée ?
Puis-je donc savoir où sera mon âme ignée ? . .
Mais c'est le carillon de la nouvelle année ! . .
Sus ! vitement clos ton grand livre, ô Temps !

Tout est Musique dans la Nature.

La musique est partout, entends-tu mon amour,
Dans l'ouragan quand sévit la tempête,
Dans la brise d'été qui murmure à l'entour
Un chant divin, du doux sommeil la fête ;
Et dans la nuit aussi lorsque le rossignol
A l'écho qui l'admire enseigne son bémol.
Avec moi, mon amie, ores dis ce cantique :
La musique est dans tout, dans tout est la musique !

La musique est partout, entends-tu mon amour,
Dans le remous des vagues sur la plage,
Dans le coup de tonnerre alors que fuit le jour,
Et que l'éclair jaillit fauve et sauvage ;
La musique est aussi sur le bord de la mer,
Quand l'océan clapote à minuit sur la dune,
Que chaque bruit s'éteint, qu'à peine souffle l'air,
Que le mystère seul se mire au clair de lune.

La musique est partout, entends-tu mon amour,
Du lis modeste au fin fond du calice,
Quand son parfum si pur sur les ailes du jour
Hardiment monte, et vers le ciel se glisse ;
La musique est aussi dans les astres divers
Epars au firmament, ce beau séjour des Anges,
Qui plongent leurs regards sur ce vaste univers
Reportant au Très Haut des mortels les louanges.

La musique est partout, entends-tu mon amour,
Dans le regard imbibé d'éloquence
Qui fait qu'on plaît au cœur alors qu'on fait la cour
Au cher objet d'amoureuse souffrance ;

La musique est aussi dans l'accent si touchant
De l'oiseau de Vénus, quand cet oisean roucoule,
De nos chéris aussi dans la voix, dans le chant,
Dans le gentil glouglou du frais ruisseau qui coule.

La musique est partout, entends-tu, mon amour,
Et l'esprit pur y rêve le langage
Qn'il entendra sans doute an céleste séjour
Quand d'ici bas finira son voyage.
Des Anges la musiqne est le chant merveilleux,
La musiqne, en un mot, est l'avant-goût des cieux;
Avec moi, mon amie, ores, dis ce cantiqne:
La musique est dans tout, dans tont est la musique !

TATHAM (EMMA).*

Au Vent.

O Vent ! ô libre Vent ! comme un esprit sublime
Des vallons tu t'en vas des monts grimper la cime;
Snr tes ailes s'assied et se promène Dieu,
Et les bois vont porter sa lonange en tout lieu.

Le nuage s'empresse à voler sur tes traces,
Le vaisseau fin voilier s'incline quand tn passes,
Cependant que fringant tu poursuis ton chemin,
A la vague en riant fredonnant ton refrain.

Le nuage en son sein qni recèle la foudre
T'accueille avec fnreur, et vondrait te dissondre,
Toi tn lui ris au nez, et sautant sur son dos,
Le forces à courir et par monts et par vaux.

A l'heure de minnit lorsque tout est tranquille,
C'est imposant t'onïr au loin cnver ta bile,
C'est effrayant aussi d'entendre tes sanglots,
Dis, Voyageur de Nuit, qui les cause tes maux ?

O puissant Inconnu ! dis ! qui te fraye voie,
Es-tu fureur, menace, on bien extase on joie ?
Où t'élances-tu donc ainsi seul et si tard,
Est-ce pour effrayer que tn te fais braillard?

Sors-tn de ta prison comme un esprit rebelle,
Comme un guerrier viens-tu forcer la citadelle?

Dis ! qui pousse à ta fuite avec tant de clamour,
La crainte ou le transport, la haine ou bien l'amour ?

Toi qui de l'océan au ciel jettes la vague,
Qui prends la tour d'assaut d'un seul coup de ta dague,
Qui te moques de l'homme et nargues son orgueil,
Qui peut t'apprivoiser ? te clouer au cercueil ?"

—"Je veux bien te répondre, Homme ! Enfant de la tombe !
De l'Aigle j'ai le vol, le cœur de la Colombe,
Suis libre comme l'air, et plus fort que les rois,
Mon culte c'est l'amour, l'amour et ses émois.

"Près mon Maître endormi sur la mer déferlée
Une nuit je chantais, c'était en Galilée,
Ne connaissais mon Maître encor, mais il parla
Et mon esprit rageur soudain capitula.

"Et maintenant je suis sous sa toute puissance,
Tout libre que je sois, lui dois obéissance,
Que je courre au désert, ou caresse la fleur
Ne fais que son vouloir en humble serviteur.

"A son ordre soumis les rives de Golconde
Je vais les éventer ;—le lis amant de l'onde
Je lui courbe la tête, et vais porter joyeux
De doux parfums au nord quand il dit : 'Je le veux !'

"Vais-je vers le midi ?—De suite l'hirondelle
A dada sur mon dos fais remorquer son aile,
Je souffle . . . la santé s'agrippe au front fiévreux,
A l'arbre fais chanter des hosannas nombreux.

"J'ai secoué tes lis, ô Nil, et ce soir même
Aux sables du désert, j'ai jeté l'anathème ;
Sous mon étreinte j'ai vu le cèdre orgueilleux
Plier, et l'Océan plisser ses flots rugueux.

"Je m'élance au galop vers les forêts sublimes
De l'Amérique au loin qui noircissent les cimes,
Je m'en vais éventer le front de l'Indien,
Et puis assaillir l'Aigle au vol éolien.

"Et puis de l'Océan j'irai gagner les Iles
Sur son beau sein dormant comme en de sûrs asiles,
Je boirai leurs parfums, puis de là par les cieux
J'irai les déverser pour fêter les heureux.

"J'accours vers les vallons de la Grande Bretagne
De mon souffle bénin caresser sa campagne,
La rose britannique est mon lit de repos,
Sur son tapis de fleurs je me donne campos.

"Me plais escalader la flèche de l'Eglise,
Avec le carillon jouer à la nuit grise,
Eventer le front pur, les boucles de cheveux
Des filles d'Albion au regard langoureux.

"Tout incivilisé que je puisse paraître,
Pouvez être joyeux lorsque je parle en maître,
Car bien que quelquefois m'ait pu suivre la mort,
La santé de mon souffle est née, et sans effort.

"La peste fuit devant mon ire et ma puissance,
Les brumes à l'envi quittent les cieux d'urgence,
Vers le port désiré je pousse les vaisseaux,
Et du gai moissonneur j'allège les travaux.

"Dans l'univers entier mon Créateur Sublime
Je le chante au vallon, et du mont à la cime;
En longs émois je fais rouler Sa Majesté,
Et je fais au zéphir murmurer sa bonté.

"Chut! . . je suis appellé par de là l'Atlantique
Dois soulever ses flots d'une façon tragique,
Je ne puis lanterner plus longtemps en ce lieu,
Il faut que je te quitte—Enfant du Monde! adieu!"

THOMAS (COLONEL G. P.)

Vue du haut du Nid de l'Aigle à Simla.

Du haut du nid de l'aigle, oh! que c'est beau Simla!
Qui peut dire l'émoi qui de cette heure là
Tomba sur notre esprit!—Du lieu la beauté même
De bénédictions vous donnait un baptême.
De ce silence éteint du gigantesque mont
Surgissait un pouvoir grandiose, profond,
Sur la plus humble fleur épandant sa magie.
L'étoile au ciel brillait, taciturne vigie
Sur ces sommets glacés groupés tout alentour,
Et remplissait le cœur d'un ineffable amour.

Tout à coup du milieu de nuages gris, sombres,
La lune en se levant vint éclairer les ombres,
Du haut d'un ciel d'azur jetant la majesté,
Ce céleste reflet de la Divinité;
Déversant sur les pins l'argent de sa parure,
Sur la verte bruyère égrenant sa ceinture,
Tandis que des sommets des rochers escarpés
Couraient des flots rugueux comme des échappés,
Vers le creux du torrent dont le profond abîme
Semblait les attirer du plus haut de leur cime.

Et clair, vif et fréquent sur la brise du soir
Montait, sur le repos sans pouvoir prévaloir,
De la cité d'en bas le bourdonnant murmure
S'élançant vers le ciel au sein de la nature
Toujours, jusqu'à ce que le plus minime son
De joie ou de douleur devint un unisson,
Formant à ces hauteurs une musique unique,
Un chant plein de fraîcheur, et saint comme un cantique,
D'autant plus doux au cœur, et d'autant plus goûté,
Que son thème est hélas! la triste humanité!

Oh! oui certe à cette heure et douce et solennelle
Où notre esprit est calme, où notre âme immortelle
Vers le but de la vie en son étonnement
Erre dans ses pensers silencieusement,
Quand sur les cieux bleuis scintillent les étoiles,
Nous montrant l'infini sous l'ombre de leurs voiles,
Et venant à nos cœurs parler d'Eternité,
Et de notre néant, et d'immortalité,
De la ville, à cette heure, il est doux, à distance,
D'épier tous les bruits, d'épier le silence.

Serait-ce parce que le sommeil à la mort
Ressemble quelque peu, qu'écoutons sans discord
De la ville les bruits et les mondains murmures
Sans gâter de l'esprit les suggestions pures?
Serait-ce par l'effet de cette impulsion
Qui nous rend les objets de notre affection
Nos aimés, bien plus chers, qui vers eux nous attire,
Et fait tout pardonner de la mort sous l'empire,
Que le tohubohu vibrant de la cité
Ne distrait le penseur rêvant d'Eternité?

TREPKA (MADAME BLANCHE SHAKESPEARE DE).

Chant de Panthéa.

Elle est brillante et pure au matin la rosée,
Quand de beaux diamants elle pare les fleurs,
Alors que chaque plante est par elle arrosée,
Que par elle le lis a repris sa fraîcheur.

Mais bien plus douce encor que la douce rosée
Ne le sera jamais à la fleur manquant d'eau,
D'un ami véritable est la larme irisée,
Au cœur endolori qui rêve le tombeau.

La brise qui s'élève est bien chère à la terre
Quand suave elle vient tempérer la chaleur,
Alors que du soleil la trop vive lumière
Nous contraint de chercher des bosquets la fraîcheur.

Mais oh! combien plus chère est au cœur d'une amante
La brise de l'été, douce haleine du vent,
Qui pousse le vaisseau dont si longue est l'attente,
S'il porte d'un ami le message émouvant.

Magnifique et brillant est l'assemblage rare
Des planètes au ciel; notre monde est fort beau,
Mais l'œil d'un ami vrai de l'âme c'est le phare,
Oui, c'est de notre *Moi* le sublime flambeau!

Plutôt que vivre seule en un monde féerique,
Avec tous les bonheurs de ce ciel entr'ouvert,
Oh! j'aimerais bien mieux avec un cœur unique
Que pourrais dire mien, vivre dans un désert.

WALNEERG (—)*

Un Paisible Chez Soi.

Notre foyer si chaud, notre foyer si doux,
Pour-moi c'est l'univers, le monde entier, Annie,
L'amour y tient sa flamme allumée entre nous,
Sa flamme qui ne peut jamais mourir, Annie.

Là tout le long du jour pareils à nos agneaux,
Nos chers petits enfants se trémousseut, Annie,
Ils joueut sur le versant de ces brillants côteaux,
Et leurs cœnrs innoceuts foudent de joie, Annie.

Près d'eux on ue saurait jamais devenir vieux,
Ni les cœurs ue pourraient se refroidir, Anuie,
Leur sourire enchanteur uous moutre un coin des cieux,
Pour élever uotre âme au Créateur, Annie.

Et quoique de la vie étroit soit le sentier,
Que le vol et l'orgueil s'y faufilent, Annie,
Soyous reconuaissants que sans les coudoyer
Nous puissions côte à côte y faire route, Annie.

L'avide ambitiou peut courir après l'or,
Et puis faire la roue et se gaudir, Annie,
Contentement du cœnr voilà notre trésor,
Notre hnmble sort vaut mieux que la richesse, Annie.

Nul ne peut de la terre annihiler les fleurs,
Ni voiler le soleil—Il luit pour nous, Annie,
Dans leurs sombres bosquets les oiseaux gais chanteurs
Chautent pour toi, pour moi, le jour, la nuit, Annie.

Oh! nous n'envierions pas aux grands leurs beaux atours,
Leurs ornemeuts de lnxe, et leurs bijoux, Annie,
Sonvent la mode rouge entouré de velours,
Un cœur, que la nature avait fait bon, Annie.

Jamais aucune orgie empoisonnant uos jours
Ne viendra le tarir uotre sang pur, Auuie,
Ma foi! vide qui veut la coupe des vins lourds,
Ce ne sera jamais ni l'un ui l'autre, Anuie.

Côte à côte tous deux comme arbres uous croîtrons,
Et ramant en avant bieu doucement, Anuie,
Sur une mer d'amour gaiement uous glisserous,
Jusqn'à ce jour suprême où nous mourrons, Annie!

WARIN (J. B.)

Sur une Fleur Cueillie.

Oh ! pourqnoi de gaîté de cœur
Ai-je détruit une existence,
Que ne saurais te reudre,—ô Fleur !
Qui fière de tou opulence
Naguère vers le ciel d'azur
Levait avec amour ton regard doux et pur !
Car d'une fleur la vie à Dieu c'est un hommage,
Et son muet encens vole vers le nuage.

Maintenant que la pauvre Fleur
Dans la mort se flétrit, se fane,
Je vois, non sans quelque douleur,
Comme s'éjouit, se pavane
Au souffle de l'air dn bon Dieu
Chacune de ses sœurs, eu guignant l'œil de feu
Du soleil, de là haut qui les retient en joie,
Et qui dans ses vapeurs de délices les noie.

Si mou esprit comme la Fleur
Pouvait, pur, traverser la vie,
Et recevoir d'aussi bon cœur
Les dons auxqnels Dieu nous convie,
Si je payais d'autant d'amour
Le sublime pouvoir du Créateur du Jour,
Je n'irais pas alors dans mon inconsistance
A la plus simple Fleur arracher l'existence.

WATTS (J. G.)

Pour Toi, pour Moi, pour Tous il y a de la Joie.

La clarté du soleil du sommet des montagnes
Descend à pic sur le vallon,
Le blé folâtre au milieu des campagnes
Balancé gentiment par le doux aquilon ;
La haie en fleurs follement nous envoie
Son parfum qui d'Eden nous donne un avant-goût,
Pour toi, pour moi, pour tous il y a de la joie,
Oui de la joie, et de la vie en tout.

Viens, mon gentil amour, viens sors de ta chambrette,
Cherchons tous deux quelque recoin
Où nous puissions lire comme en cachette
Le Livre où la Nature inscrit tout avec soin ;
Où causottant à notre fantaisie
Tantôt avec l'oiseau, tantôt avec la fleur,
Sur les paisibles eaux du ruisseau Poësie
Nos deux esquifs trouveront le bonheur.

Viens au dehors, amour, viens sors de ta chambrette,
Amènes notre nouveau né,
Des prés fauchés gagnons la cassolette,
Allons nous énivrer de ce goût raffiné.
Viens au dehors ma joie ! Epouse-amante,
Viens, apporte en tes bras le petit Cupidon,
Zéphir le bercera de son aile charmante,
Et de santé certes lui fera don.

Viens mon gentil amour, viens sors de ta chambrette,
A t'accompagner je suis prêt,
Et nous irons où surgit la clochette,
Parmi les frais taillis de la verte forêt,
Où chaque oiseau gentiment vous envoie
Ses accents les plus doux, du ciel un avant-goût,
Pour toi, pour moi, pour tous il y a de la joie,
Oui, de la joie et de l'amour partout !

WRAY (LEOPOLD).

La Vieille Horloge.

J'aime ta vieille voix, elle m'est familière,
Elle me parle d'anciens temps,
Alors que possédant ma verve printannière
Me plaisaient tant tes gais accents ;
Ton aiguille jadis a marqué ma naissance,
Et fut l'école du devoir ;
Elle fut le signal aussi de la bombance
De Noël . . . si pimpant d'espoir !

Ton tic tac, il est vrai, souvent à mon oreille
Solennel avis, retentit,
De la fuite des ans quand disais la merveille
Au mourant gisant sur son lit ;

Cela me paraissait être triste à l'extrême,
Te voir survivre à nos amis,
Toi la contrefaçon de la vie, et l'emblème
Du temps qui passe sans sursis.

Cependant maintenant qu'à peine un grain de sable
De ma vie, est au sablier,
Pour moi tu redeviens amie incomparable,
Vieille horloge au bruit singulier :
Tu les as connu tous mes aimés de l'enfance,
Oui des premiers jusqu'aux derniers,
J'aime entendre vibrer au milieu du silence
Tes vieux carillons familiers.



APPENDICE.

Note 1.—Voir page iii de la Dédicace.

DRAMAS OF CALDERON:

Tragic, Comic, and Legendary, 2 vol. 1853.

Notre Opinion sur cet Ouvrage:

From Les Petites Affiches de Londres.

"Les écrivains modernes, pour la plupart, ont cherché à compenser par la correction, par l'urbanité, par les gracieuses minuties de leur style, ce qui leur manque en verve, en génie, en puissance de création. Dans le repos du cabinet, ils travaillent longtemps à échauffer leur esprit, plus souvent encor ils s'agenouillent devant la statue de l'art pour le supplier de remplacer la nature, et leurs écrits froids, sans enthousiasme, brillent toujours comme une lampe, mais jamais comme un soleil. Les écrivains anciens au contraire, ceux qui ont pour ainsi dire habillé les premiers la pensée humaine, tantôt en beaux vers, tantôt en sentences d'une énergie sauvage, n'ont que fort peu de ce style petite maîtresse qui charme l'oreille s'il n'émeut le cœur; aussi savons nous gré, surtout à un auteur original, de faire revivre dans la langue poétique de son pays les grands génies qui vécurent dans des pays divers sous les noms de Shakespeare, Corneille, Calderon, Schiller; et si le traducteur, poète lui-même, sait dans de beaux vers, comme l'auteur de la présente traduction de Caldéron, conserver le rhythme de l'original, il identifie ainsi ses lecteurs non-seulement aux grandes pensées de l'auteur traduit, mais pour ainsi dire à sa forme, à son génie particulier, à sa manière d'être; il nous fait trouver en un mot, comme M. Mac Carthy, dans des vers anglais par exemple, le charme de cette poësie espagnole si remarquable dans Calderon, de cette poësie, dont les pleurs, au dire de Schlegel, reflétent l'image des cieux comme la rosée épandue sur la fleur reflète le soleil. M. Mac Carthy en publiant les deux volumes qui posent devant nous a donc rendu un

immense service aux lettres anglaises; car jusqu'à ce jour, à l'exception de quelques fragments d'*El Magico Prodigioso* traduits en grand poète qu'il était, par Shelley, nous n'avions rien qui pût nous donner une idée du génie de Calderon; les quelques drames, traduits de cet auteur et publiés dans divers *magazines* étant à peu près *lettre morte* pour la généralité des lecteurs. Le nouvel œuvre de M. Mac Carthy nous donne six des principaux ouvrages de l'auteur espagnol, de Calderon, apprécié bien au-dessous de sa valeur réelle en Angleterre, mieux compris en France, et l'objet de l'admiration des écrivains allemands, qui ne craignent pas, et non pas sans raison selon nous, de placer Calderon de pair avec Shakespeare. Nous pouvons assurer qu'il est dans *El Principe Constante* et dans *El Purgatorio de san Patricio*, des scènes entièrement *Shakespeariennes*, dans la plus grande étendue qu'on puisse donner à cette épithète gigantesque.—*Le Chevalier de Chatelain.*

From The Athenæum.

"If Calderon can ever be made popular here, it must be in the manner generally adopted by Mr. Mac Carthy in the specimens, six in number, which are here translated, preserving, namely, the metrical form, which is one of the characteristics of the old Spanish drama. This medium, through which it partakes of the lyrical character, is no accident of style, but an essential property of that remarkable creation of a poetic age—remarkable, because while the drama so adorned was entirely the offspring of popular impulse, in opposition to many rigorous attempts in favour of classical methods, it was at the same time raised above the tone of common expression by the rhythmical mode which it assumed, in a manner decisive of its ideal tendency. It thus displays a combination rare in this kind of poetry; the spirit of an untutored will, embodied in a form the romantic expression of which might seem only congenial to choice and delicate fancies......

"In conclusion, what has now been said of Calderon, and of the stage which he adorned, as well as of the praise justly due to parts of Mr. Mac Carthy's version, will at least serve to commend these volumes to curious lovers of poetry."

From The Dublin Review.

"How many of our readers have, from their youth upwards, heard of the name of Calderon with reverence,—have associated him, in their thoughts, even with the greatness of Shakespeare,—yet have not read one line of the poet to whom they have undoubtedly assigned so high a place; and indeed know nothing of him, unless it be from Frederick Schlegel's masterly analysis, or perhaps, from a few brilliant extracts. To these, and to all lovers of genuine poetry, Mr.

Mac Carthy's book will be a great acquisition: for he has expressed to us the works of this great poet as only a poet could have done: he has translated them with freedom and spirit, yet has conscientiously, and with great care and nice perception, preserved all the characteristics of his author. We feel, while reading these Dramas, that they have the spirit of another age and another land; but there is no obscuring veil between the poet's mind and ours. We can enjoy almost in perfection Calderon's noble strain of thought, and his rich poetic fancy, antique, original, and untrammelled. Henceforward, these beautiful poems belong to us: they will form part of our literature; and we are thankful to Mr. Mac Carthy for having made us so well acquainted with a poet, the delight and glory of old Spain, and who well deserves not merely to receive the meed of honour, but also the tribute of appreciation and enjoyment."

From THE MORNING CHRONICLE.

"Mr. Mac Carthy deserves every praise for his spirited attempt to make known to the English public a writer of such high and various excellencies. His version of the six Plays selected by him has many merits, not the least of which is his preservation of the irregular trochaic metres (short lines of four or five feet generally) of the original. It is impossible to transfer to English—at least to anything like the same extent to which it is adopted by the Spanish poets—the *assonance* or imperfect rhyme: but Mr. Mac Carthy's full-rhymed passages are frequently rendered with the most felicitous and graceful effect. . . . . . . Our extracts have, we hope, done justice to the beauties of Mr. Mac Carthy's version, which may be recommended to English readers as the best possible introduction to one of the greatest poets of Southern Europe."

From TAIT'S MAGAZINE

"We feel grateful to Mr. Mac Carthy for the really splendid addition to our limited stock of Spanish poetry which his present volumes supply. A poet of no mean order himself, he may claim as a translator to stand among those of the highest rank; and we may pay him the just tribute of declaring, that no man who has translated so much from his admired author has translated so well;—in fact, his translation is something more than translation in the common acceptance of the term. He gives us not merely the true sense and spirit of the original, but the very cadence, accent, and ring and tune, so to speak, of the Spaniard; and we seem to be reading Spanish, not English, as we turn over page after page, so similar is the rhythm to that of the original."

From THE DUBLIN UNIVERSITY MAGAZINE.

"Calderon's dramas are all lyrical, rhymed or unrhymed, according to the excitement of the scene: thus, in passionate passages, the verse always rises into perfect rhyme. The metre is generally trochaic, of eight or seven feet, but a thousand variations of measure are to be met with, to imitate which must be the torture and despair of any translator. Mr. Mac Carthy, however, has endeavoured to render into English all the metrical forms of the original; and none but a Spanish student can comprehend the immense labour, the amount of poetic skill, the great mastery of language, the many high natural gifts requisite to produce even an imitation such as we have received from him."

Note 2.—Voir page vii de l'Introduction.

LE PEPIN DE RAISIN D'ANACRÉON.

BIEN que par le fait, le FOND DU SAC ne paraisse que le 1er août de l'année 1864, nous prenons acte que notre Introduction était écrite dès le mois de novembre, 1863. A cette époque nous la communiquions à un littérateur anglais de grand mérite, aux précieux conseils duquel nous nous plaisons à reconnaître nos obligations, à l'Auteur d'Isis. Nous tenons à constater que *notre siège était fait*, que nous avions conscience de ne plus avoir vingt ans, sans toutefois être arrivé à l'âge vénérable de feu Mathusalem, lorsque le 26 mars, 1864, veille de Pasques l'*Athenæum* nous a salué du *Memento mori*, du *Frère il faut mourir !* . . . que voici:

EASTERN PEARLS (PERLES D'ORIENT).

Par le Chevalier de Chatelain. (Rolandi.)

"Most of our readers are probably aware of the facility with which the Chevalier 'strikes the lyre.' No matter under what guise he appears,—as ancient or classical bard, as minstrel of the romance ages, as singer of quaint old lays, or translator of rare old dramas, he knocks off verses by the hundred, which stand on very good feet of their own, in whatever position the Chevalier himself may deem the clockwork of his head will go the best. In this volume he is in the East, turning his reading of the countries there and their legends to account, or translating, if not Oriental songs themselves, at least translations of them. The Chevalier maintains his acquired reputation. If he be occasionally indifferent as to terms used or rhymes employed, he is generally both graceful and vigorous. He is not a

poet, moreover, who wearies with his own labours, for he announces two new poetical works as being in the press, and four more in preparation for the year 1865. *He would seem to think that poets are as immortal as poetry, yet Anacreon was thinking of a new Erotic or Bacchic lay, as his lips received the grape by one of the stones of which he was silenced for ever.*"—*Athenæum*, 26*th March*, 1864.

Nous ne réimprimons pas cet article pour protester contre le reproche qui nous est fait de rimes *mal sonnantes*, il y a sans aucun doute dans notre œuvre des défauts, et des défauts nombreux, mais nous mettons au défi l'*Athenæum* et ses compères de signaler *une seule rime défectueuse* dans le livre publié par nous sous ce titre: " Perles d'Orient;" car nous avons la Religion de la Rime. Reconnaissons en passant un tort grave que nous avons eu, celui de laisser notre éditeur placer nos Perles devant l'auteur de la vie de Bacon. Nous eussions dû nous ressouvenir que des Perles, ne se placent pas impunément devant certains animaux de la création .... *Margaritas ante !* .... Autant vaudrait présenter au flair de l'espèce canine le parfum des roses et des lis. Nous citons l'article de l'*Athenæum* à cause du joli bouquet qui le termine, nous avons souligné la chose.

N'admirez-vous pas, lecteurs, avec quel tact exquis, avec quel sans façon décolleté, l'*Athenæum* nous tend la grappe de raisin qui mit fin à l'existence d'Anacréon. A ce qu'il paraîtrait, nous avons trop vécu pour l'*Athenæum;* de même qu'au dire de Victor Hugo le premier Napoléon disparut par ce qu'il *gênait Dieu*, de même nous devrions disparaître par ce que nous *gênons* l'Editeur de l'*Athenæum* qui ne peut nous pardonner notre " SIMPLE HISTOIRE *du National Shakespeare Committee.*" Maintenant toutefois que dans l'article sur Shakespeare du présent volume (page 366) nous avons cloué au pilori de l'Opinion Publique l'Insulteur de Victor Hugo, ce bon Monsieur H. W. D. qui *a écrit*, on en sa qualité d'Editeur, a laissé écrire, par un des *aides* anonymes qu'il emploie, que Victor Hugo, étant né en 1802, était *un vieil Acrobate*, maintenant, disons-nous, Vienne le fameux grain de raisin d'Anacréon, il nous étouffera alors sans nous laisser le regret posthume d'avoir eu à léguer à notre Executeur Testamentaire le soin d'Executer Monsieur W. H. D. et de lui exprimer ce que nous pensons de son savoir vivre.

Nous nous garderons bien en quittant ce cher Monsieur de nous poser vis à vis de lui en oiseau de mauvais augure, et de mettre la Camarde à ses trousses, loin de lui souhaiter la mort, un vilain souhait entre nous, NOUS SOUHAITONS au contraire que:

" Couronné de lauriers comme un jambon de Pasques,
Non sans un sou vaillant comme le pauvre Jacques,
Mais courbé richement
Non pas sous le poids des années,
Mais démesurément
Sous des sacs de shillings, sous des sacs de guinées,

Il se retire chargé d'or
Ce Calcraft éhonté de la littérature,
Pour la vieille Angleterre, une vivante injure,
Du mérite réel qui comprime l'essor,
Qui traite sans pudeur les Auteurs d'Escogriffes,
Et les écorche sous ses griffes.
Nous souhaitons qu'il vive longuement,
Nous le disons en rimes,
Très plantureusement
Bonnes et légitimes,
Afin que la laide âme habitant dans son corps,
Pour expier ses méfaits et ses crimes,
Ait tout le temps de cuver ses remords,
Et de *s'approprier*, (1) l'ignoble ! . .
En cessant de calomnier
De par le monde entier,
Le Bon, le Vrai, le Beau, le Noble !
Pour les assassinats et pour les guet-apens
Commis sur le bon goût, commis sur le bon sens,
Par son esprit diffamatoire,
Nous souhaitons que cet homme ait le temps
De faire ici, ce n'est la mer à boire,
Son purgatoire;
(En cela nous sommes humain !)
Pour que, dans le monde prochain,
Quand il aura laissé le limon de la terre,
Ne retombe sur lui, des temps jusqu'à la fin,
Les jeunes désespoirs que sa plume à venin
A ce mauvais folliculaire,
Dans le Monde-Auteur a pu faire
Dans ce Capharnäum,
Dans ce lourd Pandémonium
Yclept Athenæum !

Tels sont nos vœux, et notre chant du cygne.
A l'heure de la mort on se sent généreux,
Nous te pardonnons malheureux !
Ton pardon notre main le signe.
Adieu pauvret ! adieu ! s'il se peut, sois heureux !
Je te quitte, patauge et grouille dans ta boue,
Méchant Pierrot que je bafoue . . .
Sur l'aile d'Apollon, Moi je remonte aux cieux !"

Le Chevalier de Chatelain.

---

(1) S'approprier.—Se mettre dans un état de propreté.

TABLE DES MATIÈRES.

LE FOND DU SAC.

(1) Imprimé par erreur *Deron* page 267 du volume.

FIN.

OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN.

Sous Presse:

EPIS ET BLUETS.

Poësies Originales Inédites.

Pour paraître (D.V.) *le* 23 *Avril*, 1865.

CURIEUSE HISTOIRE DU 300ème ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE SHAKESPEARE,

Avec un Indicateur indispensable pour faciliter la recherche du monument invisible élevé dans le Green Park par les soins de l'*Exécutif* de feu le "*National* (?) *Shakespeare Committee*, le dit *Exécutif* composé de Sept Capacités dont les noms sont désormais acquis à la Postérité, viz. :

His Grace the Duke of Manchester.
The Right Hon. W. F. Cowper, M.P.
Sir Joseph Paxton, M.P.
William Tite, Esq., M.P.
Professor T. L. Donaldson, F.S.A.
Daniel Maclise, Esq., R.A.
A. J. B. Beresford Hope, F.S.A.

L'ouvrage portera cette épigraphe:

A la mort de S. A. R. le Prince Albert, le *Flunkeyism* anglais trouva soixante mille livres sterling d'une part, et beaucoup d'autres mille livres sterling d'autre part, pour élever un monument, deux monuments, trois monuments, une statue, deux statues, trois statues, et en infliger une même à Dublin qui n'en veut mie, pour célébrer la mémoire du Prince qui n'avait été en son vivant que le mari de S. M. la Reine, et le malheureux auteur du discours après boire de *Trinity House.*

Après 300 ans pour élever un monument à Shakespeare, au plus grand poète qui fut jamais, à celui qui fut le génie de l'Angleterre, qui de concert avec Chaucer a créé la langue poétique anglaise,—le comité *National* (n'oublions pas cette épithète devenue bouffonne) a demandé au public *at large* trente mille livres sterling.

Or, liquidation faite, déduction des frais de la grosse caisse (£970) que n'a cessé de battre le comité pendant dix mois, déduction faite surtout des souscriptions *promises* et non *payées*, le comité *National* se trouve, l'affirme une circulaire intitulée: "SHAKESPEARE MEMORIAL," signée en toutes lettres *W. Hepworth Dixon* et *J. O. Halliwell*, qui nous arrive au moment de mettre sous presse, à la tête de —— (c'est officiel!) *about* £1280;—que ces Messieurs les *Sept* de l'*Exécutif* demandent à laisser en *abbaiaunce*[1] jusques aux *calendes grecques?* .. Non! .. pas, tout à fait;—mais jusqu'à l'accomplissement du ... *Thames' Embankment!* ... RISUM TENEATIS AMICI? ... Comme vous voyez c'est toujours *Much ado about nothing!*

Ceci nous rappelle le mot de ce gascon qui, invité à concourir pour un prix de *trois cents francs* destiné à récompenser l'auteur du meilleur poëme à propos des dernières victoires du Maréchal de Saxe, improvisa ce quatrain:

"Cadedis! pour chanter une si belle gloire
Tant de hauts faits, tant de vertus,
Cent écus, morbleu *cent écus* . . .
Ce n'est pas un sou par victoire!"

Il paraîtrait qu'en Angleterre le ridicule ne tue pas, car nos dernières nouvelles sur la santé des Sept Capacités de l'*Exécutif* sont que tout le troupeau se porte admirablement bien! . . . y compris les secrétaires!

(1) Voir Chaucer.



OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN.

SOUS PRESSE :

EPIS ET BLUETS.

Poësies Originales Inédites.

POUR PARAÎTRE EN 1865 ET 1866 :

LE TESTAMENT D'EUMOLPE.

CHRONIQUES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE.

BEAUTÉS DE LA POËSIE ALLEMANDE.

RONCES ET CHARDONS,

Poësies politiques, flagellations écloses au contact des turpitudes qui ont signalé les règnes de Louis XVIII, de Charles X, de Louis Philippe, du Prince Président de la République, et de l'Empire Numéro 2 ; en un mot depuis l'expulsion de Manuel de la Chambre des Députés, jusques et y compris l'interdiction dans la bonne ville de Paris, *La Ville des Muselès*, du banquet de Shakespeare à l'occasion de la commémoration du 300ème anniversaire de la naissance du grand poète le 23 avril, 1864.

